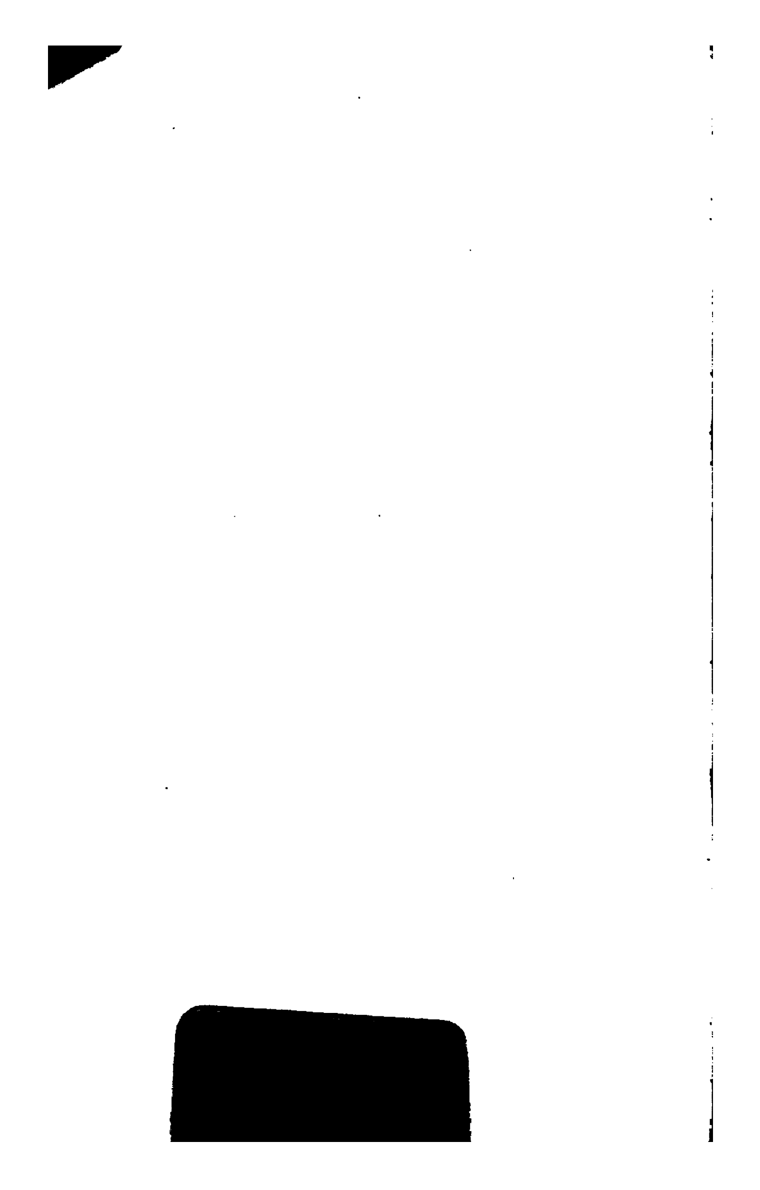
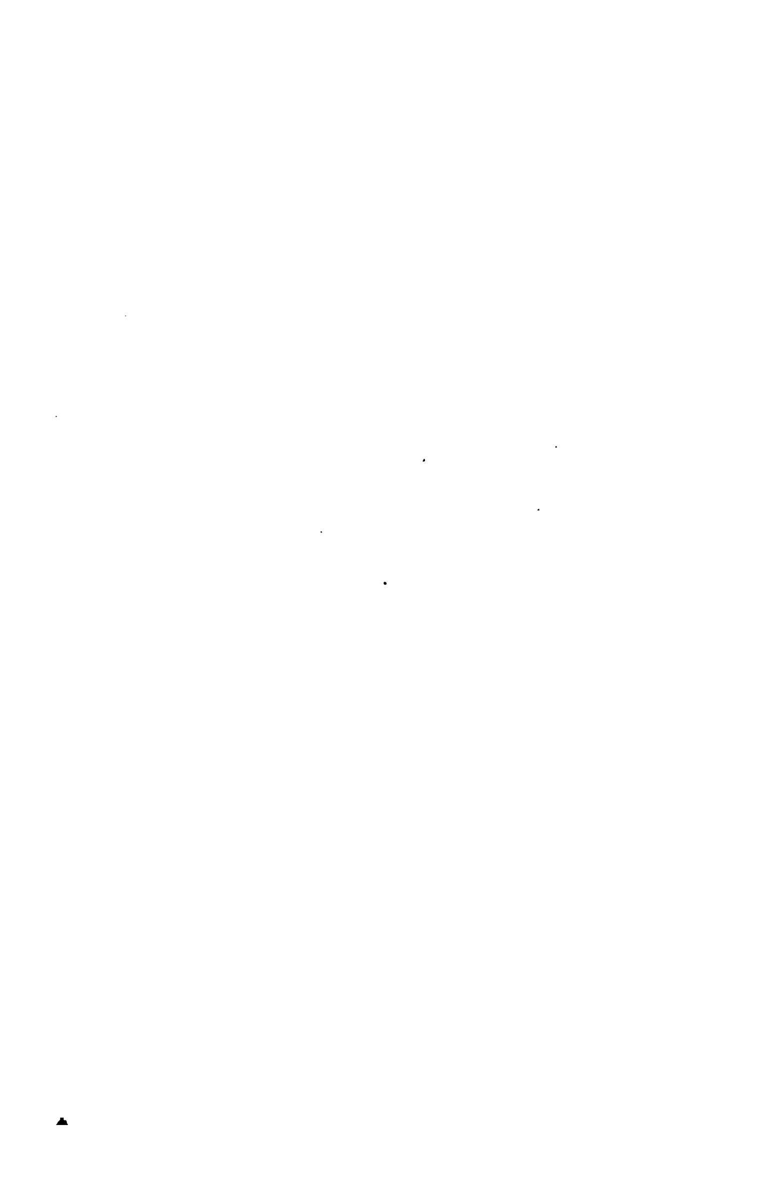




HISTOIRE
DE
GUSTAVE-ADOLPHE
ROI DE SUEDE.

TOME TROISIEME.

L J de Sudberg

HISTOIRE
DE
GUSTAVE-ADOLPHE
ROI DE SUEDE.

Composée sur tout ce qui a paru de plus curieux, & sur un grand nombre de Manuscrits, & principalement sur ceux de

Mr. ARKENHOLTZ,

PAR M. D. M*** PROFESSEUR ETC,

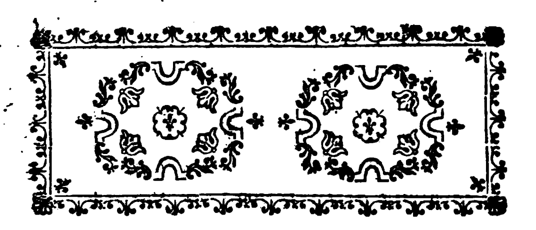
Quo justior alter,
Nec pietate fuit, nec bello major & armis.
VIRG. ÆN. Lib. I. ℣. 548. 549.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
Chez { Z. CHATELAIN ET FILS.
ARKSTÉE ET MERKUS.
MARC MICHEL REY.

MDCCLXIV.



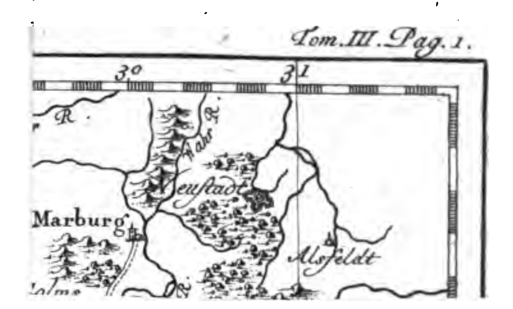
HISTOIRE
DE
GUSTAVE-ADOLPHE
ROI
DE SUEDE.

LIVRE SEPTIEME.

ARGUMENT.

Marche du Comte de Tilly vers la Pomeranie. Il force Neuv-Brandebourg, & fait passer la Garnison Suédoise au fil de l'épée. Les Suédois ont leur revanche. Avanture singulière du Capitaine Peralta Commandant de Loitz. Description de Demmin. Arrivée du Roi

devant cette place. Il en fait le siége & la prend. Paroles remarquables de ce Monarque au sujet du Duc de Savelli, Gouverneur de cette Ville. Tilly se plaint de la lacheté de Savelli, & veut qu'on en fasse un exemple. Savelli est arrêté à Vienne, & ensuite relâché. Butin des Suédois dans Demmin. Entreprise singulière du Capitaine Melicke. Assemblée des Etats Protestants à Leipsig. Lettre du Roi de Suéde à cette Assemblée sur la prise de Demmin. Conclusum de la même Assemblée. L'Empereur envoye un Ambassadeur à l'Electeur de Saxe, pour se plaindre de ce Conclusum. *Réponse de l'Electeur. Négociation de Charnacé. Difficulté survenue. Discours de l'Ambassadeur. Le Roi acquiesce à ses raisons. Autre difficulté plus considérable. Le Roi ne veut point se départir des droits de sa dignité. Lettre qu'il écrit à ce sujet au Roi de France. Conclusion du Traité à Béerewald. Précis de ce Traité. Reddition de Colberg. Le Roi veut qu'on accorde les honneurs de la guerre au Commandant. Lettre du Général Banner à Perusi Commandant à Greiffswalde ou Griffswalde. Réponse des Etats. Préparatifs du Roi de Suéde.*


Tom. III. Pag. 1.
30
31
R.
Lahr R.
Neustadt
Marburg
Alsfeldt

Il donne le change à Tilly. Marche de ce Prince sur Francfort. Description de cette Ville. Il l'assiége & la prend d'assaut. Massacre & déroute des Impériaux. Action vigoureuse d'un Enseigne du Régiment du Comte de Thurn. Hardiesse étonnante d'un Officier Subalterne nommé Auer. Suites qu'elle eut. Epoque remarquable de la prise de Francfort. Lettre du Roi sur ce sujet à l'Assemblée de Leipsig. Avanture extraordinaire arrivée à Samuel Weysse de Schallen Auditeur-Général de l'Armée Suédoise. Le Roi envoye des Députés à l'Assemblée de Leipsig. Articles principaux de leurs instructions. Dispositions de l'Electeur de Saxe peu favorables au Roi de Suéde. Marche du Roi vers Landsberg. Marche de Tilly pour s'opposer à ce Prince. Pappenheim continue le Siége de Magdebourg. Retour de Tilly devant cette Ville. Lettre remarquable de Pappenheim à l'Electeur de Bavière. Description de Landsberg. Prise de cette place. Le Roi marche au secours de Magdebourg. Il envoye le Comte d'Ortenbourg à Berlin, pour demander les places de Custrin & de Spandau. Refus de l'Electeur. Le Roi part avec une

escorte dans le dessein de parler lui-même à l'Electeur. Entrevue de ces deux Princes dans un bois près de Berlin. Discours du Roi à l'Electeur. Conseil tenu dans le bois. On ne peut convenir de rien. Le Roi vient à Berlin. L'Electeur consent enfin à lui livrer Spandau pour le tems qu'il mettroit à délivrer Magdebourg. Ordonnance du Roi pour la discipline de ses troupes, tant en Poméranie, qu'en Brandebourg. Propositions de ce Monarque à l'Electeur de Saxe, pour le secours de Magdebourg. Rélation du Siége de cette Ville.

DÈs que Tilly se vit chargé du suprême commandement, il ne songea qu'à rassembler des forces capables d'arrêter les progrès du Roi de Suéde. Mais les troupes de l'Empereur étoient dispersées dans les quatre coins de l'Allemagne; d'ailleurs, munitions, vivres & argent tout manquoit. Il faloit du tems pour remédier à des maux si violens. L'Hiver approchoit, & les pays qui auroient pu fournir des vivres étoient dévastés ou épuisés. Cependant s'étant arrangé avec le Commissaire *Ossa*, qui lui fournit 400. mille florins, & promit de lui procurer des vivres,

il envoya ordre aux Régimens, qui étoient dans le Duché de Juliers, en Suabe & en Franconie, de marcher vers la Basse Saxe pour se joindre à ceux qui cantonnoient dans l'Evéché de Brême: & enfin il se trouva, vers le commencement de Janvier, à la tête d'un peu plus de vingt mille hommes, tant Impériaux que de troupes de la Ligue, avec lesquels il passa l'Elbe pour aller à la rencontre du Roi de Suéde, qui faisoit mine de vouloir entrer dans le Mecklenbourg.

Ce fut avec cette armée, que Tilly arriva à Francfort sur l'Oder au commencement de Février 1631. Là il se renforça encore des débris de l'armée de Schaumbourg, &, ne laissant que cinq cens hommes dans Francfort, il en partit avec 25. piéces de canon, & dirigea sa marche par *Alt-Brandebourg*, *Nauen* & *Rappin*.

Le Roi étoit alors en pleine marche pour aller assiéger Demmin. Dès qu'il eut appris les mouvemens de Tilly sur Neu-Brandebourg, il écrivit au Colonel Kniphausen (1), qui y commandoit une Garnison de 900. Suédois,

(1) Kevenh: *p.* 1769.

d'abandonner ce poste & de faire sa rétraite à tems. Malheureusement le porteur de la lettre fut arrêté par un parti des Impériaux & remise à Tilly. Celui-ci, craignant que Kniphausen ne lui échappât, détacha le Colonel Cragen (1) avec un gros détachement pour investir Neu-Brandebourg, & le suivit avec le reste de l'armée. Il attaqua sur sa route le Château de Feldsberg, où il y avoit cinquante Suédois, qui l'arrêtèrent deux jours. Enfin le Château fut emporté l'épée à la main, & les cinquante Suédois périrent tous en se défendant vaillamment.

Tilly ne put arriver que le 6. de Mars devant Neu-Brandebourg, qu'il voulut d'abord emporter d'emblée, & fit donner plusieurs assauts, sachant bien que les Suédois n'avoient point d'artillerie. Mais Kniphausen se défendit avec tant de courage, que les Impériaux fûrent repoussés chaque fois avec perte. Alors Tilly employa sa grosse artillerie, & comme ils n'avoient que des mousquets, ils ne pûrent démonter les bat-

(1) Kevenh. l. c. M. Harte dit *Cratz*; mais *Cratz* commandoit alors dans Landsberg, & il n'étoit pas *Colonel*: mais Maréchal-Général des Logis de l'Armée.

teries des assiégeans, de sorte que la bréche fut bientôt faite aux murs, & tout se préparoit à un assaut, lorsque Kniphausen envoya un tambour avec une Lettre, où il prioit le Généralissime de lui accorder un jour pour prendre son parti. Kniphausen ne cherchoit qu'à gagner du tems, sachant bien que le Roi ne l'auroit pas laissé-là, s'il n'avoit eu dessein de le secourir. Il ignoroit que le Roi lui eût écrit, & que la lettre fût tombée entre les mains des ennemis. Tilly refusa d'accorder le délai qu'on lui demandoit. L'assaut fut donc livré, & quoique l'artillerie incommodât extrêmement les Suédois, ils se défendîrent néanmoins comme des lions. Mais les Impériaux les attaquèrent avec tant de furie & d'animosité, qu'ils fûrent forcés & poursuivis jusques dans la Ville avec un carnage horrible; Tilly ayant ordonné qu'on ne fît quartier à personne, excepté à Kniphausen; mais celui-ci, aimant mieux se faire tuer que de se rendre, fut porté par terre blessé en plusieurs endroits, & néanmoins il trouva moyen d'échapper, & de se retirer avec son Fils, quelques Officiers, & soixante Soldats à l'Hôtel de Ville, où plusieurs femmes

de condition s'étoient retirées. Ce fut-là tout ce qui échappa de cet horrible massacre.

Tilly, suivant son humeur rude & sevère, abandonna cette malheureuse Ville au pillage, & le Soldat y commit des cruautés affreuses. Le Roi fut indigné contre ce Généralissime, en apprenant la rigueur dont il avoit usé envers les Suédois & les Habitans. Il jura qu'il s'en vangeroit, & qu'il apprendroit à *ce vieux Caporal* à faire bonne guerre.

Bientôt les Suédois eûrent leur révanche de cette échec : car un Colonel Impérial nommé Wigersky, étant parti de Rostock avec mille chevaux, pour venir joindre Tilly, fut surpris par le Rhingrave près de Plauen & ses mille hommes taillés en piéces, de manière qu'il eut lui-même bien de la peine à regagner Rostock.

Cependant le Roi étoit entré dans la marche de Brandebourg, & s'y étoit emparé de Klempenau, de Treptow, de Lockenitz, & de quelques autres des principaux lieux; mais, n'ayant pu obtenir de l'Electeur le passage par Custrim, il lui falut renoncer au projet qu'il avoit d'assiéger Francfort; d'ailleurs

leurs, apprenant que Tilly approchoit avec une grosse armée, il rétourna en Poméranie n'ayant pas dessein de hazarder sitôt une bataille, & ne voulant rien laisser derrière lui, avant que d'en venir à une action décisive.

Tandis que Tilly avançoit sur Francfort, & s'amusoit à prendre de petits postes, le Roi marchoit en personne pour faire le siége de Demmin. Il avoit reçu un renfort de Suéde de quatre mille hommes, & un de Prusse de trois mille, de sorte que son armée étoit de nouveau complete.

On étoit alors dans le plus fort de l'hiver, la terre couverte de neiges & de glaces, & le froid étoit monté à un dégré extraordinaire.

Le 6me. de Février 1631. Gustave-Adolphe arriva devant Demmin, & reconnut la place en personne; mais aussitôt il tourna à droite, & vint attaquer Loitz, petite, mais jolie Ville située sur la Péene entre Demmin & Guzkow. Il y a à Loitz un Château Ducal, où résidoit Sophie-Edwige Princesse de Brunswig-Lunebourg, Veuve de Louïs Duc de Pométanie, & Mère du Duc Philippe-Jules.

Cette Princesse étoit morte depuis

huit jours, âgée de ſoixante & dix ans, lorſque Guſtave arriva devant Loitz. Elle s'étoit toûjours beaucoup plainte des mauvaiſes manières de Savelli Gouverneur de Demmin, & de *Pierre Peralta* (1) Commandant à Loitz. On rapporte de ce fier Caſtillan, car il étoit tel, & non pas Italien, comme l'ont prétendu quelques-uns, que le Roi de Suéde, l'ayant fait ſommer de ſe rendre, il entra dans une colére terrible, dit cent rodomontades, ſe fit armer de pied en cap, fit aſſembler les Dames de la Ville, & ſe montra à elles ſous ſon équipage guerrier, ordonna au Trompette du Roi de ſonner la charge, & le renvoya après l'avoir chargé de dire au Roi, que lui Peralta étoit homme d'honneur: qu'il vouloit ſe défendre juſqu'à la dernière goutte de ſon ſang, & que, ſi Sa Majeſté l'attaquoit, elle verroit que le Capitaine Peralta

(1) *Beſchreibung des Pomm. Landes.* Art. Loitz. M. Harte l'appelle *Perazzi*, mais probablement il confond ce nom avec celui de Peruzzi ou Peruſi, qui étoit le nom du Commandant de Greifffwalde. Chemnitz & autres appellent le premier auſſi Peralta, mais ils ne ſont pas d'accord ſur ſa Patrie, les uns le faiſant Italien, les autres Eſpagnol.

n'étoit pas un *Coïone* (1), comme le Commandant de Treptow. Mais les Dames, qui étoient préſentes à ce discours, le prièrent inſtamment de ne point les expoſer dans un endroit tout ouvert, & de ſe réſerver lui-même pour une meilleure occaſion. Alors paroiſſant céder à leurs priéres, il ſe fit ôter le harnois qu'il avoit ſur le Corps.

Le Roi, qui vouloit ſe divertir avec cet original, lui renvoya le Trompette, pour lui faire demander ſi c'étoit bien ſon ſérieux, & qu'il lui donneroit du tems pour ſe préparer à la défenſe. A quoi le Capitaine répondit, que, voyant bien qu'il n'étoit pas en état de réſiſter à Sa Majeſté, il demandoit à capituler. Le Roi fit dire qu'il n'avoit qu'à venir lui-même lui parler.

Il obéït ſur le champ & ſe préſenta à ce Prince d'un air fort ſoumis. Guſtave ſe rappellant les rodomontades de cet homme, de qui les Soldats Allemands avoient donné le ſobriquet de *mange-fer* (2), ne put s'empêcher de ſoûrire, ſurtout lui voyant une groſſe chaîne d'or péndue au cou. Un Volontaire Suédois demanda au Roi la per-

(1) Kevenh. *p.* 1762.
(2) *Eiſen Vreſſer.*

miſſion de la lui ôter, avant que Sa Majeſté lui accordât aucune capitulation, à quoi le Roi conſentit, pour voir ſi Peralta ſeroit plus brave pour ſes propres intérêts, qu'il ne l'avoit été pour ceux de ſon Maître; mais il ſe laiſſa ôter la chaîne, ſans faire ſemblant de s'en appercevoir, & diſcourant toûjours comme ſi de rien n'étoit: ce qui divertit fort ce Prince, qui mêloit quelquefois des badinages (1) innocens, parmi les plus importantes occupations.

Le Roi ne s'étoit emparé de Loitz, que pour que rien ne pût troubler le ſiége de Demmin, & la ſûreté de ſes convois.

Demmin ou Dammin eſt une des principales Villes de Poméranie, ſur les frontières du Mecklenbourg, entre Loitz & Dargun, & dans un coude que forme la Péene, qui l'environne de tous côtés, excepté au midi où elle eſt baignée par deux petites rivières, le *Tollenſe*, qui entre dans la Péene ſous les murs de la Ville, & le *Trebell*, qui s'y dégorge à l'oppoſite, & juſtement à la pointe du coude que forme la Péene.

(1) *Datæ facetiis ab Rege aliquot horæ, ut negotiorum quævisſima lætis etiam interpolaret.* Lansberg p. 27.

Demmin avoit alors deux enceintes, l'une à l'antique, d'un simple mur avec des tourillons de distance en distance: l'autre étoit formée d'un rempart à la moderne avec des bastions, une grande demi-lune devant la porte de Holstein, & un fossé plein d'eau. En avant de la Ville, près du chemin de Stralsond, étoit un Fort de figure quarrée, avec une grosse tour au milieu, environné de marais de tous côtés, de manière qu'on n'y pouvoit aborder du côté de la Ville, que par deux ponts, & vers la campagne, par une chaussée fort étroite, ce qui en rendoit l'abord impraticable en toute autre saison: mais le froid qu'il faisoit alors avoit tellement gelé les marais, qu'on y pouvoit facilement faire passer du canon. A mille pas au midi de la Ville est une colline, qui s'élève en pente douce, & domine d'autres plus petites collines, qui vont aboutir au chemin de Neu-Brandebourg. Cette colline s'appelle *Nonnen-berg*, ou Montagne des Nonains. Au-delà de cette montagne est un Château nommé Schweinebourg. Enfin, la place étoit munie de vivres en abondance. La Garnison forte, bien pourvue d'artillerie & de munitions; & Tilly avoit écrit à Sa-

velli pour l'exhorter à tenir au moins quinze jours, tems auquel il comptoit d'être à portée de le fecourir: ajoûtant que, fi pourtant il étoit obligé de capituler avant l'arrivée du fecours, il ne manquât pas de fe rétirer à Roftock.

Guftave-Adolphe (1) arriva devant Demmin le 12. de Février 1631. avec une armée de feize mille hommes, en ayant laiffé neuf mille autres fous les ordres de Guftave-Horn, pour bloquer Landsberg du côté de la nouvelle Marche. L'armée du Roi fe porta en arrivant derrière la montagne des Nonains, & le Roi prit fon quartier dans le Château de Schweinebourg.

La nuit du douze au treize, le Roi fit attaquer le Fort Quarré en avant de la Ville par Todt, ou Dodo de Kniphaufen Maréchal-Général des Logis, qui lui avoit amené de Stralfund deux mille fantaffins & mille Cavaliers. Huit compagnies d'Infanterie du Régiment de Holcken défendoient ce Fort; mais, après une légère réfiftance, ils y mîrent le feu & fe rétirèrent dans la Tour, dont les murailles étoient fi épaiffes, que Kniphaufen jugea qu'il faloit les ruïner pour y faire bréche.

(1) Befchr. Pommer. Landes art. Dem.

Cependant le Roi avoit fait ouvrir la tranchée, quoique la terre fût profondément gêlée, & avoit fait dresser une batterie de gros canon sur le Mont-aux-Nonains, dont le feu incommoda beaucoup les assiégés. Ce Prince, allant reconnoître la place à travers le marais, tomba dans l'eau, la glace ayant rompu sous ses pieds ; mais cet accident n'eut pas de suite, parce que l'eau n'étoit rien moins que profonde. Le quatorze ceux de la Tour, voyant la mine prête à jouer, se rendîrent à discrétion, & livrèrent leurs armes, leur artillerie, leurs munitions & huit Drapeaux. Le Roi fit planter ces Drapeaux sur le Mont-aux-Nonains près de ses *Batteries*, pour intimider la Garnison. Le même jour, *Teufel* emporta une demi-lune & s'y logea. Savelli, épouvanté des attaques brusques qu'on lui faisoit, perdit la tramontane, & battit la chamade le quinzième; c'est-à-dire, le troisième jour de l'attaque. Le Roi lui accorda de sortir avec armes & bagages, Drapeaux déployés, & deux piéces de Canon. Ce Monarque voulut voir passer la Garnison, & dès qu'il apperçut Savelli, il l'appella & le gracieusa beaucoup, lui disant qu'il étoit

charmé, qu'il eût quitté le séjour de Rome, pour venir faire la guerre en Allemagne, puisque cela lui procuroit le plaisir de le voir. Surquoi il lui tendit la main & le fit approcher, & en même tems qu'il louoit sa bravoure en Italien, il disoit tout bas en Suédois à ses Colonels : *je veux mourir si je troquois ma tête contre celle de cet homme ; &, s'il étoit à mon service, je la lui ferois mettre où il a les piés. Mais il en sera quitte pour la peur : ces sortes de gens comptent beaucoup sur la dévotion de l'Empereur.*

Ce que disoit le Roi arriva. Quand cet Italien fut arrivé à Vienne, Tilly écrivit contre lui, disant que tout étoit perdu, si l'on ne faisoit un exemple qui arrêtât la lâcheté, dont tant d'Officiers s'étoient rendus coupables en Poméranie ; qu'outre que le Duc de Savelli n'avoit pas défendu Demmin, à proportion de ce qu'il auroit dû & pu faire, il avoit encore desobéï à ses ordres, en ne se retirant pas à Rostock. Il falut, pour appaiser le Généralissime, lui donner des Commissaires ; mais après quelque mois d'arrêts, il fut honorablement acquitté.

Les Suédois trouvèrent dans Dem-

min quatre cens quarante quintaux de poudre, trente-six piéces de canon, & un magazin rempli d'une prodigieuse quantité de bled, d'aveine & de fourrage. Il est remarquable que, parmi les effets compris dans la capitulation, se trouvèrent les équipages de ce même *Quinti del Ponte*, qui avoit conspiré contre la Vie du Roi, & tout l'argent qu'il avoit reçu pour prix de sa trahison. Quelqu'un voulut persuader au Roi, que les effets d'un Déserteur & d'un traître étoient toûjours sujets à confiscation, & qu'il devoit faire saisir ceux de *Quinti*. *Non*, dit le Roi, *j'ai donné ma parole : Je ne veux pas qu'on puisse me reprocher d'y avoir manqué.* Admirable délicatesse, qui ne peut partir que d'un cœur plus touché des intérêts de sa réputation, que de ceux de sa vengeance.

Pendant la courte attaque de Demmin, le Roi envoya un Capitaine *Jean-Melicke*, natif du Mecklenbourg, avec trente-six chevaux pour surprendre *Malechim*, place forte de ce Duché, où il y avoit deux compagnies de Dragons Impériaux en Garnison.

Melicke connoissoit le Pays ; il savoit que les Habitans las de l'oppres-

ſion où ils gémiſſoient, ſoupiroient après l'arrivée des Suédois leurs libérateurs, & étoient prêts à tout entreprendre pour ſe délivrer de leurs perſécuteurs, & recouvrer leurs légitimes maîtres. Il profita admirablement de ces diſpoſitions, raſſembla à la hâte autant qu'il put de Payſans, fit allumer des feux ſur la chauſſée, qui a bien une lieuë de long, attacher des méches ardentes à un grand nombre d'arbres, &, à la petite pointe du jour, il envoya un trompette dans la Ville pour ſommer la Garniſon de l'évacuer, parce que le Roi étoit là en perſonne avec toute ſon armée.

Les Impériaux, frappés du ſpectacle de tant de feux, ne doutèrent point de l'arrivée du Roi avec ſon armée; ils demandèrent quartier. Melicke leur fit dire, qu'il étoit-là de la part du Roi, pour leur dire, qu'il n'y avoit point de quartier à attendre, à moins qu'ils ne ſortiſſent à l'inſtant de la Ville ſans armes.

Les crédules Impériaux, charmés de pouvoir ſauver leur vie à ce prix, laiſſèrent leurs armes dans la Ville, & ſortîrent auſſitôt. Melicke les fait tout de ſuite environner par ſes trente Cava-

liers, & les fait jetter sur des chariots, que les Paysans avoient amenés. Dans cet état, ils fûrent conduits au Roi, & prîrent parti dans ses troupes.

Venons maintenant aux impressions, & aux mouvemens que les succès du Roi de Suéde causèrent en Allemagne.

Déja les Protestans commençoient à ne plus tant craindre la puissance de la Maison d'Autriche, & l'Empereur commençoit à menager les Protestans. Il promettoit de se prêter à des voies d'accommodement, pourvu qu'on se trouvât à l'assemblée de Francfort, où tout seroit réglé & pacifié par rapport à l'Edit de restitution. Mais il y avoit une autre affaire, qui ne révoltoit guère moins les esprits que ce fameux Edit, c'étoit la rigueur avec laquelle les Commissaires de l'Empereur poussoient l'accusation de Crime de Lèze-Majesté; intentée par le Fiscal de l'Empire, contre toute la Noblesse, qui, sans égard aux dehortatoires & avocatoires de Sa Maj. Impériale, avoit servi sous les enseignes de Mansfeld, du Prince de Brunswig-Halberstadt, du Marquis de Bade-Dourlach & autres, qui avoient pris les armes en faveur de l'Electeur Palatin.

L'Empereur avoit confiſqué à ſon profit tous les biens de cette Nobleſſe, ſitués en quelque Pays que ce fût ; or il faut ſavoir que les fiefs de la Nobleſſe Allemande, n'appartiennent pas immédiatement à l'Empire ; mais au Prince dans le Pays de qui ces fiefs ſont ſitués, & qui en eſt le Seigneur direct, à qui ſeul par conſéquent la confiſcation appartient. C'étoit donc une nouvelle uſurpation de la part de Ferdinand, une tyrannie qui n'avoit de fondement que la force ; mais malgré les plaintes & les vives remontrances des États, malgré les progrès du Roi de Suéde, que la Cour de Vienne commençoit à ne plus tant mépriſer, l'Empereur ne voulut jamais revoquer les pouvoirs donnés à ſes Commiſſaires, ni ſuſpendre la rigueur des procédures.

Cette conduite acheva d'aigrir les esprits. Arnimb, devenu Feld-Maréchal de l'Electeur de Saxe, & ſon homme de confiance, cherchoit à vanger le Duc de Friedland ſon Bienfaiteur, ou plûtôt à ſe vanger lui-même du peu de cas que la Cour Impériale avoit fait de ſes ſervices. Il excitoit ſon nouveau Maître contre cette Cour, & dérangeoit les meſures de ſes Miniſtres, &

furtout de fon premier Chapelain le Docteur Hoë, qui, quoiqu'il prêchât tous les jours contre les *Papiftes*, n'en étoit pas moins Penfionnaire du Dévot Ferdinand. L'Electeur lui-même n'avoit pas grande application aux affaires. Il étoit exceffivement adonné à la boiffon, & s'ennivroit prefque tous les jours de biere, préférant cette boiffon-là aux vins les plus délicats (1): mais, il n'é-

(1) Kœhler dit qu'il faifoit fes délices de la biere; qu'il en buvoit fi copieufement que pour l'ordinaire lui & fes Confeillers, s'en étoient faoulés avant que de fe lever de table. *Louis-Camerarius*, Miniftre de Guftave-Adolphe près les Etats-Généraux, dit dans une de fes Lettres au Chancelier Oxenftierna : *De nuptiis Drefdenfibus nihil hactenùs certi audire potui, nifi quod nemo ibi de fiti mortuus fuerit. Non dubito in menfâ agitatum de debellando Alexandro, fed an fobriis in Senatu fortia in eum finem confilia inita fuerint, ipfi fcilicet fcient qui interfuerunt. . . . . De Electore Saxoniæ nonnulli nos meliora fperare jubent. Profectò inftar miraculi foret, fi ex ebrietate emergere poffet.*

On l'appelloit communément en Allemagne *le Roi de biere*, *Rex cerevifianus* : & après la Bataille de Leipzig on fit des vers Macaroniques, où l'on fait parler ainfi les Saxons.

Non Infans Chriftianus
Non Rex Cerevifianus --- *fed*
Suecus nos liberavit
Qui hic tyrannos ftravit

toit guère moins ambitieux qu'ivrogne, & il ne pouvoit digérer, qu'après tant de services l'Empereur lui eût fait manquer l'Archevêché de Magdebourg pour son second Fils, & qu'il n'eût rien voulu changer à ce qu'il avoit ordonné à l'égard d'Augsbourg, quoiqu'il eût écrit plusieurs fois à l'Empereur de la manière la plus pressante, pour l'engager à remettre cette Ville dans ses droits & priviléges. Arnimb entretenoit ses étincelles de mécontentement, il lui représentoit, qu'avec les forces qu'il avoit il étoit en état de se faire craindre de l'Empereur, & qu'il l'assûroit d'avance, qu'il n'obtiendroit rien de ce Monarque que par la crainte: que la Cour de Vienne oublioit aisément les services, & méprisoit tous ceux qu'elle ne craignoit pas: que l'Empereur frappé des progrès du Roi de Suéde, craignoit extrêmement la jonction des Etats Protestans avec ce Prince: que lui Electeur de Saxe, étant Chef des Protestans, entraîneroit tous les autres vers le Roi de Suéde, vers lesquel ils panchoient tous; mais qu'il ne devoit rechercher l'alliance de Gustave, qu'autant qu'il faloit pour augmenter les craintes de l'Empereur, & profiter de son embaras

pour le forcer à lui donner satisfaction, touchant l'Archevêché de Magdebourg, les deux Lusaces, & la succession de Juliers: qu'ainsi il faloit feindre de vouloir s'unir avec le Roi de Suéde, mais ne rien conclure avec lui, afin d'avoir toûjours les mains libres, & de pouvoir toûjours se jetter du côté, où il trouveroit le plus d'avantage.

Ce plan fut en effet celui que suivit Jean-George I. Electeur de Saxe. C'est la clé de toutes ses tergiversations, de ses divers changemens de parti, & de ses liaisons avec l'Empereur, & avec le Roi de Suéde en même tems, & quelque fois tour-à-tour.

Jean-George, suivant ce nouveau plan, commença par desavouer Brandstein, son Ambassadeur à la Diéte de Ratisbonne, qui avoit consenti en son nom *à l'Assemblée de Composition* indiquée à Francfort. Ensuite il souhaita de se concerter avec l'Electeur de Brandebourg, sur le projet qu'il rouloit dans sa tête. Les deux Electeurs s'abouchérent à Annaberg. On ne sait pas précisement ce qui se passa dans leurs conférences secretes; mais ce qui suivit bientôt après montre assez quelle en fut la matiére & le résultat.

Jean-George convoqua les Etats de ſon Electorat à Torgau, & leur propoſa dix queſtions, ſur leſquelles il demanda leur avis. Les principaux objets de ces dix queſtions étoient 1°. S'il convenoit de convoquer une Aſſemblée des Etats Proteſtans? 2°. Quel devoit être l'objet des délibérations de cette Aſſemblée? 3°. Quel parti il faudroit prendre, au cas que quelque Etat Evangélique implorât le ſecours de Saxe, ne pouvant rien obtenir de Sa Majeſté Impériale par des voies amiables? 4°. Comment faire pour maintenir l'Election légitime du Prince Auguſte ſon Fils à l'Archevêché de Magdebourg? 5°. Au cas qu'on ſe déterminât à oppoſer la force pour ſe défendre, quelles précautions il faudroit prendre? 6°. Comment s'excuſer de fournir aux Impériaux les vivres & les munitions qu'ils exigeoient, &c.

Les Etats de Saxe ayant décidé qu'il faloit tenir une Aſſemblée du Corps Evangélique, & y renvoyer la déciſion des autres points, l'Electeur déſigna la Ville de Leipzig pour cette Aſſemblée, & en fixa le jour, qui fut le 6. de Février 1631. En conſéquence Jean-George expédia des lettres circulaires à tous

tous les Etats Proteſtans de l'Empire les invitant à ſe rendre au Congrès, pour y traiter d'affaires eſſentielles, leur ſûreté, les loix publiques, & ſur-tout le ſalut de leur Réligion.

Tous les principaux Etats Proteſtans s'étant rendus, ou en perſonne, ou par Députés à Leipzig, où tout étoit prêt pour les recevoir, l'ouverture du Congrès ſe fit par un beau Sermon, que prononça le Docteur Hoë de Hœneg, prémier Chapelain de l'Electeur de Saxe, le 8. de Février de la même année, malgré tous les Reſcrits de l'Empereur pour l'empêcher, ſous prétexte que cette Aſſemblée étoit contraire aux Loix de l'Empire; d'autant plus que Sa Majeſté Impériale ne refuſoit pas de remédier aux maux de l'Empire, & à ſe prêter à tous les moyens praticables de pacifier toutes choſes.

L'Electeur repliqua que, bien loin que l'Aſſemblée de Leipzig fût contraire aux Loix de l'Empire, elle y étoit très conforme; puiſque le *recès* de 1555. qui porte le tître d'*Exécutions-Ordnung*, veut qu'en un cas où les loix fondamentales ſont violées les Etats s'aſſemblent, pour faire en Corps de juſtes repréſentations, & pour prendre d'autres

mesures, si la voie des remontrances ne peut rien obtenir.

Ce qui donnoit à l'Electeur & aux Etats Assemblés cette fermeté, c'est que le Roi de Suéde venoit enfin de conclure son traité d'alliance avec la France, dont nous parlerons bientôt plus au long. Plusieurs Etats (1) bien intentionnés pour la liberté de l'Empire, & disposés à s'unir avec Gustave, balançoient à le faire, tant qu'ils ne voyoient pas la France liée avec lui par un traité en forme. Ils craignoient qu'il ne pût pas se soutenir, s'il n'étoit appuyé de cette Puissance; & c'est ce qui détermina en partie ce Prince à ne plus différer la conclusion de ce traité.

A peine les conférences de Leipzig, avoient commencé que l'Assemblée reçut des Lettres du Roi de Suéde, qui leur faisoit part de la prise de Demmin, & du dessein inébranlable où il étoit de poursuivre ses avantages, jusqu'à ce que la liberté fut rétablie en Allemagne, & que la Réligion Evangélique jouït de la sûreté, qui lui étoit accordée par les Loix.

L'Assemblée de Leipzig dura jusqu'au

(1) M. Ark. même dans ses Mém. MSS.

deuxiéme d'Avril ; il s'y trouva en personne deux Electeurs, ceux de Saxe & de Brandebourg ; Guillaume Landgrave de Hesse-Cassel ; plusieurs Ducs & Princes ; Députés de Villes Impériales ; Comtes & Evêques Protestans.

L'Electeur de Saxe envoya à Ferdinand le *Conclusum* de cette Assemblée, lui exposant en même tems tous les griefs des Etats opprimés : & l'Empereur lui répondit, qu'il lui enverroit incessamment un Ambassadeur, pour lui expliquer plus amplement ses intentions.

Le *Conclusum* en question portoit en substance, que les Etats assemblés à Leipzig, voyant leurs sujets accablés de quartiers d'hiver, de contributions, d'extorsions arbitraires, de marches inutiles, touchés des cris pitoyables de tant de victimes innocentes, s'étoient enfin déterminés à accorder à leurs sujets la protection qu'ils leur devoient, & qu'ils réclamoient avec tant de larmes & de gémissemens, qu'ils prendroient, pour cet effet & de concert, les mesures les plus convenables, & qu'ils tâcheroient par toute sorte de voies, d'obtenir la réparation des autres genres d'oppression si contraires

aux recès de la paix publique, de la paix de Réligion & ceux des capitulations Impériales.

Quelques tems après Jean-Ruprecht Hegenmuller, Conseiller Aulique de l'Empire, arriva à Dresde chargé des affaires de l'Empereur près l'Electeur de Saxe. Il se plaignit au nom de Sa Majesté Impériale des résolutions prises au Congrès de Leipzig, comme si ce Monarque refusoit de chercher les remedes convenables aux maux de l'Empire, & de ce que l'Electeur avoit refusé de concourir à l'Assemblée de Francfort, après y avoir consenti par son Ambassadeur à la Diéte tenue l'Eté dernier à Ratisbonne.

L'Electeur répondit que son Ambassadeur avoit outrepassé ses ordres. Que, si l'Empereur avoit sincérement à cœur le bien de l'Empire, il revoqueroit son Edit de restitution, & remettroit toutes choses sur l'ancien pied; qu'il étoit inouï que l'on condamnât les gens sans les entendre, sans examiner leurs droits, & sans observer aucun ordre judiciaire: que Sa Majesté Impériale n'avoit consulté dans cette affaire que la passion des Jésuites ses Directeurs de Conscience, & avoit violé toutes les régles du

Droit commun; qu'il avoit procédé contre les Etats de l'Empire d'une maniére plus despotique & plus arbitraire, que le Prince le plus absolu envers le moindre particulier: qu'il ne suffisoit pas d'avoir diminué ce nombre prodigieux de troupes, qui s'étoient engraissées du sang des pauvres habitans, mais qu'il faloit cesser d'exiger des fournitures, des contributions, des logemens, qui mettoient les Etats au desespoir; qu'il seroit difficile de se persuader que Sa Majesté Impériale voulût sincérement remedier aux maux qui déchiroient la pâtrie; tant qu'on verroit des Généraux de ses troupes exiger à main armée des quartiers d'hiver, bloquer des Princes dans leur Résidence, pour les forcer à y recevoir des Soldats Impériaux pour y vivre à discretion, & permettre qu'ils y exerçassent les plus horribles brigandages & les plus grandes cruautés. Hegenmuller, peu satisfait de sa négociation, s'en retourna à Vienne, où son rapport fît comprendre, que, si le Roi de Suéde continuoit à faire des progrès, il trouveroit bien de l'appui dans le sein de l'Allemagne. On eut même des avis certains qu'il se faisoit des levées dans tout l'Empire, pour

divers Princes qui s'étoient trouvés au Congrès de Leipzig. Sur quoi l'Empereur fulmina des Monitoires & des Avocatoires, à quoi les Princes répondîrent par une déclaration Apologétique, où ils protestoient que ces levées ne se faisoient point dans la vue d'offenser qui que ce fût, bien moins encore d'augmenter les troubles de l'Empire, ou d'être employées contre le Chef: qu'on ne se proposoit d'autre objet que de protéger de pauvres sujets, qui étoient tous les jours la victime de l'indiscipline des Soldats, & de la rapacité des Chefs: que ces précautions étoient conformes au Loix de l'Empire & au Droit naturel; puisque personne n'est obligé de se laisser piller, ravager & massacrer; & qu'en pareil cas il est permis à tout particulier, & à plus forte raison à toute Societé de se défendre & d'opposer la force à la force.

Cependant les négociations de Charnacé avançoient auprès de Gustave. Elles avoient été retardées par la crainte qu'avoit Gustave & le Sénat de Suéde, que la France ne voulût partager avec Gustave le fruit de ses fatigues & de ses succès: mais lorsqu'enfin le Roi persuadé par ses propres amis, que le con-

cours de cette Puissance lui étoit nécessaire, se fut déterminé à en venir à un traité d'alliance, il s'éleva de nouvelles difficultés. La France voulut qu'il fût inséré dans le traité une clause en faveur de la Réligion Romaine, & des Etats Catholiques de l'Empire. Gustave au contraire prétendoit se réserver le droit de représailles, & qu'il lui fût libre de traiter les Catholiques, comme on avoit traité, & comme on traiteroit les Protestans. Mais Charnacé lui représenta que, quand le Roi son Maître n'auroit pas pour sa Réligion tout le zèle qu'il avoit en effet, la bonne politique ne lui permettroit pas d'abandonner les Catholiques à la merci des Protestans : que c'étoit bien assez que Sa Majesté Très-Chrétienne fît alliance avec ceux-ci, & voulût concourir au maintien de leur Réligion & de la liberté de l'Empire, sans exiger d'elle qu'elle contribuât à opprimer les Catholiques : que, pour que cette alliance fût approuvée de Dieu & des hommes, il faloit qu'elle n'eût pour but que le rétablissement des Loix publiques & la sûreté commune : que par-là on parviendroit à détacher les Princes Catholiques des intérêts de l'Empereur,

ce qui l'affoibliroit toûjours d'autant.

Le Roi de Suéde se rendit à des raisons si solides, & d'ailleurs ce Héros sentit qu'être Protecteur des loix, vangeur de la liberté publique, & défenseur de ses Frères les Etats Evangéliques opprimés, étoit un assez beau rôle pour n'y rien mêler d'odieux ; & que s'il lui étoit infiniment glorieux de détruire les sources de la persécution, il ne l'étoit pas moins de ne pas imiter les persécuteurs (1), quelque sujet qu'on lui eût donné de sévir contre les Auteurs de tant de violences & de cruautés.

Cette difficulté applanie, il en survint une autre bien plus importante, & sur laquelle le Roi ne voulut jamais se relâcher. Il s'agissoit du tître de Majesté (2), que Charnacé ne vouloit point

(1) *Quæ verba fœderi inferi, omnibus modis contendebat Gallus, ne ad detrimentum ritus pontificii quid egisse argueretur, aut quod speraret hac ratione ordines Catholicos à Cæsaris partibus abstracturum. Nec Gustavo consultum videbatur, professam Romanorum Sacrorum extirpationem præ se ferre, ne in desperationem isti adigerentur, & quia satis actum judicabat, si Protestantium libertatem asseruisset.* Puffend. Liv. III. §. 3.

(2) M. Arkenholtz prétend qu'il s'agissoit que le Roi de France fût nommé le premier dans le préambule des deux copies du traité.

point admettre dans les pouvoirs des Miniſtres Suédois, & dans le traité. En effet la France ne donnoit point alors ce tître-là aux Rois électifs, ou préſumés tels, comme les Rois de Pologne, de Suéde & de Dannemark. Ces deux derniers étoient préſumés tels, parce que les Etats de leur Royaume n'avoient point encore renoncé au Droit d'élire. Pour les Rois de Pologne, on ſait que la France n'a commencé à faire une exception à ſa régle, qu'à l'occaſion du mariage du Dauphin avec la Princeſſe Joſephe Fille d'Auguſte III.

Je ne décide point ici ſi Charnacé avoit tort ou raiſon: ce qu'il y a de certain; c'eſt que Guſtave ne voulut jamais traiter que comme d'égal à égal, & qu'il déclara qu'il aimeroit mieux

Mais il paroît par les lettres mêmes de Guſtave à Louïs XIII. & au Cardinal de Richelieu, que la vraie raiſon eſt celle que nous alléguons; n'y ayant d'ailleurs pas apparence que la France ait fait une prétention ſi inouïe: au-lieu que celle dont nous parlons étoit fondée ſur l'étiquete qu'elle obſervoit de tems immémorial. Il ſe pourroit que le Cardinal de Richelieu, l'homme le plus fier de ſon ſiécle, eût ordonné à Charnacé de s'oppoſer à l'un & à l'autre; & en ce cas je ne ſuis pas étonné que Guſtave ait rendu hauteur pour hauteur.

renoncer à tous les avantages de cette alliance, que de se départir des droits attachés à sa dignité, droits qu'il ne devoit qu'à Dieu & à son épée. Ce fut dans ce sens qu'il écrivit au Roi de France une Lettre, qui n'étant pas longue pourra être rapportée ici tout de suite.

Très Sérénissime & Très Puissant Prince Frère & Cousin.

„ L'ambassade, que Votre Majesté
„ nous a envoyée au mois de Juin der-
„ nier, nous a été d'autant plus agréa-
„ ble, qu'elle nous étoit un témoigna-
„ ge de son amitié & bienveillance en-
„ vers nous, ainsi que de son affection
„ louable & constante pour le bien pu-
„ blic. Certes il ne pouvoit rien nous
„ arriver, que nous desirassions avec
„ plus d'ardeur que de voir renouvel-
„ ler cette union, confédération & al-
„ liance, qui a regné pendant tant
„ d'années entre les Rois de l'un & de
„ l'autre Royaume nos Prédécesseurs;
„ de la voir même plus étendue, pour
„ la liberté & la sûreté des peuples de
„ nos deux Royaumes dans un tems,
„ où l'Europe est dans un état de trou-

„ ble & d'agitation. C'est à quoi nous
„ nous sommes portés avec toute sor-
„ te d'empressement, comme il aura
„ été aisé à Votre Majesté de le re-
„ connoître. Cependant le Sr. Baron
„ de Charnassé Votre Ambassadeur
„ n'ayant pas voulu, pour des considé-
„ rations que nous avons de la peine à
„ comprendre, consentir que nous mis-
„ sions nos titres & nom à l'*Inscription*
„ des Patentes de notre traité d'allian-
„ ce, ainsi qu'ont accoutumé de faire
„ tous les autres Rois, nous avons
„ trouvé fort étrange qu'on s'arrêtât à
„ une chose de si peu d'importance,
„ qui n'accroît, ni ne diminue en rien
„ l'honneur de l'une & l'autre Majesté.
„ Toutefois nous avons cru qu'il étoit
„ du devoir d'un Roi, de ne rien né-
„ gliger de ce qui concerne Sa Digni-
„ té Royale. Nous eussions plûtôt
„ souffert la rupture du traité, que de
„ relâcher aucune chose appartenant
„ à cette Dignité, que nous avons re-
„ çue de Dieu & de nos Ancêtres. Nous
„ ne saurions nous persuader que la
„ conduite dudit Sr. Ambassadeur, en
„ cette occasion ait été fondée sur la
„ volonté & le commandement de *Vo-*
„ *tre Majesté*, ayant toûjours reçu de

„ bons témoignages de ſon amitié & „ en eſperant la continuation. De no„ tre côté nous agirons toûjours avec „ Elle par toute ſorte de bienveillance „ & de bons offices, & non par aucu„ ne prérogative, & nous nous pro„ mettons de ſa part toute ſorte d'affe„ ction, & qu'elle reconnoîtra que nos „ Majeſtés ne dépendent que de Dieu.

„ Que, ſi Votre Majeſté juge à pro„ pos que cette négociation ſoit repri„ ſe, il ſera néceſſaire que nos Ambas„ ſadeurs ſoient munis à l'avenir de „ pouvoirs ſuffiſans, afin que le traité „ ne ſoit pas retardé par la néceſſité „ d'en demander d'autres.

„ Nous recommandons affectionné„ ment à la clémence & faveur de Vo„ tre Majeſté les illuſtres perſonnes „ Comte de Lenove & Baron de Se„ mur, Porteurs des préſentes, leſquels „ nous déſirons employer à faire des „ lévées ſous le bon plaiſir de Votre „ Majeſté". Donné à Stralſond ce dix-ſeptiéme de Septembre, mil ſix cent trente.

Guſtave joignit à cette Lettre une autre pour le Cardinal qui gouvernoit alors la France. Cette Lettre eſt fort courte, & ne contient que les mêmes

plaintes sur les prétentions de Charnacé.

Tous les Historiens assûrent que, lorsque Charnacé voulut faire sentir à Gustave les prérogatives du Roi son Maître, ce Prince répondit, *que tous les Rois étoient égaux*. C'est-là le langage d'un Héros qui se sent ; mais d'ailleurs le principe ne peut être vrai, que dans le même sens qu'on dit, *tous les hommes sont égaux*. Autrement il en résulteroit des conséquences absurdes.

L'Auteur de la vie du Cardinal de Richelieu (1), fait répondre à Gustave-Adolphe ; *qu'il ne connoissoit d'autre différence entre les Rois que leur mérite.*

Cette réponse conviendroit plus à un jeune Prince petit maître, qu'à un Roi tel que Gustave-Adolphe, dont la gravité, la décence, & la modestie sont assez connues. En effet n'est-ce pas-là dire en d'autres termes ; *j'ai plus de mérite que le Roi votre Maître, donc &c.*

Il est certain que, si le mérite avoit dû décider du rang entre Gustave-Adolphe & Louïs XIII. celui-là auroit été de cent piques au-dessus de celui-ci. L'un avoit toutes les qualités d'un

(1) Le Clerc T. II. p. 32. d'après *Vittorio Siri*.

grand Roi, l'autre n'avoit que les vertus d'un particulier, sans aucune qualité Royale. Gustave étoit un grand Homme, & Louïs XIII. un bon Homme. Mais si une succession, non interrompue depuis plus de huit cens ans à la plus brillante Couronne de l'Europe, ne donne aucune prérogative, si la gloire d'être assis sur le Trône de Clovis & de Charlemagne, de gouverner souverainement la plus ancienne Monarchie Chrétienne, si tout cela, dis-je, n'est compté pour rien, ce ne peut-être que parmi les personnes nées dans la Démocratie, & accoutumées au Gouvernement pûrement Populaire, où l'égalité parmi les citoyens est une maxime d'Etat.

Enfin, toutes ces difficultés ayant été ajustées au gré des deux parties, & après bien des délais, Gustave nomma pour ses Plénipotentiaires le Feld-Maréchal Gustave Horn, Jean & Charles Banner Généraux & Sénateurs du Royaume, qui s'assemblèrent à Béerenwald ou Bernwald, petite Ville de la nouvelle Marche de Brandebourg. Le traité y fut conclu & signé le 13. de Janvier 1631. & comme il a servi de modéle à tous les autres traités entre la

France & la Suéde, nous en donnerons ici le précis.

„ Nous soussignés (1) Gustave Horn
„ Feld-Maréchal, Jean Banner Séna-
„ teur du Royaume, Charles Banner
„ ci-devant Envoyé près le Duc de
„ Poméranie, Commissaires & Pléni-
„ potentiaires du Roi notre très gra-
„ cieux Seigneur Gustave-Adolphe,
„ par la grace de Dieu Roi de Suéde,
„ des Goths & des Wendales, grand
„ Duc de Finlande, Duc d'Estonie, de
„ Carelie, d'Ingrie &c. Savoir faisons,
„ que le Sr. Hercule Baron de Char-
„ nacé, Conseiller d'Etat & Colonel,
„ ayant été envoyé par le Sérénissime
„ & Très-Puissant Prince Louïs XIII.
„ Roi Très-Chrétien de France & de
„ Navarre, pour moyenner la paix en-
„ tre la Suéde & la Pologne, &, s'é-
„ tant acquitté avec succès de cette
„ commission, n'a pas moins bien ser-
„ vi l'empressement de Sa Majesté Sué-
„ doise, & la volonté de Son Sérénis-
„ sime Maître à conclure le présent
„ traité, pour le rétablissement de la li-
„ berté de leurs amis communs & voi-
„ sins.

(1) Traduit sur l'Original Latin comme il se trouve dans Londorp. p. 214.

„ Or, pour parvenir a un but ſi dé-
„ ſirable, Sa Majeſté le Roi notre Maî-
„ tre a fait propoſer des conditions par
„ ledit Sieur Ambaſſadeur à Sa Maje-
„ ſté Très Chrétienne, leſquelles ont
„ paru ſi acceptables, qu'il lui a plu
„ d'envoyer les pouvoirs néceſſaires
„ audit Ambaſſadeur, pour conclure le
„ traité ; & Sa Majeſté le Roi notre
„ Maître, de ſon côté, a trouvé bon
„ de nous confier de pareils pouvoirs,
„ & de nous députer pour la conclu-
„ ſion de cette affaire.

„ Aprés l'exhibition mutuelle des-
„ dits pleins-pouvoirs reſpectifs, nous
„ avons conclu & ſtatué entre nous
„ Députés Commiſſaires, & Plénipo-
„ tentiaires de Sa Sacrée Majeſté de
„ Suéde d'une part, & le Sieur Am-
„ baſſadeur de Sa Majeſté Très-Chré-
„ tienne de l'autre, concluons & ſta-
„ tuons les articles ſuivans :

1°. „ Il y aura alliance & ligue en-
„ tre les deux ſusdits Séréniſſimes Rois,
„ pour la défenſe de leurs amis com-
„ muns, pour la ſûreté de la Mer Bal-
„ tique & de l'Océan, la liberté du
„ commerce, & le rétabliſſement des
„ Etats opprimés dans l'Empire, &
„ pour la démolition des forts, qui au-

„ ront été élevés ſur le rivage de l'une
„ & l'autre Mer, & dans les Pays Gri-
„ ſons, avant la préſente guerre d'Alle-
„ magne.

2°. „ Comme ainſi ſoit que la par-
„ tie adverſe a refuſé toute ſatisfaction,
„ & réparation des torts qu'elle a faits;
„ & qu'elle a rejetté juſqu'ici toutes
„ voies de conciliation, on n'employe-
„ ra plus que la voie des armes pour le
„ ſalut des amis communs.

3°. „ Pour cet effet, le Roi de Sué-
„ de n'employera pas moins de trente
„ mille hommes de pied, & ſix mille
„ chevaux à une guerre ſi importante;
„ & cette armée agira & ſera entre-
„ nue à ſes dépens en Allemagne. Le
„ Roi de France de ſon côté, payera
„ par an au Roi de Suéde un ſubſide de
„ quatre cens mille Reichsdalers; ſa-
„ voir, la moitié le quinzième de Mai;
„ & l'autre moitié le quinzième de No-
„ vembre, ſoit à Paris, ſoit à Amſter-
„ dam, ſelon que les Miniſtres de Sué-
„ de trouvèront à propos.

4°. „ Il ſera permis aux deux Puiſ-
„ ſances contractantes de faire des lé-
„ vées dans le territoire l'une de l'au-
„ tre. Leurs ports ſeront ouverts mu-

„ tuellement à leurs Vaisseaux, & fer-
„ més aux ennemis.

5°. „ Les Soldats déserteurs & cri-
„ minels seront livrés réciproquement,
„ pour que justice en soit faite.

6. „ S'il plaît à Dieu d'accorder
„ d'heureux succès au Roi de Suéde,
„ il ne changera rien à l'état de la Ré-
„ ligion dans les lieux qu'il occupera,
„ & se réglera à cet égard suivant les
„ Loix & Constitutions de l'Empire.
„ Et dans les lieux où la Réligion Ca-
„ tholique Romaine se trouvera éta-
„ blie, elle y sera laissée en son en-
„ tier.

7°. „ Tout autre Prince ou Etat
„ quelconque, soit au dehors, soit au
„ dedans de l'Allemagne, qui souhaitera
„ avoir part au présent traité, y sera
„ admis; bien entendu, qu'il se garde-
„ ra de favoriser, ni directement, ni
„ indirectement la partie adverse, mais
„ plûtôt contribuera de tout son pou-
„ voir à porter la charge de cette
„ guerre.

„ On traitera amicalement le Duc
„ de Bavière & la Ligue Catholique,
„ & on les laissera jouïr de la Neu-
„ tralité, supposé qu'ils en fassent la
„ réquisition.

9°. „ Si Dieu permet qu'il soit fait
„ des propositions de paix, elles ne se-
„ ront écoutées que de l'avis commun
„ des confédérés, & nul ne conclura
„ rien que de concert avec les autres.

10°. „ Ce traité durera cinq ans, à
„ compter du jour de la signature jus-
„ qu'au premier de Mars, vieux style,
„ de l'année 1636. Pendant lequel espa-
„ ce de tems, si la paix n'est pas faite,
„ il sera renouvellé.

11°. Toutefois il a été résolu de ren-
„ fermer la durée dudit traité en six
„ années, à compter du tems où la
„ négociation a commencé.

„ Vu les grandes dépenses du Roi
„ de Suéde pour cette guerre, le Roi
„ Très-Chrétien consent, qu'il soit
„ payé d'avance à Sa Majesté Suédoi-
„ se quarante mille Reichsdalers, le
„ jour même de la signature du traité;
„ & que cette somme ne soit point
„ comprise dans le subside annuel men-
„ tionné dans le traité. Laquelle som-
„ me nous avons aussi reçue aujour-
„ d'hui en Lettres de change. En foi
„ dequoi &c.

„ Donné au Quartier de Béerenwald,
„ dans la nouvelle Marche de Brande-
„ bourg le 13. Janvier V. S. 1631 ".

Après la priſe de Demmin & de Malchin, tout le Mecklenbourg ſe trouva ouvert aux armes de Guſtave-Adolphe. Il étoit maître des paſſages. Il ne tenoit qu'à lui d'y entrer. Il en fit le ſemblant, & auſſitôt le Comte de Tilly accourut pour couvrir ce Duché; mais Guſtave content d'avoir tiré ce Général des Marches de Brandebourg, tourna tout d'un coup à droite, & revint à Stettin avec toute ſon armée, après avoir laiſſé une bonne Garniſon dans Demmin, ſous les ordres de ſon Général Banner.

Guſtave avoit alors un deſſein en tête, plus important que celui d'entrer dans le Mecklenbourg, & il retournoit à Stettin, pour préparer tout ce qui pouvoit aſſûrer le ſuccès de ſon nouveau plan. Il fit travailler avec beaucoup de diligence à de grandes barques plates, dont la prouë étoit hériſſée de planches poſées perpendiculairement, pour ſervir de mantelets, & de retranchemens aux Soldats qu'il vouloit y faire embarquer. Mais pendant qu'il étoit occupé à ſes préparatifs, il reçut un Courier du Feld-Maréchal Horn, que le Roi avoit envoyé pour commander devant Colberg, & qui lui

annonçoit, que le Commandant avoit demandé à capituler; mais, comme il vouloit les honneurs de la guerre, il avoit jugé à propos d'en donner avis à Sa Majesté, afin qu'elle lui fit savoir ses intentions. Le Roi voulut qu'on accordât tous les honneurs à ce brave Commandant, qui avoit tenu pendant cinq mois de suite, dans une Ville bloquée de toutes parts du côté du Continent, & qui ne recevoit presque rien par mer. La capitulation fut signée le 2. de Mars 1631. & le Sieur *Julian* sortit à la tête de sa Garnison, consistant en huit Compagnies de gens à pied, & six Cornettes de Cavalerie, tambour battant, Drapeaux déployés, armes, bagages, & deux petites piéces de Canon; laissant dans la Ville trente-cinq grosses piéces, peu de vivres, mais beaucoup de munitions de guerre.

A peine cette Garnison étoit sortie de la Ville, qu'il parut dans la rade de Colberg une petite Escadre, équipée partie à Rostock, partie à Wismar, & chargée de troupes & de munitions de bouche; les Vaisseaux s'approchérent de la rade, & ayant remarqué qu'on ne repondoit point à leurs signaux, ils

se retirèrent, Trois jours après, un autre chargé de biere entra dans le port, & fut pris par les Suédois.

La prise de Colberg fut une perte irréparable pour les Impériaux, & il ne leur resta plus en Poméranie que la Ville de Greiffswalde, où commandoit le Colonel Perusi Officier Italien, qui s'étoit distingué au service de l'Empereur. Banner, que le Roi de Suéde avoit établi Commandant dans Demmin, écrivit à cet Officier pour l'exhorter à se rendre, lui représentant, „que les Sué-„dois occupant actuellement tous les „postes en Poméranie, il ne restoit à „la Garnison de Greiffswalde aucun „moyen de subsistance, & aucune es-„perance de secours; de manière que „sans employer la force il faloit qu'el-„le tombât de soi-même en peu de „tems: qu'il lui conseilloit, par un ef-„fet de son affection pour tout bra-„ve Soldat, de ne pas attendre l'extrê-„mité; qu'il obtiendroit de bien meil-„leures conditions en faisant de bon-„ne heure son accommodement; qu'il „étoit de sa prudence de céder au „tems, & de ne pas s'opiniâtrer d'u-„ne manière à irriter ce Roi, qui ne „lui accorderoit pas de capitulation,

„ s'il laiſſoit venir les choſes à un cer-
„ tain point ; au lieu que, s'il prenoit
„ ſon parti de bonne heure, lui Ban-
„ ner ſe faiſoit fort de lui obtenir de
„ Sa Majeſté une capitulation hono-
„ rable.

„ Qu'au reſte, il apprenoit avec une
„ extrême indignation les ravages &
„ les incendies, que les Impériaux con-
„ tinuoient par tout où ils étoient,
„ contre l'uſage des Soldats Chrétiens,
„ & de la manière du monde la plus
„ barbare : qu'ils devroient conſidérer
„ que cette guerre ſe faiſoit entre Puiſ-
„ ſances, qui profeſſoient la foi Chré-
„ tienne, à laquelle rien n'étoit plus
„ oppoſé que ces cruautés ; qu'il l'ex-
„ hortoit donc à contenir mieux ſa
„ Garniſon, & à s'abſtenir lui-même
„ de ſemblables excès, de peur qu'il
„ n'éprouvât bientôt le châtiment re-
„ ſervé aux meurtriers & incendiai-
„ res ".

A quoi Peruſi répondit, qu'il étoit bien éloigné de ſonger à ſe rendre ; qu'il eſperoit que les armées victorieuſes de Sa Majeſté Impériale, viendroient bientôt à ſon ſecours ; que cependant, ſi on lui en donnoit le tems, il feroit ſavoir cette ſommation au Généraliſſime,

pour demander ses ordres; qu'à l'égard des brûlemens & incendies, il ignoroit qu'il en eût été fait de la part de ses gens, à moins qu'on ne voulût parler de quelques maisons, qui gênoient la fortification de Greiffswalde.

Cependant Tilly avoit fait raser les murailles de Neu-Brandebourg, après avoir abandonné la Ville au pillage, &, ayant appris que Savelli avoit rendu Demmin au bout de trois jours, il ne songea plus qu'à s'opposer aux progrès ultérieurs du Roi de Suéde, lui abandonnant toute la Poméranie. Comme ce Prince paroissoit également menacer le Mecklenbourg & le Brandebourg, Tilly vint se poster près de Ruppin, d'où il pouvoit également se porter dans le Mecklenbourg, & dans la nouvelle Marche.

Il paroissoit que Gustave évitoit un engagement avec Tilly, dont l'armée étoit fraîche, tandis que la sienne étoit harassée de fatigues, n'ayant pas quitté un instant les armes depuis son arrivée en Poméranie, & ayant fait des marches & des contre-marches continuelles, & des siéges avec toutes les incommodités inséparables de la saison. Mais ce Prince voyant le Comte de

Tilly,

Tilly s'éloigner de Francfort, résolut d'emporter cette place, avant que ce Général pût venir au secours. C'est à quoi tendoient tous les préparatifs qu'il faisoit à Stettin. Entr'autres il fit préparer une pont volant de cent quatre-vingts pas de long, où cinq hommes à cheval pouvoient passer de front, & le fit remonter l'Oder jusqu'à Neu-Angermunde, d'où il fut conduit jusqu'à Schwedt, où il fut fixé & muni d'un fort-royal, ou tête de pont bien garnie de canon : le tout élevé avec tant de célérité, qu'il se trouva en état de défense, avant que Tilly pût s'y opposer.

Pendant que cela se passoit les Etats de Poméranie, s'assemblèrent à la réquisition de ce Monarque, pour écouter les propositions qu'il avoit à leur faire ; & qui étoient, que toute la Poméranie étant actuellement délivrée des Impériaux, Sa Majesté ne vouloit pas l'incommoder plus long-tems de ses propres troupes ; mais qu'étant résolue d'aller en avant avec l'aide de Dieu son intention étoit, que les Etats songeassent à pourvoir à la sûreté du pays, & qu'ils eussent à lever à leurs dépens dix mille hommes de pied, & trois mil-

le chevaux, pour la garde de leurs Frontières, & que ces troupes prêtassent le serment accoûtumé à eux & au Duc. En même tems il leur fit remettre une obligation de cent trente mille *Reichstalers*, qu'ils avoient été obligés de donner au Colonel Impérial de Hatzfeld, & qu'un parti Suédois avoit trouvée parmi d'autres papiers. Les Etats remercièrent le Roi du présent qu'il venoit de leur faire & de ses soins pour le maintien du repos, que ses armes victorieuses venoient de rétablir dans le pays: qu'ils ne pouvoient assez lui en témoigner leur reconnoissance, & qu'ils exécuteroient de point en point tout ce que Sa Majesté trouvoit bon qu'ils fissent, pour remplir cet objet: que, puisqu'elle étoit sur le point de s'éloigner d'eux pour aller remplir ses hautes destinées, ils faisoient les vœux les plus ardens & les plus sincères, pour sa conservation, & pour le succès de ses justes & glorieux desseins.

Le Roi fit jetter un second pont à Fierad, aussi bien fortifié que le prémier: &, ayant reçu dans ce tems-là un nouveau renfort de Suéde, il fit tracer un camp entre Schwed & Fierad, derrière un canal, qui est un bras de

l'Oder, & qui servit de fossé à son camp ; qui faisoit face à l'Oder, & avoit le canal à droite & à gauche, & derrière.

Tilly informé que les Suédois avoient jetté deux ponts sur le fleuve, détacha le Comte de Colloredo avec deux mille cinq cens chevaux, & se mit en devoir de le suivre avec toute l'armée, pour ruiner le travail des Suédois & leur livrer Bataille. Mais Colloredo trouva que tout étoit fini, les ponts bien fortifiés, & s'en retourna faire un rapport, qui ôta au Généralissime toute esperance de pouvoir forcer les Suédois dans un tel poste. En effet Gustave avoit ajoûté à la force naturelle des lieux des lignes & des rédoutes bien garnies d'artillerie, qui rendoient l'approche de son camp inaccessible.

Tous ces mouvemens de Gustave-Adolphe confirmèrent Tilly dans la pensée, que ce Prince vouloit pénétrer dans le Mecklenbourg. Mais le Roi, content de lui avoir donné le change, laissa un bon Corps de troupe pour garder ses ponts, & son camp retranché, qu'il pourvut d'une prodigieuse quantité de vivres & de munitions de guerre. Et tourna tout à coup sur Francfort, où Tilly avoit laissé huit mille hommes de

Garnison, sous les ordres du Feld-Maréchal Comte de Schaumbourg.

Francfort sur l'Oder est une Ville de la Moyenne Marche de Brandebourg, d'une grandeur médiocre, & presque sans aucune fortification, n'ayant que quelques méchans bastions & un fossé très peu profond. Elle est sur les confins de la Silésie & de la Lusace, la clé de l'une & l'autre Province en ce tems-là; à un mille au-dessus de Libus ou Lebus au midi, à trois milles de Custrin, à quatre des Frontières de la grande Pologne, & à dix de Berlin au couchant.

Cette Ville n'a rien de remarquable que son Université, qui n'est pas des plus fréquentées, & ses foires que le voisinage de la Pologne rend assez considérables; hors de-là Francfort n'a aucun commerce, & n'est rien moins qu'une Ville opulente. La Garnison nombreuse, qui étoit dans Francfort, rendoit seule l'entreprise du Roi de Suéde difficile: mais ce Prince avoit pris de si justes mesures, qu'il étoit moralement assûré du succès. Ce fut le 25. de Mars de cette année 1631. qu'il quitta son camp près de Schwedt, & marchant d'un côté de l'Oder avec mil-

le hommes de pied, & cent Cornettes de Cavalerie; tandis que Horn marchoit de l'autre côté avec deux cens Cornettes de Cavalerie, & de l'Infanterie à proportion. Jean-Banner avec un Corps de reserve escortoit l'artillerie, & le pont volant qui remontoit l'Oder.

La marche se fit par Furstenwalde & Zedenick, où cinq Compagnies de Croates fûrent surprises & taillées en piéces, & leur bagage pris, où l'on trouva beaucoup de choses précieuses, fruit de leurs brigandages; car ces malheureuses milices, plus féroces que les Turcs dont ils sont voisins, mettoient toute l'Allemagne à feu & à sang, & se rendoient redoutables plus par leur cruauté infléxible, que par leurs exploits; mais les Suédois ne les craignoient guère, & étoient encore plus alertes qu'eux. Il étoit arrivé (1) deux mois avant l'époque dont nous parlons (2), qu'un jeune Enseigne du Régiment du Comte de Thurn, nommé Ulrich-Braun,

(1) Les CROATES sont appellés par les Allemands *Crabaten* qu'ils prononcent presque *Cravaten*, d'où est venu que les Ecrivains François les ont nommés *Crovates*.

(2) Kevenh. l. c. *p.* 1759.

avoit paſſé l'Oder avec quinze Soldats déterminés, & ſurpris un quartier de deux cens Croates à la faveur de la nuit, en avoit taillé en piéces une partie, tué de ſa main le Colonel qui ſe cachoit ſous le poële, & pris beaucoup de butin, outre un drapeau blanc avec l'aigle Impérial, qu'il eut l'honneur de préſenter au Roi à Béerewald dans la nouvelle Marche de Brandebourg, où Sa Majeſté avoit alors ſon quartier général. Ce Monarque toûjours attentif à récompenſer le mérite, fut ſi charmé de la valeur du jeune militaire, qu'il lui fit préſent d'une chaîne d'or, qu'il lui paſſa lui-même au cou, & le gratifia ſur le champ d'une Compagnie de Cavalerie. Tous les Croates que les Suédois faiſoient priſonniers le Roi les envoyoit en Suéde travailler aux mines; mais le nombre n'en étoit jamais fort conſidérable, parce que les Soldats Suédois ne faiſoient guère quartier qu'à ceux qui les payoient bien.

Dès que le Comte de Schaumbourg apprit que le Roi remontoit l'Oder, avec une armée & beaucoup d'artillerie embarquée ſur le fleuve, il jugea ſainement que ce Prince en vouloit à Francfort; auſſitôt il fit toutes les dis-

positions possibles pour se bien défendre, autant que le tems le lui permit. Il fit faire des retranchemens dans les vignes, & les garnit de troupes & de canons.

Le 27. de Mars toute l'armée Suédoise arriva à Lebus à un mille de Francfort, & y campa jusqu'au lendemain, jour auquel le Roi, à la tête de quelque mille hommes, s'avança jusqu'à la portée du mousquet de la place, pour reconnoître les nouveaux retranchemens, & un terrain propre à un campement.

La nuit du 28. au 29. les Impériaux firent, par la porte de Guben, une sortie qui leur réüssit mal, ayant été repoussés avec perte.

La nuit du 29. au 30. les Suédois commencèrent à se retrancher dans les ruines des Maisons des Fauxbourgs, que les Impériaux avoient brûlés. Ceux-ci firent grand feu de leur artillerie; mais sans aucun effet, ayant à peine tué quarante hommes aux assiégeans. La nuit du 30. au 31. les Suédois poussèrent leur tranchée jusqu'au jardin de l'Hôpital devant la porte de Guben. Le même jour le Roi fit attaquer les

retranchemens qui étoient ſur les hauteurs ; mais les Impériaux craignant d'être coupés de la Ville, les abandonnèrent ſans combat. Le Roi fit alors travailler à une batterie de douze piéces de gros canon, pour tirer en bréche au rempart près de la même porte de Guben.

Les Impériaux continuèrent à faire grand feu de leur artillerie & de leur mouſquéterie avec fort peu de ſuccès, les aſſiégeans étant bien couverts contre ce feu.

Le 3me. d'Avril Dimanche des rameaux, jour rémarquable pour la Ville de Francfort, & encore plus pour tout les Corps des Proteſtans, puiſque ce fut-là l'époque de la déroute des affaires de l'Empereur, le Roi, voyant la bréche preſque praticable, ordonna de grandes priéres dans toutes ſes troupes. Toute la journée fut preſque employée à prier, à prêcher, à exhorter, & pendant ce tems le canon des aſſiégeans ne ſe fit que rarement entendre. Les Impériaux (1) crûrent follement que les aſſiégeans deſeſperoient de réuſſir, & ſe

(1) Kevenh. l. c. p. 1773.

se sentoient trop foibles pour conduire à fin leur entreprise. Dans cette vaine idée, ils pendîrent sur le rampart une Oie, Symbole de la sottise, & ce fut à qui insulteroit les Suédois de loin, lâchant contr'eux une infinité d'injures, de quolibets, de défis, & de fades railleries: le tout suivi d'un feu aussi terrible qu'inutile (1).

Le même jour le Général Feld-Maréchal Rudolphe de Teuffenbach, ou Tieffenbach, arriva à Francfort, pour prendre le commandement des armes à la place de Schaumbourg, dont Tilly n'étoit pas content.

Tieffenbach trouva fort à redire, qu'on eût pensé si tard à élever des retranchemens hors de la Ville, & à faire les autres dispositions pour soutenir un siége.

Il commença à faire faire des coupures où il en étoit besoin, à creuser de nouveaux fossés, à planter de doubles palissades. Mais sur le soir un Lieute-

(2) Le Comte de Kevenhuller remarque qu'à cet égard les priéres des Suédois fûrent funestes aux Impériaux, puisqu'elles fûrent cause que pleins d'une aveugle confiance, ils ne songèrent qu'à se moquer d'eux, à se divertir, & négligèrent la garde de leurs postes,

nant des troupes Suédoises nommé *Auer*, natif du Marquisat de Misnie, indigné des injures que les Impériaux vomissoient contre les Suédois, las enfin de les écouter, proposa à un petit nombre de Soldats, qu'il connoissoit pour gens de main déterminés, d'escalader le mur, à quoi ces braves Soldats ayant topé, Auer prit une échelle, la planta contre le mur & y monta le prémier avec une hardiesse étonnante. Le Roi & quelques Colonels témoins de cette action, & voyant que Auer & ses compagnons avoient gagné le rempart, donnèrent aussi leurs ordres pour qu'ils fussent soutenus, quoique ce n'eût pas été l'intention du Roi de hazarder un assaut ce jour-là.

D'un autre côté les Impériaux, apprenant que l'Ennemi est sur le rampart, y accourent en force. Ce fut-là qu'il y eut un rude combat, & où les Suédois firent des efforts prodigieux, pour se maintenir dans le poste qu'ils venoient d'emporter, tandis que leurs ennemis n'en faisoient pas de moindres pour le reprendre. On se poussa, on se repoussa : mais enfin les Impériaux fûrent renversés, & les Suédois montant continuellement par des échelles sur la bré-

che se succedoient les uns aux autres, jusqu'à ce qu'enfin ils pénétrèrent dans la Ville, & ouvrîrent la porte de Guben. Alors les Suédois entrèrent en foule & en très bon ordre. Schaumbourg cependant rallioit ses troupes, & les exhortoit à réparer la honte de leur défaite. Déja il avoit rassemblé quelques Compagnies de Cavalerie, & commençoit à charger avec vigueur au milieu de la ruë, lorsque Baudissin arrivant avec la Cavalerie Suédoise, chargea les Cuirassiers Impériaux avec tant d'ardeur, qu'il les rompit & les dissipa dans un moment. L'Infanterie déja ébranlée par celle du Roi de Suéde, plia dès qu'elle vit fuir la Cavalerie. Elle fut poursuivie l'épée aux reins par les Suédois, qui s'animoient au carnage en criant *Neu-Brandebourg & point de quartier*, pour se rappeller le triste sort de leurs camarades massacrés, quelque tems auparavant d'une manière si cruelle, & pour les vanger. Tout ce que le fer des Suédois put atteindre fut égorgé sans miséricorde. Mais ce fût bien autre chose près de la rivière : car les fuyards courant en foule de ce côté-là, pour gagner le pont qui est sur l'Oder près de la porte nommée *Brucktbor*,

&, trouvant le paſſage bouché par les équipages, & par la Cavalerie qui vouloit paſſer, ne pûrent échapper au fer des Suédois. Le carnage fut ſi terrible entre la porte & le pont, que les corps-morts bouchèrent les avenues du pont, & qu'ils ſe trouvèrent ſi entaſſés, qu'à peine pouvoit-on paſſer par-deſſus. Pluſieurs ſe jettèrent dans le fleuve, & s'y noyèrent. Le ſang couloit dans les rues. La nuit qui ſurvint augmenta la confuſion & le carnage, & favoriſa en même tems la fuite de ceux qui pûrent gagner le pont. Tieffenbach, qui ſe trouvoit alors près de la porte de Lebus, apprenant ce qui ſe paſſoit, accourut avec ſon monde; mais, voyant de loin le deſordre & le carnage, il gagna à tems le pont, non ſans grand danger d'être pris ou tué. Son cheval eut à franchir des tas de corps-morts; mais enfin le Général échappa.

De l'autre côté du fleuve, à l'oppoſite de la Ville, le pont étoit muni d'une grande rédoute, gardée par un Capitaine & cent cinquante Soldats. Tieffenbach ordonna au Capitaine de détruire le pont, & de ſauver ſon monde & ſon canon. Dès que cet Officier vit que tout étoit maſſacré, noyé ou

échappé par le pont, & qu'il ne restoit plus d'Impériaux, il fit tourner toute son artillerie contre le pont, & y fit mettre le feu aussi loin qu'il put, &, manquant de chevaux pour emmener son canon, il le fit jetter dans la rivière, & se retira ensuite en bon ordre.

Plus de quatre mille Impériaux fûrent massacrés dans cette journée mémorable. Environ huit cens fûrent faits prisonniers, ayant racheté leur vie des mains de l'avide Soldat à force d'argent. Parmi ces prisonniers se trouvoient les Colonels Sparr, Waldau, Meues, Buter, le Comte Sabaudi, & autres Officiers de distinction; parmi les morts les Colonels Hiedum, Harteck & Herberstein, avec plusieurs autres Officiers de rang.

Les Impériaux au commencement de l'affaire battîrent plusieurs fois la chamade, demandant qu'on les reçut à composition, & du moins prisonniers; mais le tumulte étoit si grand, les cris de *Neu-Brandèbourg & point de quartier* si forts & si continuels, qu'il ne fut pas possible d'entendre les tambours. Cet avantage si considérable ne coûta pas quatre cens hommes aux Suédois, tant tués que blessés.

De huit mille hommes, dont la Garnison de Francfort étoit composée, reste de l'armée de vingt mille hommes, que Torquato Conti avoit commandée en Poméranie, il en échappa à peine la moitié. Le Roi détacha après eux mille Cuirassiers, autant d'Arquebusiers & mille Dragons; mais ayant trouvé le pont rompu & brûlé, ils ne pûrent passer outre, & les débris des Impériaux se retirèrent en Siléfie, & ne se crûrent en sûreté que quand ils fûrent dans le grand Glogau.

Toute l'artillerie qu'ils avoient eue à Francfort fût perdue; de sorte que le butin Royal monta à quatre-vingt piéces de canon, parmi lesquels il y en avoit deux d'une grandeur extraordinaire aux armes de l'Empereur Rodolphe (1), 900. quintaux de poudre, 1200. quintaux de plomb, 700. quintaux de méches, mille boulets de canon, & 24. Drapeaux.

La Ville, n'ayant pu payer la somme à quoi elle fut taxée, le Roi l'abandonna au pillage pendant trois heures; au bout duquel tems ce Prince, voyant le Soldat acharné après le butin, & n'o-

(1) *Idem. ibid.*

béïssant pas à l'appel des tambours, envoya les Colonels de tous côtés, pour faire cesser le pillage, & courut lui-même à cheval l'épée nue à la main, dont il blessa quelques Soldats, que ses cris ne pouvoient arracher de leur proie. Il en fit même arquebuser, & pendre quelques uns sur le champ, pour intimider les autres, sur qui les coups de canne & d'épée de leurs Officiers ne faisoient que très-peu d'impression.

A peine ce désordre étoit passé qu'il survint un incendie, dont l'horreur étoit augmentée par les ténébres de la nuit. Mais le Roi y étant accouru lui-même, les Bourgeois aidés des Soldats éteignîrent le feu, après que seize maisons eûrent été dévorées par les flammes.

Il est remarquable, que Francfort fut pris d'assaut le même jour que les Etats Protestans assemblés à Leipzig signèrent le *Conclusum*, ou résultat de leurs délibérations. Le lendemain quatrième d'Avril, le Roi écrivit à cette Assemblée une Lettre, & une autre à l'Electeur de Saxe en particulier.

„ Nous ne doutons pas, leur disoit-
„ il, que Vous n'appreniez avec plai-
„ sir la Victoire, dont il a plu à Dieu
„ de benir de nouveau nos justes ar-

„ mes. Ce Dieu Tout-Puiſſant a dé-
„ ployé la force de ſon bras devant
„ nous dans la priſe de Francfort ſur
„ l'Oder, où toute l'armée Impériale a
„ été ruinée & détruite, pluſieurs Of-
„ ficiers de diſtinction tués ou pris. Le
„ Feld-Maréchal de Tieffenbach, & le
„ Comte de Montecuculi (1) ſe ſont
„ ſauvés dans la plus grande confuſion,
„ abandonnant toute leur artillerie de
„ campagne & leurs munitions. Enſui-
„ te d'un ſi glorieux avantage, nous
„ ne doutons point que les Etats Evan-
„ géliques n'ouvrent enfin les yeux, &
„ ne reconnoiſſent ici le doigt de Dieu
„ & ſa volonté, & n'agiſſent confor-
„ mément à cette connoiſſance, pour
„ le rétabliſſement de ſon Egliſe op-
„ primée & perſécutée, & des Loix
„ du repos public, & de la paix de
„ Réligion. Nous eſperons que Vos
„ délibérations ne rouleront que ſur un
„ objet ſi intéreſſant, & que le réſul-
„ tat ſera digne de leur courage héroï-
„ que & Chrétien. Sans nous arrêter

(1) Le même dont nous avons des Mémoires ſur la guerre, & qui ſe rendit ſi fameux par ſes belles campagnes en Hongrie, & par celles ſur le Rhin contre le célèbre Vicomte de Turenne.

„ donc à de plus long discours, nous „ attendons avec impatience Vos généreuses résolutions ".

Dans cette déroute des Impériaux, il arriva à un Officier du Roi de Suéde (1) une avanture, qui par sa singularité mérite d'être rapportée ici. Cet Officier, nommé Samuel Weiss de *Schallen*, homme de condition, étoit Auditeur-Général (2) de l'armée Suédoise. Le Roi, dans sa marche vers Francfort, l'avoit envoyé pour quelque commission importante à Custrin : mais à peine étoit il en chemin qu'il fut pris par un parti d'Impériaux, à deux mille pas de l'armée Suédoise, & amené à Francfort au Feld-Maréchal Schaumbourg, qui le mit sous la garde de son

(1) *Idem. ibid.*

(2) L'Auditeur-Général est le Chef de la Justice Militaire. Chaque Régiment Suédois & Allemand a un Auditeur particulier, qui dans le Conseil de guerre a deux voix. Il instruit les procès, & en fait son rapport dans le Conseil de guerre, auquel il expose la cause, & les Loix qui la condamment. Ces Auditeurs particuliers ont rang de Lieutenans, & l'Auditeur-Général rang de Colonel. Ils sont tous Gens de Loix, & ne font aucun service militaire. Chez les grandes Puissances du Nord les Auditeurs particuliers ont rang de Capitaine & l'*Auditeur-Général* rang de *Général*.

Maître d'Hôtel avec ordre de le bien traiter. Mais lorſque les Suédois entrèrent dans la Ville, que la déroute ſe mit parmi les Impériaux, & que Schaumbourg s'enfuit auſſi bien que les autres, le Maître d'Hôtel emmena ſon priſonnier, le faiſant pouſſer par des Soldats qui étoient derrière. Le pauvre *Auditeur* étoit à pied, & le Maître d'Hôtel à cheval, marchant à côté de lui, &, mettant de tems en tems le piſtolet à la main, le couchoit en joue, & lui diſoit, *ah! chien d'hérétique, il faut que je te brûle la cervelle.*

Il ne conſomma pourtant pas le ſacrifice, qu'il étoit ſi tenté de faire à ſon Prince & à ſa Réligion. Les Soldats mêmes l'en empêchèrent, lui repréſentant, que, de tuer ainſi de ſang froid un priſonnier, étoit une choſe de dangéreuſe conſéquence. Peut être que ces Soldats, d'ailleurs non moins cruels que le Maître d'Hôtel, craignoient que la mort du priſonnier ne les privât de quelque récompenſe qu'ils eſperoient. Quoiqu'il en ſoit, ils lui rendîrent encore un autre ſervice; car, étant arrivés ſur le pont, l'Auditeur auroit infailliblement été écraſé par les chariots, & les fuyards, ſi ces Soldats ne lui avoient

fait faire passage. Mais à peine étoit-il échappé de ce danger, qu'il retomba dans un autre; & ce fut en traversant un bois avec les fuyards. Là, des Cuirassiers Wallons, ayant apperçu au clair de la lune un homme habillé à la Suédoise, voulûrent le hacher avec leurs sabres, mais les Soldats qui l'escortoient les repoussèrent, & les menacèrent de tirer sur eux: exhortant l'Auditeur, qu'ils prenoient pour un Général du premier rang, à ne rien craindre, & à avoir bon courage, qu'il ne lui arriveroit rien, esperant qu'à son tour, si la Cavalerie Suédoise les atteignoit, il leur feroit donner quartier, & leur sauveroit la vie: car ces Soldats ne doutoient pas que les Suédois ne fussent à leurs trousses.

Enfin, après avoir marché toute la nuit à pied, jusqu'à neuf heures du matin, ce qui faisoit environ seize heures de marche tout d'une haleine, on arriva sur les frontières de Silésie, où les fuyards s'arrêtèrent & se rassemblèrent. Là, l'Auditeur Général Suédois, ayant demandé à parler au Feld-Maréchal de Schaumbourg, il lui reprocha, en présence de plusieurs Officiers de distinction, d'avoir permis qu'on fit marcher

à pied pendant ſeize heures de ſuite un Officier de ſon rang, & de ſon âge, ayant déja plus de ſoixante ans ; que, durant une marche ſi longue & ſi rude, il avoit été maintefois en danger d'être maſſacré, tantôt par ſon Maître d'Hôtel, tantôt par l'un, tantôt par l'autre: que les Soldats mêmes à qui on l'avoit remis l'auroient, ſans aucun égard à la foi publique, arquebuſé ſur la place, s'il eût eu le malheur de ne pouvoir ſuivre. *Mais croyez-vous*, ajoûta-t-il, *que par ma mort vous euſſiez cauſé un grand préjudice aux affaires du Roi mon Maître? Vraiment, il lui eſt bien égal qu'un vieillard comme moi crève de fatigue, ou ſoit tué ſur la place. Mais ce qui m'étonne, c'eſt que vous n'ayez pas fait réflexion, qu'il eſt bien aiſé à ce Prince de vanger ma mort ſur les priſonniers, qu'il a en grand nombre entre ſes mains, & qu'il n'a pas tenu à vous de rendre les victimes des plus juſtes repréſailles.*

Schaumbourg, honteux & interdit à de ſi juſtes reproches, s'excuſa comme il put, & par de très mauvaiſes raiſons. Après quoi, il fit donner un caroſſe à l'Auditeur-Général, & le fit conduire dans le Château de Wartemberg, où il fut très bien traité, & où il auroit eu

ſujet de ſe conſoler de ſes maux paſſés, & de ſon ſort actuel, ſi quelque choſe pouvoit conſoler de la perte d'un bien, ſans lequel les autres ne ſont qu'imaginaires. Mais, ayant appris qu'on vouloit le conduire à Vienne, il forma la ferme réſolution de tout tenter pour recouvrer ſa liberté. La choſe paroiſſoit impoſſible: le Château étoit haut, & on l'avoit logé au plus haut étage. D'ailleurs la grande porte étoit bien gardée, & il y avoit un ſentinelle à celle de ſa chambre; les Villes & les Villages fourmilloient de troupes, & il n'étoit guère poſſible de paſſer au travers de tant de corps de garde. Il eſt vrai qu'en delà de l'Oder il ne ſe trouvoit pas un Soldat de l'Empereur; mais la queſtion étoit de paſſer ce fleuve, & cette difficulté étoit pire que toutes les autres. Il paroît incroyable, qu'un homme de plus de ſoixante ans ait tenté de ſurmonter de tels obſtacles, capables de décourager le jeune homme le plus vigoureux. Notre priſonnier ſe repréſentant lui-même tant de difficultés plus inſurmontables les unes que les autres, frémiſſoit déja de deſeſpoir, lorſqu'il reçut la viſite d'un Bourgeois

de Wartemberg, qui venoit de son propre mouvement lui offrir de l'argent, & les autres secours dont il auroit besoin, sachant bien qu'il ne perdroit rien avec un homme de ce rang-là.

Le prisonnier confia son dessein au Bourgeois, & lui promit une bonne recompense, s'il vouloit seulement l'attendre à une certaine heure de la nuit sous les murailles du Château, & le mener jusqu'au bord de l'Oder, dont il ne savoit pas le chemin.

Le Bourgeois consentit volontiers à lui rendre ce petit service, &, en attendant que l'heure vint, l'Auditeur-Général prit son tems, que son garde dormoit profondément, lui tira doucement de la poche la clé de l'étage au dessous, où il se transporta avec les deux draps de son lit, qu'il noua fortement de bout à bout, &, les ayant bien fixés à la fenêtre, il se laissa couler en bas sans se faire de mal. Il trouva-là son homme, qui, fidéle au rendez-vous, l'accueillit & le mena par des chemins détournés jusqu'à l'Oder, où ils arrivérent à la petite pointe du jour. Là, l'Auditeur-Général, jettant les yeux sur le fleuve, & considérant sa rapidité &

ſa largeur, fut ſaiſi d'une eſpece d'horreur, & balança s'il ne retourneroit pas dans la priſon, d'où il étoit échappé avec tant de riſque. Il y avoit trente ans qu'il n'avoit nagé, & il n'avoit plus ni la légéreté, ni la vigueur néceſſaire à ſe ſoutenir ſur l'eau. Mais ces réflexions firent place à d'autres plus hardies & plus courageuſes : il penſa que, puiſque Dieu l'avoit conſervé en tant de dangers, il le conſerveroit bien encore en celui-ci, ſuppoſé que telle fût ſa volonté ; qu'il n'étoit plus tems de reculer après être venu ſi avant. Là-deſſus il embraſſe ſon guide, prend congé de lui, ſe deshabille, attache ſes hardes ſur ſon dos, & ſe jette dans le fleuve. Après avoir nagé environ vingt pas, ſes frayeurs le reprirent, quand il vint à enviſager de plus près la largeur du fleuve, & le chemin qu'il avoit encore à faire, avant que d'arriver au bord. Cette penſée le déconcerta tout-à-fait ; d'ailleurs il étoit hors d'haleine, pour avoir nagé d'abord avec trop d'ardeur : de ſorte que le courage & les forces l'abandonnant en même tems, il enfonça dans l'eau : mais après quelques efforts il revint au-deſſus, & ſe reſſouvint que, quelque large que ſoit l'Oder,

il n'eſt communément profond que d'un côté, lequel étant paſſé, on peut traverſer le reſte à gué. Cela le fit reſoudre à redoubler d'effort, &, au bout de quelques nagées, il ſe trouva ſi foible qu'il deſeſpera de pouvoir continuer. Surquoi il s'aviſa de laiſſer aller ſes pieds à fond, pour voir s'il n'auroit peut-être pas déja paſſé le côté le plus profond du fleuve, & il trouva préciſement qu'il n'avoit de l'eau que juſqu'au cou, ſes pieds touchant le fond. Il avança non ſans beaucoup de peine & de travail; mais à meſure qu'il avançoit la hauteur de l'eau diminuoit; de ſorte qu'il ſe trouva enfin à l'autre bord ſain & ſauf, quoique fort las: mais le plaiſir de ſe voir libre, lui fit bientôt oublier toutes ſes peines. De toutes ſes hardes il ne lui reſtoit que ſa chemiſe, le reſte avoit été emporté par l'eau lorſqu'il avoit enfoncé. Il commençoit à peine à faire jour. Les nuits & les matinées ſont froides en Allemagne en tout tems, & les eaux n'y ſont jamais chaudes. Il trembloit de froid, & mouroit de faim; cependant il lui falut faire trois milles à pied nû en chemiſe, avant que d'oſer implorer le ſecours de qui que ce fût. Enfin il arriva, après
pluſieurs

pluſieurs autres avantures trop longues à raconter, & dans l'état du monde le plus triſte, chez un Gentilhomme Siléſien, Lieutenant dans les troupes du Roi de Suéde, qui commandoit un détachement ſur cette Frontière où il avoit des terres. Ce Gentilhomme reçut l'Auditeur-Général avec le plus grand empreſſement, lui fournit tous les ſecours dont il avoit beſoin, & le fit conduire ſûrement à l'armée du Roi, qui fut bien ſurpris de le revoir, & encore plus d'apprendre tout ce qui lui étoit arrivé.

Guſtave-Adolphe avoit envoyé à l'Aſſemblée de Leipzig des Miniſtres, parmi leſquels étoit Chemnitz, le même dont nous avons un ouvrage (1), qui répand un grand jour ſur l'Hiſtoire de notre Héros.

Ces Miniſtres étoient chargés de communiquer à l'Aſſemblée le traité, que le Roi venoit de conclure avec la France: ils devoient tâcher de gagner l'Electeur de Saxe, par toute ſorte de complaiſances, vu qu'il étoit l'âme de cette Aſſemblée, & celui qui donnoit le ton à tous les Etats Proteſtans d'Al-

(1) *Philippi à Chemnitz, Hiſtoria Belli Sueco-Germanici* Imprimé à Stettin en 1648. & enſuite à Stockholm en 1653.

lemagne ; propoſer à tous en général de ceſſer de diſſimuler, puiſque les ſuccès du Roi, & ſes alliances ſuffiſoient pour leur prouver qu'il étoit tems de faire éclater leur reſſentiment, & de demander les armes à la main ſatisfaction pour le paſſé, & ſureté pour l'avenir : que, ſi la crainte, ou le reſpect pour le Chef de l'Empire, leur faiſoit enviſager ce parti comme trop hardi & téméraire, ils devoient du moins les engager à lever des troupes pour leur propre défenſe, à accorder au Roi de Suéde, qui travailloit à proteger leur liberté, leurs biens & leur Réligion, quelques ſommes annuelles pour l'aider à remplir cet important objet, ou à lui donner des aſſignations équivalentes pour le ſoutien de la cauſe commune, à lui fournir des vivres, des fourages, & à lui accorder le libre paſſage par leurs Etats, une retraite dans leurs forteresſes en cas d'accident ; Enfin, s'ils ne pouvoient les porter à ſe déclarer ouvertement, ils avoient ordre de ſe borner à les porter à s'engager réciproquement les uns envers les autres, par des conventions qui ſeroient tenues ſecretes, juſqu'à ce que la néceſſité les obligeât à les remplir.

On a vu quel fut le résultat de l'Assemblée de Leipzig, & les résolutions qui y furent prises; & nous ne rapportons ici ces instructions, que pour montrer jusqu'où Gustave-Adolphe portoit l'attention, pour profiter de tout ce qui pouvoit concourir au succès de ses desseins.

Mais quelque peine que prissent ses Ministres, il ne leur fut pas possible d'engager l'Electeur de Saxe à faire un traité de ligue avec lui. La France, qui désiroit fort l'union de Gustave avec tous les Protestans d'Allemagne en général, mais encore plus avec l'Electeur de Saxe en particulier, lui avoit envoyé Charnacé pour tâcher de l'y engager: mais il le trouva inquiet, & irrésolu. Il remarqua (1) que ce Prince craignoit presqu'autant Gustave que l'Empereur, & ne cerchoit qu'à se faire rechercher de l'un & de l'autre. Surquoi lui ayant témoigné que cette politique pourroit bien le mener à s'attirer deux ennemis au lieu d'un, & à se trouver, comme on dit, entre l'enclume & le marteau, il répondit que l'Empereur feroit toûjours charmé de ne l'avoir point con-

(1) Puffend. l. c. §. 12.

tre lui, sachant bien qu'il pouvoit lui susciter bien des embaras dans l'Empire. Mais que le Roi de Suéde, après avoir fait ses affaires, pourroit bien l'abandonner au ressentiment de l'Empereur : que d'ailleurs il avoit devant les yeux l'exemple de son voisin l'Electeur de Brandebourg, dont le Roi de Suéde avoit saisi ce qu'il possedoit en Prusse, mis Garnison dans ses places, que peut-être il ne recouvreroit jamais ; qu'enfin Gustave étoit mortel, & que, s'il venoit à y avoir faute de sa personne, nul homme au monde ne pouvoit se flatter de le remplacer, & de conduire à bien les projets hardis qu'il avoit formés.

Charnacé n'eut pas de peine à s'appercevoir, qu'outre les vues dont nous avons parlé, l'Electeur de Saxe n'avoit engagé les Protestans à prendre la résolution d'armer que pour se trouver en état, en joignant ses forces aux leurs, de tenir une certaine balance entre l'Empereur & le Roi de Suéde. Ce Monarque s'en apperçut bien lui-même ; mais il comprit en même tems que ce rôle étoit au-dessus du génie de Jean-George, & que, faute de talent, il en seroit la victime. Toutefois Gustave

eut lieu de se consoler par les assûrances, que lui firent donner plusieurs Princes Protestans de leur disposition à se liguer avec lui, entr'autres le Landgrave de Hesse, & le Duc de Lunebourg. Le Landgrave fut même le premier Prince de l'Empire, qui s'engagea par un traité solemnel dans une ligue offensive & défensive avec ce Monarque.

Après la prise de Francfort, Gustave-Adolphe, pensant comme César, *qu'il n'y avoit rien de fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire*, ne laissa presque pas le tems à son armée de se reposer, & marcha vers Landsberg avec une célérité incroyable, & ne voulant pas donner le tems à l'ennemi de se reconnoître, il détacha les Généraux Horn & Jean-Banner, pour investir cette place, tandis qu'il suivoit avec le reste de l'armée, laissant dans Francfort une forte Garnison, & après avoir fait distribuer aux Bourgeois, qui manquoient de tout, une grande quantité de farine & de grains, que les Impériaux avoient laissés dans la place.

Sur ces entrefaites le Comte de Tilly, s'étoit attaché à faire le siége de Magdebourg & prétendoit par cette

conquête arrêter le Roi de Suéde entre l'Oder & l'Elbe, & l'empêcher de pénétrer plus avant dans le cœur de l'Allemagne; mais ayant appris que le Roi étoit en mouvement sur Francfort, il se mit à la tête d'une partie de son armée, laissant le reste sous les ordres du Comte de Pappenheim pour continuer le siége de Magdebourg, & marcha pour secourir Francfort. Mais à peine fut-il arrivé à Alt-Brandebourg, qu'il apprit que Francfort avoit été emporté d'assaut. Il s'arrêta-là tout court, délibérant s'il hazarderoit une Bataille, ou s'il retourneroit devant Magdebourg. Il choisit enfin ce dernier parti. Le Comte de Pappenheim ne croyoit pas que ce fût le meilleur, ni qu'on pût continuer le siége de Magdebourg, & faire tête en même tems au Roi de Suéde. C'est ce qu'il dit positivement dans une de ses lettres à l'Electeur de Bavière.

„ Je voudrois, lui dit-il, pouvoir „ dépeindre à Votre Sérénité Electo- „ rale l'Etat de notre armée comme je „ l'ai devant les yeux. Le Roi de Suéde

(1) Kevenh. p. 1783.

„ s'est renforcé de troupes, qui lui
„ sont venues de Stralsond & de Prus-
„ se; il nous est supérieur, & actuelle-
„ ment il assiége Francfort. Les Pro-
„ testans assemblés à Leipzig ont for-
„ mé la résolution d'armer, & auront
„ dans peu une forte armée sur pied.
„ Les Anglois sont prêts à s'embarquer
„ pour se joindre aux Suédois, & les
„ Etats de Hollande ne resteront pas
„ les bras croisés: enfin tout le pays
„ n'attend que d'être appuyé pour se
„ soulever.

„ Il est bien à craindre, que le se-
„ cours pour Francfort n'arrive trop
„ tard. Engager l'armée entre l'Elbe
„ & l'Oder, c'est donner aux Prote-
„ stans le loisir de faire des levées &
„ de venir au secours de Magdebourg,
„ de couper aux Impériaux la commu-
„ nication avec l'Elbe, & presque avec
„ toute l'Allemagne.

„ D'un autre côté, laisser prendre
„ Francfort sans rien hazarder pour
„ le délivrer, c'est tomber dans un au-
„ tre inconvenient non moins fâcheux:
„ c'est livrer à l'ennemi une bonne
„ partie de l'armée Impériale; c'est
„ ouvrir au Roi de Suéde l'entrée de la
„ Silésie & de la Bohême, où le Com-

„ te de Tilly ne peut le ſuivre ſans
„ abandonner tout l'Empire, & il ne
„ peut reſter dans l'Empire, ſans expo-
„ ſer les pays Héréditaire à une perte
„ preſque certaine. De ſorte qu'à moins
„ de quelque incident heureux, & que
„ l'eſprit humain ne ſauroit prévoir,
„ les affaires ſont dans une plus gran-
„ de criſe que jamais.

„ J'ai ſouvent repréſenté tout cela
„ avec autant de zèle que de reſpect;
„ mais je crains à la fin de me rendre
„ importun. Ce n'eſt pas de la Cour
„ Impériale, qu'il faut attendre du re-
„ mede à tous ces mots; il n'en faut
„ eſperer que des Etats Catholiques
„ ligués, & c'eſt à Votre Sérénité
„ Electorale, comme au pivot de la li-
„ gue, que je m'adreſſe pour obtenir
„ des troupes & de l'argent, & j'oſe
„ lui dire, que, plus on différera d'ac-
„ corder ces ſecours, plus les affaires
„ deviendront difficiles & dangéreuſes.
„ Il nous faut, outre les Garniſons né-
„ ceſſaires, deux puiſſantes armées ".
Enſuite Pappenheim ajoûte par apo-
ſtille.

„ J'apprends dans ce moment, que
„ Francfort vient d'être emporté l'é-
„ pée à la main; que tout y a été maſ-

„ ſacré;

„ ſacré ; & que le Roi marche vers „ Landsberg. Dieu veuille aſſiſter la „ Garniſon ; car après la perte de „ Francfort il n'eſt plus poſſible de ſe- „ courir Landsberg. Nous avons per- „ du à Francfort l'élite des troupes de „ l'Empereur, & je ne ſais s'il ſera poſ- „ ſible de continuer le ſiége de Mag- „ debourg, n'ayant pas de forces ſuffi- „ ſantes, pour fournir aux attaques & „ à l'inveſtiſſement de la Ville, & pour „ faire face en même tems à l'armée „ du Roi, qui ſans doute, après la pri- „ ſe du Landsberg, ne manquera pas „ de marcher au ſecours de Magde- „ bourg. Cependant on pourroit pro- „ fiter de la paix d'Italie, pour en reti- „ rer toutes les troupes, & l'on pour- „ roit bien lever cinq à ſix mille che- „ vaux d'élite dans les Pays de Liége „ & de Juliers. Les hommes ne man- „ queroient pas non plus en Allema- „ gne ; mais il faut les lever avant que „ les autres commencent. On pourroit „ auſſi tirer bien du monde de la Lor- „ raine".

Le Conſeil du Comte de Pappenheim fut ſuivi en grande partie. L'Empe- reur envoya des ordres preſſans à ſes Généraux d'Italie de ramener leur ar-

mée en Allemagne, & il chargea le Duc de Lorraine & le Prince de Phalsbourg de lever dix-sept mille hommes, tant Infanterie, que Cavalerie. Mais, avant que tout cela fût prêt, le Roi de Suéde eut tout le tems d'emporter Landsberg, & de venir au secours de Magdebourg, & cette Ville eût été sauvée, si les lenteurs de l'Electeur de Brandebourg n'avoit rendu inutile toute la bonne volonté du Roi de Suéde.

Ce Monarque arriva le 13. d'Avril à la vue de Landsberg. Cette Ville est située sur la Warta, rivière qui vient de Pologne & se dégorge dans l'Oder au-dessous de Custrin. Le nom de la Ville vient d'une colline fort haute, où les Impériaux avoient élevé un fort qu'ils avoient nommé le Fort-aux-Vaches. La Garnison étoit forte de trois mille hommes des meilleures troupes de l'Empereur: & Cratz Maréchal-Général des Logis de la Cavalerie, l'un des meilleurs Officiers de son tems, y commandoit.

La nuit du 13. au 14. le Roi à l'aide de quelques paysans de Sternberg, qui connoissoient bien le terrain, marcha par des chemins inconnus, au travers des marais avec force artillerie,

& se trouva à la pointe du jour à la demi-portée du canon de la place. Aussitôt les Suédois se retranchèrent & dressèrent leurs batteries avec une diligence incroyable. Le jeune Cratz Colonel, Fils du Commandant, fit une sortie pour empêcher ce travail; mais il fut mal mené: les Suédois le repoussèrent vigoureusement; & il y laissa la vie; perte sensible pour le Père, qui non seulement perdoit un Fils, mais un Fils de grande esperance.

L'apparition des Suédois si près de la Ville déconcerta les Impériaux.

Le 15 le Roi fit attaquer le Fort aux Vaches, qui fut emporté après une médiocre résistance, & l'on y fit trois cens prisonniers, sans les morts & les blessés.

Cratz, voyant le Roi maître de ce poste, d'où l'on voyoit toute la Ville, & d'où l'on pouvoit la battre à revers, craignit le même sort que ceux de Francfort, & battit la chamade. Il obtint tous les honneurs de la guerre, à condition que lui & toute sa Garnison ne serviroient de quatre mois contre Sa Majesté Suédoise; & ils en prêterent le serment à leur sortie, qui fut le 16 du même Mois à huit heures du ma-

tin. La Garnison défila avec vingt-cinq Drapeaux déployés, dix Etendarts, & quatre piéces de campagne, tous les bagages, & fut escortée jusqu'au grand Glogau.

Gustave, ayant laissé une Garnison suffisante à Landsberg, & mis quelques troupes dans Grossen, & autres petites places de Silésie, se rendit à Francfort sur l'Oder. Là il rassembla toutes ses forces, pour aller au secours de Magdebourg.

Pendant ce tems-là Tilly, ayant appris à Alt-Brandebourg que le Roi étoit maître de Francfort, retourna sur ses pas, & vint reprendre ses postes autour de Magdebourg.

Le Roi, étant parti de Francfort à la tête de dix Régimens d'Infanterie, & de toute sa Cavalerie, arriva le premier de Mai de Furstenwalde à Kœpenick, où il établit son camp, & fut joint encore par quelque Infanterie.

Ce Prince, dont la maxime étoit de ne jamais faire un pas en avant, que ses derrières ne fussent bien assurés, envoya le Comte d'Ortenbourg à Berlin, pour représenter à l'Electeur de Brandebourg, que, le salut de Magdebourg important à tout le Corps Evangéli-

que, il se flattoit que Sa Sérénité Electorale concourroit volontiers à un but si salutaire, d'autant plus, que cet Archevêché étoit depuis assez long-tems l'appanage des Princes de la Maison de Brandebourg, & que par conséquent cette affaire-là regardoit de-plus près que personne: qu'ainsi Sa Majesté requeroit qu'il remît entre ses mains, ses forteresses de Custrin & de Spandau; avec promesse, sur sa parole d'honneur, de les lui rendre dès que Magdebourg seroit délivré.

Outre cela, le Roi demandoit un mois de paye pour ses Soldats, & des provisions pour son armée; moyennant quoi il promettoit de faire observer la plus exacte discipline à son armée, & de défendre le Pays contre les Impériaux, que l'Electeur ne devoit pas être surpris, que Sa Majesté voulût être assurée de ces deux passages: que ce n'étoit pas qu'il se défiât de lui; mais que ces gens pourroient bien ne pas être de si bonne foi, & lui fermer à son retour la porte au nez, ainsi qu'il lui étoit arrivé à Custrin; chose à quoi il ne vouloit point être exposé une seconde fois.

L'Electeur trompé par son favori, qui lui remplissoit l'esprit de soupçons

& d'ombrages, refusa le plus honnêtement qu'il put de satisfaire le Roi de Suéde. Le 2. de May, le Roi lui envoya le Maréchal Gustave Horn, qui n'obtint pas davantage que le Comte d'Ortenbourg. Enfin, le Monarque prit la résolution d'aller lui-même parler à l'Electeur, & partit de Kœpnick le troisiéme du même mois avec une escorte de cinq Cornettes de Cavalerie, & mille fantassins bien armés, & quatre piéces de canon.

Dès que l'Electeur fut averti de l'approche du Roi, il alla au devant de lui avec toute sa Cour. L'entrevue se fit dans un bois à peu de distance de Berlin.

Le Roi exposa ses prétentions, & ses vues, & tâcha de persuader l'Electeur par les raisons les plus fortes. „ J'ai lui, dit-il, forcé les Impériaux „ à quitter la meilleure partie de vo„ tre Pays, j'espere de les empêcher „ d'y rentrer. Ce service mérite bien „ réconnoissance; Vos sujets n'auront „ pas à se plaindre de mes troupes; „ ils ne verront pas renouveller de leur „ part les horreurs, qu'ils ont souffer„ tes de la part de mes ennemis. Si „ Magdebourg tombe, tout est perdu;

„ les Impériaux reviendront avec plus „ d'insolence que jamais. Ils réprendront le courage que leurs défaites „ leur ont fait perdre. Tilly se livrera „ à toute la fureur de son zèle; & les „ Soldats de la ligue en seront les exé„ cuteurs ".

L'Electeur, après quelques réponses qui ne signifioient rien, demanda à délibérer avec ses Ministres; ce qu'il fit sur le champ; & en attendant le Roi s'entretint avec la Douairière Palatine, Mère de l'Infortuné Roi de Bohême, & de l'Electrice de Brandebourg.

Après ce Conseil, l'Electeur rejoignit le Roi, & il ne fut pas possible de rien conclure. Il régnoit alors parmi les principaux Princes Protestans d'Allemagne, je ne sais quel génie malfaisant, qui les empêchoit de voir leurs véritables intérêts, & les chaînes qu'on leur forgeoit. Ils trembloient au seul nom de l'Empereur, & balançoient à s'unir avec un Roi victorieux, qui leur tendoit une main secourable, & n'épargnoit, ni son repos, ni son sang, pour les tirer du labyrinthe où ils se trouvoient.

Le Roi voyant que l'Electeur ne pouvoit se déterminer de lui-même à rien d'utile, voulut s'en retourner à son

camp ; mais les Dames le pressèrent tant de venir à Berlin, qu'il y consentit, & y vint avec son escorte qui fut logée au Werder, à la réserve de deux cens hommes, qui montèrent la garde dans l'avant Cour du Château.

Le Mercredi quatrième de Mai, on renonca la négociation, & pendant ce tems-là, l'armée Suédoise avoit levé son camp, & s'étoit mise en marche de Kœpnick vers Berlin.

Il y eut grand festin à la Cour, à l'occasion de l'arrivée du Roi de Suéde. L'Electeur parut réveur, & de mauvaise humeur pendant tout le repas. Quelqu'un l'ayant fait remarquer au Roi; *Je n'en suis pas surpris*, repliqua-t-il, *car il n'est pas douteux, que ce que je prétens ne soit d'une grande conséquense, & ne mérite qu'on y refléchisse bien; mais ce n'est pas pour moi que je le prétens, c'est pour les intérêts de l'Electeur, pour le bien & l'avantage de son Pays & de ses sujets, & si je l'ose dire pour celui de toute l'Europe.* Ensuite se tournant vers le Duc Jean-Albrecht de Mecklenbourg. *Je vais à Magdebourg*, lui dit-il, *pour en faire lever le siége, non que j'y sois intéressé; mais pour l'intérêt des Protestans. Si personne ne veut me secon-*

der, je m'en retourne sur le champ. Je me lave les mains de tout ce qui pourra en arriver. J'offrirai un accommodement à l'Empereur, & je me retirerai à Stockholm. Je sais que l'Empereur sera bien aise de s'accommoder avec moi, comme je voudrai. Mais pour les Protestans, ils en répondront devant Dieu, de n'avoir rien voulu faire en faveur de l'Evangile. Magdebourg perdu, & moi retiré en Suéde, vous n'avez qu'à voir comment vous vous tirerez d'affaire.

Le Roi affecta de parler assez haut, pour que tout le monde l'entendît, & soit que ses paroles eussent fait impression sur l'Electeur, soit qu'enfin ce Prince & son favori trouvassent trop de danger à résuser un Roi, qui avoit la force en main, & étoit à portée de se faire donner de force, ce qu'on résusoit de lui accorder de bonne grace, l'Electeur consentit dès le lendemain, que le Roi de Suéde prît possession de Spandau, & retint cette place, jusqu'à la délivrance de Magdebourg.

Gustave (1) apprenant cette résolution en témoigna beaucoup de joie, &

(1) Mss. de M. Ark.

dit en riant à l'Electrice, & aux autres Dames. *Vous avez très bien fait de persuader à Monsieur l'Electeur de m'accorder enfin ma demande; s'il me l'eût refusée, j'étois résolu de l'envoyer lui, & toutes vous autres Mesdames, sans en excepter ma Sœur l'Electrice, dans le coin le plus froid de la Suède, où vous auriez eu tout le tems de vous ennuyer.*

Le cinquième de Mai, toute l'armée Suédoise se mit en marche vers Spandau, & se vint camper en delà de la Sprée, vis-à-vis de cette place.

Le Roi fit publier & afficher une Ordonnance, telle qu'il en avoit déja fait publier en Poméranie, pour la sûreté & la tranquillité des Habitans, & pour leur faire voir la différence, qu'il y avoit pour eux, entre avoir des Suédois, & avoir des Impériaux.

Voici le précis de cette Ordonnance, qui devroit servir de modèle à tous ceux que la Providence a élevés au commandement des armées, & qui peuvent, s'ils veulent, adoucir ce fléau, dont Dieu se sert souvent pour châtier les peuples.

„ Tout Soldat, ou autre quelconque „ servant dans nos troupes, convain-

„ cus d'avoir commis quelque désordre (1) dans les Eglises, Hôpitaux & Ecoles, sera puni de mort, soit qu'il ait commis ce désordre lui-même; soit qu'il en ait été l'instigateur.

„ Nul particulier n'exigera, ni logement, ni contribution, sous quelque nom & prétexte que ce soit, à peine de la vie.

„ Les logemens seront dévolus au Magistrat, qui les arrangera suivant son bon plaisir, sans qu'aucun Officier puisse s'y immiscer, & il ne sera exigé de la part du Soldat & des Officiers, que ce qui est porté dans les Ordonnances des chambres & des logemens.

„ Suivant ces Ordonnances, les Habitans des Villes & ceux de la Campagne, ne seront tenus à fournir aux Officiers & Soldats que le couvert, le lit, le bois, la lumière, le sel & le vinaigre: bien entendu, que les Bas-Officiers, Sergens & Caporaux, seront obligés de se contenter du feu, & de la chandelle de leurs hôtes pour leur usage.

(1) Keyenh. p. 1757. & suiv.

„ Les Domestiques des Hauts-Offi-
„ ciers seront nourris, & entretenus
„ par leurs Maîtres, & non par ceux
„ chez qui ils seront logés.

„ Aucun Officier, de quelque rang
„ qu'il soit, ne pourra exiger de grati-
„ fication des Habitans, pour la ma-
„ nutention de la bonne discipline, ni
„ donner des Sauves-gardes sans en être
„ requis expressément, & en ce cas,
„ il ne pourra recevoir que ce qui est
„ réglé par les Ordonnances, & la Sau-
„ ve-garde se contentera du traitement
„ porté par les mêmes Ordonnances :
„ ce qui encore ne doit s'entendre que
„ de l'Officier & du Soldat présens, &
„ non des absens, lesquels n'auront rien
„ à prétendre.

„ Il ne sera rien fourni au Soldat,
„ que dans la maison où il sera logé :
„ s'il exige quelque chose d'ailleurs, il
„ sera tenu à le restituer.

„ Les Habitans du plat pays ne pour-
„ ront être forcés à fournir chevaux,
„ ni voitures à aucun Officier, Soldat,
„ ou Vivandier ; mais on les fournira
„ de gré à gré, & en payant comp-
„ tant, à moins que ce ne fût sur un
„ ordre exprès de Sa Majesté, ou de
„ quelqu'un de ses Généraux.

„ Il ne ſera permis à aucun Soldat
„ de s'abſenter du lieu, où il ſera en
„ quartier, ou en garniſon, ſans un or-
„ dre exprès, & par écrit de ſon Com-
„ mandant; & tout Soldat, Cavalier,
„ ou Dragon, qui ſera trouvé dans les
„ Villes ouvertes, ou à la Campagne,
„ loin du corps ou de la compagnie,
„ où il appartient, ſera ſaiſi par les
„ patrouilles, ou même par les Habi-
„ tans, & conduit par eux à la plus
„ proche Garniſon, pour y être puni
„ ſuivant la gravité du cas.

„ Ceux qui, pourvus de paſſeports &
„ d'ordre, commettront le moindre de-
„ ſordre, ou la moindre violence, ſoit
„ en s'appropriant des effets apparte-
„ nant aux Habitans, ſoit en exigeant
„ d'eux des vivres ou de l'argent, ſe-
„ ront arrêtés de la même manière, &
„ punis ſuivant l'exigence du cas.

„ Les Couriers, ou Meſſagers, ne
„ pourront avoir de voiture que mo-
„ yennant un ordre par écrit, & d'u-
„ ne poſte à l'autre. Ceux qui les obli-
„ geront à aller plus loin, ſeront te-
„ nus à payer le dommage qu'il peut
„ en arriver, & la même choſe ſera
„ obſervée pour les Voitures, qui ſe-

„ ront fournies aux troupes lorſqu'elles „ ſeront en marche.

„ Les Châteaux du Prince & de la „ Nobleſſe ſeront exemts de tout lo- „ gement, à moins que la raiſon de „ guerre ne forçât à les occuper. Dé- „ fendons pareillement, à peine de pu- „ nition corporelle, à tous Officiers & „ Soldats, d'attenter en façon quelcon- „ que à la perſonne des Commiſſaires „ du Prince, aux Baillifs, Nobles, Ma- „ giſtrats, Bourgeois & Payſans.

„ On ne retardera en aucune façon „ les Voyageurs, qui entreront & ſor- „ tiront des Villes & autres lieux, où „ leurs affaires les appelleront : on ne „ leur fera payer aucun paſſage, ou au- „ tre impôt, ſous quelque nom que ce „ ſoit. Les Officiers protégeront les „ cultivateurs des terres, Payſans, La- „ boureurs, Fermiers & autres, & ne „ permettront en aucune manière qu'ils „ ſoient interrompus, ou moleſtés dans „ leurs occupations.

„ Nul Officier de quelque état ou „ condition qu'il ſoit, nul Bas-Officier, „ ou Soldat, ne pourra impoſer au- „ cun impôt d'entrée dans les Villes, „ ni exiger quoique ce ſoit pour l'en- „ trée & la ſortie des portes, ni s'im-

„ miſcer dans la perception des péa-
„ ges & autres droits déja établis par
„ l'autorité publique.

„ S'il arrive quelque choſe, qui ſoit
„ contraire à la préſente Ordonnance
„ en général, ou à quelqu'un des arti-
„ cles énoncés, chaque Officier ſera
„ tenu d'en prendre connoiſſance, &
„ d'en faire la punition convenable. Sa
„ Majeſté voulant, que chaque Offi-
„ cier qui y manquera en réponde en
„ ſon propre & privé nom".

Le Roi, étant arrivé avec ſon armée près de Spandau, nomma le Colonel Axel-Lille pour y commander en ſon nom la Garniſon Suédoiſe, laquelle ainſi que le Commandant prêta Serment à l'Electeur de Brandebourg.

Le 6. de Mai, l'armée s'avança à Potzdam, qui n'eſt qu'à deux milles de Spandau ſur la route vers l'Elbe. Ce mouvement obligea les Impériaux répandus à Brandebourg, Ratenau & autres lieux, de ſe retirer dans le Pays de Magdebourg: un Colonel Gratz (1), qui étoit à Zerbſt avec un gros Corps

(1) Ou *Kratz*, ſuivant la prononciation Allemande: auſſi le même nom ſe trouve ſouvent écrit, tantôt de l'une, tantôt de l'autre maniére.

de Cavalerie, se retira dans le Fort de Deſſau, non dans la volonté d'y attendre les Suédois, mais de ruiner ce Fort & le pont, pour la défenſe duquel il avoit été conſtruit. Il prit même toutes les meſures pour cela; &, quelques partis Suédois s'étant fait voir de loin, il fit tout ſauter le fort & le pont; mais il parut que le deſſein du Roi n'étoit pas de prendre cette route.

Guſtave-Adolphe n'avoit que deux chemins pour marcher vers Magdebourg, l'un à l'Occident par Brandebourg & *Mœckeren*, l'autre au Midi en tirant droit à l'Elbe, par Treuen-Briezen ſur Wittemberg ou ſur Deſſau, où l'on paſſe ce fleuve ſur des ponts très commodes & ſolides. Ce Monarque n'avoit garde de prendre ſa route au couchant, outre la difficulté des vivres & fourages dans un Pays que les Impériaux avoient mangé & ruiné, il lui auroit falu paſſer le fleuve en préſence de l'armée ennemie, ou beaucoup plus bas, ce qui l'éloignoit de ſon but; d'ailleurs il n'avoit rien de prêt pour jetter un pont, choſe alors beaucoup plus difficile, qu'elle ne l'a été depuis l'invention des pontons. Il étoit donc tout ſimple, qu'il marchât droit à l'Elbe, pour

pour s'assûrer du cours du fleuve, & recevoir de Saxe par eau tous les vivres & les munitions, dont il avoit besoin. La question étoit d'engager l'Electeur de Saxe à lui confier la garde de Wittemberg, comme l'Electeur de Brandebourg lui avoit confié celle de Spandau, jusqu'après le secours de Magdebourg. Il écrivit donc à l'Electeur de Saxe, lui représentant le besoin qu'il avoit du pont de Wittemberg, pour aller au secours de Magdebourg, dont la conservation importoit tant à la Saxe, & le priant de lui confier la Ville & le pont, jusqu'à ce qu'il eût rempli cet important objet; ou s'il se défioit de sa bonne foi, il se contenteroit du passage, pourvu que l'Electeur (1) lui fournît des vivres & des munitions, qu'il pourroit faire embarquer sur l'Elbe: que le meilleur seroit que l'Electeur joignît ses troupes à celles de Suéde, pour mieux assûrer le succès d'une expédition de cette conséquence; & qu'il par-

(1) Chemnitz L. II. *p.* 107. L. III. *p.* 141. Loccen. *p.* 575. 581. Kevenh. *p.* 1787. Mem. de Brandeb. *p.* 71. 72. Puffend. §. 15. Le P. Beng. *p.* 167. Theat. Eur. ad. h. a. *p.* 353. 368. Ricci de Bell. Germ. *p.* 228. Merc. Franc. ad. h. an. *p.* 509.

tageât ainſi la gloire d'avoir ſauvé une Ville, dont la perte ou le ſalut devoit influer ſur le bonheur ou le malheur de toute l'Europe, & en particulier du Corps Evangélique.

Toutes ces raiſons ne touchèrent point Jean-George. Fidéle à ſon ſyſtème de tenir la balance entre l'Empereur, & le Roi de Suéde, il déclara qu'il n'avoit pas deſſein d'attirer la guerre dans ſon Pays, ni de ſe ſouſtraire à ſes devoirs envers le Chéf ſuprême de l'Empire.

A cette réponſe, Guſtave eut de la peine à retenir ſon indignation, & ne put s'empêcher de dire ; (1) *puiſque ces gens-ci veulent périr, qu'ils périſſent. Pour moi, je vais me cantonner dans la Poméranie, & attendre-là que tous ces politiques ſoient bien près du précipice, & forcés à m'appeller à leur ſecours. Mais quoi; voir brûler la maiſon de ſon voiſin, ſans vouloir aider à éteindre le feu? Cela ne ſe comprend point. Cette malheureuſe Ville périra donc, & peut-être avec elle ce peu qui reſte encore de la liberté Germanique.*

Tandis que le Roi de Suéde preſſoit

(1) MſſT. d'Ark.

ainsi l'Electeur de Saxe, celui-ci étoit sollicité par l'Empereur à interposer ses bons offices, pour une paix générale dans l'Empire, offrant Sa Majesté Impériale de se prêter à toutes les voies d'accommodement, compatibles avec ses Droits & sa Dignité; mais tout cela n'étoit que pour amuser ce Prince, jusqu'à ce que Tilly eût frappé les grands coups, qu'on attendoit à Vienne & à Munich, & pour obliger l'Electeur à desarmer. Nous verrons ailleurs la reponse qu'il fit aux offres de ce Monarque.

Au milieu de cette négociation, la nouvelle arriva que Magdebourg avoit été emporté d'assaut. Et comme ce siége & ce sac de Magdebourg, font la scène la plus terrible de cette longue & sanglante tragédie, nous entrerons dans quelque détail sur un événement, dont toute l'Europe parle encore avec horreur, & dont l'Allemagne se ressouvient avec autant de vivacité, que s'il étoit arrivé tout récemment, tant les cruautés, qui y fûrent exercées, ont laissé des profondes traces dans les esprits.

Après l'heureuse expédition du Comte de Pappenheim contre le Prince François-Charles de Lawenbourg, le

Général Impérial, ayant laissé Garnison dans Ratzenbourg, passa l'Elbe avec son corps d'armée, & marcha sur Magdebourg; aussitôt les troupes de l'Administrateur, abandonnèrent les divers postes qu'elles occupoient à quelques milles à la ronde; & la Ville se trouva bientôt enfermée & bloquée. Il ne leur restoit au dehors que le poste de Neu-Ahlensleben, que Falckenberg avoit enlevé de vive force aux Impériaux, & où il avoit laissé 600. fantassins & deux cens chevaux, sous le commandement de Schneidewin, l'un des meilleurs Officiers de la Ville. Ce poste étoit extrêmement important pour les Magdebourgeois, parce qu'il leur assûroit la communication avec le *Saal-Creiss*, & le Pays de Mansfeld, & c'est pourquoi aussi les Impériaux firent un effort pour le reprendre, & y vinrent en force, avec huit piéces de canon. Ceux du dedans n'ayant point d'artillerie, résistérent quelque tems à coups de mousquets; mais voyant qu'ils alloient être emportées d'assaut, ils demandèrent à capituler; ce qu'ils eûrent bien de la peine à obtenir, les Impériaux ne voulant point leur faire de quartier; à la fin pourtant ils leur accordèrent la vie,

moyennant trois conditions fort dures.

1°. „ Qu'ils jureroient de ne jamais
„ ſervir de leur vie contre Sa Majeſté
„ Impériale.

2°. „ Qu'ils livreroient leurs armes
„ & leurs chevaux, & toutes leurs mu-
„ nitions & bagages.

3°. „ Qu'il ſeroit accordé aux Offi-
„ ciers, qui auroient des affaires pres-
„ ſantes à Magdebourg, des paſſeports
„ pour y pouvoir reſter trois jours, au
„ bout deſquels ceux qui ne ſeroient
„ pas de retour ſeroient déclarés par-
„ jures, pris par tout où l'on pourroit,
„ & pendus ſans aucune forme, ni figu-
„ re de procès.

Les choſes étoient en cet état, lorsque le Comte de Tilly arriva devant Magdebourg ſur la fin de 1630.

Le 29. de Décembre de la même année, il écrivit une Lettre fort fière à l'Adminiſtrateur, & la lui envoya par un trompette.

„ Nous vous aviſons, lui diſoit-il,
„ que nous ſommes chargés de l'exé-
„ cution des Ordres de Sa Majeſté Im-
„ périale; qui nous a remis le ſuprême
„ Commandement de ſes armées, qu'ou-
„ tre cela nous avons auſſi été élevés

„ à la dignité de Lieutenant-Général
„ de toutes les forces de la Ligue Catholique ; & nous Vous exhortons
„ amiablement à Vous désister de votre entreprise, à obéïr aux Décrets
„ du Chef de l'Empire, & à me remettre au plûtôt la Ville & tout le Duché de Magdebourg : faute dequoi
„ nous nous verrons forcé d'employer les moyens que nous avons en main,
„ pour Vous faire rentrer, Vous & la Ville, dans le devoir dont Vous Vous
„ êtes écartés, & de Vous traiter comme réfractaires aux Loix & Constitutions Germaniques, & comme rébelles à l'Empire & à son Auguste Chef".

La réponse de l'Administrateur ne fut guère moins fière. „ Nous Vous félicitons, lui disoit-il, de Votre élevation au suprême Commandement,
„ & nous Vous en souhaitons un encore plus brillant, s'il est possible
„ d'en trouver, que celui des armées de Sa Majesté Impériale, & de la
„ Ligue Catholique. Nous voulons bien, en considération du nom de
„ l'Empereur avoir pour Vous les égards dûs à Votre charge. Mais
„ Vous nous permettrez de Vous di-

„ re, en qualité de Membre du Corps
„ Germanique, & de Prince de l'Em-
„ pire, que nous n'avons rien fait, &
„ ne faisons rien actuellement, qui ne
„ soit conforme aux Loix & Constitu-
„ tions Impériales, dont Vous nous
„ parlez; aulieu que Votre expédition,
„ exécution & procédé militaire dans
„ les Cercles de Saxe, est directement
„ opposé aux Loix fondamentales de
„ l'Empire, & en particulier à la Ca-
„ pitulation si solemnellement jurée.
„ C'est pourquoi nous ne pouvons pen-
„ ser autrement, si non que Vous abu-
„ sez du nom sacré de l'Empereur &
„ de l'Empire, & du pouvoir qui Vous
„ a été confié : que Vous exposez la
„ Patrie aux plus grands désastres, &
„ attirerez sur Votre parti la vengean-
„ ce céleste. Vos menaces, & Vos ex-
„ hortations, ne nous obligeront ja-
„ mais à rien faire contre notre hon-
„ neur, & au préjudice des Droits du
„ Corps Evangélique. Nous pouvons
„ protester devant Dieu, que nous som-
„ mes innocens envers l'Empereur,
„ l'Empire, & la Nation Allemande :
„ que nous ne méritons point le nom
„ odieux de Chef & Fauteur de *faction*,
„ comme il vous plaît d'appeller la ché-

„ tive résistance de ceux de Magde-
„ bourg, à l'attaque la plus injuste:
„ comme notre conduite, depuis les
„ troubles de Bohême, en fait foi: En
„ qualité de Directeur du Cercle de
„ Basse-Saxe, nous avons donné en
„ 1625. des preuves de notre attache-
„ ment aux Loix, & à la personne sa-
„ crée de Sa Majesté Impériale; & les
„ preuves s'en trouvent dans la Chan-
„ cellerie de sa dite Majesté Impéria-
„ le. Ce n'est pas nous, qui, contre tous
„ les traités, contre la foi publique,
„ avons rempli l'Allemagne d'armes &
„ de Soldats, qui avons ravagé les Etats
„ Protestans, violé les Résidences des
„ Princes, mis toute la Poméranie, &
„ autres Provinces de l'Empire à feu
„ & à sang, & commis tant de cruau-
„ tés & de barbaries, qui crient ven-
„ geance au Ciel, & dont les Auteurs
„ ont déja commencé à recevoir leur
„ salaire des mains de ceux que Dieu
„ a suscités, pour la défense de tant de
„ Peuples infortunés, & de souverains
„ opprimés.

„ On nous poursuit à main armée,
„ Nous & nos Diocésains, sans nous
„ avoir cités, sans intenter action con-
„ tre nous, sans nous accuser, sans
nous

„ nous entendre, tout comme s'il n'y „ avoit plus, ni Empereur, ni Empi- „ re, ni forme de Gouvernement, ni „ Justice, ni Tribunal, ni Loix, ou „ comme si les Princes, & les sujets „ Protestans, n'osoient plus prétendre „ à la protection publique, & qu'ils „ fussent retranchés de la societé.

„ Sa Majesté Impériale n'ayant point „ eu d'égard aux supplications, & très „ humbles remontrances, que nous lui „ avons adressées en 1626. il ne nous „ reste plus d'autre esperance qu'en la „ Protection Divine, & aux secours de „ nos Alliés & Amis le Roi de Suéde, „ & autres Etats unis pour leur salut „ commun. Nous sommes donc bien „ résolus, de ne jamais abandonner les „ sujets de notre Archevêché, & de „ courir la même fortune avec eux, „ conformément à nos devoirs, & à „ nos engagemens les plus sacrés.

„ Au reste, nous craignons Dieu, „ & nous honorons l'Empereur; mais „ nous sommes inviolablement attachés „ aux Loix & Constitutions de l'Empi- „ re, aux Capitulations, aux recès de „ *la Paix Profane*, & de *la Paix Réli-* „ *gieuse*, aux Ordonnances des Cer- „ cles, au bien & au salut du Corps

„ Germanique, & nous les défendrons
„ à la garde de Dieu, jufqu'à la der-
„ nière goute de notre fang, avec le
„ fecours dudit Roi notre Allié, & de
„ fes Confédérés, contre les perturba-
„ teurs du repos public, les tyrans des
„ confciences; nous les pourfuivrons
„ de toutes nos forces, comme meur-
„ tiers, brigands, incendiaires, deftru-
„ ɛteurs de Villes, & ravageurs de
„ Provinces. Que fi nous fuccombons
„ dans un fi généreux deffein, nous
„ aurons du moins la confolation d'a-
„ voir tout fait, pour fauver un peu-
„ ple déja ruïné, & dont la Providen-
„ ce nous a confié le falut & la défen-
„ fe; d'avoir agi en Prince Chrétien &
„ Allemand, qui préfére fes devoirs à
„ tout autre intérêt, qui donne fa Vie
„ pour fes fujets, & qui refpecte plus
„ les Loix & les Conftitutions de fa
„ Patrie, que les hommes en place: qui,
„ s'appuyant de fon innocence, fe facri-
„ fie pour Dieu & pour fa Patrie: ce
„ qui ne peut manquer de nous procu-
„ rer ce que nous ambitionnons le plus,
„ la réputation & le nom d'un Prince
„ vraiment Allemand, plein d'honneur
„ & d'amour pour fa Patrie.

Tilly fut étonné de la fermeté de ce

Prince ; mais, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de l'intimider par les menaces, il ne ſongea plus qu'à lui faire ſentir tout le poids de ſes armes.

Tandis qu'il diſpoſoit tout pour une ſi grande entrepriſe, le Colonel Chieſa que l'Empereur avoit fait Chevalier, le même dont l'Hiſtoire fait mention comme ayant fort contribué à la priſe de Mantoue, & aux cruautés que les Impériaux y commîrent, fut rencontré fortuitement par un parti de Magdebourgeois, qui le hachèrent par morceaux, & prîrent tous les papiers qu'il avoit ſur lui, & dont quelques-uns fûrent publiés par les Suédois.

Les Généraux, qui commandoient dans Magdebourg, ſentant de quelle conſéquence il étoit pour la Ville de ſe rouvrir la communication avec la Saxe, qu'ils avoient perdue en perdant le poſte de Neu-Ahlenſleben, firent au commencement de Mars une grande ſortie, & vinrent prendre poſte à Schœnbeck, ſur le bord de l'Elbe à doux milles de la Ville : là, ils élévèrent à la hâte un Fort de faſcine & de terre, & y laiſſèrent une Garniſon. Par le ſuccès de cette entrepriſe, ils firent entrer dans la Ville beaucoup de grain, & de bois

qu'ils firent couper à Gommern, & dont ils avoient grand besoin. Mais Tilly qui comprenoit de quelle conséquence il étoit d'ôter entiérement l'Elbe aux assiégés, & de les resserrer de nouveau dans leurs murailles, fit attaquer ce Fort par six cens fantassins soutenus de quelque Cavalerie. Comme il s'imaginoit que les Magdebourgeois travailloient encore à se retrancher, il crut qu'on les surprendroit, & qu'on en auroit bon marché: mais les Impériaux trouvèrent le Fort de Schœnbeck achevé, & quatre piéces de canon dedans. Ils ne laissèrent pas d'y donner l'assaut, mais ils furent repoussés, & il arriva même un secours de la Ville, qui les attaqua & les mit en fuite. Les Magdebourgeois ne perdîrent pas dix hommes dans cette affaire; mais ils regretèrent beaucoup un Capitaine *Vulterius*, qui étoit un de leurs meilleurs Officiers.

Les Magdebourgeois restèrent encore trois ou quatre semaines maîtres de ce poste, firent des courses à Barby, & jusqu'à Ascherlleben. Les marches que Tilly fut obligé de faire pour s'opposer aux progrès du Roi de Suéde, la jalousie qui regnoit entre les Comtes de Pappenheim & de Mansfeld, retardèrent

les opérations du siége & donnèrent du relâche à ceux de la Ville. Enfin le 30. de Mars le Comte de Tilly se rapprocha de la place venant par Pechau, & se posta avec toute l'armée de la Ligue, entre les Forts de Presther & de la Croix de Horst dans le bois qui est entre deux, & par-là les Garnisons de ces Forts se trouvèrent coupées de la Ville. Aussitôt le Généralissime fit dresser des batteries de gros canon sur l'un & l'autre bord de l'Elbe, pour ruiner le dernier de ces deux Forts. Le Capitaine Bœste, qui y commandoit, ne se voyant pas en état de résister à une telle force dans des retranchemens, qui n'étoient que de sable & de fascines, offrit d'abord de se rendre prisonnier de guerre; ce qui fut accordé. Un seul Lieutenant, qui commandoit dans une maison isolée une garde de 24. hommes, voulut se défendre, & s'en acquita si bien qu'il tua plus de cent hommes aux Impériaux; mais, ayant été blessé d'un coup de feu qui lui perçoit le bras, il demanda quartier; ce que Tilly lui accorda en témoignage d'estime pour sa bravoure, & le renvoya même dans Magdebourg; mais il ne voulut point ac-

corder la même grace à ses Soldats & les fit tous massacrer.

Ceux qui étoient dans le Fort de Presther, voyant qu'ils alloient avoir le même sort, l'abandonnèrent d'eux-mêmes, & se retirèrent dans le Fort du Péage, qui étoit le meilleur de tous les ouvrages extérieurs de la Ville. Tout près de-là étoit une tour nommée de *Cracau*, où il n'y avoit que quinze hommes, qui, après s'être défendus en braves, fûrent passés au fil de l'épée.

De l'autre côté de l'Elbe le Comte de Mansfeld emporta la redoute de Buckow & s'y logea, après avoir fait main basse sur soixante & dix Soldats de l'Administrateur qui la défendoient.

Tilly ne jugea pas à propos d'attaquer le Fort du Péage, prévoyant qu'il y perdroit trop de monde, & que d'ailleurs les Magdebourgeois seroient contraints de l'abandonner, dès qu'on seroit maître des autres défenses extérieures. Il s'attacha donc à ruiner la redoute de la *Corne-rouge*, qui étoit de l'autre côté de l'Elbe, &, ayant fait dresser une batterie de cinq piéces de gros canon, il la battit si rudement tout au travers du fleuve, que la Garnison fut forcée à

l'abandonner, après en avoir retiré l'artillerie.

Tilly passa alors le fleuve dans quelques barques, avec deux Compagnies d'Infanterie, qu'il posta dans la redoute abandonnée. Ensuite il fit avancer plusieurs Régimens, tant Infanterie que Cavalerie, & ouvrir une tranchée entre la traverse, & les ouvrages que les assiégés avoient faits près des briqueries. Un rameau de la tranchée fut poussé vers le pont, qui faisoit la communication du Fort du Péage avec la Ville.

Falckenberg pénétrant les vues du Comte de Tilly, qui étoient de couper la retraite à la Garnison de ce Fort, en retira promtement cette Garnison, & fit ruïner le pont.

Le lendemain & les deux jours suivans, il tomba une si grande abondance de pluye que les tranchées en fûrent inondées, & les travaux considérablement retardés.

Enfin le Comte de Tilly, ayant fait passer du monde dans des batteaux, prit possession du Fort du Péage, & acheva de faire brûler le pont, que les assiégés avoient eux-mêmes rompu.

Après la perte de ce Fort il ne resta presque plus d'ouvrages extérieurs aux assiégés, qui en avoient construits plus de vingt, tant Forts-Royaux que redoutes, avec beaucoup de travail & de dépense.

A peine pûrent-ils conserver la traverse ou coupure, qu'ils avoient faite dans le *Marsch*; c'est-à-dire, le terrain bas & marécageux hors de la Ville, qui est située sur un terrain élevé au-dessus du lit de l'Elbe.

Les Impériaux réparèrent avec beaucoup de diligence le dommage, que les assiégés avoient fait au Fort du Péage en l'abandonnant; & les tranchées fûrent poussées avec beaucoup de vigueur.

Les assiégés abandonnèrent les Fauxbourg de Sudenbourg, & de la Ville-Neuve, qui étoient d'une défense trop étendue, & se bornèrent à défendre la vieille Ville. Leurs Soldats étoient diminués, & ils vouloient les ménager.

Quelques-uns ont blâmé la résolution qui fut prise par les Chefs d'abandonner ces deux Fauxbourgs, disant que par cette démarche, ils avoient facilité aux ennemis l'approche du Corps de la

Place, & les moyens de se mettre à couvert de l'artillerie des remparts. Ils prétendent qu'on auroit dû défendre ces Fauxbourgs jusqu'à la dernière extrémité, pour éviter ces inconveniens, & donner plus de tems au Roi de Suéde de venir au secours de la Ville.

Nous ne déciderons pas si ce reproche est bien fondé. Mais, cet abandon s'étant fait ensuite d'un Conseil de guerre entre les principaux Officiers de la Ville, auquel présidoit Falckenberg, en présence de l'Administrateur & du Magistrat, il est à croire qu'on eut de fortes raisons d'en user ainsi. Quoiqu'il en soit le 1er. d'Avril les Impériaux occupèrent les Fauxbourgs, & la redoute du moulin près du Sudenbourg; ils mîrent le feu à la redoute & au Fauxbourg. Ensuite, Tilly ayant fait jetter un pont de bateaux près de Schœnbeck, Pappenheim y passa l'Elbe avec cinq Régimens d'Infanterie, & vint se poster sur le *Rothensée*, d'où il prit poste dans la Ville-Neuve qui n'étoit qu'à demi brûlée. Les assiégés firent une petite sortie de la vieille Ville dans la Ville-Neuve, tuèrent environ cent hommes aux Impériaux, prîrent l'Aide-de-Camp du Général de Pappenheim & quelques

autres Officiers de marque qu'ils emmenèrent prisonniers.

Pappenheim commença dès le 14. d'Avril à ouvrir attaque de son côté contre le Corps de la place, par quatre endroits différens. Ce fut alors que ceux de Magdebourg vîrent clairement, que le Comte de Tilly alloit faire un siége régulier, ce qu'ils n'avoient pu se persuader jusques-là qu'il osât faire, dans la crainte de trop partager ses forces, en supposant ce que les Magdebourgeois regardoient comme infaillible, que le Roi de Suéde viendroit à leur secours. Mais quand ils vîrent tant d'attaques autour de la Ville, & l'artillerie braquée contre leurs remparts, ils commencèrent à s'allarmer; & ils en avoient bien sujet, puisqu'ils commençoient à manquer des choses les plus nécessaires. La poudre qui leur restoit étoit en si petite quantité qu'il falut songer à la ménager; &, quoiqu'il y eût assez de moulins dans la Ville & du salpêtre pour en fabriquer, ils manquoient d'ouvriers. La Garnison étoit aussi considérablement affoiblie par la perte de plusieurs postes, dont les Garnisons avoient été ou massacrées, ou prises, & il ne restoit guère plus de

deux mille hommes de pied, & de deux cens cinquante chevaux en état de faire le ſervice, nombre bien petit pour la garde d'une auſſi grande Ville que Magdebourg, & qui de plus étoit très irrégulièrement fortifiée. Pour ſuppléer à un ſi petit nombre de Soldats, on avoit fait prendre les armes aux Bourgeois; mais, outre que c'eſt toûjours une bien foible reſſource, & que d'ordinaire ce ſont de bien mauvais Soldats que des Bourgeois, il y avoit parmi eux des ſujets de mécontentement, qui refroidiſſoient beaucoup leur zèle: les pauvres ſe plaignoient qu'on les excédoit de fatigue, & qu'on épargnoit les riches: que ceux-ci, quand ils devoient monter la garde, ſe contentoient d'envoyer un Domeſtique à leur place, qu'ils mangeoient & buvoient bien, & demeuroient tranquillement chez eux, tandis que les pauvres étoient mal nourris, employés aux plus rudes travaux, & continuellement expoſés à la mort & aux bleſſures. Ces murmures ſe faiſoient tout haut, & perſonne n'avoit aſſez d'autorité pour les réprimer. De-là on paſſa aux ſentimens & aux actions, qui ſont une ſuite du mécontentement, du dépit & de l'envie. Le Peuple ne ſe

foucia plus tant du fort de la Ville, il ne voulut courir aucun risque que le riche ne partageât avec lui, & prétendit que ceux-ci, ayant plus à perdre que lui, étoient aussi plus intéressés à défendre la Ville. De-là nâquit le dégoût, qui fut bientôt suivi de la négligence, & du relâchement dans le service, & qui entraîna, & précipita la perte de la place & de ses défenseurs. Il y avoit un petit nombre de gens sensés, qui, considérant que la Ville couroit les plus grands risques à moins d'une promte délivrance, que son salut dépendoit d'un secours fort proche à la vérité, mais qui pouvoit être retardé par mille obstacles imprévus, & qu'en attendant elle pouvoit en quelques heures de tems être emportée d'assaut, auroient souhaité qu'on eût traité d'accommodement, & qu'on cédât au tems & à la nécessité ; d'autres, en plus petit nombre encore, étoient partisans de l'Empereur, & auroient voulu qu'on obéît de bonne grace aux Décrets de ce Monarque. Ces noms de Chef du Corps Germanique, de Juge suprême de l'Empire, de Seigneur Suzerain de tous les Fiefs immédiats, soutenus alors d'une grande Puissance, de la foiblesse, & de

la desunion des principaux Etats, faisoient encore une vive impression sur les esprits, les remplissoient de crainte & de respect: car dans ce tems-là ce qu'on appelle *supériorité territoriale* dans le Droit Public d'Allemagne, laquelle approche si fort de la Souveraineté, n'étoit qu'une autorité précaire, incertaine, plus fondée sur le long usage, que sur des Loix bien claires & bien précises; mais ce qui la rendoit encore plus douteuse, étoit, comme je l'ai déja insinué, la Puissance d'un côté, & la foiblesse de l'autre: alors la Dignité Impériale n'étoit pas un vain nom, dont on se moquât impunément. L'exemple récent de l'Electeur Palatin & de tant d'autres Princes, rendoit très redoutable la colère du Chef de l'Empire, & très respectables les Décrets émanés de son Trône.

Mais l'attachement à la Réligion, l'amour de la liberté, l'esperance d'un prochain secours fortifiée par les discours des Chefs, l'horreur des Impériaux, dont les Prédicateurs faisoient des portraits au-dessous de la vérité, quelque affreux qu'ils parussent, tout cela entraînoit le plus grand nombre

dans l'opinion, qu'il faloit se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Le danger qui menaçoit Magdebourg devenant tous les jours plus pressant, les Chefs, qui commandoient dans la place, s'étant assemblés à l'Hôtel de Ville le 24. d'Avril, se partagèrent entr'eux les principaux postes attaqués. Falckenberg, outre le commandement général, qui lui avoit été déféré dès le commencement, se chargea de la défense particulière, depuis le bastion de Heydeck, jusqu'à la porte de *Kraeck* vis-à-vis du Sudenbourg. Le Major-Général Charles-Huno d'Amsterroth fut chargé de celle des ouvrages, qui s'étendoient depuis la porte de Kraeck jusqu'à la pêcherie, le long de la Ville-Neuve. Les pêcheurs avec un certain nombre de Bourgeois se chargèrent de défendre le *Fischer-Ufer*, ou bord de l'Elbe, où ils avoient leurs habitations. Le Lieutenant-Colonel Trost fut choisi pour veiller sur la traverse pratiquée dans la partie basse & marécageuse de la Ville, & l'Administrateur, secondé du Lieutenant-Colonel Longius, prit sur lui la garde du retranchement pratiqué derrière la porte. Il fut réglé que

la Bourgeoisie, divisée en dix huit enseignes ou quartiers, garderoit seule le haut de tout le rempart pendant la nuit, & que les Soldats seroient postés au bas derrière le rempart, dans les fausses-braies; le jour la Bourgeoisie n'en devoit garder que la moitié, & les Soldats l'autre.

Rien de plus sage que ces arrangemens, s'ils avoient été mieux exécutés, & par des gens plus aguerris que ces Bourgeois, dont la plûpart songeoient moins à résister au Comte de Tilly, qu'à satisfaire à leur curiosité en venant sur les remparts; aussi y manioient-ils plus la bouteille que le mousquet, suivant en cela leur ancienne coûtume, à laquelle ils étoient fort attachés.

Dans cette situation des choses, le Comte de Tilly envoya un trompette dans la Ville chargé de trois lettres, l'une à l'Administrateur, l'autre au Magistrat, & la troisiéme à Falckenberg, les sommant de rendre la Ville, & de ne pas attendre que les Drapeaux de l'Empereur & de ses alliés fussent sur les remparts. On tint conseil sur ces dépêches, & il fut résolu, qu'on répondroit qu'on aimoit mieux mourir que de se rendre: que cependant le Comte

de Tilly seroit prié de permettre, qu'on députât quelqu'un de la part du Prince & du Magistrat aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg, pour savoir leur sentiment.

Tilly, naturellement dur & emporté, répondit à son tour, *qu'il étoit trop tard pour envoyer des Ambassades ; que les choses en étoient venues à un point que le sort de la Ville ne dépendoit plus que de leur soumission, ou de la fortune des armes, & que probablement il ne tarderoit pas à être décidé.*

Les Bourgeois, pour montrer aux Ennemis qu'ils ne manquoient ni de courage, ni de résolution, demandèrent instamment à Falckenberg, qu'on leur permît de faire des sorties, sans quoi les Impériaux les mépriseroient. Falckenberg leur répondit, que la foiblesse de sa Garnison ne lui avoit pas permis de faire tout ce qu'il auroit souhaité; mais que, puisqu'ils s'offroient de si bonne grace, il leur donneroit satisfaction. Aussitôt tout fut arrangé pour trois sorties sur les trois principales attaques des assiégeans. Les Bourgeois eûrent l'avantage dans ces trois actions : ils tuèrent une centaine d'Impériaux, ruïnèrent une batterie, mîrent en fuite les

les travailleurs dans les tranchées, comblèrent quelques toises de travail, enlevèrent beaucoup de pelles & de hoyaux, & emmenèrent une cinquantaine de prisonniers.

Ce petit avantage leur enfla le cœur, & augmenta leur sécurité. Mais les Généraux ennemis eûrent bientôt reparé le petit désordre des leurs. Au reste ces trois sorties se firent le lendemain du jour, auquel le Comte de Tilly avoit envoyé le trompette avec les depêches, dont nous avons parlé.

Ce Général jugea à propos d'écrire lui-même aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg une assez longue Lettre, où il se plaint fort de l'obstination du peuple de Magdebourg, fondée uniquement sur les résolutions de l'Assemblée de Leipzig, & sur l'esperance d'un secours étranger : qu'il esperoit que des Electeurs & des Princes de l'Empire ne voudroient pas favoriser une Ville manifestement rebelle, & opiniatrément réfractaire aux Décrets de l'Empereur ; que Leurs Sérénités Electorales étoient trop éclairées, pour ne pas voir les conséquences d'une semblable protection, & l'inconvénient qui

pouvoit résulter pour leurs propres sujets; que pour les secours étrangers, l'expérience de tous les jours démontroit, que les Etrangers, en s'ingérant dans les affaires de l'Empire, n'avoient en vue que leurs intérêts particuliers.

Les attaques avançoient toûjours vers les fossés de la Ville, tant dans la Ville-neuve, que dans le Sudenbourg; car du côté de la campagne, il n'y avoit point d'attaque; mais seulement un corps de Cavalerie au bivouac.

La nuit du premier de Mai, la batterie de la Ville-neuve fut démontée par le canon des assiégeans: mais en revanche à l'attaque du Sudenbourg, où commandoit Pappenheim, sept batteries, se trouvèrent prêtes, & commencèrent à jouer avec un tel fracas, qu'on n'avoit jamais rien vu de pareil: mais ceux de la Ville lui rispostèrent avec viguéur. Ils guindèrent deux pièces de canon sur une tour, d'où l'on voyoit tout le Sudenbourg à revers, & tuèrent quantité de monde dans les approches, & les ruines des maisons brûlées: le feu de la mousqueterie ne fut pas moins violent toute la nuit.

On ouvrit des sapes pour sonder les

fossé: mais par tout on le trouva fort profond, & plein d'eau au-dessus de la hauteur d'un homme.

Le 7., Pappenheim, ayant poussé son attaque jusqu'au pied de la contrescarpe, observa que de son côté le fossé étoit sec, & d'une profondeur médiocre. Il en fit son rapport au Généralissime, qui aussitôt ordonna tous les préparatifs nécessaires pour un assaut général. Le succès en paroissoit toutefois fort douteux. Il n'y avoit pas la moindre brêche au rempart, & aucune apparence de pouvoir passer le fossé, excepté à l'attaque de Pappenheim; mais cette attaque étoit toujours vue de revers de la tour au-dessus de la porte, & l'on n'avoit pu parvenir encore à en démonter la batterie. Il faloit donc attendre, que les batteries de l'attaque de de Pappenheim eussent renversé cette tour.

La nuit du sept au huit, les Impériaux jettèrent continuellement des boulets rouges dans la Ville; mais les Bourgeois avoient pris de bonnes mesures pour en empêcher l'effet, & dès que le feu paroissoit quelque part, il étoit aussitôt éteint.

Il y eut cependant une terrible alar-

me dans la Ville, occasionnée par un Sergent avec vingt hommes, qui, ayant découvert dans le Fauxbourg une Cave profonde qui alloit jusqu'au rempart, y entrerèrent & travaillèrent si bien qu'ils se trouvèrent au haut des remparts, où ils commençoient à faire un logement, lorsqu'ils fûrent decouverts par la garde, attaqués, & faits prisonniers.

Sur le bruit qui se fit dans la Ville, le Comte de Tilly, le Comte de Pappenheim, le Colonel Schœubourg, & autres des principaux Chefs des Impériaux, crûrent que les Magdebourgeois alloient battre la chamade, & demander à capituler. Mais c'est à quoi ils ne songeoient nullement; comme ils le firent bien voir par le feu terrible, qu'ils firent de toute leur artillerie & mousqueterie, avec un tel fracas qu'on eût dit d'un tremblement de terre.

Cependant Tilly pressoit le siége avec une ardeur incroyable, Il avoit appris l'arrivée du Roi de Suéde avec son armée à Potzdam, & que des partis Suédois s'étoient déja fait voir aux environs de Zerbst, qui n'est qu'à six lieuës de Magdebourg. Les assiegés n'ignoroient pas non plus toutes ces circon-

ſtances; ils en tiroient des conſéquences qui leur fûrent funeſtes, vivant dans une confiance, une ſecurité, dont Tilly ſut bien tirer avantage.

Ce n'eſt pas que Falckenberg, qui certainement entendoit ſon métier, puisqu'il étoit éleve du Grand Guſtave, qui l'avoit jugé capable d'une commiſſion ſi délicate & ſi difficile, ne ſe donnât tous les mouvemens imaginables pour la défenſe de la place, & qu'il ne fût d'une vigilance extrême; mais il ne pouvoit entiérement remedier à la négligence d'une troupe ſans diſcipline, telle que les Bourgeois d'une Ville opulente. Il fit une ſortie vigoureuſe ſur l'attaque du Sudenbourg, & ſur celle qui embraſſoit le baſtion de Heydeck, & tua une ſoixantaine de Soldats Impériaux; mais tout celà ne décidoit de rien, & le jour fatal approchoit, où Magdebourg devoit être la plus infortunée de toutes les Villes.

Un nouveau trompette fut envoyé dans la Ville avec des Lettres à l'Administrateur, & au Magiſtrat de la Ville, pour les exhorter à obéir aux Ordres de l'Empereur. Mais comme Tilly s'exprimoit dans ces lettres-ci avec plus de douceur qu'il n'avoit coûtume,

les Magdebourgeois en conclûrent, qu'il commençoit à craindre l'approche du Roi de Suéde. Entr'autres traits de ces lettres, le Généralissime les exhortoit vivement à prévenir le malheur qui les menaçoit, à se montrer vrais Membres du Corps Germanique & à se soumettre au Chef, les assûrant que le Roi de Suéde lui-même, s'il voyoit les choses, ne leur donneroit pas d'autre Conseil.

Tout cela fut inutile, ces Messieurs au lieu de répondre retinrent le trompette jusqu'au 10.

Il est étonnant que, malgré le feu continuel de l'artillerie des assiégeans, surtout sur le bastion Heydeck, ils n'eussent encore pu seulement ébrécher le cordon de ce bastion, qui sembloit devenir plus solide, à mesure qu'on le battoit le plus en ruïne.

La tour de la haute porte fut à la verité renversée; mais, bien loin de combler le fossé, elle tomba de côté, & rendit le rempart encore plus escarpé. Les assiégés firent encore une sortie le huit, qui fut la dernière de toutes. Elle fut dirigée sur le Sudenbourg, où ils tuèrent quelques hommes; mais, s'ils eussent encore avancé quatre pas, ils

auroient pris un homme, qui leur fit seul plus de mal que tous les autres Généraux de l'Empereur: c'étoit Pappenheim, qui dans ce moment se trouvoit derrière une vieille muraille tout près de-là.

Le 8, & le 9, on continua à foudroyer le rempart de toutes les batteries, sans pouvoir l'entamer. On jetta aussi continuellement des carcasses, des grenades, & des boulets rouges dans la Ville, mais l'effet en fut très médiocre, & ils n'y eut pas plus de dix Soldats ou Bourgeois de tués sur le rempart, pour tout ce tintamarre-là.

Le 9, après-midi le feu cessa peu à peu de la part des assiégeans, & on retira même les batteries du Sudenbourg. La raison de ce changement étoit, que Tilly avoit dessein de hazarder un assaut général, sentant bien qu'il ne viendroit jamais à bout de son entreprise par les voies ordinaires, à cause de l'approche du Roi de Suéde, qui en trois jours de marche pouvoit se porter de Potzdam à la vue de Magdebourg. C'en étoit fait, si le Roi de Suéde eût paru, la Ville étoit délivrée. Les Magdebourgeois le savoient bien, & trompés par des apparences qui te-

noient de l'évidence, ils se livrèrent à une entiére sécurité : le silence même des Impériaux servit à les tromper. Ceux-ci passèrent toute la nuit du neuf au dix sans tirer un seul coup. Les Magdebourgeois crûrent qu'ils étoient occupés à faire, comme on dit, leur paquet pour s'en aller; c'est ce qui engagea plus de la moitié des Bourgeois & des Soldats, excédés de fatigue & de sommeil, à se rendre dès les cinq heures du matin dans leurs maisons, pour se mettre au lit & dormir au moins jusques vers midi, ayant passé toute la nuit sur le rempart, & n'ayant remarqué aucun mouvement, aucun bruit parmi les ennemis. Nous allons voir quel fut le terrible réveil de ces infortunés.



LIVRE

LIVRE HUITIEME.

ARGUMENT.

Conseil de guerre tenu dans le Camp de Tilly. On y prend la résolution de donner un assaut général à Magdebourg. Arrangemens pour l'exécution de ce dessein. L'assaut se donne. Les Impériaux pénètrent dans la Ville. Falckenberg les repousse. Il est tué. Les Impériaux pénètrent de tous côtés. Bravoure du Capitaine Schmidt. Sort déplorable de Magdebourg. Cruautés abominables exercées par les Soldats de Tilly. Barbarie des Croates. La Ville est réduite en Cendres, & consumée entiérement. L'Administrateur est attaqué dans la grande rue & fait prisonnier, après avoir été blessé & fort maltraité. Entrée solemnelle du Comte de Tilly dans Magdebourg. Il fait chanter le Te Deum. *Il fait cesser le Pillage. Il parcourt la Ville à cheval, & paraît touché de compassion. Trait remarquable de sa rélation à l'Empereur. Avantures singulières arrivées au Pasteur Thodænus rapportées par lui-même. Réla-*

tion d'un Pêcheur, qui a vécu jusqu'en 1720. après avoir vu le Sac de Magdebourg. Prédiction du malheur de cette Ville par P. Lotichius. Le traître Del-Ponte *périt. Apologie du Roi de Suéde sur la ruine de Magdebourg. Tilly écrit à divers Princes pour leur annoncer la ruine de cette Ville. Réponse qu'il reçoit de l'Electeur de Saxe. Le Roi de Suéde rend Spandau avec une extrême répugnance. Parti vigoureux qu'il prend. Il se rend devant Berlin avec toute son armée, & veut qu'on lui livre la Ville. Négociation d'Arnimb. Paroles menaçantes du Roi. Députation des Dames de la Cour, ayant la Douairière Palatine à leur tête. Conclusion du traité entre le Roi & l'Electeur. Gustave vient à la Cour de l'Electeur, & y est reçu avec de grandes démonstrations de joye. Il revient à son Corps; ordonne de tirer le canon en réjouissance. Accident qui auroit pu avoir des suites funestes. Départ du Roi. Articles du traité. L'Electeur écrit une lettre apologétique à l'Empereur. Réponse de ce Monarque, dont l'orgueil est considérablement augmenté par la ruine de Magdebourg. Ordres violens*

qu'il donne au Comte de Tilly. Il casse & annulle le Conclusum de la Diete de Leipsig. Reponse de ce Général envers l'Evêque de Brême. Duché de Wurtemberg traité durement. Ambassadeurs Moscovites à Stetin. Prise de Greiffswalde, ou Griphiswalde. Le Roi se met en marche vers l'Elbe. Baudissin & le Comte d'Ortembourg, pour s'être baignés dans ce fleuve, tombent malades. Le premier en échappe avec beaucoup de peine; le second meurt fort regretté du Roi. La Lusace est ravagée par les Impériaux. Marche du Comte de Tilly dans la Thuringe. Horribles excès de ses Soldats. Il veut occuper Erfurth, & dans quelles vues. Il vient camper à Mulhausen. Demande qu'il fait au Landgrave de Hesse. Réponse du Landgrave. Avanture singuliere & tragique arrivée à Hildesheim au sujet du Roi de Suede. Ce Monarque vient reconnoître jusqu'aux environs de Magdebourg. Prise d'Angermunde & de son Château. Belle manœuvre d'un simple Caporal. Paroles remarquables du Roi à des prisonniers Impériaux. L'armée Suédoise vient camper à Werben. Avantages de ce poste. Prise de Havelsberg.

Contre-marche du Comte de Tilly vers Magdebourg. Il vient camper à Wolmerstœdt. Belle manœuvre du Roi de Suéde pour attaquer l'avant-garde de Tilly. Célérité de ce Prince. L'avant-garde de Tilly est taillée en piéces. Le Roi se trouve si avant dans la mêlée, qu'il est sur le point d'être tué, ou pris. Délivré par qui. Le jeune Prince Palatin de Lautereck est blessé; & meurt peu après de ses blessures. Butin des Suédois. Le Comte de Tilly s'approche du Roi de Suéde, dans le dessein de l'attaquer dans ses lignes près de Werben. Mais, y voyant trop de risque, il se retire, & revient se poster à Wolmerstœdt. Arrivée de la Reine de Suéde à Wolgast avec un renfort de huit mille Suédois. A peu près dans le même tems un Corps de six à sept mille Anglois débarque en Pomeranie, sous la conduite du Marquis d'Hamilton. Entrée magnifique de ce Général dans Stetin. Le Roi tire peu de fruit de ce secours. Arrivée de Vanes Ambassadeur du Roi d'Angleterre. Gustave mécontent de ce Ministre & du Marquis d'Hamilton. Ce dernier retourne en Angleterre, avec les débris de sa Troupe. Conquête de tout le Duché de Mecklenbourg à la

réserve de Dœmitz & de Wismar. Rétablissement des Princes. Gustave-Adolphe vient assister à cette Cérémonie. Arrivée de Guillaume V. Landgrave de Hesse auprès de Gustave. Traité d'alliance entre ces deux Princes. Réponses des Etats de Suède à quelques questions du Roi. Exhortations de Tilly au Sujet du Landgrave de Hesse. Il marche vers la Saxe, pour désarmer l'Electeur, ou l'obliger à joindre ses troupes aux siennes. Députés qu'il lui envoye avec une Lettre. Plaisanterie de l'Electeur aux Députés. Réponse qu'il fait à la Lettre du Généralissime. Réplique du Généralissime. L'Electeur envoye prier le Roi de Suède de venir à son secours. Tilly entre en Saxe, & y met tout à feu & à sang. Conditions auxquelles le Roi de Suède consent à marcher au secours de la Saxe. L'Electeur les accorde toutes, & même au-delà. Combat de générosité entre Gustave & Jean-George. Déclaration obligatoire que cet Electeur envoye au Roi. Contre-Déclaration du Roi. Siège de Leipsig par Tilly. Jonction des Suédois avec les Saxons. Tilly tient conseil de guerre dans la maison d'un fos-

Ville ; qu'il savoit que la moitié des Bourgeois, qui avoient passé la nuit sur les remparts, se retiroient dès le matin à la pointe du jour, pour s'aller coucher tranquillement chez eux : que l'arrivée prochaine de l'armée Suédoise les rendoit encore plus présomtueux & négligens, & qu'il faisoit de son côté ce qu'il pouvoit pour augmenter leur confiance & leur sécurité : que tout cela étoient des circonstances, dont on pouvoit profiter à la verité, mais qu'il s'agissoit de savoir, si elles devoient l'emporter sur les difficultés qu'il venoit de leur exposer, & qui leur étoient assez connues.

L'un des Géneraux conseilla fortement l'assaut. Il cita l'exemple de Mastricht pris d'assaut le matin, pendant que la plûpart des Soldats & des Bourgeois s'étoient allé reposer. Quelques-uns prétendent que ce fut Pappenheim, qui ouvrit le premier cet avis ; mais le Comte de Kevenhuller, dont nous avons tiré la plûpart des circonstances de ce siége mémorable, fait entendre que la plûpart des Géneraux étoient incertains, & craignoient l'événement, & que ce fut un des Colonels, qui insista sur la nécessité de donner l'assaut & al-

légua l'exemple de Maſtricht, pour montrer que le ſuccès en étoit non ſeulement poſſible, mais même probable.

Nous avons vu de nos jours des aſſauts, bien plus hardis & bien plus difficiles, couronnés du même ſuccès que celui de Magdebourg, mais ſuivis des traits les plus glorieux pour l'humanité en général, & pour la Nation en particulier, qui dans ces circonſtances a paru auſſi ſupérieure pour la hardieſſe & la valeur, qu'incomparable par ſa conduite envers les vaincus.

L'aſſaut ayant donc été reſolu, il fut réglé que le Comte de Pappenheim, avec les Régimens de Gransfeld, de Wrangler, & de Sauli, eſcaladeroit les nouveaux baſtions du côté de la Villeneuve; que le Duc Adolphe de Holſtein attaqueroit l'ouvrage à corne devant la porte de Kraeck; que le Comte Wolff de Mansfeld aſſailleroit le baſtion Heydeck; que trois Régimens Impériaux feroient une fauſſe attaque ſur les nouveaux ouvrages de *Marſch*, ou partie baſſe de la Ville entre le pont & la rivière: & que toutes ces attaques ſe feroient à la fois, & au ſignal d'une décharge de la groſſe artillerie.

Toute la nuit du neuf au dix, fut

employée à appliquer les échelles au rempart, à y pratiquer des dégrés, à arracher les palissades avec le moins de bruit qu'il étoit possible. Pappenheim avoit un grand avantage à son attaque; car, outre le fossé sec & peu profond, le rempart y étoit beaucoup moins escarpé, s'élevant doucement en talus, & présentant une montée beaucoup plus aisée que dans toutes les autres parties. Tout étoit prêt, & le Soldat n'attendoit plus que le signal, qui devoit se donner à cinq heures précises. Mais il fut différé, parce que Tilly, toujours inquiet sur le succès d'une si grande entreprise, voulut encore tenir Conseil; de sorte qu'il étoit sept heures sonnées lorsque le signal fut donné. Aussitôt l'attaque commença de tous côtés. Malheureusement la plus grande partie des Soldats, des Bourgeois & des Officiers étoient alors chez eux ensevelis dans un profond sommeil, & le peu qu'il en restoit pour la garde des remparts, excedés de fatigues & de veilles, étoient à moitié endormis, aussi la résistance fut-elle médiocre à l'attaque de Pappenheim, & ce Général gagna sans peine la crête du rempart, où il n'y avoit pas même de parapet, & la gar-

de après avoir fait une méchante décharge se retira.

Sur ces entrefaites Falckenberg étoit monté à cheval, parce qu'on avoit arrêté la veille, qu'on expédieroit le trompette de Tilly le 10. sur les sept heures du matin. Il venoit à l'Hôtel de Ville pour assister à cette expédition, lorsqu'il entend gronder le canon des assiégeans ; &, comme il ne s'étoit point fait entendre depuis près de vingt-quatre heures, il soupçonna que ce pourroit être le signal de quelque attaque, & poussa son cheval du côté de la Ville-neuve, où il lui sembloit qu'il entendoit tirer des coups de mousquet. Il arrive au moment que la garde abandonnoit son poste, & se retiroit derrière le rempart vivement poursuivie par les Soldats de Pappenheim, qui commençoient à pénétrer dans la ruë. Aussitôt il rallie cette poignée de gens, charge les ennemis, les pousse jusqu'au pied du rempart, & en fait un grand carnage ; mais comme il en arrivoit à tout moment de frais, il fut bientôt envelopé & renversé mort sur la place.

Dans le même tems les Impériaux attaquoient la porte-haute, & escaladoient l'ouvrage qui la couvroit. Le

Soldat qui étoit en faction ne les apperçut, que quand ils eûrent pénétré dans l'ouvrage. Alors il tire son coup & s'enfuit. La garde qui dormoit s'éveille à cette allarme & veut se mettre en défense; mais elle fut poussée jusqu'en dedans de la porte.

Cependant les vigies qui étoient dans les béfrois, commencent à sonner l'allarme d'une force à faire comprendre, que le danger étoit pressant. Bientôt toutes les cloches de la Ville sont en branle, & leur bruit se mêlant à celui des tambours, au fracas des armes à feu, aux cris des combattans, & aux gemissemens des blessés & des mourans, remplissent les esprits d'horreur & de crainte.

Les Bourgeois & les Soldats s'éveillent, s'habillent, & s'arment à la hâte. Ils cherchent leurs Officiers, qui se mettent enfin à leur tête, & courent vers les remparts. Ils les trouvent occupés par les ennemis. Presque toutes les attaques avoient réussi, les unes plûtôt, les autres plus tard, suivant le plus, ou le moins de difficultés, ou de résistance. Les Impériaux avoient passé le fossé plein dans des batteaux, qu'ils avoient amarrés au pied du rempart à des cram-

pons de fer qu'ils avoient pour cela. Ces batteaux leur avoient servi à planter leurs échelles.

Qu'on se représente l'abattement d'un peuple, qui peu d'heures auparavant vivoit dans une sécurité fondée sur les apparences les plus fortes: les avis certains de l'approche du Roi de Suéde; des remparts dans le meilleur état du monde; le silence de l'artillerie ennemie depuis près de vingt-quatre heures, preuve de l'embaras des assiégeans; des mouvemens qui annonçoient une prochaine retraite de leur part. Qui, en combinant toutes ces circonstances, ne se seroit pas livré aux idées les plus flatteuses, sur une si consolante perspective, après un si long blocus, & un siége si opiniâtre?

Qu'on se représente, dis-je, ce changement de scène; l'ennemi dans les rues; le tumulte inséparable d'une surprise pareille. Des Bourgeois à demi tremblans de peur marchant au combat; des femmes tendant les bras à leurs maris, & les conjurant de ne les point quitter; des méres retenant leur enfans, qui se dérobent à peine de leurs tendres bras; les cris, les hurlemens de tant de malheureux, mêlés au bruit des

cloches & des instrumens de guerre. Au milieu de cette confusion un Capitaine nommé Schmidt, se met à la tête du peu qui restoit des Soldats de la Garnison, & des plus déterminés d'entre les Bourgeois, & charge les Impériaux avec une telle furie, qu'il les mene battant jusques vers la porte de Kraeck; mais, ce brave homme ayant été blessé à mort, les Bourgeois s'enfuirent & abandonnèrent les Soldats, qui fûrent tous taillés en piéces, sans que les Impériaux voulussent faire quartiér à un seul.

Les Impériaux étant venus à bout d'ouvrir la porte de Kraeck, & la porte haute, Tilly fit entrer dans la Ville un gros corps d'Infanterie, qui occupa aussitôt les principales rues. On y fit aussi braquer du canon, avec ordre de tirer sur un gros de Bourgeois, qui paroissoient vouloir tenter quelque chose; quoiqu'il y eût déja parmi eux de la confusion: mais la décharge qu'on fit de deux piéces de douze livres de balles, les mit tout à fait en désordre; & les Soldats les poussant l'épée dans les reins en firent un grand carnage. Entre onze heures & midi, les Impériaux se trouvèrent maîtres de tous les quar-

tiers de la Ville. Les Bourgeois, retirés & cachés dans leurs maisons, attendoient en tremblant, & au milieu des pleurs & des gémissemens de leurs familles, quelle seroit leur destinée.

Tout autre Général que le Comte de Tilly, content de voir la Ville soumise, auroit empêché le désordre, moyennant quelque grosse somme qu'il auroit pu distribuer à ses troupes; mais ce parti n'étoit, ni dans le caractère d'un tel Chef, ni praticable avec de tels Soldats. La Ville fut donc livrée au pillage sans réserve. Il eut peut-être été inutile de défendre le meurtre & le viol; mais en tout cas, il n'en fut pas même fait mention.

Alors les Soldats de l'Empereur, & surtout les Wallons que commandoit Pappenheim, se répandirent dans les maisons, volant, pillant, massacrant sans pitié, ni distinction d'âge, ni de Séxe, & toujours criant *Jesus*, *Maria*, Noms Sacrés, qui n'étoient point faits pour servir de signal, & de mot de guet à pareils démons, qui se comportoient avec tant de cruauté, que les Soldats de la Ligue même en étoient scandalisés.

A peine ces fureurs avoient com-

mencé qu'on ouvrit les portes, pour faire entrer la Cavalerie & les Croates : & ce fut alors qu'on vît ce que, ni le ſac de Numance, ni celui de Carthage, ni celui de Jéruſalem n'offrîrent jamais : des femmes violées entre les bras de leur maris, des vierges aux yeux de leurs Pères ; l'enfance, ni la décrépitude, ne ſervant pas de barrière à la brutalité du Soldat, qui, après avoir ôté l'honneur, arrachoit encore la vie aux triſtes objets de ſon infame volupté.

Pluſieurs jeunes filles, témoins de tant d'horreurs, ſe précipitèrent dans l'Elbe pour éviter le ſort qu'elles avoient vu ſubir à tant d'autres.

On ouvrit le ventre à des femmes enceintes ; on en poignarda d'autres en travail d'enfant. On trouva dans l'Egliſe de Sainte Cathérine cinquante-trois femmes les mains liées derrière le dos, à qui on avoit cruellement coupé la tête, ſans doute après les avoir violées. Après trois heures de pillage, de viol, & de maſſacre, ces barbares mîrent le feu à la Ville, comme pour conſumer les corps morts, dont ils l'avoient remplie, & deſſécher le ſang qui couloit dans les rues. On vit des Croates prendre des enfans par les pieds, & les

jetter

jetter dans les flammes, ſans être touchés des cris de ces innocens ; des Soldats de Pappenheim en percer d'autres de leurs piques, & faire comme s'ils vouloient les rôtir. Il ne manquoit plus que de les manger, pour raſſembler, & en un ſeul jour, & en un ſeul lieu, tous les actes de barbarie, qui aient jamais été pratiqués depuis que le monde eſt monde, & dans tous les coins de la terre.

La Poëſie, ni la Peinture n'ont pas de couleurs aſſez fortes, pour donner une idée de ces horreurs, qui approche tant ſoit peu de la vérité ; & la ſimplicité du coloris que l'Hiſtoire emploie ne me permet pas d'eſperer d'émouvoir le Lecteur, autant qu'une auſſi épouvantable ſcène doit exciter de terreur, d'horreur & de compaſſion. Enfin les Soldats Impériaux, les plus ſcélérats & les plus brigands, qu'il y eût alors au monde, ne ceſſèrent de maſſacrer que quand les victimes leur manquèrent, & de piller que lorſque le feu les empêcha d'entrer dans les maiſons, ce qui fut bientôt général : car, comme ces tigres* avoient mis le feu en divers quartiers, & qu'il faiſoit un vent très violent, toute la Ville fut bientôt tou-

te embrasée, & la chaleur devint si grande, que, malgré leur cupidité, les Soldats fûrent obligés de se rétirer partie sur le rempart, partie hors de la Ville, ne pouvant plus soutenir une si terrible chaleur.

Dans dix heures de tems, une des plus grandes, des plus peuplées & des plus opulentes Villes d'Allemagne fut réduite en cendres, sans qu'il en restât presqu'aucun vestige, six belles Paroisses avec les Clochers, couverts les uns d'ardoises, les autres de plomb, & l'Eglise de St. Jean, toute couverte de cuivre, fûrent la proie des flammes. De plus de quatre mille maisons, dont plusieurs étoient des Palais, il n'en resta que cent trente-neuf sur le *Fischer-Ufer*, qui n'étoient guère que des cabanes de pêcheurs.

La Cathédrale échapa aux flammes avec quelque peu de maisons autour, de même que le Cloître de Notre-Dame; encore celle-ci n'échappa-t-elle, que par la précaution que prîrent les Moines d'engager une centaine de Soldats, à les aider à éteindre le feu, qui s'étoit déja communiqué à leur Couvent.

Le 11. au matin, le feu étant entié-

rement éteint faute d'aliment, les Impériaux rentrèrent de nouveau en foule dans la Ville, & commençèrent à fouiller dans toutes les caves, où ils savoient que durant le siége les Bourgeois avoient caché leurs plus précieux effets. Plusieurs y fûrent étoufés par la fumée du feu, qui couvoit encore sous les débris des maisons.

Le 12. On rapporta au Comte de Tilly qu'environ mille personnes s'étoient enfermées dans l'Eglise Cathédrale, & y avoient passé trois jours & trois nuits sans manger. Surquoi le Généralissime leur envoya un tambour pour leur offrir quartier, ce qu'ayant accepté, on leur fit distribuer du pain de munition, & on employa les plus robustes pour nettoïer l'Eglise, le reste fut renfermé dans la Cour de l'Archevêché. Le Docteur Back, fameux Ministre Luthérien, s'étant présenté avec quelques-uns de ses Confréres au Comte de Tilly, & s'étant tous jettés à ses pieds pour lui demander la vie, il les rassûra & les fit tous mettre en sûreté avec leurs femmes & leurs enfans, donnant ordre exprès de les nourrir convenablement.

Il voulut voir lui-même quelques Sol-

dats de l'Administrateur, qui se trouvèrent parmi les personnes réfugiés dans la Cathédrale ; les examina pour voir s'il n'y avoit point de déserteur, leur reprocha aigrement de n'avoir pas mieux défendu leur poste, & promit la vie à ceux qui prendroient parti dans ses troupes. Quant à l'Administrateur-même, il avoit été attaqué dans la *rue-longue*, en venant au secours des siens avec une poignée de Soldats, & accompagné de ses principaux Officiers. Là, il fut blessé d'un coup de feu à la cuisse gauche, & d'un coup de pique à la tête, renversé & contusionné de bourrades que les Soldats, ne lui épargnèrent pas en le faisant prisonnier, & en le dépouillant. Ils l'auroient même tué, si les Ducs de Holstein & Rudolphe de Saxe-Lawenbourg, ne l'avoient arraché de leurs mains : mais ce service fut deshonoré par les reproches sanglans, qu'ils lui firent sur sa rébellion prétendue. Il fut d'abord conduit au quartier de Pappenheim, & de-là à Wolmerstædt, où il fut mis sous bonne & sûre garde.

Le Général Amsterroth fut foulé aux pieds à quelques pas de l'Administrateur, & emmené prisonnier avec lui,

de même que le Colonel Ufller, le Lieutenant-Colonel Boye, & quelques autres Officiers, avec les Bourguemeftres Kuhlwein, Schmidt, & Weftphal. Le quatriéme Bourguemeftre nommé Braun & prefque tous les autres Membres du Magiftrat, le Lieutenant-Colonel Longius, le Major Creffé, & beaucoup d'autres Officiers périrent, ou par le tranchant de l'épée, ou par le feu, ou de quelque autre manière. Environ quatre cens Bourgeois des plus riches fûrent fauvés par des Officiers, dans l'esperance d'en tirer de fortes rançons, & menés prifonniers au camp de Tilly: il eft remarquable que ces Officiers étoient prefque tous des troupes de la Ligue; & que, par comparaifon aux Impériaux, ils fûrent regardés comme des Anges-Tutelaires.

Le 13. de Mai fut fixé pour l'entrée folemnelle du Généraliffime dans la Ville: & l'on travailla dès le 12. à débaraffer les principales rues des Corps-morts, dont elles étoient jonchées. On trouva des enfans encore vivans attachés à la mamelle de leurs Mères fanglantes & maffacrées; d'autres qui s'étoient cachés fous les corps de leurs Pères ou de leurs Frères; d'autres en-

fin, qui blessés & perdant leur sang, couroient dans les rues, sans savoir à qui ils appartenoient. Ces pauvres innocens poussoient des cris à fendre les pierres (1). On assûre qu'il fut jetté dans l'Elbe six mille quatre cens quarante corps morts jusqu'au 21. de Mai, sans ce qui fut enterré dans les cimetières, & un nombre incroyable d'hommes, de femmes, d'enfans, de vieillards & de malades, misérablement brûlés vifs, étouffés, ou écrasés dans les trous où ils s'étoient cachés pour éviter la fureur du Soldat. En un mot, on peut compter, sans crainte d'exagérer, que le nombre de ceux, qui périrent d'une manière ou de l'autre en cette occasion, montoit au moins à quarante mille, & qu'il y en eut très peu qui fussent assez heureux, pour échaper à la mort, ou à la prison, personne n'ayant prévu une révolution si subite, & les portes ayant été d'abord occupées par les ennemis, qui massacroient tous ceux qui se présentoient pour sortir.

Tel fut le sort d'une des plus florissantes Villes de l'Europe, qui s'étoit jusques-là gouvernée comme une espe-

(1) *Dass es einen Stein in der Erde haette erbarmen moegen.* Kevenh. l. c. p. 1811

ce de République, & qu'un Commerce très étendu avoit rendue l'une des plus riches de l'Allemagne.

Tilly y fit son entrée le 13, en triomphe, heureux s'il n'avoit pas souillé sa victoire par les barbaries, qu'il laissa commettre au Soldat le plus effrené qu'il y eût alors parmi les Chrétiens. Le Généralissime se rendit en pompe à la Cathédrale, suivi d'une foule d'Officiers de tout rang. Il y étoit attendu à la porte par un Officier de marque, qui lui présenta les Drapeaux pris sur la Garnison & la Bourgeoisie, lesquels restèrent plantés devant la porte de l'Eglise, pendant le service divin. On chanta le *Te Deum*, au bruit d'une triple décharge du canon de la Ville & du camp, & de toute la mousqueterie.

Dès lors, Tilly ordonna qu'on cessât de piller. Après le *Te Deum*, il parcourut à cheval avec sa suite presque toutes les rues de cette malheureuse Ville, & parut touché (1) de compas-

(1) Si l'on en croit le Comte de Kevenhuller, Tilly & les autres Généraux versèrent des larmes à cet horrible spectacle; par où il prétend refuter le bruit qui courut alors, que Tilly & toute sa suite avoient battu des mains & fait des éclats de rire; insultant ainsi au ca-

sion à la vue des objets affreux qu'elle offroit de toutes parts, ce qui n'empêcha pas que dans sa rélation à l'Empereur (1), il ne se vantât, *que depuis le sac de Troie, & celui de Jérusalem, il n'y avoit pas eu de semblable Victoire.*

Ce qui prouve que l'Historien, que nous citons ci dessous, lui a plûtôt prêté les sentimens qu'il auroit dû avoir, que ceux qu'il eut en effet; aussi est-il le seul, avec l'Italien Ricci, qui lui attribue cette compassion si opposée à son humeur toûjours dure & inflexible, témoins les massacres de Munden & de Neu-Brandebourg. Tous les autres Ecrivains contemporains disent, que, tandis que le Soldat pilloit, violoit, massacroit, & que le sang ruisseloit dans les rues de Magdebourg, quelques Officiers vinrent le prier de donner ses ordres pour arrêter ces barbaries; *laissez, laissez encore une heure au Soldat*, repondit il froidement, *& après cela qu'on me vienne parler. Je verrai alors ce qu'il y aura*

davre de cette Ville infortunée. D'autres disent qu'il lui appliqua ce Vers de Virgile.

Venit summa dies & ineluctabile fatum

. . . . fuit Ilium & ingens

Gloria Parthenopes.

(1) *Eleutherius* cité par M. Boehm.

aura à faire; mais il faut bien que le Soldat ait quelque chose pour ses peines & pour ses risques. Lorsqu'on lui présenta l'Administrateur, il lui reprocha aigrement sa rébellion: mais ce Prince, sans s'étonner, lui répondit hardiment, que Dieu tireroit un jour vengeance des cruautés qu'on venoit de commettre: que ce sang ne pourroit être lavé que dans du sang; que les actes de bourreaux étoient tôt ou tard funestes aux Soldats; & que la fortune de Tilly seroit enterrée dans les ruïnes de Magdebourg: prophétie qui ne s'accomplit que trop malheureusement pour ce Général, qui, depuis cet horrible sac, n'éprouva plus que des revers, & ne reçut plus que des mortifications, après avoir rempli toute l'Europe de la gloire de son nom, & l'Allemagne de la terreur de ses armes.

Tout concourut à la ruïne de cette Ville, la foiblesse de la Garnison, le manque de poudre & d'argent, la négligence des Bourgeois, & enfin, l'indifférence des deux Princes les plus intéressés à sa conservation, qui ne voulûrent jamais seconder le Roi de Suéde.

Il est certain que si la Ville avoit eu seulement six mille hommes, tant soit

peu aguerris pour la défendre, elle n'eût jamais été prise d'assaut. Il y a plus, si Falckenberg n'avoit pas été tué, ou qu'il eût eu un nombre suffisant de Soldats, Pappenheim, le seul qui eût encore pénétré dans la Ville, auroit été contraint de se retirer, & couru grand risque d'être culbuté en bas du rempart. Pour les autres attaques, rien n'eût été plus facile que de les faire échouer; mais il faut croire que la Providence avoit ses vues, en permettant la destruction de cette malheureuse Ville, qui produisit ce bon effet, qu'enfin les Protestans sortirent de leur léthargie; & que l'orgueil de l'Empereur devint insupportable, aux Etats de l'Empire de l'une & de l'autre Communion.

Je ne dois pas dissimuler ici qu'un Ecrivain prétend, que le Roi de Suéde ne fut pas fâché de trouver un prétexte, pour ne pas marcher au secours de Magdebourg, étant bien aise que le malheur de cette Ville réveillât les craintes des Protestans, & les obligeât enfin à prendre des mesures vigoureuses. Cet Ecrivain (1) rapporte tout à la politique de son Pays, & cherche du

(1) *Jof. Ricci.* Hist. de Bell. Germ. Lib. II. p. 299.

mystère à tout. Gustave-Adolphe étoit au-dessus de ces misérables ruses, & comment supposer d'ailleurs que ce Prince ait prévu le désastre de Magdebourg. Si cette Ville n'eût été simplement que prise, je doute que cela seul eût ému les esprits le moins du monde. Ce n'est pas le caractère des Allemands de s'émouvoir pour peu de chose : ils n'ont pas le cerveau aussi chaud que les Italiens ; & leur politique n'est pas si raffinée. Il est bien probable que cet Auteur n'ayant écrit qu'après l'effet ; c'est-à-dire, après que les Princes Allemands eurent fait des Alliances offensives & défensives avec le Roi de Suéde, il a regardé le sac de Magdebourg, comme en ayant été la cause première & unique ; &, comme à cet égard l'événement étoit heureux pour Gustave, il lui a prêté gratuitement des sentimens qu'il auroit eus à sa place. Mais, outre qu'il falut bien d'autres traits de tyrannie de la part de Ferdinand II. pour mettre enfin à bout le flegme des Allemands, il est certain que, si l'Empereur n'avoit pas poussé les choses à la dernière extrémité après l'affaire de Magdebourg, la frayeur étoit si grande, qu'en se reti-

chant un peu de son despotisme, il auroit regagné tous ces Princes.

Ainsi le sac de Magdebourg produisit deux mauvais effets pour les desseins de Gustave-Adolphe, la terreur qu'il jetta dans les esprits, qui craignîrent d'être traités comme cette Ville, & le soupçon que le Roi de Suéde n'eût pas fait tout ce qu'il auroit pu faire, pour sauver une place si importante. Ces deux considérations détruisent la conjecture de l'Historien Italien. Mais les vertus de ce Prince, qui ne se démentîrent jamais, la détruisent encore plus que les motifs d'intérêt; & nous croyons superflu d'insister davantage à réfuter une conjecture si légérement avancée, & dont la fausseté saute aux yeux.

Pour ne rien laisser à désirer au Lecteur sur un événement si célébre, nous mêlerons, s'il nous est permis, les avantures de deux particuliers, au récit des événemens publics.

Ces deux particuliers sont le Ministre Thodænus, Pasteur de l'Eglise de Ste. Cathérine, l'autre un Pêcheur, qui a vécu jusqu'en 1720. & à qui des milliers de personnes encore vivantes ont parlé. Le premier a écrit lui-même en

Allemand (1), ce qui lui arriva dans ce malheur général. L'autre en a fait le récit à une infinité de personnes, que la curiosité amenoit chez lui, pour l'entendre de sa propre bouche.

Voici comme parle Thodaenus.

„ D'abord après le Sermon, je sortis de l'Eglise. Chemin faisant je rencontrai plusieurs personnes, qui venoient de l'Eglise de St. Jacques, & qui me dirent que l'Ennemi étoit dans la Ville. J'eus de la peine à croire que cette nouvelle fût autre chose qu'un faux bruit. Mais hélas! elle ne se trouva que trop véritable. Je me trouvai dans le plus cruel embarras. J'avois avec moi ma Femme & ma Servante. Nous courûmes tous trois chez mon Collégue le Pasteur Malsio, & nous laissâmes notre maison ouverte. Celle du Pasteur Mal-

(1) Sous le titre de *Bericht, wie es ihm und den seinigen bey der Eroberung ergangen.* L'Original se trouve dans Calvisius. *p.* 110.

Au reste il y a beaucoup de rélations du siége de Magdebourg dans les Historiens, qui ont écrit de la guerre de 30. ans. Nous n'avons presque fait que copier Kevenhuller dans celle qu'on vient de lire. Nous avons cru que cet Auteur, Ministre de l'Empereur, seroit & mieux instruit, & plus impartial.

„ fio étoit pleine de gens, qui s'y étoient
„ réfugiés dans la plus grande conster-
„ nation. Nous nous consolâmes, &
„ nous exhortâmes les uns les autres,
„ autant que le trouble & l'épouvante
„ où nous étions nous le permettoit.
„ Je fus appellé de-là, pour aller assi-
„ ster un Colonel blessé dangéreuse-
„ ment. J'envoyai ma Servante querir
„ ma Robe, résolu d'aller où m'appel-
„ loit mon devoir de Pasteur ; mais
„ avant que de partir, je dis à ma Fem-
„ me & à mon Voisin, que tout me
„ paroissoit perdu, & qu'apparemment
„ nous ne nous reverrions plus dans
„ ce monde. Là-dessus ma Femme fon-
„ dant en larmes me dit, *auriez-vous
„ bien la dureté de m'abandonner, & de
„ me laisser périr seule? Vous en répon-
„ drez devant Dieu.* Je lui représentai
„ l'importance de mes devoirs, & com-
„ bien les momens, où j'étois appellé à
„ les remplir pour assister un mourant,
„ étoient précieux.

„ A peine fus-je entré dans la grande
„ rue, que je me trouvai environné
„ d'une foule de femmes & de filles de
„ condition, qui, toutes hors d'elle-mê-
„ mes d'angoisse & de douleur, me
„ prioient instamment de leur conseil-

„ ler ce qu'elles avoient à faire. Je ré-
„ pondis ; que le meilleur conseil que
„ je pusse leur donner, étoit de se ré-
„ commender à la miséricorde de Dieu,
„ & de se tenir prêtes à mourir. En-
„ fin, j'arrivai chez le Colonel blessé.
„ Je le trouvai étendu à terre & fort
„ foible. Je le consolai, & le disposai
„ autant que le trouble de mon esprit
„ me le permit.

„ Il m'écouta fort attentivement, &
„ ordonna qu'on me gratifiât de quel-
„ ques pièces d'or que je laissai sur la
„ table. Cependant l'ennemi entroit
„ en foule dans la Ville par la porte
„ de Hambourg, & tiroit sur le peu-
„ ple comme sur un troupeau de bê-
„ tes. Tout-à-coup ma femme & ma
„ servante arrivent dans la Chambre,
„ & me sollicitent au nom de Dieu de
„ sortir incessamment, disant qu'on ne
„ nous feroit point de quartier, si on
„ nous trouvoit dans une Chambre
„ toute pleine d'armes. Nous descen-
„ dîmes donc promtement les degrés ;
„ &, traversant la Cour de la Maison,
„ nous nous cachâmes derrière la por-
„ te cochère qui étoit fermée. Dans le
„ moment elle fut ouverte par les en-
„ nemis, avec une violence & une fur-

„ deur difficile à exprimer. La pré-
„ mière question qu'ils me firent fut:
„ *Prêtre, donne ton argent!* Je leur
„ donnai à-peu-près six écus dans une
„ petite boëte, qu'ils prîrent d'un air
„ très satisfait. Mais, l'ayant ouverte
„ & n'y trouvant que des piéces d'ar-
„ gent, ils commencèrent à changer
„ de ton, & à me demander brusque-
„ ment si je n'avois point d'or? Je
„ leur représentai que nous étions fort
„ éloignés de notre maison, & qu'il ne
„ m'étoit pas possible pour le moment
„ de leur donner davantage: surquoi
„ ils eûrent assez d'équité pour se con-
„ tenter de ma réponse; &, après avoir
„ pillé la maison où nous étions, ils
„ nous quittèrent sans nous faire d'au-
„ tre mal: mais ma femme, ayant re-
„ marqué parmi eux un jeune homme,
„ bien fait & de bonne mine, l'abor-
„ da & le pria instamment de nous
„ protéger. *Ma chère Dame*, lui répon-
„ dit-il, ce que vous me demandez est
„ une chose impossible. Il faut que
„ nous poursuivions nos ennemis. . . .
„ Ceux-là nous ayant quittés, il en vint
„ une autre troupe, qui nous demanda
„ aussi de l'argent. Nous les satisfîmes
„ en leur donnant quelques florins &

„ deux cuilliers d'argent, que la servan-
„ te avoit par bonheur mises dans sa
„ poche. A peine nous nous étions
„ défait de ces importuns, qu'il arrive
„ un Soldat qui avoit l'air le plus af-
„ freux, que j'aie vu de ma vie. Il
„ portoit un mousquet sur chaque épau-
„ le, & tenoit dans sa bouche une bal-
„ le de chaque côté qui lui enfloit la
„ joue. Dès qu'il m'eut apperçu, il
„ s'écria d'une voix de tonnerre, *Prê-*
„ *tre, donne moi ton d'argent, ou tu es*
„ *mort.* Je n'avois plus rien, & je
„ m'excusai de la manière la plus hum-
„ ble & la plus touchante. Alors il po-
„ sa un de ses mousquets à terre, &
„ m'appuyant l'autre sur la poitrine, il
„ m'alloit tuer, si ma femme n'eût
„ heureusement détourné le coup en
„ poussant le mousquet en haut, de
„ sorte que la balle me passa par-des-
„ sus la tête. Enfin, voyant que nous
„ n'avions point d'argent, il demanda
„ quelques bijoux; &, ma femme lui
„ ayant donné quelques petits meubles
„ d'argent, il se retira. Un moment
„ après il en vint quatre ou cinq au-
„ tres, qui en nous voyant ne nous
„ dirent que ces mots: *méchant Prêtre*
„ *que fais-tu là?* & passèrent outre.

„ Nous prîmes alors la résolution „ de monter aux plus hauts appartemens de la maison, & de nous y cacher dans l'esperance que nous serions moins exposés qu'en bas. Nous „ entrâmes donc dans une chambre „ où il y avoit plusieurs lits ; & nous „ y passâmes quelques minutes dans „ des angoisses insupportables. On n'entendoit que tirer des coups de mousquet dans les rues, & des mourans „ crier & gémir. On n'étoit guère plus „ en sûreté dans les maisons. On en „ enfonçoit & brisoit les portes & les „ armoires ; de sorte que nous fûmes „ bientôt découverts dans notre azyle. „ Une troupe de Soldats pénétra dans „ la chambre où nous étions, & l'un „ d'eux leva sa hache d'armes pour „ me fendre la tête ; lorsqu'un autre lui „ saisissant le bras, lui dit, *Camarade,* „ *que veux tu faire? ne vois-tu pas que* „ *c'est un Ecclésiastique?* . . . . . .

„ Ceux-là étant sortis, il vint un „ Soldat tout seul, à qui ma femme „ donna son mouchoir de cou qui étoit „ de mousseline ; surquoi il se retira, „ sans nous insulter en aucune façon. „ Un autre qui vint après ne fut pas „ si modéré ; car entrant l'épée nue à

„ la main & en furieux, il m'en déchar-
„ gea un si grand coup sur la tête en
„ disant; *chien, donne de l'argent*, que
„ je fus tout étourdi, & le sang sor-
„ tant à gros bouillons de ma plaie,
„ ma femme & ma servante s'évanouî-
„ rent d'épouvante. Ce Démon in-
„ carné se tourna ensuite vers ma fem-
„ me qui étoit sans sentiment, & la
„ frappa plusieurs fois du tranchant de
„ son épée, mais sans la blesser; parce
„ que tous les coups portèrent sur sa
„ robe, qui étoit doublée de pelisse.
„ Le Soldat étonné de notre patience
„ & de notre douceur; car il ne nous
„ étoit pas échappé la moindre plain-
„ te, nous regarda un instant avec des
„ yeux plus surpris qu'irrités. Je pro-
„ fitai de ce petit intervalle, pour lui
„ représenter avec douceur que je n'é-
„ tois pas dans ma maison; que je ne
„ me trouvois-là que parce que j'y
„ avois été appellé, pour rendre les
„ derniers devoirs de charité à un mou-
„ rant; mais que, s'il vouloit nous lais-
„ ser vivre & nous ramener en sûreté
„ dans notre maison, je lui donnerois
„ volontiers tout ce que j'avois au
„ monde. *Allons, Prédicant*, s'écria-t-

„ il, *parole d'honneur, leve-toi; si tu me*
„ *donnes tout ton bien, je te dirai le*
„ *mot du guet; c'est* Jesus Maria. *Tu*
„ *n'as qu'à prononcer ces deux mots &*
„ *passeras partout, sans qu'on te fasse au-*
„ *cun mal.*

„ Nous descendîmes donc très sa-
„ tisfaits d'avoir trouvé un tel prote-
„ cteur. La rue nous parut jonchée de
„ morts & de mourans, dont les cris
„ plaintifs auroient fendu les cœurs les
„ plus barbares. Il nous falut passer
„ par dessus quantité de corps-morts,
„ & comme nous approchions de l'E-
„ glise de Ste. Catherine, nous ren-
„ contrâmes un Officier de distinction
„ à cheval. Ce généreux Cavalier nous
„ regarda, & me voyant tout sanglant,
„ il cria à notre conducteur, *Camara-*
„ *de, Camarade, prend garde de ne pas*
„ *faire de mal à ces honnêtes personnes.*
„ En même tems se tournant vers ma
„ femme; *Madame*, lui dit-il, *est-celà*
„ *votre maison?* A quoi ayant répondu
„ qu'oui. *Fort bien*, reprit-il, *tenez-*
„ *vous à un de mes étriers, & menez-*
„ *moi dans votre logis: j'espere de pouvoir*
„ *vous sauver la vie.* En achevant ces
„ mots il fit signe de la main à ses Sol-

„ dats, & pourſuivit ainſi : *Vous-autres*
„ *Meſſieurs de Magdebourg, vous êtes*
„ *cauſe de cette ruïne.*

„ Comme il parloit ainſi, le Soldat,
„ qui m'avoit ſi maltraité, profita de
„ l'occaſion & s'échappa. En entrant
„ dans ma maiſon nous la trouvâmes
„ remplie de pillards, que l'Officier, qui
„ étoit un Colonel, chaſſa ſur le champ;
„ après quoi il nous dit, qu'il vouloit
„ prendre ſon logement chez nous, que
„ nous n'avions qu'à lui préparer une
„ chambre, qu'en attendant il iroit en-
„ core faire un tour, & reviendroit
„ bientôt. Là-deſſus il nous quitta après
„ avoir mis deux Soldats en ſentinelle
„ à notre porte. Nous régalâmes ces
„ deux hommes auſſi bien qu'il nous
„ fut poſſible. Ils nous félicitèrent d'ê-
„ tre tombés entre les mains de leur
„ Colonel; mais en même tems ils
„ nous firent entendre, que l'emploi
„ de nous garder les privoit du butin
„ qu'ils auroient pu faire; & qu'il étoit
„ bien fâcheux pour eux d'être en fa-
„ ction à notre porte, tandis que leurs
„ Camarades s'accommodoient de ce
„ qu'ils trouvoient dans les maiſons
„ qu'ils parcouroient. Ils finirent leurs
„ plaintes en nous priant de leur don-

„ ner quelque chose, qui les dédom-
„ mageât en quelque sorte de la perte
„ qu'ils faisoient. Je leur donnai qua-
„ tre *Roses-nobles* que j'avois soigneuse-
„ ment cachées; & ils parûrent très
„ satisfaits de cette récompense. Elle
„ les gagna même au point, qu'ils s'of-
„ frîrent d'aller querir ceux de nos
„ amis, que nous souhaiterions d'avoir
„ auprès de nous & en sûreté. Je leur
„ dis alors que j'avois un ami intime,
„ que je présumois qui s'étoit retiré
„ dans l'Eglise Cathédrale: que, s'ils
„ pouvoient lui sauver la vie, j'osois
„ leur promettre une bonne récom-
„ pense en son nom. L'un d'eux par-
„ tit sur le champ avec ma servante;
„ &, étant arrivé près de la Cathédra-
„ le, il appella mon ami plusieurs fois
„ par son nom, mais en vain; person-
„ ne ne répondit, & depuis nous n'a-
„ vons plus entendu parler de cet ami.
„ A peine le Soldat & la servante
„ étoient de retour, que notre Géné-
„ reux protecteur arriva, & s'informa
„ d'abord si quelqu'un nous avoit fait
„ la moindre insulte? Nous répondî-
„ mes que non, & que nous n'avions
„ qu'à nous louer des Soldats, à qui il
„ nous avoit laissés en garde. Alors

„ tranquille sur nôtre sujet, il nous quitta de nouveau pour aller voir, s'il n'y auroit pas moyen d'éteindre le feu, qui embrasoit déja une grande partie de la Ville. Il avoit à peine fait quelques centaines de pas, qu'il revint à nous avec une vîtesse incroyable, & nous dit: *montrez-moi un chemin pour sortir de la Ville, car je vois évidemment que nous allons périr dans les flammes, si nous différons encore un quart d'heure à sortir d'ici.* Sur cela nous ramassâmes ce que nous avions de plus précieux en meubles & en autres effets, & le jettâmes dans une cave voutée, dont nous couvrîmes la trape de terre, après quoi nous nous enfuîmes. Ma Femme n'emporta que ma soutane; & ma Servante emmena par la main l'enfant d'un de nos voisins, qui crioit à la porte de la maison de son Père.

„ Nous nous vîmes bientôt dans l'impossibilité de sortir de la Ville, à cause que le feu étoit aux portes. Les deux côtés des rues brûloient avec une violence inconcevable: en un mot, la chaleur étoit si grande, que nous pouvions à peine respirer.

„ Après quelques tentatives inutiles
„ pour ſortir par quelque porte, nous
„ prîmes enfin la réſolution de tourner
„ du côté de l'Elbe, pour éviter le feu
„ d'un ſi horrible incendie. Dans no-
„ tre route nous fûmes encore frappés
„ du ſpectacle affreux d'une infinité
„ de morts & de mourans, dont les
„ rues étoient ſemées, & les gémiſſe-
„ mens de ces derniers étoient inſou-
„ tenables, pour quiconque n'avoit pas
„ un cœur de bronze. Nous fûmes at-
„ taqués à diverſes repriſes par des
„ Wallons & des Croates, mais notre
„ généreux Colonel nous défendit de
„ leur fureur. Ayant gagné le baſtion
„ ſur le bord de l'Elbe, nous le deſcen-
„ dîmes à la faveur des échelles, dont
„ les Impériaux s'étoient ſervis pour
„ l'aſſaut, & qui étoient encore tou-
„ tes dreſſées. Enfin, nous arrivâmes
„ très fatigués, & l'eſprit très agité au
„ camp près de Rothenſée. Le Colo-
„ nel nous conduiſit dans ſa tente, &
„ nous fit donner quelques rafraîchiſ-
„ ſemens. Après ce prélude, il nous
„ parla ainſi : *Eh bien! je vous ai ſau-*
„ *vé la vie, que me donnerez-vous pour*
„ *un ſi grand ſervice?* Nous lui répon-
„ dîmes, que pour le préſent nous étions
„ dans

„ dans l'impuissance absolue de lui té-
„ moigner par des effets notre recon-
„ noissance ; mais nous lui promîmes
„ tout l'argent & l'argenterie que nous
„ avions enterrée dans la cave ; en un
„ mot, toutes nos richesses soûterrai-
„ nes. Dans ce moment, plusieurs Of-
„ ficiers Impériaux entrèrent dans la
„ tente : & l'un d'eux me dit en latin :
„ *qu'il me plaignoit d'autant plus, qu'il*
„ *étoit lui-même de la Confession d'Augs-*
„ *bourg*. J'étois si troublé, si abattu,
„ que je n'eus par la force de répon-
„ dre à ce compliment de condoléan-
„ ce de la part d'un homme qui, fai-
„ sant, à ce qu'il disoit, profession de
„ la Réligion Protestante, aidoit à
„ persécuter ceux de cette Commu-
„ nion.

„ Le jour d'après le Colonel envoya
„ un de ses domestiques, pour tâcher
„ de retirer de la cave le petit trésor
„ que nous y avions caché, mais il
„ lui falut revenir sans avoir rien fait,
„ n'ayant pu aborder de la porte de la
„ cave, à cause du feu qui duroit en-
„ core. Cependant notre Colonel nous
„ faisoit manger à sa table ; &, tant que
„ nous fûmes chez lui, il nous traita,
„ non comme ses prisonniers, mais

„ comme ses meilleurs amis (1). En-
„ fin, je m'avisai un jour de prier no-
„ tre Colonel, de permettre que nous
„ nous en allassions. *Je le veux bien*,
„ dit-il, *à condition que vous me paye-
„ rez votre rançon*; & dans cette vue,
„ il envoya de nouveau notre Servan-
„ te dans la Ville, lui recommendant

(1) Le Sr. Angeli chantre & maître d'Ecole de l'Eglise Françoise de Magdebourg, a donné une méchante Traduction de ce morceau, dans une plus méchante brochûre sous le titre d'*Histoire de la Ville de Magdebourg*. Il fait dire au Ministre Thodænus à l'endroit que nous remarquons ici; qu'*un jour pendant le diner un Officier de la Compagnie, ayant dit que les péchés des habitans des Magdebourg étoient cause de notre malheur, & que Dieu avoit employé l'armée Impériale pour nous châtier, ma femme lui répliqua, que cette refléxion n'étoit que trop juste. Mais, poursuivit-elle, prenez-garde, que Dieu après s'être servi de ces verges ne les jette au feu. Cette prophétie d'une femme se vérifia bientôt après; car.* . . . . . . Nous avons ômis tout ce passage qui nous a paru être de l'invention du Sr. Angeli par bien des raisons: prémièrement parce qu'il ne paroît pas naturel qu'une personne dans l'état d'humilitation où étoit cette femme parle à un de ses tyrans avec tant de hardiesse, que d'ailleurs c'étoit un mauvais compliment à faire: secondement parce que la prétendue prophétie à l'air d'avoir été faite après coup: & troisiémement enfin, c'est que tout ce passage ne se trouve point dans l'Original de Calvisius.

„ d'essayer s'il n'y auroit pas moyen de
„ pénétrer dans la cave. Elle fut plus
„ heureuse cette fois-ci que les autres,
„ & revint avec tout notre petit tré-
„ sor, que ma femme remit de bon
„ cœur au Colonel.

„ Après m'en avoir beaucoup remer-
„ cié, notre libérateur me fit expé-
„ dier un Passeport, & me donna un
„ écu avec deux fourchettes d'argent
„ pour notre Voyage, gardant pour
„ lui tout le reste, où il y avoit bien
„ de vieux écus que je n'avois pas vus
„ depuis long-tems, & plusieurs meu-
„ bles d'argent. Enfin, nous remerciâ-
„ mes notre généreux Protecteur, nous
„ prîmes congé de lui, & nous nous
„ en allâmes à la garde de Dieu.

„ Au reste ce digne mortel, qui
„ nous avoit sauvé la vie dans cette
„ tuerie générale, étoit Espagnol de
„ naissance, se nommoit Don Joseph
„ d'Ainsa, & étoit Colonel-Lieutenant
„ du Régiment de Savelli.

Venons maintenant au récit du Pê-
cheur. On y trouvera toute la naïveté
du précédent, & il est beaucoup moins
long.

„ Le 10. de Mai au matin, notre
„ Maître d'Ecole ayant fini ses leçons,

„ & faisant la priére à tous ses Eco-
„ liers du nombre desquels j'étois, le
„ bruit se répandit dans toute la rue
„ que la Ville étoit prise : ce qui fut
„ confirmé par les coups de mousquet
„ qu'on entendoit tirer ; & encore plus
„ par le bruit des cloches, qui son-
„ noient l'allarme. Surquoi le Maître
„ d'Ecole nous congédia tous, en nous
„ recommendant à la protection de
„ Dieu, & nous disant, que, suivant
„ toute apparence, nous ne nous rever-
„ rions plus que dans le Ciel. En un in-
„ stant nous disparûmes tous, l'un ti-
„ rant d'un côté, l'autre de l'autre.
„ Quant à moi, je gagnai vîte la grande
„ rue, où je trouvai vis-à-vis du poids
„ de la Ville près de la grand' garde
„ une troupe de Soldats l'épée nue à
„ la main ; assez près d'eux, je vis un
„ assez grand nombre d'autres Soldats
„ étendus morts par terre. Cet aspect
„ me glaça de crainte. Je m'enfuis de
„ toutes mes forces, enfilant la rue du
„ Pélican, dans l'esperance de pouvoir
„ gagner la maison de mon Père. Mais
„ à peine avois-je fait quelques pas
„ dans cette intention, que je me trou-
„ vai au milieu d'une autre troupe de
„ Soldats, qui venoient de tuer un

„ homme que je vis se rouler dans son
„ sang. Ce spectacle me saisit au point
„ que je n'eus pas la force d'aller plus
„ loin. Je me jettai cependant dans une
„ maison vis-à-vis l'auberge du Péli-
„ can. Là, je rencontrai un vieillard,
„ qui me dit; mon enfant que viens
„ tu chercher ici? Sauve-toi plûtôt,
„ avant que tu tombes entre les mains
„ des Soldats. J'avois grande envie de
„ suivre son conseil, mais je n'en eus
„ pas le tems: une troupe de Croates
„ entra dans la maison au moment que
„ j'en voulois sortir, & levant leurs sa-
„ bres sur la tête du vieillard, ils lui
„ demandèrent tout ce qu'il avoit. Ce-
„ lui-ci leur ouvrit sans balancer un
„ coffre rempli d'or, d'argent & de
„ pierreries, où ils puisèrent à plaisir,
„ mettant dans une corbeille ce qu'ils
„ ne pouvoient fourrer à leur poche;
„ après quoi ils firent feu sur le vieil-
„ lard, & le tuèrent. Je me dérobai
„ à ces bourreaux, esperant de pou-
„ voir me cacher derrière quelques
„ vieilles caisses. En fouillant d'un cô-
„ té & d'autre, j'apperçus une jeune
„ personne parfaitement belle, qui me
„ conjura de m'en aller, & de ne la
„ pas décéler. Je me retirai donc ne

„ sachant que faire, ni où aller, lors-
„ que les Croates m'arrêtèrent, & l'un
„ d'eux me dit: *Chien de Poltron, tiens,*
„ *prends cette corbeille & la porte devant*
„ *moi.* Je pris la corbeille sans balan-
„ cer, & les suivis partout où ils allè-
„ rent. Ils entrèrent dans plusieurs ca-
„ ves, dépouillant hommes & femmes,
„ & sans miséricorde. En sortant d'une
„ de ces caves, nous apperçûmes avec
„ étonnement que le feu gagnoit déja
„ le devant de la maison. Nous passâ-
„ mes au travers des flammes, & nous
„ nous retirâmes bien vîte. Probable-
„ ment tous ceux qui étoient dans la
„ maison y périrent par le feu. Depuis ce
„ tems-là, je n'ai jamais pu savoir ce
„ que devinrent mon Père & ma Mè-
„ re ".

Je ne dois pas ici passer sous silence, que les Sçavans (1) & les Historiens ont remarqué, que la ruine de Magdebourg avoit été prédite près de cent

(1) P. Lotichii Poëm. omnia ex edit. Petr. Burmanni secundi Amstel. 1754. Eleg. L. II. Eleg. IV. Bayle Dict. Art. Lotichius. Freyberger Germ. perturb. & restaurat. Lib. III. *p.* 174. Heisdenrichs Chronic. Lipz. *p.* 460. H. Schneiders *p.* 138. Theophrasti Paracelsi Prophetie du Lion du Nord. en 1631. & le jugement de Martin Mirus Dr. en Theologie, du songe ou

ans auparavant par le Poëte, *Petrus Lotichius* dans une de ses Elégies à Joachim Camerarius, où ce malheur se trouve fort pathétiquement décrit; & ce qui paroîtroit fort extraordinaire, c'est que l'Elégie porte le tître de ce fameux siége, si l'on ne savoit qu'il n'y a rien dont il faille tant se défier que de ces sortes de preuves. Le fameux Burman a inséré en raccourci dans ses notes sur cette Elégie, tout ce que les Savans ont dit de ce songe de Lotichius; & ajoûte, *quant* (1) *à nous, nous ne nous engagerons pas à discuter un fait si extraordinaire, de peur que nous ne paroissions rêver nous-mêmes, en expliquant les rêves d'un autre.* Ce jugement est peut-être le plus raisonnable qu'on puisse porter sur tant de songes, & de prédictions rapportées dans les Ecrivains de ce siécle, & qui pourroient bien n'avoir été faites qu'après coup.

Quant au petit nombre d'Habitans, sauvés par des Officiers dans la vue d'en tirer de grosses rançons, la plûpart se

de la vision de Sigismond Gadamus Bourguemestre de Smalkalde qu'il a eu 1526. Bazii. Hist. Eccl. Suec. Goth. *p.* 789. &c.

(1) *Nos in medio hæc relinquimus, nec in ulterius somnio explicando somniare ipsi volumus.*

sauvèrent à la faveur de l'incendie, que les Impériaux souffrîrent eux-mêmes le 24. de Mai dans leur Camp de Fermersleben. Le feu y prit dans la nuit, sans qu'on ait jamais su comment : la plûpart des tentes & des équipages fûrent brûlés. Stallmann, que nous avons dit que le Roi de Suéde avoit envoyé à l'Administrateur avec un caractère public, s'échappa dans le tumulte & la confusion. Ce Ministre du Roi de Suéde avoit été pris dans Magdebourg par les Impériaux, & conduit chargé de fers à leur Camp de Rothensée. Il étoit gardé fort étroitement, lorsque le feu prit à cet autre camp ; &, chacun songeant à sa propre conservation, il se trouva débarassé de ses gardes, & profita de l'occasion pour se mettre en liberté ; ce qui lui réussit si bien que les Impériaux ne le retrouvèrent plus.

Le siége & la prise de Magdebourg coûtèrent la vie à un nombre assez considérable de braves Sòldats des troupes Impériales & de la Ligue. Entre les Officiers qu'ils y perdîrent, on compta le traître *Quintì del Ponte*, qui reçut en cette occasion la récompense de son détestable complot, mort trop illustre pour un si infame assassin.

La ruine de Magdebourg fut un coup de foudre pour les Proteſtans d'Allemagne, & un ſujet de triomphe pour la Cour de Vienne. Ferdinand ſe vit remonté tout d'un coup à ce dégré de gloire & de puiſſance, dont il paroiſſoit déchu peu auparavant.

Guſtave-Adolphe comprit aiſément le tort que cette affaire lui faiſoit dans l'eſprit des peuples, accoutumés à le regarder comme leur ſauveur. Peu inſtruits des motifs & des obſtacles, le Public Proteſtant ne pouvoit comprendre, qu'il n'eut pas empêché un ſi grand malheur, étant ſi à portée de le prévenir. Ce Héros ſe crut donc obligé de ſe juſtifier, & publia une Apologie en Latin & en Allemand (1), pour que toutes les Nations pûſſent juger que, ſi Magdebourg avoit péri, il n'y avoit point de ſa faute.

Nous donnerons un extrait d'un écrit ſi important.

„ C'eſt une vérité conſtante que le „ Magiſtrat & la Bourgeoiſie de Mag-

(1) Elle ſe trouve tout au long dans Loccenius, ſous le titre d'*Apologia Guſtavi-Adolphi Regis Sueciæ &c. Cur Magdeburgam obſidione non liberavit.* Loccen. Obſerv. & Notæ Hiſt. p. 28.

„ debourg n'ont voulu en aucune fa-
„ çon contribuer à la levée des trou-
„ pes, dont Sa Majesté avoit dessein
„ de renforcer la Garnison, ni faire au-
„ cune avance d'argent, malgré toutes
„ les représentations qu'on leur a fai-
„ tes, & toutes les sûretés qu'on leur
„ a offertes: qu'ils ont refusé des quar-
„ tiers & des vivres aux troupes de Sa
„ Majesté & de l'Administrateur, jus-
„ qu'au moment qu'ils se sont vus dans
„ le plus grand danger par les appro-
„ ches des assiégeans. D'où il est arri-
„ vé que le nombre des défenseurs
„ s'est trouvé fort au-dessous de ce
„ qu'il auroit dû & pu être, & que
„ l'ennemi a eu le tems & la facilité
„ de bloquer la Ville, & de rendre
„ inutiles les bonnes intentions de Sa
„ Majesté.

„ Le Roi avoit pensé qu'il faloit
„ mettre sur pied une armée suffisante
„ pour défendre Magdebourg; ce qui
„ auroit été d'autant plus facile que
„ sur la fin de Juillet 1630. le Duché
„ de Magdebourg etoit presque entié-
„ rement délivré de troupes ennemies,
„ si le Magistrat avoit voulu seconder
„ l'Administrateur. Quelques milliers
„ d'hommes, tant de pied que de che-

„ val, auroient ſuffi pour garantir la
„ Ville au commencement du blocus,
„ que Pappenheim entreprit & exécu-
„ ta avec aſſez peu de monde: ce qui
„ auroit donné le tems d'y faire entrer
„ autant de vivres, de munitions, &
„ de monde qu'on auroit voulu, & de
„ rendre la Ville imprenable, ou du
„ moins d'attendre le ſecours de Sa
„ Majeſté: mais que le Magiſtrat n'a-
„ voit point voulu ſe prêter à des me-
„ ſures, qui l'engageoient à quelque
„ dépenſe: qu'une partie d'entr'eux
„ avoient entretenu correſpondance
„ avec l'ennemi; qu'ils l'avoient favo-
„ riſé autant qu'ils l'avoient pu, tan-
„ tôt par des avis donnés à propos,
„ tantôt en faiſant échouer les projets
„ les plus ſages, & les plus vigou-
„ reux.

„ Les Villes de Hambourg & de
„ Lubeck ſavent aſſez les peines que
„ le Roi s'eſt données, pour faire te-
„ nir de l'argent à Magdebourg par
„ Lettres de Change, n'étant pas poſ-
„ ſible d'y en introduire en nature; &,
„ ſi cet argent n'a pas été compté, il
„ ne faut s'en prendre qu'aux traîtres
„ qui favoriſoient l'ennemi.

„ Le Roi ne nie pas qu'il n'ait pro-

„ mis plusieurs fois d'aller au secours
„ de Magdebourg; mais il n'a pas pré-
„ tendu par-là qu'on crût qu'il y iroit
„ à la boulevue, contre toutes les ré-
„ gles de la prudence, en se perdant
„ lui-même, sans aucun avantage pour
„ la Ville.

„ Si l'on démontre ici que Sa Maje-
„ sté n'a rien épargné pour exécuter
„ ses promesses; qu'elle n'a négligé ici
„ ni peines, ni soins, ni tems, ni dépen-
„ ses, pour faire lever le siége de Mag-
„ debourg, mais qu'elle a été arrêtée
„ par des obstacles insurmontables, y
„ aura-t-il quelqu'un assez passionné,
„ qui veuille encore lui imputer la per-
„ te de cette Ville, ou le taxer de
„ négligence?

„ Toute l'Allemagne fait qu'à l'arri-
„ vée de Sa Majesté en Poméranie il
„ y avoit dans ce Duché, & dans ce-
„ lui de Mecklenbourg, une armée Im-
„ périale beaucoup plus forte, surtout
„ en Cavalerie, que celle que Sa Ma-
„ jesté avoit amenée de Suéde; que
„ cependant cette armée Impériale fut
„ délogée de toute la Poméranie, &
„ que le Roi lui coupa le passage vers
„ Magdebourg, du côté de la Mer
„ Baltique. Le Roi n'épargna pour cet

„ effet, ni ſoins, ni peines, ni ſes trou-
„ pes, ni ſa perſonne, pendant tout le
„ reſte de l'Eté, & durant les rigueurs
„ de l'Hiver, pour nettoïer le Pays
„ d'ennemis, & avoir ſes derrières &
„ ſes flancs libres, choſe abſolument
„ néceſſaire avant que de marcher en
„ avant; & il n'étoit pas naturel que
„ le Roi marchât au travers des Gar-
„ niſons, & à côté de l'armée Impé-
„ riale, pour ſe faire paſſer par les ar-
„ mes lui & ſon armée.

„ Il eſt vrai, que le Tout-Puiſſant,
„ qui tient en ſes mains la victoire, li-
„ vra comme par miracle au Roi les
„ importans paſſages de Gartz & de
„ Greiffenhagen, ſans leſquels il eût
„ été contre toutes les régles de la pru-
„ dence & de la guerre de s'engager
„ au-delà de l'Oder. Il eſt vrai auſſi,
„ que l'ennemi étoit dans un tel deſor-
„ dre, que le Roi auroit probablement
„ achevé de le diſſiper entiérement, ſi
„ le Colonel Brandebourgeois Kracht,
„ Commandant de Cuſtrin, ne lui avoit
„ obſtinément réfuſé le paſſage par cet-
„ te place: ce qui ſauva les débris de
„ l'armée Impériale, qui ſe jettèrent
„ dans Francfort & dans Landsberg.

„ & empêcha le Roi d'aller au secours „ des Etats Evangéliques opprimés, & „ de nettoïer leurs Pays des tyrans, à „ quoi il faut ajoûter le manque de vi- „ vres & de fourages dans un Pays „ déja épuisé par les Impériaux; outre „ que le Général Tilly en se portant „ dans la Marche de Brandebourg, & „ dans le Mecklenbourg fut un obsta- „ cle de plus aux desseins de Sa Ma- „ jesté.

„ Quelqu'un demandera peut-être, „ pourquoi le Roi n'alla pas alors au- „ devant de Tilly pour le combattre. „ La première raison est, que l'ar- „ mée de Tilly étoit fraîche, celle du „ Roi harassée de fatigues, pour avoir „ agi pendant tout un hiver des plus „ rudes qu'on ait vu. La Cavalerie de „ Tilly étoit nombreuse & en bon „ état, celle du Roi fort diminuée & „ recrue. La seconde est, que l'ar- „ mée de Schaumbourg dispersée par „ les Suédois en Poméranie s'étoit ras- „ semblée dans la Nouvelle-Marche, & „ dans la Marche Uckeraine au nombre „ de douze mille hommes: ce qui fai- „ soit un Corps, qui n'étoit rien moins „ qu'à mépriser; & que le Roi ne pou-

„ voit point laisser derrière soi, à moins
„ qu'il ne voulût se mettre entre l'en-
„ clume & le marteau.

„ Cependant le Roi, pour satisfaire
„ aux mouvemens de sa conscience, &
„ jaloux de sa réputation, acquise par
„ tant de peines, de travaux & de dan-
„ gers, comme aussi pour témoigner
„ son zèle envers l'Eglise Protestante
„ en général, & la Ville de Magde-
„ bourg en particulier, vint au nom
„ de la Très-Sainte Trinité fondre
„ sur la Ville de Francfort, où étoit
„ l'élite de l'armée Impériale au nom-
„ bre de plus de sept mille hommes,
„ & obtint une victoire aussi éclatante
„ qu'inesperée, par une faveur particu-
„ lière de Dieu, qui sans doute avoit
„ égard aux intentions pures, desinté-
„ ressées & Chrétiennes de ce Prince.
„ Par la même protection Divine, le
„ Roi continua à remporter d'autres
„ avantages, qui le mirent en état de
„ ne plus tant craindre d'avoir l'enne-
„ mi à dos en marchant en avant. Ce-
„ pendant on sait que le Général
„ Schaumbourg rassembla près du grand
„ Glogau, en fort peu de tems, six
„ mille hommes, & qu'il attendoit

„ d'autres renforts de Moravie, de *Bo-*
„ *hême* & de Hongrie.

„ Nonobstant cela, le Roi se mit en
„ marche dans l'intention de délivrer
„ Magdebourg à quelque prix que ce
„ fût. Mais, sachant bien que Tilly
„ pouvoit se porter vers lui avec des
„ forces supérieures, & passer l'Elbe
„ où il voudroit, au moyen des ponts
„ qu'il avoit sur ce fleuve, Sa Majesté
„ désira d'être assurée d'un lieu de re-
„ traite en cas de malheur, & deman-
„ da la Forteresse de Spandau pour un
„ certain tems, & sur des sûretés suf-
„ fisantes. La négocation tirant en
„ longueur, le Roi se porta à tout ha-
„ zard avec son armée à Berlin; &,
„ s'étant arrangé avec l'Electeur de
„ Brandebourg, il s'avança jusqu'à
„ Potzdam dans la ferme esperance, que
„ l'Electeur de Saxe, à qui le salut de
„ Magdebourg importoit le plus, ne
„ feroit pas difficulté de joindre ses
„ forces aux siennes, ou tout au moins
„ de lui fournir des vivres & des mu-
„ nitions, avec les passages nécessaires
„ sur l'Elbe: mais toutes les instances
„ du Roi furent inutiles; l'Electeur re-
„ fusa toute assistance, sous prétexte

„ de ses obligations envers l'Empe-
„ reur, & des ménagemens qu'il avoit
„ à garder avec le Chef de l'Empire.
„ Le Roi s'adressa alors à l'Electeur
„ de Brandebourg, pour qu'il suppléât
„ à ce que refusoit sa Sérénité Electo-
„ rale de Saxe. Mais ce Prince s'ex-
„ cusa, tantôt sur l'épuisement de ses su-
„ jets, tantôt sur ce qu'il étoit obligé de
„ se concerter avec l'Electeur de Saxe;
„ tellement que Sa Majesté ne savoit
„ si ces deux Electeurs étoient amis, ou
„ ennemis. Ce qui a obligé le Roi à
„ prendre de tout autres mesures. Pen-
„ dant ces contestations Magdebourg
„ a été emporté & perdu, malgré tou-
„ te la bonne volonté du Roi, qui n'a
„ rien à se reprocher, & qui s'en rap-
„ porte au jugement des personnes
„ équitables".

Il sembloit que le Comte de Tilly ne pût contenir les mouvemens de joie, que lui causoit la prise de Magdebourg. Il affecta surtout de faire part de cette nouvelle aux principaux Princes Protestans. Il l'annonça à l'Electeur de Saxe d'un ton de triomphateur, insultant en quelque sorte à ce Prince, à qui la ruïne de Magdebourg ne pouvoit qu'être très sensible, quoiqu'il n'eût pas fait tout

ce qu'il auroit dû pour sauver cette Ville. Tilly finissoit sa Lettre en disant, qu'il enverroit incessamment des Députés à sa Sérénité Electorale, pour lui faire quelques propositions intéressantes touchant la paix. Nous verrons tantôt qu'elles étoient ces propositions.

L'Electeur répondit au Comte de Tilly, qu'il étoit sensiblement touché du triste sort de la Ville de Magdebourg; qu'il eût été à souhaiter qu'on eût évité une si grande éfusion de sang, la ruïne & la perte de tant d'innocens. Que cette destruction étoit incompatible avec les sentimens pacifiques, que lui Tilly témoignoit, & n'avoit que peu d'exemples dans l'Histoire : qu'il étoit à craindre que ce ne fût que le prélude des désolations, & de la dévastation entière de l'Allemagne ; que Son Altesse Electorale avoit assez témoigné en toute occasion son respect & son attachement au Chef de l'Empire, mais qu'on ne devoit pas s'attendre, qu'il abandonnât la protection des peuples, dont Dieu lui avoit confié le Gouvernement, ni la défense des Loix & Constitutions de l'Empire, ni la liberté commune : qu'il étoit prêt à recevoir les Députés que lui Comte de Tilly

vouloit lui envoyer, qu'il les attendroit à Torgau, & écouteroit leur propoſition.

Cependant le Roi de Suéde étoit attentif aux démarches du Comte de Tilly, & ſentoit bien qu'il en faudroit inceſſamment venir à une Bataille déciſive avec ce Général. Ce qui l'embarraſſoit, c'eſt que l'Electeur de Brandebourg le preſſoit de lui rendre Spandau, puiſqu'enfin le ſort de Magdebourg étoit décidé. Le Roi toûjours eſclave de ſa parole prit le parti de ſatisfaire l'Electeur, puiſqu'il en avoit fait la promeſſe ſur ſon honneur. Il envoya donc ordre au Commandant Suédois de remettre la place à celui, que l'Electeur commettroit pour en reprendre la poſſeſſion. Mais ce ne fut pas ſans une extrême répugnance que le Roi ſe détermina à cette demarche. Réſolu d'aller en avant & de combattre Tilly, il lui faloit une retraite en cas de malheur; il lui faloit une place qui arrêtât les Impériaux aſſez longtems, pour lui donner le loiſir de ſe rétablir & de hazarder une ſeconde Bataille: Il conſideroit que, s'il avoit un échec, la crainte de l'Empereur & l'infidélité du Miniſtre engageroient l'Electeur à ſe dé-

clarer contre lui, à recevoir les Impériaux, & à leur ouvrir les portes de ses places Tout cela lui rendoit la possession de Spandau d'une néceſſité indispenſable, & lui fit prendre une résolution digne de son courage & de sa prévoyance. Ce fut d'envoyer, le même jour qu'il fit restituer Spandau, un trompette à Berlin pour y déclarer, que le lendemain il prétendoit que les portes lui fussent ouvertes de bonne grace, protestant que, si on ne lui accordoit sa demande, il se lavoit les mains de tous les malheurs qui pourroient en arriver.

Le trompette fut expedié le 8. de Juin à dix heures du soir, & le lendemain à dix heures du matin toute l'armée Suédoise se trouva devant Berlin, & y répandit une terrible allarme. Mais ce fut bien autre chose, lorsqu'on vit les troupes dresser leur camp autour de la Ville, ensuite se former en ordre de Bataille, toute l'artillerie braquée contre la Ville, & les canonniers la méche à la main, prêts à faire feu.

Arnimb, Feld-Maréchal de l'Electeur de Saxe, se trouvoit alors à la Cour de Brandebourg, & fut envoyé au Roi de Suéde, pour savoir précisément ses intentions & traiter avec lui. Il fut trois

jours à aller & venir, sans pouvoir parvenir à un accommodement. Le Roi vouloit absolument faire entrer son armée dans la Ville, ou du moins y mettre cinq Régimens en Garnison, pour être assûré de l'Electeur de Brandebourg, & qu'on ne lui couperoit pas la retraite en cas d'accident. L'Electeur trouvoit trop humiliant pour lui de livrer sa Résidence. *Je ne prétends pas être de pire condition que les Impériaux*, dit Gustave avec vivacité. *L'Electeur les a reçus dans son pays; il leur a laissé lever des contributions sur ses sujets, fait fournir toutes les denrées & les munitions dont ils avoient besoin, livré tous les passages qu'ils ont désirés, & toutes ces complaisances ne les ont pas engagés à observer meilleure discipline. Je ne demande, moi, que des sûretés, des vivres, & une légère somme d'argent, moyennant quoi je me charge de garder le pays, de le défendre, & d'y maintenir une entière sûreté & tranquilité. Je suis déterminé à ne point démordre de ce plan. Mon Frère l'Electeur n'a qu'à se déterminer à son tour à l'accepter, ou à voir sa Capitale au pillage. Il ne s'agit que d'un coup de canon pour cela.*

Des paroles si menaçantes soutenues

du Spectacle d'une armée victorieuse devant les portes, jettèrent le trouble & la terreur dans les esprits. Toutes les Dames sortîrent pour aller appaiser le Héros. Elles avoient à leur tête la Douairière Palatine, qui, comme une autre Veturie, alloit essayer le pouvoir de ses priéres sur le vainqueur irrité. Elle réüssit en effet, & le Roi se relâcha au point, que dès le soir du même jour 11me. de Juin le traité fut conclu; & il y eut grand souper au jardin du Château, où le Roi se trouva, & se livra à son humeur naturellement gaie, disant mille choses agréables aux Dames. Le festin fut poussé jusques bien avant dans la nuit, & jusqu'à deux heures du matin. Le Roi prit alors congé de toute la Cour, passa la Sprée dans un batteau, & se rendit à son armée, où il ordonna qu'on déchargeât toute l'artillerie en signe de réjouïssance, après en avoir retiré les boulets. Mais quelques canonniers malicieusement, ou par précipitation, ayant mal observé l'ordre du Roi, plus de quarante piéces, dont quelques-unes étoient de trente livres de balle tirèrent à boulets, & percèrent plusieurs maisons d'outre en outre, traversèrent des Chambres où il y avoit des

gens couchés, ſans que, par le plus grand bonheur du monde, il y eût perſonne de tué, ni de bleſſé. Mais la terreur fut ſi grande dans la Ville, que chacun ſe crut perdu. Le Roi, ayant appris ce deſordre, en fit faire des excuſes à l'Electeur, & décampa le même jour, prenant ſa route vers Spandau.

Par le traité, dont nous venons de parler, il fut réglé que les Etats de Brandebourg payeroient trente mille écus par mois au Roi de Suéde; qu'il garderoit la Fortereſſe de Spandau, pour lui ſervir de place d'armes, & de retraite en cas de néceſſite; qu'il pourroit auſſi mettre Garniſon à Brandebourg & à Ratenau, & que les portes de Custrin lui ſeroient ouvertes, toutes les fois qu'il auroit beſoin du paſſage par cette forteresſe; que les fourages pour ſa Cavalerie ſeroient tirés de la Poméranie & du Mecklenbourg, & que les les Marches moyenne & Uckeraine ſeroient exemtes de contribuer au payement des trente mille écus, leurs revenus étant reſervés, pour l'entretien de l'Electeur & de ſa Cour.

Après cet accord, l'Electeur n'eut rien de plus preſſé que d'écrire à l'Empereur pour juſtifier ſa conduite. Il le

fit dans une longue Lettre, où il rappelle tous les excès, toutes les cruautés commises dans ses Etats par les troupes Impériales. Il se plaint qu'après avoir succé ses sujets, après avoir ravagé son pays, on l'avoit laissé sans défense, par où il s'étoit vu forcé à s'accommoder avec le Roi de Suéde aux meilleures conditions qu'il lui avoit été possible ; que tout cela ne lui seroit point arrivé, si on lui eut laissé la défense de son pays, & qu'on ne l'eût pas rempli de gens avides & intéressés, qui, après l'avoir épuisé, y avoient attiré la guerre, & le Roi de Suéde, qui n'y seroit jamais entré, si on ne lui en avoit donné l'exemple; que sans ce malheur il auroit, à l'exêmple de ses ancêtres, conservé la paix & la bonne harmonie avec ses voisins, & auroit pu se flatter qu'on l'auroit laissé joüir de la neutralité, le seul parti qui convînt à sa situation &c.

La réponse de l'Empereur rouloit sur le peu d'union entre les Membres du Corps Germanique, unique cause des progrès du Roi de Suéde; il se plaignoit que, depuis que ce Prince avoit remporté quelques avantages, il s'étoit tenu une Assemblée à Leipzig, nonobstant

ftant les Décrets émanés du Trône Impérial ; qu'on y avoit réfolu de faire des armemens les plus inutiles du monde, puifque Sa Majefté Impériale ne travailloit qu'à rétablir la paix dans l'Empire ; que c'étoit à cela qu'elle employoit fes troupes & fes tréfors ; que depuis ce tems on avoit refufé les contributions accordées, les vivres, les quartiers aux troupes Impériales ; affommé les Employés & Officiers du Commiffariat des guerres, ni plus, ni moins, que s'ils euffent appartenu à une puiffance ennemie : qu'il ne prétendoit pas nier que fes troupes n'euffent peut-être commis par-ci par-là quelques excès ; mais, que c'étoit des inconvéniens inévitables, & faciles à réparer, & que cela ne pouvoit jamais excufer le peu de refiftance, qu'on faifoit à l'ennemi de l'Empire ; que la partialité, avec laquelle on avoit ouvert les portes de Stettin, & d'autres places fortes aux Suédois, étoit feule caufe des excès dont on fe plaignoit, &c.

Le public jugera fi ces raifons de l'Empereur étoient bien folides, & fi les Etats de l'Empire devoient balancer entre avoir l'Empereur pour maître, ou le Roi de Suéde pour Allié. Car

enfin il ne s'agissoit pas de moins. L'orgueil de l'Empereur, & des Princes de la Ligue, étoit devenu insupportable depuis le sac de Magdebourg. L'Empereur commença dès-lors à casser le *Conclusum* de la Diéte de Leipzig, à menacer ceux des Etats qui ne se soumettroient pas à ses Décrets, de les traiter comme on avoit traité Magdebourg. Les Princes de la Ligue Catholique disoient hautement que l'Empereur avoit eu trop de patience : qu'il étoit tems qu'il se fît obéïr, puisqu'il avoit la force en main, & que Dieu favorisoit si visiblement ses armes : Tilly avoit des ordres secrets de mettre tout à feu & à sang chez les Princes, qui n'obéïroient pas aux nouveaux Monitoires & Déhortatoires, que l'Empereur étoit près de publier, comme une dernière voie que sa clémence offroit encore aux Etats opposans. Cependant il offroit de se prêter à des moyens d'accommodement touchant la restitution des biens d'Eglise, & exhortoit tous les Etats à se rendre à la Diéte *de Composition*, indiquée à Francfort sur le Meyn, où l'on trouveroit des moyens de s'arranger, de pacifier tout, & de satisfaire ceux qui se trouveroient lèzés.

L'Ouverture de cette Diéte étoit fixée au commencement d'Août; mais, on fut obligé de la différer jusqu'en Septembre.

D'un autre côté, les Etats Catholiques Ligués tinrent une Assemblée à Dunkspiel, & y prîrent la résolution de continuer la guerre. Tilly, avant de quitter les environs de Magdebourg, commença par l'Evêque de Brême à faire exécuter les Décrets de l'Empereur contre l'Assemblée de Leipzig. Il envoya le Colonel Reinacher avec des troupes dans l'Evêché de Brême. Celui-ci publia d'abord une Patente dans le pays. Cette Patente étoit si singulière, que nous en rapporterons deux ou trois traits, pour faire voir jusqu'où va l'impudence & l'orgueil de ceux, qui se prévalent de leurs forces & de la foiblesse de leurs ennemis.

„ Il est revenu, dit-il, au Général „ Tilly, qu'il se trame dans cet Evê„ ché des conspirations secretes con„ tre les troupes de Sa Majesté Impé„ riale. Nous Vous exhortons à re„ noncer à de pareils complots, & à „ ne pas compter sur des d'Anglois, „ ni des Suédois; Nous Vous avertis„ sons même que le Roi de Suéde brû-

„ le & pille partout ; aulieu que les
„ Impériaux ont toûjours eu pitié des
„ pauvres Peuples, & les ont toûjours
„ traité avec douceur. Si Vous obéis-
„ fez aux Décrets de Sa Majefté Im-
„ périale, il ne Vous fera fait aucun
„ tort ; mais, fi Vous faites le contrai-
„ re, je Vous détruirai par le fer & le
„ feu ".

Il falut bien que l'Evêque de Brême fe foumît à des argumens fi folides : il livra à Reinacher les lévées q'on avoit faites, renonça aux engagemens pris à la Diéte de Leipzig, & foufcrivit à la caffation du *Conclufum* de cette Affemblée.

L'armée Impériale, qui revenoit d'Italie fous les ordres de Furftemberg, fit une pareille exécution fur Jules Adminiftrateur de Wittemberg, pendant la minorité du jeune Duc, à qui l'on fit fubir les conditions les plus honteufes. Il fut obligé de rénoncer au *Conclufum* de l'Affemblée de Leipzig, de livrer aux Officiers Impériaux toutes les levées qu'il avoit faites en conféquence, pour être incorporées dans les troupes de Sa Majefté Impériale. Il fe foumit purement & fimplement à tous les Décrets de fa dite Majefté, & nom-

mément à l'Edit de restitution: Il consentit que l'armée Impériale séjournât dans le Duché de Wittemberg, & y fût logée, nourrie & entretenue aux dépens du pays, & que ce même pays payât cent mille écus par mois de contribution, somme exorbitante pour le tems, & pour un pays qui n'a pas vingt lieuës de long. La Ville d'Ulm subit à peu près les mêmes conditions, & livra sept cens hommes de pied & trois cens chevaux, qu'elle avoit levés en conséquence de la résolution prise à l'Assemblée de Leipzig. Tout le Cercle de Suabe, qui avoit levé trois mille hommes, fut obligé de les livrer, & de rénoncer de même à l'Assemblée de Leipzig, & à ses résolutions.

L'Electeur de Saxe avoit beau écrire aux Membres de cette Assemblée pour les exhorter à tenir bon; toutes ses lettres ne balançoient pas un seul petit-billet du Général Impérial, qui ne contenoit guère que ces mots; *Renoncez d'un côté, & soumettez-vous de l'autre, ou bien point de quartier, ni de miséricorde.* Quoi de plus persuasif qu'un pareil billet soutenu d'une armée?

Mais tout cela n'étoit encore pas

grand' chose, tant qu'on ne feroit pas affûré de l'Electeur de Saxe & du Landgrave de Heffe, les deux plus puiffans Princes de l'Union de Leipzig.

C'eft à quoi Tilly commença à travailler, bien réfolu de forcer ces Princes à joindre leurs forces aux fiennes, ou de les defarmer ; d'incorporer leurs troupes dans les fiennes, & de fe vanger fur le pays de la fermeté du Souverain.

Ce fut ce plan de la Cour Impériale, qui acheva de gâter toutes fes affaires; & à cet égard on peut dire que la prife de Magdebourg lui fut plus funefte qu'avantageufe; puifque, fi d'un côté elle abattit les efprits, de l'autre elle enfla le cœur à un point, qu'on agit comme fi l'on n'eût plus eu aucun revers à craindre, & ce fut ce qui jetta les foibles dans un defefpoir qui leur tint lieu de courage, qui força enfin l'Electeur de Saxe à fe jetter dans les bras du Roi de Suéde, le Landgrave de Heffe à hâter fon traité avec ce Héros, & plufieurs autres Etats de l'Empire à prendre le même parti.

En effet l'Electeur de Saxe, voyant avec quelle hauteur, quelle tyrannie on traitoit fes alliés, jugea bien que fon tour viendroit, & n'étoit même pas

loin. C'eſt pourquoi, il convoqua pour le 12. de Juin les Etats de ſon Pays à Dreſde, pour conſulter avec eux ſur les moyens de défenſe dans le danger qui les menaçoit. Nous verrons tout cela ailleurs plus en détail. Revenons au Roi de Suéde. Ce Monarque, après avoir pris poſſeſſion de Spandau en perſonne, ſe rendit à Stettin, où il étoit attendu par des Ambaſſadeurs Moſcovites, qui venoient le féliciter ſur ſes victoires, au nom du Czar leur Maître, renouveller les traités de Paix entre la Moſcovie & la Suéde, & lui offrir un Corps de troupes Moſcovites pour l'aider dans ſes deſſeins. Le Roi donna audience aux Ambaſſadeurs, & les expédia le plus promtement qu'il lui fut poſſible. Les traités de paix fûrent renouvellés, & Guſtave pria les Ambaſſadeurs de remercier de ſa part ſon bon ami le Czar de l'offre d'un Corps de ſes troupes. Enſuite il leur fit diſtribuer des préſens convenables, & les renvoya très ſatisfaits. Tout rioit à ce Héros, la démarche des Moſcovites étoit des plus favorables pour lui; ſon traité avec l'Electeur de Brandebourg le mettoit en état de pouſſer ſa pointe; la fierté infléxible de Ferdinand,

ses procédés violens, la dureté de ses Généraux lui préparoient de nouveaux alliés.

Dans ces entrefaites, il reçut l'agréable nouvelle de la prise de Greiffswald ou Griphswalde, le seul poste que les Impériaux occupassent encore en Poméranie.

Griphswalde est une Ville un peu moins grande que Stettin, sur les côtes de la Mer Baltique, vis-à-vis de l'île de Rugen, à un demi-mille de la Mer, & sur un lac qui y communique, & forme une espece de port près de la Ville, qui peut recevoir par eau toute sorte de Marchandises au moyen de ce lac, qui néanmoins n'est navigable que pour des barques, ou des Vaisseaux legers.

Il y a à Griphswalde une Université, érigée en 1456. par le Duc Wartislau IX.

La Ville est dans une plaine rase, fermée de prairies & de marais. Le Colonel Perusi, qui y commandoit la Garnison Impériale, n'avoit jamais voulu se rendre, quoiqu'il n'eût aucune esperance de secours, & que tout le Pays fût soumis aux Suédois : de manière qu'il se trouvoit isolé au fond de la Poméranie,

méranie, fans aucune communication avec l'armée Impériale.

Il avoit defarmé les Habitans, & les avoit fait travailler de force aux fortifications, faifant abattre les maifons, qui gênoient les nouveaux ouvrages qu'il faifoit conftruire. La place, déja forte par fa fituation, fut rendue très formidable par ces nouveaux ouvrages. Le Roi de Suéde avoit chargé le Général Achatius Todt de l'affiéger; &, tandis que ce Monarque forçoit l'Electeur de Brandebourg à un traité également avantageux à l'un & à l'autre, Todt s'avançoit pour affiéger Griphswald.

Le 11. de Juin fur les 6. à 7. heures du matin, quelques Cavaliers Suédois fe firent voir devant la porte de Steinbeck, dans le deffein d'enlever le bétail que les Impériaux faifoient paître ordinairement dans les prairies, dont tout ce côté eft rempli. Mais n'y ayant rien trouvé, ils tirèrent leurs piftolets en l'air, ce qui donna l'allarme dans la Ville. Soudain on fonna le boutefelle. La Cavalerie monta à Cheval, & fortit en trois pelotons, l'un conduit par Perufis même, l'autre par fon Lieutenant-

de Roi, & le troisiéme par un Chevalier de l'Ordre Teutonique. A peine, fûrent ils à une portée de fusil hors de la Ville, qu'ils découvrîrent trois Escadrons Suédois. On conseilla alors à Perusi de rentrer dans la place, & c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire de mieux, pour réparer l'imprudence qu'il avoit eue d'en sortir: mais il voulut faire le brave à contre-tems, & pousser ces trois Escadrons Suédois. Ses Cavaliers qui n'étoient la plûpart que des Croates, ne soutînrent pas le choc des Suédois, & fûrent d'abord mis en déroute. La plûpart se sauvèrent au travers des marais, où les Suédois en massacrèrent un bon nombre, le reste gagna le grand chemin & échapa. Perusi avec le Chevalier Teutonique se sauvoient des derniers; mais, les Suédois leur ayant coupé la retraite, ils se vîrent envelopés: on fit sur eux une décharge à brûle pourpoint, dont le Chevalier fut tué sur la place. Perusi, qui étoit armé ne fut pas même blessé des coups qui portèrent au corps: mais on on lui tira plusieurs coups de pistolet à la tête, qui l'étendîrent sur le carreau. Les Suédois lui ôtèrent une fort belle

chaîne d'or, qu'il avoit autour du cou, au bout de laquelle pendoit un portrait enrichi de pierreries.

Une heure ou deux après cette affaire, Todt arriva avec son corps d'armée devant la Ville, & fit sommer l'Officier qui y commandoit à la place de Perusi, lequel répondit qu'il vouloit se défendre. Surquoi la tranchée fut ouverte fort près de la Ville, & les batteries dressées dès le même jour, malgré le feu des assiégeans.

Le 13. les Impériaux firent une vigoureuse sortie, qui coûta beaucoup de monde de part & d'autre. L'Infanterie Suédoise fut mise un peu en désordre, & auroit été taillée en piéces, sans que la Cavalerie vint fort à propos à son secours, & rétablit le combat. Les Impériaux poussés à leur tour, fûrent rechassés dans la Ville; & deux jours après ils battîrent la chamade. La capitulation portoit qu'ils sortiroient le 16. entre cinq & six heures du matin, avec armes & bagages, mais sans canon & sans bruit, & qu'il leur seroit donné une escorte jusqu'à Loitz, d'où ils se rendroient à Rostock. Mais ils observèrent mal ce dernier article, & prîrent la route de Havelsberg. Todt,

qui en fut averti à tems, envoya aprés eux le Colonel Hall, qui les surprit dans la Prignitz, tailla leur Cavalerie en piéces, & empêcha que l'Infanterie ne fut massacrées. Celle-ci au nombre de quinze cens hommes fut desarmée, & la plus grande partie prit parti parmi les Suédois, le reste fut fait prisonnier.

Le Roi étoit parti de Stettin avec un nouveau train d'artillerie, & beaucoup de munitions, pour hâter la prise de Griphswalde; mais il apprit en chemin que la place étoit prise: ce qui lui fit d'autant plus de plaisir, que c'étoit la meilleure forteresse de toute la Poméranie, qui auroit pu faire une longue résistance; le rempart ayant vingt-quatre pieds d'épaisseur, flanqué de bons bastions, avec un double fossé plein d'eau; la contrescarpe toute neuve, bien fraisée & palissadée: & la Ville si bien pourvue que la Garnison auroit pu vivre encore quatre mois de ses magazins. Mais la joie du Roi de Suéde n'égala pas celle des Habitans du Duché de Poméranie, qui se voyoient enfin délivrés des plus incommodes de tous les Hôtes, d'amis plus cruels, plus tyranniques que l'ennemi le plus implacable. Aussi ces pauvres peuples se li-

vrèrent-ils aux plus vifs transports d'allégresse; mais d'une allégresse vraiment Chrétienne. Des Jeûnes, des Aumônes, des Priéres publiques, des actions de grace, & des *Te Deum* chantés avec apparat. La même chose fut pratiquée en Suéde, & surtout à Stockholm. Quarante-six Drapeaux, pris jusques-là sur les Impériaux, fûrent arborés au haut des tours. Le peuple accourut en foule aux Eglises, pénétré des sentimens de pieté, & de reconnoissance, pour tant & de si heureux succès, & surtout de ce qu'il avoit plu à Dieu de conserver le Roi, que chaque Famille regardoit comme son Père.

Gustave-Adolphe, n'ayant plus rien à craindre pour la Poméranie, n'y laissa précisément qu'autant de troupes, qu'il étoit nécessaire, & résolut de pénétrer dans la Basse-Saxe, pour aller chercher le Comte de Tilly. Le rendez-vous de son armée fut à Brandebourg, que ce Prince faisoit fortifier avec soin.

Tilly n'avoit laissé dans le Duché de Magdebourg, que quelques milliers d'hommes, sous le commandement du Feld-Maréchal Comte de Pappenheim; outre la Garnison qu'il avoit laissée

à Magdebourg, afin d'être toûjours maître des passages sur l'Elbé.

Treize Cornettes de Cavalerie Suédoise, étant arrivées à Ratenau, enlevèrent tous les vivres aux environs, & poussèrent jusqu'au Cloître de Jéricho, près de Tangermunde, d'où ils enlevèrent tout le bétail, tout le grain, toutes les farines, & tous les fourages qu'ils pûrent trouver.

Baudissin, le Comte d'Ortembourg, & le Colonel Hallen, passèrent l'Elbe à Tangermunde avec leur troupe, surprîrent divers petits corps d'Impériaux, de même que la petite Ville de Bourg, pas loin de Magdebourg, firent beaucoup de prisonniers de tout rang, & s'étant fort échaufés dans ces courses par un tems de sécheresse, tel qu'on n'en avoit pas vu de mémoire d'homme en Allemagne, ils se baignèrent dans l'Elbe au sortir de table, après avoir bu copieusement, ce qui leur causa à tous les deux une maladie mortelle. Baudissin en échappa, non sans beaucoup de peine, & recouvra enfin sa prémière santé; mais il en coûta la vie au Comte d'Ortembourg, quelque soin que l'on prît pour la lui conserver. Il mourut à Berlin, fort regreté du Roi & de tou-

te la Cour de Brandebourg. Ce Comte étoit d'une ancienne Famille d'Allemagne, divisée en deux branches principales, dont l'une étoit Catholique, & l'autre Protestante. Il y avoit au tems dont nous parlons un Comte d'Ortenbourg à Vienne, qui étoit un des principaux Ministres de l'Empereur. On devine bien que celui-ci n'étoit pas Protestant. Le Comte d'Ortenbourg, qui mourut pour s'être baigné dans l'Elbe, étoit un Officier du premier mérite, tant pour la valeur, que pour la conduite & la capacité militaire. Il étoit alors à la fleur de son âge.

Pappenheim, enragé des avantages que les Suédois venoient de remporter sur ses postes avancés, résolut de s'en vanger, & voulut surprendre le Rheingrave Othon-Louïs; mais il s'en trouva mal, & il fut repoussé avec beaucoup de perte. Le Rheingrave lui fit deux cens prisonniers, dont huit Officiers, & le mena battant jusqu'aux portes de Magdebourg. La Garnison prit l'allarme, & courut border le rempart croyant qu'on alloit l'attaquer. Au reste, cette Garnison logeoit dans des baraques, n'y ayant point de maison,

& la Ville ressembloit plûtôt à un camp retranché qu'à une Ville.

Tandis que cela se passoit sur l'Elbe, les Impériaux rassemblés en Silésie, sous la conduite de Teuffenbach ou Tieffenbach, faisoient des mouvemens du côté de l'Oder. Ils formèrent une entreprise sur Crossen, qui leur réussit mal; car, ayant gagné quelques traîtres, qui devoient dans la nuit mettre le feu à divers quartiers de la Ville à une certaine heure, le complot fut découvert, & les incendiaires punis de mort. Ce coup ayant manqué, les Impériaux se jettèrent dans le Marquisat de Lusace, & y mîrent tout à feu & à sang. L'Electeur de Saxe, à qui cette Province avoit été hypothéquée par l'Empereur, pour sûreté des sommes qu'il prétendoit avoir employées pour le service de Sa Majesté Impériale, ressentit fort ces hostilités, ou plûtôt ses barbaries, & s'en plaignit amérement; mais on eut peu d'égards à ses plaintes, & ce fut un nouveau sujet de mécontentement, auquel se joignîrent bien d'autres plus sensibles encore, dont nous parlerons ci-après.

Le Comte de Tilly, ayant pourvu, comme nous venons de voir, à la gar-

de de Magdebourg, partit le troisième de Juin des environs de cette Ville, dont il n'existoit plus que les remparts, & prit sa route vers la Thuringe, pour aller achever de desarmer tous les Etats Protestans, qui avoient fait des levées en conséquence des résolutions prises à l'Assemblée de Leipzig. En traversant les montagnes de Hartz, il perdit beaucoup de Soldats. Les Habitans de ces montagnes, gens féroces, & irrités d'ailleurs contre les Impériaux, en massacrèrent un grand nombre dans les défilés, & ne firent quartier à aucun traîneur, ou marodeur De sorte que l'escorte d'un convoi de munitions, qui lui venoit de Wolffenbutel, passant par les mêmes chemins crut, en voyant tant de corps morts, qu'il y avoit eu une Bataille. Nous avons vu dernièrement un Corps de troupes Françoises, faire exactement la même route que Tilly, sans avoir le moindre démêlé avec les Paysans du Hartz, par une suite de la bonne discipline. Pour les Impériaux, ils n'eûrent pas plûtôt mis le pied en Thuringe, qu'ils s'y comportèrent comme une bande de Voleurs (1), particuliè-

(1) Kevenh. p. 1839.

rement dans le Pays de Weymar, & de Schwartzbourg, ravageant toute la Campagne, & même les Villes. Ils pillèrent Franckenhausen ; &, après en avoir tout emporté, ils y mîrent le feu. Ils forcèrent le Château de la Comtesse Douairière de Gleich, pillèrent jusqu'au linge & aux habits de cette Dame : lui ôtérent à elle-même un Colier de Perles qu'elle avoit au cou, ses bracelets & ses bagues. En un mot, ils réduisirent toute cette contrée en solitude, gâtèrent tous les fruits de la terre, coupèrent les arbres par plaisir, & jettèrent les Habitans dans la dernière misère.

Tant de crimes, tant de fureurs, le sang même de tant d'innocentes victimes égorgées à Mantoue & à Magdebourg, annonçoient quelque desastre, quelque revers à une tyrannie qui ne connoissoit point de bornes. C'est ainsi que de nos jours le carnage, & les incendies de Chamb, de Braunau, de Wilshofen, de Landau, de Deckendorff, & des environs de Gênes ; les cruautés des Mentzel, des Trenck, des Franchini, ont été punies par des défaites éclatantes, & par des pertes sensibles. Jusqu'à ce qu'enfin l'on a ouvert les yeux, & mis le frein de la discipli-

ne à ce Croate féroce, à ce Hongrois naturellement pillard. Ce ne sont plus actuellement les mêmes hommes.

Ce fut sous les yeux de Tilly même que les Soldats Impériaux pillèrent, & brûlèrent Franckenhausen. Ce Général campoit alors entre cette Ville & Artern. Après avoir donné-là tout le tems à son armée d'exercer ses fureurs, & de se reposer, il se remit en marche, & vint camper près d'Erfurth, Capitale de la Thuringe. Aussitôt il envoya sommer le Magistrat de recevoir Garnison Impériale. Le but de ce Général (1), en faisant cette démarche, étoit prémièrement, si on lui accordoit sa demande de bon gré, de priver les Princes de Saxe de leur droit de protection sur Erfurth; de forcer les Ducs de Gotha & de Weymar à se soumettre comme *des Esclaves*, eux, leurs sujets & leur Pays: sans compter que la Ville d'Erfurth devenoit une bonne place d'armes pour les Impériaux, d'où ils pouvoient commander à tous les Pays des environs, depuis Leipzig jusqu'à Francfort sur le Meyn, & dans tous les cercles de Franconie & du Haut-Rhin.

(1) Suivant le même Kevenh. p. 1840.

Secondement, au cas qu'il falut s'en ouvrir l'entrée par la force, il y avoit deux avantages à considérer, l'acquisition de toutes les richesses qui étoient dans la Ville, & la nécessité où l'on reduiroit la Maison de Saxe, dont l'alliance étoit absolument nécessaire à l'Empereur, pour la continuation de la guerre.

Enfin en occupant Erfurth, on rassûroit les Evêchés & autres Etats Catholiques de Franconie: on se trouvoit en Etat de donner la Loi aux Villes Impériales, & à la Noblesse libre de ce Cercle. Au lieu que, si l'on donnoit le tems à la Maison de Saxe, ou à celle de Hesse, ou à d'autres Etats Protestans armés de s'emparer de cette Ville, l'armée Impériale se trouveroit à l'étroit, les passages lui seroient coupés, les Evêchés de Bamberg, Wurtzbourg, &c. en grand danger: inconvéniens qu'on ne pouvoit mieux éviter qu'en occupant Erfurth.

Malgré la solidité de ces considérations, Tilly ne mit point Garnison dans Erfurth, il tourna ses vues du côté de la Hesse, résolu d'accabler le Landgrave avant qu'il pût être sécouru, & se contenta d'une grosse somme d'argent,

que la Ville d'Erfurth lui paya volontiers, pour s'exemter de recevoir Garnison Impériale. D'Erfurth Tilly vint camper à Mulhausen, & prit son quartier dans cette Ville, exigeant de l'argent & des vivres de tous côtés.

Ce fut du camp de Mulhausen, que Tilly envoya un Officier de rang au Landgrave de Hesse, pour lui signifier.

1°. „ Qu'il eût à recevoir dans son
„ Landgraviat cinq Régimens, tant Im-
„ périaux que de la Ligue.

2°. „ Qu'il licenciât toutes les nou-
„ velles levées qu'il avoit faites, & les
„ livrât aux Commissaires de l'Empe-
„ reur.

3°. „ Qu'il reçut Garnison Impéria-
„ le dans sa Résidence de Cassel, &
„ dans sa Forteresse de Ziegenhayn.

4°. „ Qu'il se déclarât ami, ou en-
„ nemi.

5°. „ Qu'il payât des contributions
„ pour la solde de l'armée Impériale,
„ & lui fournît des vivres & des mu-
„ nitions.

A cela le Landgrave répondit hardiment; qu'il n'étoit ni ami, ni ennemi; qu'il n'étoit rien moins que disposé à recevoir des troupes étrangères

dans ſes places, beaucoup moins encore dans ſa Réſidence; qu'il ſe garderoit bien de licencier ſes troupes, & de les donner à d'autres, en ayant beſoin pour lui-même; que d'ailleurs c'étoient de nouveaux Soldats, qui ne ſe comporteroient pas bien avec les vieux rêtres de l'Empereur & de la Ligue, & qu'infalliblement on en viendroit à des coups, s'ils ſe trouvoient enſemble: que, ſi l'on en venoit avec lui à des voies de fait, il ſe défendroit de ſon mieux: qu'à l'égard des contributions pour la ſolde des troupes Impériales & de la Ligue, ainſi que pour les vivres & les munitions, le meilleur Conſeil, que lui Landgrave de Heſſe pût donner au Comte de Tilly, c'étoit de mener ſon armée à Munich, où il y avoit bonne proviſion de tout cela; au lieu qu'il pourroit rencontrer dans la Heſſe ce qu'il n'y cherchoit pas. Il y avoit dans cette réponſe un air d'ironie, qui marquoit beaucoup de courage & d'aſſûrance, & qui ſembloit annoncer en même tems qu'elle n'étoit pas faite pour être rapportée à la Lettre.

L'Officier pria le Landgrave de lui donner cette réponſe par écrit, à quoi ce Prince, ayant conſenti ſans peine,

Tilly en fut si irrité, qu'il jura qu'il feroit aux Villes du Landgrave pis qu'il n'avoit fait à Magdebourg, & qu'il rendroit la Hesse plus solitaire & plus sauvage qu'un désert.

Pour commencer cette exécution, il détacha Cratz avec six Compagnies d'Infanterie, avec ordre d'occuper Schmalkalde & Vach. Colloredo eut ordre de marcher à Saltzungen, & à Creutzbourg sur les Frontières de Hesse. Les Peuples à sept ou huit lieuës à la ronde, éffrayés des menaces de Tilly, & encore plus de tant d'exemples de cruauté de sa part & de celle de ses troupes, abandonnèrent les Villes & les Villages aux environs de la Verra, & se retirèrent plus avant dans le pays, emportant avec eux tous leurs vivres & leurs meilleurs effets. Il y eut diverses escarmouches entre les Impériaux & les Hessois, où l'avantage fut, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Tilly seroit entré avec toutes ses forces dans la Hesse, & y auroit probablement laissé de terribles traces de sa vengeance, si la désertion des habitans ne l'avoit embarassé pour les vivres. Tandis qu'il prenoit des mesures pour s'en procurer d'ailleurs, il apprit des nouvelles du Roi de Suéde,

qui l'obligèrent malgré lui à porter ses pas ailleurs.

Ce fut dans ce tems-là qu'arriva à Hildesheim (1) une avanture, dont la plûpart des Historiens Allemands & Suédois ont fait mention, & que nous rapporterons d'après eux, laissant au lecteur de croire ce qu'il voudra, touchant les conséquences qu'on tira dans le tems.

On raconte que les Jésuites de Hildesheim (2), faisant représenter par leurs Ecoliers une Comédie, dont le Roi de Suéde & le Comte de Tilly étoient les principaux personnages, les deux Acteurs parûrent à cheval sur le théâtre, armés de bons pistolets à l'arçon, bien chargés, mais seulement à poudre. Là se rencontrant l'un l'autre, celui qui jouoit le rôle de Tilly commença à réciter les vers préparés contre le faux Roi de Suéde, où il lui reprochoit d'être entré à main armée dans l'Empire sans aucun sujet; le tout accompagné d'injures & de sarcasmes, &

(1) Chemnitz T. I. *p.* 213. Paulini Gothi Hist. Arctoa *p.* 394. Theatrum Europæum ad h. an. *p.* 412.
(2) Kevenh. *p.* 1842.

& qui occasionnant entr'eux une querelle, ils mettent tous les deux le pistolet à la main ; mais celui qui étoit le Roi de Suéde, ayant été plus promt & plus preste que celui qui jouoit le Comte de Tilly, lui tira son pistolet dans la physionomie, & de si près qu'il lui fracassa les machoires, & lui brûla les yeux, de manière qu'il tomba de cheval & fut emporté à demi-mort : ce qui causa une grande rumeur, & changea la scène de comique en tragique.

Plusieurs regardèrent cette avanture comme un présage sinistre pour le Comte Tilly.

Ce fut ainsi qu'on vit autrefois à Rome durant les divisions d'Auguste & de Marc-Antoine (1), les jeunes garçons de cette Capitale du Monde se diviser en deux grandes troupes, dont l'une représentoit l'armée d'Auguste, l'autre celle de Marc-Antoine, se livrer bataille, & le parti du premier victorieux de l'autre : ce qui fut aussi regardé comme un présage de la fameuse bataille, qui décida de l'Empire du Monde, & éleva la fortune du jeune César sur les débris de celle de son concurrent.

(1) Dion. Cassius.

Gustave-Adolphe, ayant rassemblé son armée à Brandebourg, partit de-là le 28. de Juin avec mille Mousquetaires & toute sa Cavalerie, & arriva le soir dans un Village nommé Forgo, où il logea. Le lendemain il vint prendre son quartier au Couvent de Jericho, d'où il alla reconnoître jusqu'au pont de Magdebourg. A son approche Pappenheim, qui campoit à Buch avec quatorze Cornettes de Cavalerie & quelque peu d'Infanterie, se jetta dans cette place, ne se sentant pas assez fort pour faire tête à ce Prince. Gustave ayant examiné tout ce qui avoit été l'objet de sa marche, retourna à Jericho, & le 30. au soir il fit passer l'Elbe à un détachement, pour tâcher de s'emparer de Tangermunde & du Château, où il y avoit Garnison Impériale d'environ cent hommes.

Le détachement Suédois passa le fleuve en grand silence, surprit la garde des ennemis sur le bord dans des bateaux, la tailla en piéces, sans qu'il s'en sauvât que quelques Soldats, qui vinrent jetter l'allarme dans la Ville, que la Garnison abandonna pour se jetter dans le Château. Tangermunde est une Ville médiocre située sur le bord de l'Elbe,

à l'endroit où le Tanger se jette dans ce fleuve, d'où lui est venu le nom de Tangermunde, qui signifie *embouchûre du Tanger.* Elle est dans un terrain considérablement élevé; ce qui n'empêcha pas que le détachement Suédois n'arrivât dans la Ville presqu'en même tems que les fuyards, & dans le moment que la Garnison se sauvoit dans le Château où les Suédois la poursuivirent; &, y ayant voulu entrer pele-mêle, leur Commandant, qui étoit un Lieutenant, fut blessé mortellement. Ce fut alors qu'on vit que cet esprit d'intrépidité de Gustave avoit passé dans l'âme de tous ceux qui le servoient (1). Ces braves Soldats, se voyant sans Chef, & ne voulant pas se retirer sans avoir assûré la prise de ce Château à leur Maître, décidèrent que les Bas-Officiers tireroient au sort à qui prendroit le commandement. La fortune se déclara pour un Caporal, qui se montra digne de cette faveur. En effet, il fit aussitôt appliquer le petard à la porte; &, avant qu'il jouât, il distribua son monde pour former deux fausses attaques, tandis qu'il commanderoit la véritable. La porte ayant

(1) Kevenh. p. 1847.

été mise en piéces, le Caporal attaqua avec tant de furie, qu'il pénétra dans le Château sans autre perte que de cinq hommes blessés.

Soixante Impériaux fûrent assommés dans la prémière chaleur, le reste demanda quartier, & l'obtint de ce brave Caporal, qui leur fit néanmoins entendre, que cette grace ne pouvoit leur servir, qu'autant qu'il plairoit au Roi de la confirmer.

Gustave s'empara de diverses Villes de la vieille Marche de Brandebourg, telles que Stendal, Arnbourg, Werben &c. Il fit rassembler tous les bateaux qu'on put trouver le long de l'Elbe jusqu'à Magdebourg, & fit jetter un pont sur le fleuve avec une bonne redoute pour le couvrir. Le 3. de Juillet il passa l'Elbe sur ce nouveau pont, avec toute son armée & sa nombreuse artillerie, & vint camper sous Tangermunde. Il entra à cheval dans la Ville, & de-là dans le Château. Ce fut là qu'on lui présenta les prisonniers Impériaux faits à Tangermunde, & en diverses autres Villes de la vieille Marche. Dès-que ces malheureux vîrent le Roi, ils se jettèrent à genoux, joignant les mains, & demandant quartier. Gusta-

ve les regardant d'un air févère ; *Levez-vous*, leur dit-il (1), *cet hommage n'eſt pas pour un mortel, & je ne ſuis point un Dieu. Proſternez-vous devant l'Etre ſuprême, & rendez-lui grace de la vie que je Vous accorde. Vous avez agi en brigands dans le pays ; Vous ne faites point de quartier à mes Suédois quand Vous êtes les plus forts, Vous les traitez plus cruellement que ne ſauroient faire les Turcs. Vous meritez ſans doute la mort ; mais je Vous fais grâce : allez, vivez, & louez Dieu de ma bonté.* La plûpart touchés de la bonté de ce grand Roi, prîrent parti dans ſes troupes. Il lui vint auſſi une quantité conſidérable de recrues du Duché de Magdebourg, & des déſerteurs du Corps de Pappenheim, qui accouroient pour ſervir ſous ſes drapeaux.

Le Roi, ayant appris que Tilly marchoit à lui, réſolut de prendre une autre poſition ; &, allant reconnoître en perſonne, il trouva le poſte de Werben ſi (2) avantageux, qu'il ne put s'empêcher de dire, qu'il étoit étonné que Tilly, & tant d'autres habiles Gé-

(1) Kevenh. *p.* 1848.

(2) Johan. Aug. à Werdenhagen de Reb. Hans. c. 7. p. 234.

néraux, n'eussent pas songé à fortifier un poste si commode, & si facile à fortifier de manière à ne pas craindre d'être forcé. En effet Werben est une Ville médiocre de la vieille Marche de Brandebourg, au confluent du Havel & de l'Elbe, justement à l'extrémité de l'angle que forment ces deux rivières en se rencontrant; de sorte qu'elle est fortifiée par la nature, se trouvant au milieu d'un arc, que forme l'Elbe en serpentant: outre que, par le moyen de ces deux rivières, il est facile de tirer des vivres de tout le pays des environs; pays gras & abondant surtout en grains & fourages: deux articles importans pour la subsistance d'une armée.

Ce fut dans les environs de Werben, que l'Empereur Henri I. remporta une grande victoire sur les Vendales; & ce Prince y fit bâtir un Château qu'il nomma *Sigbourg Château de la Victoire*, en mémoire de cet événement: Il prit même une telle affection pour ce lieu à cause de sa belle situation, qu'il y faisoit en Eté son séjour ordinaire.

Un peu au-dessous de l'embouchûre du Havel, & presque vis-à-vis de Werben, est la Ville de Havelsberg autrefois Evêché. Le Roi de Dannemarck

l'avoit fait fortifier dans son expédition d'Allemagne; mais en 1627. les Impériaux en chassèrent la Garnison Danoise, & en demeurèrent les maîtres, s'y fortifiant autant qu'il leur étoit possible. Il n'étoit pas naturel que Gustave les laissât dans cette place, dès qu'il étoit déterminé à asseoir son camp à Werben. Aussi donna-t-il ordre à Banner d'assiéger cette place.

Banner se présenta devant Havelsberg le 9. de Juin entre trois & quatre heures du matin. Les Impériaux, qui étoient sur la Colline d'où la Ville tire le nom de *Berg*, se trouvèrent surpris. Ils mirent le feu aux chaumines des pêcheurs, & se retirèrent promtement dans la Ville, d'où ils firent grand feu sur les Suédois, sans leur causer aucun dommage. Pendant que Banner faisoit attacher le pétard à la porte près de l'Eglise Cathédrale, il avoit envoyé le Colonel Winckel avec un détachement pour se saisir des barques, qui étoient sur le Havel, & tâcher de pénétrer dans la Ville par la rivière qui en baigne les murs, & dont un bras la traverse. Winckel exécuta parfaitement ses ordres, & pénétra dans la Ville

avant son Général, tailla en piéces tout ce qu'il trouva sous les armes. Une partie de la Garnison déconcertée jetta les siennes, se sauva dans le cimétiere de la Cathédrale & demanda quartier, ce qui lui fut accordé. Ils fûrent tous faits prisonniers au nombre de 440.

Après cette conquête le Roi établit son camp près de Werben, & fit travailler à une espece de fort, ou de grande redoute, qui fut depuis prise & reprise maintes fois durant cette longue guerre.

Tilly pressé par Pappenheim, qui lui envoyoit exprès sur exprès pour lui demander du secours, craignant à tout moment d'être enlevé par les Suédois, qui se trouvoient si près de lui, avançoit à grandes journées, publiant qu'il alloit livrer Bataille au Roi de Suéde en rase campagne, avant qu'il pût se retrancher.

Il marcha sans s'arrêter jusqu'à Ascherfleben. Les Hessois, profitant de son éloignement, se saisirent de tous les postes qu'il avoit occupés en Thuringe; & en égorgèrent les petites Garnisons qu'il y avoit laissées. Le Landgrave continua ses levées avec plus de facili-

té

té que jamais, & augmenta ſes troupes. On célébra à Caſſel un jour de jeûne & d'action de graces, en conſéquence du départ des Impériaux, lequel cauſoit autant de ſatisfaction aux ſujets du Landgrave, que leur approche & leurs menaces leur avoient cauſé de frayeur & d'angoiſſes.

Le Comte de Tilly leva ſon camp d'auprès Aſcherſleben le 15. de Juillet, & marcha ſur Magdebourg, étant venu camper le 17. à Wolmerſtædt.

Guſtave-Adolphe avoit l'œil ſur ce mouvement du Général ennemi; &, ayant été averti que ſa Cavalerie ſe répandoit dans les Villages fort en avant du camp, il penſa que cette Cavalerie, fatiguée d'une longue marche, ne ſeroit peut-être pas trop ſur ſes gardes: tandis que la ſienne, fraîche, & bien remiſe de ſes fatigues, pourroit ſe porter rapidement à une diſtance conſidérable. Sur cela, il forma le deſſein d'entreprendre ſur cette Cavalerie, eſperant qu'il pourroit peut-être jetter le déſordre dans tout le reſte de l'armée ennemie.

Suivant ce projet, il commanda à un certain nombre d'Eſcadrons, tant de Cuiraſſiers que de Dragons, de ſe ren-

dre à Arnsberg dans la Vieille Marche, & partit du camp de Werden pour se mettre à leur tête.

La nuit du 16. au 17. le Roi s'avança jusqu'à une Village derrière Tangermunde, nommé *Belgen* ou *Beldingen*, où il passa tout le 17. qui étoit un Dimanche, dans des exercices de piété. Le même jour, il avoit envoyé quelques partis en Campagne, qui ramenèrent cinq à six prisonniers. Il apprit d'eux que la Cavalerie Impériale n'étoit qu'à quatre milles de-là, & ne croyoit pas avoir rien à craindre des Suédois, qu'on supposoit éviter le combat, & occupés à se retrancher.

Le soir, le Roi envoya en parti le Major du Régiment d'Ortenbourg, & le chargea de s'approcher des ennemis autant qu'il pourroit, d'enlever quelques prisonniers, & de s'en revenir sans bruit. Le Major revint en effet rapporter au Roi, que les Régimens de Montecuculi, de Pappenheim, de Coronini, & de Holck, n'étoient qu'à deux milles de-là, dans les Villages de Borgstall ou Bourgstall, & d'Angern, ce qui fut confirmé par quelques marodeurs qu'il avoit pris. Sur cela, le Roi partit comme un éclair, & étant arrivé

à la vue des Villages en question, il partagea sa troupe en trois corps, dont il donna l'un à commander au Rhingrave Othon-Louïs, le second à Baudissin, & se mit à la tête du troisiéme, pour soutenir les deux attaques, & porter du secours où il seroit nécessaire. Le Roi avoit devant lui un Village, nommé Reindorff, qui se trouvoit entre les deux autres. Il jugea à propos de l'occuper, pour prendre les deux autres en flanc & à revers, ne croyant pas qu'il y eut personne dans ce Village. Mais il fut fort étonné de voir, malgré la nuit qui commençoit à tomber, qu'il y avoit une troupe en Bataille en avant du Village; c'étoit le Régiment de Cuirassiers de Bernstein, commandé par le Colonel de ce nom, Capitaine des Archers de la garde du Roi de Hongrie.

Gustave, quoiqu'il n'eût pas plus de trois cens, tant Cavaliers que Dragons avec lui, s'ébranla pour attaquer ce Régiment, qui fit d'abord une décharge de loin, qui ne fit mal à personne, & faisant un caracol se retira derrière le Village, malgré les priéres & les exhortations de son Colonel, qui fit en cette occasion tout ce qu'on pouvoit

attendre d'un vaillant homme: Le Roi ayant crié à ses gens de charger, le Régiment de Bernstein fut culbuté; & un jeune Comte de Collovrath ou Kollobrat, fut tué dans cette prémière charge: le Colonel, s'éforçant toûjours de rallier ses gens, & de les ramener à la charge, eut le même sort. Le Roi se livra lui-même si fort à son ardeur guerrière, qu'il fut en danger de périr, étant trouvé engagé au milieu des ennemis, qui l'auroient tué sans le connoître, si Harald Stacke (1), qui fut depuis Sénateur du Royaume, ne l'avoit sécouru à propos, & mis en fuite ceux des ennemis, qui commençoient à l'entourer. Enfin, le Régiment de Bernstein fut taillé en piéces, la nuit en sauva une partie. Il perdit tous ses bagages, & beaucoup de chevaux, dont les Cavaliers avoient été renversés, ou dans la fuite, ou dans la charge.

Le Roi voyant que ses gens se jet-

(1) C'est M. Giœrwell qui a tiré cette anecdote de l'oubli, où tous les Historiens l'avoient laissée. On la trouve dans sa Bibliothèque Suédoise (*Swenska Bibliotheket*) Tom. III. Ouvrage tout nouveau, qui nous fournira encore quelques autres particularités touchant notre Héros.

toient sur le bagage, & se debandoient pour piller, fit mettre le feu au Village pour détruire l'objet de leur cupidité, & empêcher la confusion & le désordre, sachant que Tilly n'étoit pas assez éloigné pour n'en pouvoir pas tirer avantage, s'il étoit venu fondre sur eux, dans le tems qu'ils auroient été occupés à piller.

Les deux autres attaques réussirent aussi à souhait : Baudissin culbuta les Régimens de Pappenheim & de Montecuculi, dans le Village de Bourgstall. Ces deux Régimens eûrent à peine le tems de monter à cheval, & n'eûrent pas celui de se former. Tout s'enfuit à vauderoute. Le Rhingrave trouva plus de résistance. Holk étoit à la tête de son Régiment, & de celui de Coronini. Il se défendit comme un lion. Ce ne fut qu'à la troisiéme charge qu'il fut rompu, & obligé de faire retraite, après avoir perdu deux Etendarts. Ce fut dans cette derniére charge que fut blessé le jeune Prince Palatin de Lautereck (1), lequel mourut quelques jours

(1) M. Harte dit, T. I. p. 340. que ce Prince fut tué sur la place, & qu'il étoit Fils d'une Sœur de Gustave-Adolphe. Il est certain au contraire, qu'il reçut encore deux ou trois

après de sa blessure à Werben, extrémement regreté du Roi, & de tous les Officiers généraux, qui avoient conçu les plus grandes esperances à son sujet.

Quoique dans l'incendie des Villages beaucoup de chariots chargés de bagages eûssent été brûlés, les Suédois ne laissèrent pas de faire un butin considérable. Il y eut un simple Cavalier, qui attrapa deux mille ducats. On trouva beaucoup de ducats, de roses-nobles, de pistoles, de quadruples, restés du pillage de Magdebourg; outre une quantité considérable de bouteilles remplies de piéces de monnoie rare, de pierreries & de toute sorte de joyaux de prix.

Du côté des Impériaux, il y eut trois cens hommes de tués sur la place, & un grand nombre de prisonniers, qui prirent presque tous parti dans les troupes Suédoises: sans la nuit il ne seroit peut-être pas échapé cent hommes de ces cinq Régimens de Cuirassiers Im-

jours. Il ne l'est pas moins, qu'aucune des deux Sœurs du Roi de Suéde n'avoit Epousé le Pére de ce jeune Prince, qui étoit Fils de Marie-Elisabeth, Fille de Jean Comte de Palatin des Deux-Ponts, & de George Gustave de la branche de Lautereck, de la Maison Palatine.

périaux. Mais le Roi ne jugea pas à propos de les faire poursuivre bien loin, pour ne pas s'exposer à un revers de fortune. Cependant deux Régimens, l'un Courlandois, l'autre Suédois poussèrent jusqu'assez près de Wolmerstædt, où campoit toute l'armée de Tilly, que le Roi croyoit qui s'avanceroit sur le champ, pour prendre sa révanche; mais il ne se remua pas si-tôt.

Le Roi après sa victoire rassembla ses troupes, & les rangea en Bataille, pour attendre l'ennemi au cas qu'il vînt, mais personne ne parut. Sur quoi le Roi se retira à Belgen ou Beldingen, où il arriva au son des trompettes & des timbales, & au milieu des acclamations des Soldats, & des Habitans du Pays. De là il rentra dans son camp de Werben.

Le Comte de Tilly fut très mortifié de l'affront, qu'il venoit de recevoir à son avant-garde; mais il s'en consola dans l'idée qu'il s'en vangeroit bientôt; car, quoi qu'il eût dit à la Diéte de la difficulté de la guerre contre le Roi de Suéde, au fond il le regardoit comme un jeune Prince, avide de gloire à la vérité, mais qui n'avoit pas bien pesé ses forces, ni celles de l'Empereur,

& qui s'étoit embarqué trop légèrement, dans une entreprise si au-dessus de ses ressources, si elle n'étoit au-dessus de son courage & de ses talens. Véritablement le Roi de Suéde étoit alors plus foible de la moitié que le Comte; mais jamais Général ne sut mieux suppléer au nombre par l'avantage du terrain, par l'amour des Soldats pour lui, par le choix de leurs Officiers, & par l'exemple qu'il leur donnoit sans cesse, soit du mépris de la mort, soit de la sobrieté, & d'une vie dure & infatigable.

Tilly, piqué de la défaite de cinq de ses meilleurs Régimens, se mit en marche dans le dessein de tailler en piéces la petite armée du Roi de Suéde, & s'en approcha tellement, qu'on ne douta pas qu'il n'y eût une Bataille. Cependant tout se passa en canonnades & en escarmouches, où les Suédois eûrent presque toûjours l'avantage (1). Dans

(1) Le Comte de Kevenhuller rapporte un trait, qui fait bien connoître le caractére du Comte de Tilly, c'est que ce Général fit publier le 27. de Juillet dans son Camp un ordre de ne faire aucun quartier aux Suédois, & que dans une escarmouche, où soixante Suédois avoient été tués, il permit que leurs corps restassent plusieurs jours sans sepulture, & fus-

l'une de ces escarmouches, le Général Baudissin, payant toûjours de sa personne comme le moindre Soldat, fut fait prisonnier par deux Cuirassiers Impériaux, & dégagé presqu'aussitôt par les siens. Ce fut-là que commença à briller un jeune guerrier, digne éleve & imitateur de Gustave-Adolphe, qui dans la suite de cette guerre s'acquit une gloire immortelle, & mourut comme ce grand Roi, non pas au milieu d'un champ de *Bataille* à la vérité, mais à la fleur de son âge, & laissant après soi la plus brillante réputation. Je veux parler du jeune Duc Bernard de Saxe-Weymar. Il étoit fils du Duc Jean de Saxe-Weymar, & de Dorothée-Marie Princesse d'Anhalt. Il étoit le Cadet de neuf Frères, qui, à la reserve de ceux qui moururent en bas âge, portèrent tous les armes contre l'Empereur. Gustave, dont le jugement sur le mérite des hommes étoit si sûr, conçut de celui-ci une opinion si favorable, qu'il lui donna commission de lever trois Régimens, & d'aller au secours du Landgrave de Hesse, en cas que Tilly portât de nouveau ses pas dans les Etats.

sent déchiquetés par les Barbiers de son armée, avant que d'être jettés dans la fosse.

de ce Prince, ou que l'armée Impériale, qui revenoit d'Italie, les attaquât.

Après bien des tentatives inutiles, Tilly jugea qu'il y auroit trop de risque pour lui à attaquer les retranchemens du camp de Gustave-Adolphe, & se retira à Tangermunde. Là, il se trouva dans une si grande disette de vivres, que son armée faillit à se mutiner. Il fut donc obligé d'abandonner toute la vieille Marche, & de se réfugier dans son premier poste de Wolmerstædt, menaçant également la Saxe, & la Hesse. Nous verrons bientôt quel fut le parti qu'il prît. J'ajoûterai, en passant, que la désertion fut extrême dans son armée, durant cette marche retrograde. Les Soldats, à qui il restoit encore quelque chose de leurs pillages, jugeoient, par la perte qu'ils venoient de faire, du danger qu'ils couroient de ne rien garder, & s'en alloient pour le mettre en sûreté. Ceux qui avoient tout perdu, ou qui n'avoient rien gagné, commençoient à desespérer de faire fortune, tant qu'ils auroient des Suédois à combattre, commandés par un si vaillant Roi; ce qui les dégoutoit absolument du métier.

A-peu-près dans le tems que Tilly,

& le Roi de Suéde étoient en présence près de Werben, Marie-Eleonor Reine de Suéde, arriva à Wolgast en-Poméranie, aménant à son Epoux un renfort de huit mille hommes, dont une partie fut employée au récouvrement du Duché de Mecklenbourg, dont nous parlerons tout à l'heure.

Peu de jours après le Marquis d'Hamilton débarqua aussi en Poméranie, avec un Corps de six à sept mille Anglois, bien équipés & bien armés. Mais ces troupes ne firent pas de grands exploits, & périrent pour la plûpart de maladie par une suite de leur intempérance, & peut-être aussi de l'intempérie du climat d'Allemagne, auquel les Anglois ne résistent guère. Hamilton leur Général se donna beaucoup de peine & de mouvement pour lever cette petite armée en Angleterre. Le Roi Charles I. lui fournit quelque argent sous main; mais ne voulut point paroître y contribuer ouvertement, par une timidité à peine concevable. Le Roi de Suéde y contribua le plus; & Hamilton même n'épargna pas sa propre bourse. Il arriva en Allemagne dans les prémiers jours de mois d'Août, & fit son entrée dans Stettin le 28. du même

Mois (1), affectant un luxe presqu'égal à celui de Wallenstein. Il parut traîné dans un carosse tout doré par dehors, & doublé en dedans de velours cramoisi, avec des franges & des crépines d'or. Six beaux chevaux superbement enharnachés étoient attelés à ce carosse. Les livrées de ses Domestiques répondoient à cette magnificence. Elles étoient de velours cramoisi avec des cordonnets d'or, & les armes du Général en broderie d'or devant & derrière; ce qui faisoit un très bel effet. Il avoit quarante Gentilshommes à sa suite, trente-six Hallebardiers & deux cens gardes.

Tout ce Corps d'Anglois fut envoyé en Silésie avec quatre mille Suédois qu'on joignit à eux; le tout commandé par le Feld-Maréchal Gustave-Horn. Mais depuis leur arrivée en Allemagne les Historiens ne font presque plus mention d'eux. Ils y vécûrent dans l'obscurité, & s'en retournèrent sans gloire. Le Roi ne voulut pas même s'en servir dans l'armée qu'il commandoit en personne, sachant qu'ils n'étoient, ni exer-

(1) Lungwitz *p.* 478. cité par M. le P. Boehm.

cés, ni disciplinés, ni subordonnés, & qu'ils vivoient dans une licence, dont il craignoit l'exemple pour ses Soldats. Sur la fin de l'Eté, ils se trouvèrent re-duits à quinze cens hommes, la mort ayant moissonné tout le reste. Le Roi donna de l'argent à Hamilton pour re-cruter sa troupe de Soldats Allemands; ensuite il le fit marcher vers Magde-bourg, dont Banner avoit ordre de fai-re le blocus. Hamilton prétendit avoir le commandement sur Banner, & se brouilla avec ce Général. Le blocus fut levé; Pappenheim ayant jetté deux milles hommes dans la place. Il y eut encore d'autres difficultés pour la mar-che & pour les quartiers, qui dégoûtè-rent entiérement le Roi des secours d'Angleterre. *Vanes* Ministre de Char-les I. arriva enfin auprès de Gustave, & proposa une alliance à des conditions, qui auroient mis ce Prince dans la dé-pendance du Roi & du Parlement d'Angleterre. Gustave ennuyé de tou-tes ces tracasseries, connoissant d'ail-leurs le génie du Roi d'Angleterre & de son Conseil, dégoûté des rodomon-tades de Vanes & d'Hamilton, leur té-moigna à tous les deux beaucoup d'in-différence pour leurs services, & beau-

coup de hauteur à l'égard de l'alliance proposée. Il savoit qu'il n'avoit rien de bon à attendre d'un Roi, qui n'agissoit par aucun principe, ni d'un Général qui poussoit l'orgueil jusqu'à vouloir commander les siens, & à trouver à redire à tout, sous prétexte que la première chose à quoi il faloit penser étoit le rétablissement de l'Electeur Palatin. Sur quoi je remarquerai que, dans le tems que Gustave-Adolphe faisoit ses dispositions pour passer en Allemagne, le Colonel Alexandre-Hamilton vint à Stockholm offrir au Roi un traité d'alliance avec l'Angleterre, sous le nom du Marquis. Quoique le Roi de Suéde trouvât étrange de traiter avec un particulier, pour une alliance entre Souverains, néanmoins, comme il avoit besoin de troupes, & que le Marquis s'engageoit dans ses lettres de lever un Corps de sept ou huit mille Anglois, que d'ailleurs Gustave connoissoit la timidité & les irrésolutions du Roi d'Angleterre, il voulut bien se prêter à sa foiblesse, & traiter avec le Marquis d'Hamilton. Mais dans le traité qui fut conclu le dernier de Mai 1630. à Stockholm avec l'Agent de ce Marquis, il ne fut parlé que du rétablissement du Sy-

ſtême de l'Empire en général, ſans aucune mention particuliére de l'Electeur Palatin. C'étoit donc à tort que Vanes & le Marquis d'Hamilton fatiguoient le Roi de Suéde de ce rétabliſſement, & prétendoient régler ſes opérations. Mais Guſtave n'étoit pas Prince à ſe laiſſer mener. Il mépriſoit le Roi d'Angleterre & ſon Miniſtère : & il avoit ſur le cœur la préférence qu'il avoit donnée au Roi de Dannemarck, pour la conduite de la guerre d'Allemagne. Il n'aimoit pas Vanes, le traitoit publiquement d'Eſpagnol déguiſé, & ſavoit qu'avant de venir vers lui il avoit été à Coppenhague, & avoit conféré avec le Roi de Dannemarck, ami fort équivoque de la Suéde. Enfin Guſtave avoit alors plus beſoin d'argent que de troupes, & le Roi d'Angleterre n'avoit, ni le moyen, ni la volonté de lui en fournir. Un jour que le Miniſtre Anglois l'excédoit de ſollicitations plus qu'à l'ordinaire, pour l'engager à marcher vers le Palatinat & y rétablir l'Electeur, menaçant, à moins de cela, que le Roi ſon Maître rappelleroit le Marquis d'Hamilton avec ſes troupes; *Monſieur le Chevalier Vanes*, lui répondit le Roi, *je trouve fort étrange que*

Vous me pressiez ainsi, tandis que votre Maître ne veut pas même paroître s'intéresser au sort de l'Electeur Palatin; qu'il se reserve toûjours une porte de derrière, pour pouvoir desavouer le Marquis d'Hamilton; & qu'il vient de faire, fort mal à propos pour moi, la paix avec les Espagnols qui sont en possession de tout le Bas-Palatinat. Vous dites que le Roi d'Angleterre rappellera ses troupes? A la bonne heure; qu'elles partent: je ne les retiens point, & leur souhaite un bon voyage. Pour mes entreprises, personne n'est endroit de les régler, & de me prescrire quoique ce soit à cet égard. Il faut aussi que je Vous dise que Vous venez un peu trop tard; & que, par mon traité avec la France, j'ai promis la neutralité au Duc de Bavière, & que je l'en laisserai jouïr à moins qu'il ne me donne lieu d'agir autrement (1). Le Roi regardoit Va-nes

(1) M. Ark. dans ses Mémoires Mss. rapporte un autre sujet de mécontentement de Gustave-Adolphe contre le Roi d'Angleterre, c'est que celui-ci, en lui écrivant, ne lui avoit donné que de la *Sérénité*, quoique Gustave lui eût donné de la *Majesté*: à quoi, il ajoûte fort sensément que ces sortes de choses, qui paroissent des minucies, sont souvent d'une grande conséquence pour le succès d'une négociation.

nes comme un espion, & ne pouvoit le souffrir. Ils se séparèrent donc, & Hamilton ramena environ cinq cens Anglois dans leur île & fort peu de lauriers.

Cependant Gustave-Adolphe avoit résolu de rétablir les Ducs de Mecklenbourg; &, voyant que desormais Tilly ne pouvoit traverser ce projet, il ordonna qu'une partie des troupes venues de Suéde, & de la Garnison de Stralsond, marchât dans ce Duché pour en expulser les Impériaux.

A l'approche des Suédois, les Garnisons de Gustrow & de Putzow se retirèrent & abandonnérent ces deux postes, qui d'ailleurs n'étoient pas tenables. Elles prîrent la route de Rostock, vivement poursuivies par les Suédois, qui enfin les atteignîrent sur la chaussée de cette Ville & les taillèrent en piéces: tout ce qu'il y avoit de Croates fut passé au fil de l'épée; & le bu-

Il me semble que c'étoit mal s'y prendre pour gagner un Prince aussi ambitieux, & aussi délicat sur le point d'honneur que Gustave-Adolphe, que de ne pas le traiter d'égal à égal. Ce grand Roi regardoit l'Alliance d'Angleterre comme une chose à quoi il ne faloit point se fier: *In Anglicana Societate Gustavo nihil fiduciæ esse reponendum.* Puff. l. c. L. IV. § 43.

tin des Suédois fut considérable, surtout en argent, or & joyaux, tristes dépouilles du Mecklenbourg. La Garnison de Rostock, qui avoit aussi un butin précieux à mettre en sûreté, en chargea deux Vaisseaux pour le transporter à Dantzig; mais le Vice-Amiral Suédois Carl Carlson, qui croisoit sur les côtes de Poméranie, s'empara de ces deux Vaisseaux, & ainsi fut verifié le proverbe, qui dit que *ce qui vient par flûte s'en va par tambour.*

Le Roi avoit chargé le Colonel Monro Ecossois d'assiéger la petite Ville de *Plaw*, où il y avoit une Garnison de cent cinquante Impériaux, qui d'abord se retirèrent dans le Château; mais après trois jours d'attaque, Monro les força à se rendre. Après la prise de cette place, Monro marcha vers Schwerin, & tailla en piéces sur sa route cent Dragons de Wismar, qui s'étoient jettés dans une métairie.

Le Duc Adolphe-Fréderic, qui s'étoit refugié à Lubeck, apprenant ces bonnes nouvelles, partit le 17. de Juillet, pour revenir dans son pays, où il étoit attendu avec impatience. Il se mit à la tête d'un Corps de troupes, qu'il avoit fait lever dans le baillage de

Schœneberg, & marcha à Gadebusch, où il fit son entrée.

Après cela il marcha vers Schwerin, où il joignit les Suédois: & l'on délibéra sur la manière dont on attaqueroit la Ville, qui est la Capitale de tout le Duché.

La Garnison en étoit fort foible; mais il s'agissoit de l'empêcher de se jetter dans le Château, où elle pouvoit mieux resister que dans la Ville. Il fut résolu que le Capitaine Rellinger avec ses Dragons passeroit dans des bateaux, qui étoient tout prêts le lac de Schelff, & se posteroit entre la Ville & le Château, tandis qu'on attaqueroit les portes de la Ville, & couperoit la retraite à la Garnison; mais les Impériaux, ayant pénétré ce dessein, ne s'amusèrent point dans la Ville, & se hâtèrent de gagner le Château. Là, ils se défendirent vaillamment, tuèrent & blessèrent plusieurs Suédois & Mecklenbourgeois. Le Duc, qui n'avoit point de canon, étoit fort embarassé. Il fit offrir les conditions les plus honorables aux Capitaines Cely & Milatz, qui commandoient les Impériaux; mais ils déclarèrent, qu'ils ne se rendroient point avant qu'on eût fait bréche au Château. A la fin, le Géné-

ral Achatius Todt arriva avec six Compagnies d'Infanterie, & quatre piéces de canon, dont on commença à tirer sur le Château. Alors les deux Capitaines offrîrent de rendre la place, moyennant les honneurs de la guerre, ce qui leur fut accordé; & la Garnison qui n'étoit que de soixante hommes, sortit avec armes & bagages, tambour battant & enseignes déployées. Ils fûrent conduits partie à Dœmitz, partie à Wismar.

Tout le Duché de Mecklenbourg se trouvant alors délivré à la reserve de ces deux places, Gustave voulut assister en personne à l'Installation des Princes.

La cérémonie s'en fit à Gustrow, de la manière suivante. Dès le matin toutes les cloches commencèrent à sonner, & les saquebutes à se faire entendre du haut des clochers, selon la manière d'Allemagne. La Bourgeoisie se mit sous les armes; toute la Noblesse du Pays à cheval alla au devant des Princes & du Roi, à une lieue hors de la Ville, au bruit des trompettes, des tambours, & d'autres instrumens de guerre, & faisant porter devant soi des Etendarts aux armes du Duc, avec des

devises rélatives à la circonstance. Ensuite arriva le Clergé, puis le Magistrat de Gustrow & de plusieurs autres Villes, & enfin la Bourgeoisie en armes avec ses Officiers à la tête. Les Princes firent alors au Roi de Suéde un remerciment, où ils tâchèrent de mettre plus de sentiment que d'éloquence ; après quoi la marche commença. Elle fut ouverte par la Noblesse à cheval formant huit Escadrons ; après cela venoient deux Héraults des Principautés de Schwerin & de Gustrow, vétus de velours bleu, & la cote d'armes de même, & avantageusement montés : après eux, venoit le Duc Jean-Albrecht monté sur un très beau cheval caparaçonné de noir. Il étoit suivi de trente-six Gardes-du-Corps, l'épée nue à la main ; & après ceux-ci, venoient six Timballiers très lestement vêtus & montés, suivis de trente-six Trompettes. Ici paroissoit Gustave - Adolphe, avantageusément monté & vêtu de simple Drap vert, avec un plumet bleu & blanc à son Chapeau, ayant à sa gauche le Duc Adolphe-Frédéric, & derrière, un détachement de Gardes-du-Corps. Après eux, on voyoit le Duc Bogislas de Poméranie ; à sa droite le jeune Prince Ul-

rich de Dannemark ; & à sa gauche, Guillaume Duc de Courlande & de Semi-Gallie. Enfin, les Enfans des Ducs de Mecklenbourg, ayant à leurs côtés le Général Baudissin, & le Colonel Streiff. La marche étoit fermée par cent trente & un carosses, remplis de Femmes de qualité, & suivis d'un gros de dix-huit cens Cuirassiers.

Après le service divin, le Roi & les Ducs se rendîrent à l'Hôtel-de-Ville, où ils fûrent reçus par le Magistrat, qui vint au devant d'eux jusqu'à une certaine distance; ensuite se fit la cérémonie de l'hommage, que chaque corps prêta de nouveau aux Ducs, après laquelle on ne songea qu'à se divertir. Vingt gros tonneaux de Vin, & autant de tonneaux de Biere, fûrent abandonnés au Peuple, avec une prodigieuse quantité de Pains, de Gâteaux & de Viandes. Le Roi (1) voulut, que chaque Mère, qui avoit un Enfant à la mamelle, vînt lui donner à boire de ce Vin, pour que la mémoire d'un si heureux événement se conservât de Père en Fils; & que, jusqu'aux plus foibles Créatures, chacun prît part à une Fête si intéressante.

(1) Kevenh. p. 1857.

Le Roi, étant ensuite retourné à son camp de Werben, y reçut la visite de Guillaume V. Landgrave de Hesse, qui s'étoit déclaré pour la liberté Germanique, avec un courage d'autant plus remarquable, que la plûpart des autres Etats de l'Assemblée de Leipzig avoient plié sous le joug à l'approche des troupes Impériales. Cette fermeté le rendoit cher à Gustave, qui fut charmé de le voir, & de traiter avec lui.

Il est vrai aussi, que le Landgrave avoit les plus fortes raisons de se liguer avec les ennemis de l'Empereur, & de souhaiter une révolution générale dans l'Empire; prémièrement, l'Empereur avoit jugé en faveur de Hesse-Darmstadt le différend survenu entre les deux Maisons, au sujet de la succession de Marbourg; secondement, le Pays de Hesse-Cassel avoit été extrêmement foulé par les Impériaux, dans leurs marches & contre-marches pour les quartiers d'hiver, & les contributions qu'ils en avoient tirées, & qu'on faisoit monter jusqu'à sept millions d'écus; troisiémement, les Moines Dominicains prétendoient, en vertu de l'Edit de restitution, rentrer en possession du Monastère de Geismar, dont les revenus

avoient été réduits au fief du Landgrave, après la Convention de Passau, & la Paix de Réligion. Guillaume jugea donc qu'il étoit perdu, si l'Edit de restitution avoit lieu, puisqu'il perdoit par-là plus de la quatriéme partie de ses revenus, & bien au-delà, s'il faloit bonifier les revenus perçus depuis la Convention de Passau. Un autre motif de la démarche du Landgrave, c'est que la Réligion Réformée, dont il faisoit profession, n'étoit point comprise dans la Paix de Passau, & qu'il visoit à lui faire accorder les mêmes prérogatives qu'aux deux autres, pour être ensuite Chef d'un troisiéme parti dans l'Empire, ce qui lui revenoit naturellement depuis la Chûte de la Maison Palatine. Enfin, nous avons vu comment Tilly avoit commencé à traiter la Hesse, & l'on peut encore ajoûter à tout cela, que le Landgrave étoit un Prince plein de mérite & d'ambition, qui cherchoit à se signaler, & qui par-là même ne pouvoit qu'être très agréable à Gustave.

Ils fûrent bientôt d'accord sur tous les points de leur Alliance, dont voici les principaux.

1°. „ Le Roi prend le Landgrave de „ Hesse sous sa protection, de maniè-

„ re,

„ re, qu'il regardera, & traitera com-
„ me ses propres ennemis tous ceux
„ qui lui causeront quelque déplaisir, ou
„ préjudice.

2°. „ Si les sujets du Landgrave se
„ trouvent molestés, quelqu'une de ses
„ Villes ou Châteaux assiégée ou blo-
„ quée, le Roi s'engage de venir à son
„ secours, de joindre ses troupes à cel-
„ les de ce Prince, pour délivrer la
„ place assiégée ou bloquée, & de ne
„ l'abandonner sous quelque prétexte
„ que ce soit.

3°. „ Sa Majesté ne fera aucun ac-
„ cord, ni avec l'Empereur, ni avec la
„ Ligue Catholique, que le Landgrave
„ n'y soit compris, & n'obtienne sa-
„ tisfaction touchant les biens d'Egli-
„ se, & les autres Droits & Prérogati-
„ ves, dont la Maison de Hesse-Cassel
„ a joui avant les troubles de Bohême.

4°. „ Si le Landgrave se trouve obli-
„ gé de recevoir dans ses places des
„ troupes de Sa Majesté, ce sera tou-
„ jours sans préjudice de ses Droits de
„ Souverain, & lorsque la raison de
„ guerre ne subsistera plus, les places
„ seront aussitôt évacuées & rendues
„ au Landgrave.

5°. „ Supposé, que le Landgrave

„ fournisse au Roi de l'artillerie, ou au-
„ tres attirails de guerre, Sa Majesté
„ les lui restituera, aprés en avoir fait
„ l'usage auquel ils étoient destinés.

6°. „ Dans le cas où le Landgrave
„ s'empareroit avec ses propres trou-
„ pes de quelque Ville, Château, ou
„ Pays de quelque Etat de la Ligue Ca-
„ tholique, le Roi sera tenu, à l'égard
„ de ces Conquêtes, aux mêmes obli-
„ gations où il s'engage par rapport
„ aux anciennes possessions du Land-
„ grave; c'est-à-dire, qu'il aidera à les
„ défendre de tout son pouvoir.

7°. „ Si les circonstances ne per-
„ mettent pas au Roi de venir en per-
„ sonne au secours du Landgrave, &
„ de diriger la guerre dans cette par-
„ tie, Sa Majesté fera choix d'un su-
„ jet capable pour tenir sa place, &
„ conduire les opérations militaires;
„ de manière qu'il commandera en
„ Chef les troupes du Landgrave, &
„ celles que Sa Majesté trouvera à pro-
„ pos d'envoyer à son secours.

8°. „ Le Roi nomme à cet effet le
„ Landgrave même.

9°. „ Afin néanmoins que tout soit
„ dirigé avec plus d'ordre & de pré-
„ caution, Sa Majesté, tant par rap-

„ port à la guerre, que pour l'admini-
„ ſtration des deniers qui y ſont deſti-
„ nés, nommera un Conſeiller de Guer-
„ re, qui aura voix & ſéance dans le
„ Directoire général, & qui fera les
„ fonctions d'Ambaſſadeur auprès des
„ Etats Confédérés, & les aſſiſtera de
„ ſes conſeils & de ſon travail.

10°. „ Le Landgrave ayant déſiré,
„ & jugeant néceſſaire d'entretenir un
„ Envoyé, ou Réſident auprès du Roi,
„ Sa Majeſté trouve bon, que le Land-
„ grave choiſiſſe un ſujet de mérite, &
„ de confiance pour cet emploi.

11°. „ Enfin, le Roi permet & don-
„ ne plein-pouvoir au Landgrave, de
„ recevoir dans cette Alliance tous les
„ Princes, Ducs, Villes, Comtes, Pré-
„ lats & Communautés, qui voudront
„ y avoir part aux mêmes conditions
„ dont on eſt convenu, & tout com-
„ me s'ils avoient traité directement
„ avec Sa Majeſté. Bien entendu que
„ ceux, qui voudront attendre l'événe-
„ ment pour y accéder, n'y ſeront plus
„ reçus après l'eſpace de trois mois".

De ſon côté, le Landgrave s'engage
envers Sa Majeſté.

1°. „ A être ſon Ami & Allié en-
„ vers tous & contre tous; à ne ſe dé-

L 6

„ tacher de ses intérêts de quelque ma-
„ nière, & sous quelque prétexte que
„ ce puisse être: & à ne faire aucun
„ traité, ni accord avec ses ennemis,
„ que sous son bon plaisir, & que Sa
„ Majesté & la Couronne de Suéde
„ n'y soient comprises.

2°. „ En cette qualité d'Allié & d'A-
„ mi du Roi de Suéde, il s'efforçera
„ de détourner tout dommage, qu'on
„ pourroit vouloir causer à Sa Maje-
„ sté, à son Royaume, Provinces, Vil-
„ les & Sujets, l'assistera de toutes ses
„ forces, & ne recevra dans ses pla-
„ ces aucun ennemi dudit Roi.

3°. „ Au contraire, il recevra les
„ troupes de Sa Majesté dans lesdites
„ places, sans aucune difficulté, soit
„ de passage, soit en Garnison; bien
„ entendu, qu'en ce dernier cas les
„ troupes de Sa Majesté prêteront Ser-
„ ment au Landgrave, pour tout le
„ tems qu'elles resteront sur ses terres;
„ & que, ni le Roi, ni ses Alliés, n'en
„ prendront aucune occasion de pré-
„ judicier aux Droits du Landgrave,
„ mais agiront avec lui de bonne foi,
„ sans ruse, ni chicane.

4°. „ Dans le cas où le Roi enver-
„ roit des troupes à son secours, le

„ Landgrave les traitera comme les
„ siennes propres, & s'intéressera de
„ même à leur conservation.

5°. „ Ledit Landgrave assemblera
„ incessamment un Corps de quelques
„ milliers d'hommes, qu'il entretiendra
„ à ses dépens, & tâchera d'augmenter
„ autant qu'il lui sera possible. Il
„ ne souffrira point qu'il soit levé par
„ l'ennemi des contributions dans son
„ Pays, ni qu'il y soit recruté; mais,
„ il fera tailler en piéces les exacteurs
„ & les récruteurs, & causera à l'en-
„ nemi tout le préjudice qu'il pourra.

6°. „ Si cet ennemi, battu & dé-
„ fait par le Roi, se rétire sur les fron-
„ tières de Hesse, le Landgrave l'atta-
„ quera & le poursuivra, jusqu'à ce
„ qu'il soit entièrement dispersé & dis-
„ sipé.

7°. „ Le Landgrave promet, à la
„ prémière réquisition du Roi, d'as-
„ sembler ses Vassaux, avec leurs va-
„ lets, & de les faire servir sous la di-
„ rection du Roi, & à l'avancement de
„ ses desseins, à peine d'être privés de
„ leurs fiefs, en cas de desobéissance
„ de leur part; & au cas que la con-
„ fiscation ait lieu, le Roi s'engage à

„ l'appuyer de ses forces; bien enten-
„ du, qu'elle sera toute entière pour le
„ Landgrave, en qualité de Suzérain;
„ & que le Roi ne pourra jamais pré-
„ tendre rétablir de son autorité un
„ Vassal du Landgrave, ainsi puni pour
„ sa désobéïssance.

8°. „ Il ne sera exigé aucun fraix
„ de fortifications, ni de récompenses,
„ que ce qui aura été accordé en com-
„ mun, & le payement s'en fera de la
„ caisse générale. Ce traité dérogera à
„ tout autre, qui pourroit avoir été
„ conclu avec quelque autre Puissance
„ dedans & dehors de l'Empire, en-
„ tant que ce dernier pourroit y être
„ contraire.

9°. „ Si le Landgrave consent à
„ quelques réparations, ou fortifications,
„ que le Roi jugeroit à propos de fai-
„ re dans son Pays, il y fera travailler
„ ses sujets.

10°. „ Les Soldats de Sa Majesté,
„ qui passeront par le Pays du Land-
„ grave, ou qui y séjourneront, ne
„ pourront exiger des Habitans que le
„ couvert, le feu, la chandelle, & le
„ sel; & éviteront de leur être trop à
„ charge.

11°. „ Le Landgrave aſſignera des „ lieux propres pour les revues, que „ Sa Majeſté trouvera à-propos de fai- „ re faire des troupes, qu'elle aura en- „ voyé au ſecours du Landgrave, & „ il leur fournira la paille, & ce qui „ eſt d'uſage en ces occaſions.

12°. „ Si le Roi porte ſes armes en „ Autriche, ou en quelqu'autre Pays „ de ſes ennemis, de façon que ſes Al- „ liés n'aient à craindre aucune inva- „ ſion, le Landgrave le renforçera de „ toutes ſes troupes.

13°. „ Si le Roi prend ſur les en- „ nemis quelque place à la convenan- „ ce du Landgrave, celui-ci en ſera „ mis en poſſeſſion, & y ſera mainte- „ nu, juſqu'à ce qu'il ſoit rembourſé „ des fraix qu'il aura faits.

14°. „ S'il ſurvient entre le Roi, & „ le Landgrave, quelque différend ou „ difficulté, on fera choix de quelques „ perſonnes habiles pour ſervir d'arbi- „ tres, & l'on en paſſera par leur dé- „ ciſion, ſans chercher à l'éluder par „ aucun détour ou chicane.

15°. „ Le Landgrave ne donnera „ azyle, ni ſervice à aucun Officier, „ Soldat, Cavalier ou Dragon deſerté

„ des troupes du Roi; mais plûtôt les „ livrera fidélement, & le Roi fera „ de même à l'égard des Hessois de- „ serteurs.

„ Enfin le Landgrave s'oblige à rap- „ peller par des Avocatoires tous ses „ sujets, de quelque état & condition „ qu'ils puissent être, lesquels peuvent „ être au service des ennemis de Sa „ Majesté, à confisquer les biens, tant „ féodaux qu'allodiaux, de ceux qui „ n'obéïront pas dans un certain ter- „ me, & même à les punir corporelle- „ ment, s'ils peuvent être pris après „ l'expiration dudit terme".

Après la conclusion de ce traité les deux Princes, ne s'amusèrent pas à perdre leur tems à des fêtes & à des réjouïssances; mais ils se séparèrent pour travailler chacun de son côté à s'opposer aux desseins de leurs ennemis.

Tandis que ces choses se passoient en Allemagne, les Etats du Royaume de Suéde étoient assemblés en *Diéte* à Stockholm (1), pour consulter sur quelques points importans que le Roi leur avoit fait proposer. Il s'agissoit de

(1) Le 4me. Juin 1631. Voy. Stiernman Bibl. Suec. Got. p. 820. 830. MSS. de M. Ark.

favoir fi, le cas arrivant que l'Empereur fouhaitât fincèrement un accommodement, le Roi devoit fe contenter que la Poméranie, le Mecklenbourg & les Villes maritimes fuffent remifes dans leur prémière liberté, & en leur état antérieur, ou fi Sa Majefté devoit exiger le rétabliffement pur & fimple de la Réligion Evangélique, fur le pied prefcrit par les Loix & Conftitutions de l'Empire, & continuer la guerre jufqu'à ce qu'on fe déterminât à accorder ce point. Guftave vouloit auffi favoir le fentiment des Etats par rapport au Roi de Dannemarck.

Les Etats, d'autant plus portés à prévenir les défirs du Roi, qu'il paroiffoit plus attaché aux maximes du Gouvernement mixte, répondirent, après des complimens de félicitation fur les nouveaux lauriers que le Roi venoit de cueillir, qu'il feroit fans doute à fouhaiter que tous les Etats Evangéliques fuffent tellement affûrés de la liberté de leur confcience, que les Catholiques ne puffent les troubler à l'avenir dans leur Réligion; mais, que c'eft-là l'affaire de ces mêmes Etats principalement, & qu'il n'eft pas jufte que le Roi porte feul le fardeau de cette guer-

re; que sa personne étoit déja trop exposée aux accidens les plus funestes, auxquels ses fidéles Etats n'osoient penser sans frémir; que, si ceux qui étoient le plus intéressés à cette guerre ne lui témoignoient pas plus de bonne volonté qu'ils n'avoient fait jusques-là, le Comité Secret des Etats laisse à Sa Majesté le choix de continuer la guerre, ou de faire la paix, de la manière qu'Elle trouvera la plus convenable à sa haute réputation, au bien, & à la sûreté de la Patrie; qu'on pourroit établir pour préliminaires, que la Poméranie & le Mecklenbourg fussent rétablis dans leur ancien Etat, & que la Suéde retint la protection des Villes maritimes, protection qu'elles avoient déja acceptée avec tant d'empressement.

Pour ce qui étoit du Roi de Dannemarck, qui avoit mis une douane & un droit de péage sur l'Ile de Ruden; quoiqu'il n'ignorât pas le traité conclu entre Sa Majesté & la Poméranie, & qui prétendoit encore un droit Ecclésiastique sur l'Ile de Rugen, quoiqu'il y eût renoncé, il paroissoit partout cela, & par d'autres démarches qu'il faloit se défier de lui. Cependant le Comité s'en rapporte à la prudence du Roi;

qui ne soufrira point de telles infractions à des droits si légitimement acquis : qu'il conviendroit pourtant de lui faire faire des remontrances amiables, auxquelles s'il ne se rendoit pas, les fidéles Etats de Sa Majesté prendroient des mesures, pour maintenir les légitimes droits de la Couronne de Suéde : persuadés néanmoins que Sa Majesté tenteroit tous les moyens praticables, pour vuider ces mesentendus, avant que d'en venir à une guerre ouverte avec le plus proche voisin de la Suéde.

La sagesse de Gustave-Adolphe, écarta toute occasion de rupture avec le Dannemarck, qui d'ailleurs n'étoit point en état de rien entreprendre, ayant assez à faire à se remettre des échecs qu'il avoit reçus ; sans compter l'épuisement des finances, & la pauvreté générale des peuples.

Cependant le Comte de Tilly s'étoit déterminé à tomber sur l'Electeur de Saxe avec toutes ses forces ; &, pour n'en pas faire à deux fois, il avoit envoyé ordre à Furstemberg & à Aldringer de le venir joindre avec leurs troupes, qui étoient les mêmes qui avoient commis tant de cruautés à Mantoue, & ravagé la Suabe & la Franconie à leur retour.

En attendant il décampa de Wolmerstædt, & s'avança vers le pays que la Saale arrose, & qu'on nomme à cause de cela *Saale-creifs*. Piqué contre le Landgrave de Hesse-Cassel, au sujet de la visite qu'il avoit faite au Roi de Suéde, il tâcha d'exciter ses sujets à la revolte; pour cet effet il fit répandre dans la Hesse un Ecrit, où il représentoit aux habitans, tant des Villes que de la Campagne, „ qu'ils étoient sujets „ de l'Empereur & de l'Empire, & „ qu'en cette considération, il ne pou„ voit leur cacher, par un effet de son „ affection pour eux, que le Landgra„ ve Guillaume étoit parti depuis peu „ de ses Etats, pour se rendre auprès „ du Roi de Suéde dans son camp près „ de Werben, où il étoit encore „ actuellement: qu'il les prioit de con„ sidérer combien il étoit indécent & „ criminel à un Prince de l'Empire, „ d'avoir des pour parlers secrets avec „ un Prince tel que le Roi de Suéde, „ ennemi déclaré du Chef de l'Empi„ re, sur tout après les déclarations „ réitérées que le Landgrave avoit fai„ tes, que ses armemens n'avoient rien „ pour objet, qui pût préjudicier à Sa „ Majesté Impériale, tandis qu'il étoit

„ clair & évident, que ces conféren-
„ ces, ces entrevues secretes n'étoient
„ que des machinations contre ce Mo-
„ narque, & contre le St. Empire-Ro-
„ main: qu'ainsi le Landgrave se dé-
„ claroit maintenant ennemi de l'Em-
„ pereur & de l'Empire, & ne pou-
„ voit être regardé & traité que com-
„ me tel: qu'il les exhortoit à bien pe-
„ ser toutes les conséquences qui en
„ résultoient; à ne pas recevoir le
„ Landgrave Guillaume, à se séparer
„ de lui, & à ne point reconnoître son
„ autorité, jusqu'à ce que Sa Majesté
„ Impériale, que lui Tilly avoit infor-
„ mée de la conduite de ce Prince,
„ eût ordonné de son sort: qu'en at-
„ tendant ils eussent à se soumettre à
„ la protection de l'Empire, faute de-
„ quoi il leur annonçoit le châtiment,
„ qu'ils ne pouvoient manquer d'é-
„ prouver pour leur desobéissance."

Tilly eut beau dire, les Hessois restèrent fidéles à leur Prince, & il falut qu'il remît à un autre tems la punition qu'il se proposoit d'en faire, lorsqu'il auroit écrasé l'Electeur de Saxe, & battu le Roi de Suéde.

Tilly, en décampant de Wolmerstædt pour venir en Saxe, marcha par Eisle-

ben, où il fut joint par Furstemberg, qui lui amenoit vingt-cinq mille hommes de vieilles troupes. Mais, avant que de partir de Wolmerstædt, il avoit envoyé des Députés à l'Electeur avec une longue Lettre (1), en date du 24. d'Août; dans laquelle il lui marque, „ qu'il lui envoye Jean-Reinhardt de „ Metternich, Grand Prévôt du Cha- „ pitre de Mayence, Administrateur „ de Halberstadt &c., & Othon-Fri- „ déric Baron de Schœnberg, Cham- „ bellan de l'Empereur, Général de „ son Artillerie, & Colonel d'un Ré- „ giment de Cuirassiers, pour lui repré- „ senter, que lui Comte de Tilly avoit „ appris de bonne part, que, malgré „ tous les Décrets monitoires, & dé- „ hortatoires de Sa Majesté Impéria- „ le, les Princes & Etats de l'Union „ de Leipzig continuoient leurs pré- „ paratifs de guerre, contre le respect „ dû à l'autorité du Chef de l'Empi- „ re, & alléguoient l'exemple de Sa „ Sérénité Electorale, pour excuser „ leur desobéïssance; qu'il étoit évi- „ dent que ce n'étoit pas-là le moyen „ de parvenir à la paix, & de dimi-

(1) Voy. dans Londorp. p. 199.

„ nuer les maux de la guerre : que Sa
„ Majesté Impériale se souvenoit fort
„ bien, qu'on alléguoit pour prétexte
„ l'indiscipline de la Soldatesque, & la
„ nécessité de défendre les sujets res-
„ pectifs : que cependant on avoit ac-
„ cordé des contributions & des quar-
„ tiers d'hiver au Roi de Suéde, en-
„ nemi déclaré de l'Empereur & du
„ St. Empire-Romain, sans murmurer,
„ ni se plaindre, ni implorer la prote-
„ ction de Sa Majesté Impériale, à
„ qui seule il convenoit de défendre
„ les Etats opprimés : que le *Conclu-*
„ *sum* de l'Assemblée de Leipzig, quoi-
„ que cassé & annullé par les Décrets
„ de l'Empereur, n'avoit pas été moins
„ mis en exécution, par un attentat
„ des plus crians contre l'autorité du
„ Chef de l'Empire, & contre les or-
„ donnances & recès de la paix publi-
„ que : que l'exemple de la Diéte cir-
„ culaire, tenue à Jutterbock en 1623.
„ allegué par les Etats de l'Assemblée
„ de Leipzig, ne faisoit rien à leur ju-
„ stification, puisqu'il ne fut pas ques-
„ tion dans cette Diéte de s'opposer
„ à Sa Majesté Impériale & à ses
„ troupes ; mais de prendre des mesu-
„ res contre les rebelles proscrits par

„ les Loix & les Constitutions Impéria-
„ les: que lui Tilly prioit instamment
„ Sa Sérénité Electorale de faire bien
„ attention aux malheurs, où il expo-
„ soit sa personne, sa famille, son pays,
„ ses sujets, en persistant à adhérer au
„ resultat de l'Assemblée de Leipzig;
„ qu'Elle ne pourroit s'en prendre qu'à
„ soi-même, des suites de sa désobéis-
„ sance; que Sa Majesté Impériale se-
„ roit d'autant plus étonnée, que Sa
„ Sérénité Electorale laissât venir les
„ choses à la dernière extrémité, que
„ de tous les Etats plaignans, Elle avoit
„ le moins de sujet de mécontement,
„ puisque, par un effet de l'affection
„ que Sa Majesté Impériale lui portoit,
„ son pays, ses sujets, & les Princes de
„ sa Maison avoient été les plus épar-
„ gnés; que Sa Sacrée Majesté Impé-
„ riale n'avoit jamais refusé justice à
„ personne, & étoit encore prête à la
„ rendre conformément aux Loix, &
„ à la Capitulation qu'Elle avoit jurée;
„ que c'étoit dans cette vue salutaire,
„ qu'Elle avoit convoqué une Diéte
„ générale à Francfort; que la porte
„ de sa justice étoit encore ouverte;
„ qu'il étoit encore tems d'obtenir
„ par cette voie réparation des torts

„ qu'on

„ qu'on auroit réellement reçus ; que „ toute autre voie étoit illégitime, & „ ne pouvoit attirer que de justes châ- „ timens ; qu'ainsi il prioit Sa Sérénité „ Electorale de ne pas suivre des con- „ seils desesperés, qui entraîneroient „ sa perte, & celle de toute sa Mai- „ son : qu'il lui conseilloit, comme „ son Ami & Serviteur, de lui remet- „ tre ses troupes pour les joindre à „ celles de Sa Majesté Impériale, afin „ de pouvoir d'autant plûtôt chasser „ les Etrangers hors de l'Empire, & y „ rétablir l'ordre & la paix : à acquit- „ ter dans la même vue les contribu- „ tions imposées ; & à interposer ses „ bons offices & son autorité auprès „ des autres Etats Protestans, pour „ qu'ils se soumissent sans délai aux Dé- „ crets du Chef du Corps Germanique, „ avant que les choses en vinssent au „ dernières extrémités ; que les Dépu- „ tés, qu'il lui envoyoit, étoient char- „ gés de traiter avec Son Altesse Ele- „ ctorale sur tous les points ci-des- „ sus ".

L'Electeur étoit à Mersebourg, lors-que les Députés du Généralissime lui remîrent la dépêche, dont nous venons de donner le précis. Il les reçut avec

beaucoup de cordialité & de politesse. Le soir, il leur donna un grand repas, sur la fin duquel, il leur dit en riant : *Je vois bien, Messieurs, que vous comptez d'avoir la Saxe pour dessert ; & , qu'après avoir mangé tant d'autres États, Mr. le Généralissime à reservé les miens pour le fruit ; mais je vous avertis qu'il pourra s'y trouver des confitures* Postiches, *& des noix de dure digestion* (1), *& même si difficiles à mordre, qu'on pourroit s'y casser les dents.*

Le lendemain l'Electeur expédia les Députés, & les chargea de sa réponse

(1) Ce discours rapporté par le Comte de Kevenhuller, fait allusion à la coûtume des Allemands de mêler parmi les fruits naturels des fruits artificiels, faits de bois & peints au naturel ; & au proverbe Allemand *eine harte Nufs*, *une Noix dure* ; c'est-à-dire, en bon François, *un morceau de dure digestion*, par où l'on entend au figuré un objet herissé de difficultés : quant aux fruits ou confitures *postiches*, ils les appellent *Schau-Essen*, comme qui diroit, *des mêts qui ne sont que pour les yeux.* Cet usage s'observoit dans les plus grands repas, & sur les tables les mieux servies. Il n'est plus guère connu présentement, que sur celles où règne la frugalité ; ou, si l'on sert des fruits postiches sur les grandes tables, ils ne sont plus de bois ; mais de la plus belle porcelaine, & pour remplir les vuides de la table par des chefs-d'œuvres en ce genre.

au Comte de Tilly. Elle portoit en ſubſtance; „ qu'il avoit entendu ſes Dé-
„ putés, & reçu la Lettre qu'il lui avoit
„ écrite, par où il voyoit que Sa Ma-
„ jeſté Impériale avoit chargé Son
„ Excellence Jean-Tſerclas Comte de
„ Tilly de l'exécution de ſes ordres;
„ qu'il s'en réjouïſſoit, connoiſſant ſes
„ bonnes intentions: qu'il lui ſembloit
„ que tout l'objet de ſa Lettre, & de
„ ſon Ambaſſade, ſe réduiſoit à lui re-
„ préſenter le déplaiſir, que cauſoit à
„ Sa Majeſté Impériale le *Concluſum*
„ de l'Aſſemblée de Leipzig, à l'ex-
„ horter lui Electeur de Saxe à s'en
„ deſiſter, à joindre ſes troupes aux
„ ſiennes, à payer les contributions
„ impoſées, & à employer ſes bons
„ offices, pour engager les autres Etats
„ Proteſtans à renoncer à l'Union de
„ Leipzig, & à ſe ſoumettre aux Dé-
„ crets de l'Empereur; qu'il s'étoit fait
„ lire & relire cette Lettre, & avoit
„ mûrement refléchi à tout ce qu'elle
„ contenoit; qu'il ne ſe pouvoit rien
„ ajoûter au reſpect, que lui Electeur
„ avoit pour Sa Majeſté Impériale, à
„ ſon attachement pour ſa Perſonne ſa-
„ crée, & à ſon obéïſſance à ſes Dé-
„ crets; qu'il n'entreroit pas avec Son

„ Excellence, dans une discution inu-
„ tile touchant les motifs, qui l'avoient
„ obligé à armer, les ayant déja ex-
„ posés à l'Empereur & à l'Empire
„ dans un écrit apologétique, auquel il
„ se rapportoit; qu'il s'en tenoit à ce
„ qu'il avoit déclaré dans cet Ecrit, &
„ dans ses Lettres à l'Electeur de Ma-
„ yence; qu'il étoit vivement touché
„ de l'état dangéreux où se trouvoit
„ l'Empire; protestant qu'il ne désiroit
„ que la paix, bien loin de vouloir au-
„ gmenter le trouble & la confusion,
„ semer la defiance, & attiser le feu:
„ choses entièrement opposées à sa fa-
„ çon de penser, comme il étoit aisé
„ d'en juger à quiconque voudroit se
„ rappeller les services, qu'il avoit ren-
„ dus à l'Empereur & à l'Empire: qu'il
„ n'esperoit pas que pour récompense
„ on voulût le violenter, quoiqu'il eût
„ lieu de le soupçonner par une infini-
„ té de discours, qui se tenoient de
„ tous côtés, & qui lui étoient revenus
„ de divers endroits, comme si on vou-
„ loit l'attaquer avec plusieurs armées:
„ discours qui venoient d'acquérir un
„ puissant dégré de probabilité, par
„ l'approche de l'armée de Son Excel-
„ lence sur les frontières de Saxe, dans

„ un tems, où il sembloit qu'elle au-
„ roit été mieux employée à poursui-
„ vre le Roi de Suède, qu'à faire des
„ courses dans le Pays du Premier des
„ Electeurs laïques, qui avoit si bien
„ mérité du Chef & du Corps Germa-
„ nique; & cela dans un tems, où, de
„ l'aveu de Son Excellence même, Sa
„ Majesté Impériale avoit convoqué
„ une Diéte générale à Francfort, pour
„ calmer & appaiser tous les mouve-
„ mens intestins: qu'il prioit donc Son
„ Excellence de dispenser son Pays de
„ nouveaux quartiers, & d'épargner
„ ses sujets déja assez ruinés par les
„ précédens".

Cette réponse, conçue en termes très humbles & très respectueux envers l'Empereur, & très ménagés à l'égard de Tilly, ne fit aucune impression. Il y repliqua avec une hauteur extraordinaire, & s'avança jusqu'à Halle à deux milles de Mersebourg, d'où il envoya sa replique à l'Electeur, en date du premier de Septembre.

„ Nous ne saurions plus long-tems
„ Vous cacher, lui dit-il, que Sa Sa-
„ crée Majesté Impériale m'a chargé
„ plusieurs fois, & encore tout recem-
„ ment, d'obliger les Etats de l'Assem-

„ blée de Leipzig, de renonçer à leur „ *Conclusum*, & d'employer la force „ des armes contre ceux qui auront „ rejetté mes exhortations amiables, „ par où j'ai ordre de commencer: „ d'où il suit que, puisque Votre Altes„ se Electorale a pris le parti de ré„ pondre à mes remontrances par un „ refus formel, il ne me reste à moi „ que celui de la contraindre par la „ force à l'obéïssance, qu'elle doit à „ l'Empereur & à l'Empire. Et qu'Elle „ me permette de lui dire, qu'Elle gâ„ te par-là tous les services, qu'Elle dit „ avoir rendus au Chef & au Corps „ Germanique; & que, quand même „ Elle auroit bien mérité de toute la „ Chrétienté, Elle ne pourroit justifier „ une telle desobéïssance; & Elle ré„ pondra devant Dieu, l'Empereur & „ l'Empire de tous les maux, qui vont „ arriver en Saxe & ailleurs. Je vous „ le repéte, ajoûtoit-il, réfléchissez y „ bien; accordez à mon armée le pas„ sage avec des vivres & autres cho„ ses nécessaires; renforcez-là de vos „ troupes, & soyez assûré que le Roi „ de Suéde sera bientôt renvoyé dans „ son Pays. Renvoyez-moi bientôt mon „ trompette avec Votre réponse, le

„ tems presse; mon armée s'impatien-
„ te; & ceci ne souffre point de dé-
„ lai ".

Dès la prémière lettre de Tilly, l'Electeur s'étoit attendu que ce Général ne tarderoit pas d'entrer en Saxe, & d'y commettre les dernières violences. C'est pourquoi, il avoit dépêché Arnimb en toute diligence au Roi de Suéde, pour lui demander du secours, tandis que de son côté, il s'étoit rendu à Torgau pour y assembler son armée. Ce fut-là qu'il reçut la lettre en question, à laquelle il répondit aussitôt, & renvoya le trompette avec cette réponse; „ que lui Electeur de Saxe n'avoit
„ pas besoin, qu'on lui parlât tant d'o-
„ béïssance à l'Empereur, qu'il connois-
„ soit l'étendue & les bornes de celle
„ qu'il lui devoit, & en avoit donné
„ d'assez bonnes preuves, dont c'étoit-
„ là une triste récompense: qu'il étoit
„ prêt cependant d'en donner encore
„ d'autres, pourvu qu'on n'en exigeât
„ que de convenables à son honneur,
„ & à sa dignité . . . . . .

Tilly n'avoit pas attendu le retour de son trompette pour entrer en Saxe: & la nuit du premier au second de Septembre il se mit en marche de

Halle, & arriva vers midi à Skeuditsch, à un mille & demi de Leipzig, envoyant aussitôt des détachemens de tous côtés, pour brûler & ravager tout le plat Pays.

Cependant Arnimb étoit arrivé à Vieux-Brandebourg auprès du Roi de Suéde, & lui avoit représenté la situation où se trouvoit son Maître, & le besoin qu'il avoit d'un promt secours. Gustave, qui, sur la connoissance du caractère de Tilly, avoit prévu à-peu-près ce qui arrivoit actuellement, répondit froidement à Arnimb; qu'il étoit fâché de ce qui arrivoit à l'Electeur, mais que c'étoit sa faute, & que, s'il l'en avoit cru, il ne seroit pas dans cet embaras, ni Magdebourg reduit en cendres; que maintenant il le recherchoit, parcequ'il avoit besoin de lui, mais qu'il n'avoit pas dessein de se perdre, & le Corps des Protestans avec lui, pour l'amour de l'Electeur de Saxe; qu'il ne se fioit pas à un Prince, dont le Ministère étoit vendu à la Cour de Vienne, & qui le laisseroit dans l'embaras, dès qu'il plairoit à l'Empereur de desavouer son Général, & de lui donner ordre de se retirer; que l'armée de Tilly étoit devenue très formidable, par

les divers renforts qu'il avoit reçus, & particulièrement par une armée que Furstemberg lui avoit amenée; que toutefois il ne le craignoit point, & qu'il iroit le chercher, dès qu'il seroit assûré d'une retraite en cas d'accident, & que son armée ne périroit pas de faim, avant que d'avoir pu joindre l'ennemi.

Arnimb écoutoit ce discours avec une impatience, que le Roi remarquoit très bien. Il ne pouvoit pourtant condamner l'indifférence que le Roi affectoit, puisqu'elle étoit fondée sur la conduite que Jean-George avoit tenue avec lui: mais il remarquoit bien aussi, que le Roi n'étoit pas fâché de voir l'Electeur réduit à se jetter entre ses bras, puisque c'étoit un moyen de s'ouvrir le chemin, pour pénétrer jusqu'au cœur de l'Allemagne; chose que le Roi souhaitoit passionnément.

Arnimb répondit au Roi, qu'il n'avoit rien à dire sur les plaintes qu'il faisoit sur l'affaire de Magdebourg, si non que, le passé n'étant pas à redresser, il faloit l'ensevelir dans l'oubli; qu'il ne pouvoit condamner les précautions que Sa Majesté vouloit prendre, avant que de marcher au secours de la Saxe; qu'elles étoient dignes de sa prudence:

mais, qu'il le prioit de s'expliquer sur ses prétentions, & qu'il étoit fort trompé, ou l'Electeur son Maître donneroit à Sa Majesté toutes les sûretés, qu'Elle pourroit raisonnablement exiger.

„ Je veux, repliqua vivement le „ Roi, que M. l'Electeur me livre la „ Forteresse de Witemberg pour ma „ retraite en cas de malheur; qu'il en„ voye son Fils aîné pour ôtage dans „ mon armée; qu'il se charge de la „ solde de mes troupes pendant trois „ mois, & qu'il me livre les traîtres „ qui sont dans son conseil, ou qu'il „ en fasse justice lui-même. A ces con„ ditions-là, ajoûta-t-il, je suis prêt à „ marcher; si non, M. l'Electeur n'a „ qu'à voir comme il se tirera d'af„ faire ".

Arnimb pria le Roi de lui permettre d'aller conférer avec son Maître sur ces demandes, n'ayant pas de pouvoirs suffisans pour rien conclure.

L'Electeur attendoit Arnimb avec une impatience extrême: dès qu'il le vit, il crut qu'il lui apportoit la nouvelle que le Roi de Suéde étoit en marche; mais quand il sut de quoi il s'agissoit, il s'écria, *non seulement Witemberg, mais Torgau, mais toute la Saxe*

lui sera ouverte, & je lui livrerai toute ma Famille pour ôtage; & si ce n'est pas assez, je me livrerai moi-même, & m'irai remettre entre ses mains. Allez, retournez vîte auprès de ce Prince, & dites-lui, qu'il marche à la garde de Dieu, & qu'il aura satisfaction avec moi; que je suis prêt à lui livrer les traîtres, qui me seront indiqués, à payer la solde qu'il demande, & à sacrifier mes biens, & ma vie pour la cause commune.

Arnimb revint en poste, porter les nouvelles au Roi, qui, charmé de la franchise de l'Electeur, ne voulut point lui céder de ce côté-là, & lui manda; „ que ce n'étoit pas sans raison, qu'il „ avoit voulu prendre quelques pré- „ cautions avec lui, puisqu'il lui avoit „ témoigné tant de défiance, lorsqu'il „ avoit voulu marcher au secours de „ Magdebourg; mais que, puisqu'il en „ usoit maintenant avec tant de cor- „ dialité, il lui déclaroit, qu'il le tenoit „ quitte de toutes ses prétentions; que „ si toutefois il vouloit payer un mois „ de solde à son armée, il osoit l'assû- „ rer, qu'il seroit bientôt avantageu- „ sement dédommagé de cette dé- „ pense ".

Alors, l'Electeur envoya au Roi la

Déclaration (1) suivante, dressée & signée de sa main.

„ Nous Jean-George, par la grace „ de Dieu, Duc & Electeur de Saxe, dé„ clarons & reconnoissons par ces pré„ sentes, que, le Général Comte de Til„ ly étant entré dans nos Etats à main „ armée, sans aucune cause légitime, „ & au mépris de toutes les Loix de „ l'Empire, en particulier des Recès „ touchant la Paix *Profane*, & la Paix „ de Réligion, nous avons demandé „ du secours au Sérénissime & Très„ Puissant Prince Gustave-Adolphe, „ par la grace de Dieu Roi de Suéde, „ des Goths & des Wendales. Notre „ très-cher Oncle & Beau-Frère. Sur„ quoi nous nous sommes obligés, & „ engagés envers lui sur notre paro„ le de Prince & d'Electeur, & sur „ notre foi de Chrétien nous engageons „ & obligeons de la manière qui suit.

„ Prémièrement de joindre notre ar„ mée à celle de Suéde, aussitôt que „ Sa Dignité Royale aura passé l'Elbe; „ de nous joindre à Elle contre nos en„ nemis, & de la servir envers tous „ & contre tous; à lui laisser la dire-

(1) Londorp, p. 206.

„ ction entiére de toutes les opéra-
„ tions ; de nous conformer à tous ses
„ avis, autant qu'il nous sera possible,
„ à ne point séparer nos troupes des
„ siennes, tant que le danger subsiste-
„ ra, & à ne conclure aucun traité,
„ ni entrer en aucune négociation sans
„ son consentement.

„ Secondement, nous voulons que,
„ non seulement nos places sur l'Elbe
„ lui soient ouvertes pour sa retraite,
„ mais aussi, que lui & les siens y
„ soient reçus en cas de besoin, pour
„ les garder suivant l'exigence du cas,
„ & promettons de les aider à les dé-
„ fendre. Entendons que nos Officiers,
„ qui commandent dans lesdites pla-
„ ces, se conforment, sans délai ni
„ chicane, à nos intentions à cet égard,
„ en vertu de l'obéïssance qu'ils nous
„ doivent.

„ Troisiémement, nous voulons
„ qu'aussi long-tems que l'armée de Sa
„ Dignité Royale sera dans notre Pays
„ elle y soit logée, & qu'on lui four-
„ nisse tous les vivres & les fourages,
„ loyalement, & sans délai, ni difficul-
„ té. En foi de quoi, nous avons signé
„ les présentes de notre main, & y

„ avons apposé le sceau de nos ar-
„ mes ".

Fait à Torgau le 1er. de Septembre 1631.

Gustave-Adolphe donna aussi à l'Electeur de Saxe une déclaration, par laquelle il s'engage, sur sa parole de Roi & sa foi de Chrétien, de sécourir l'Electeur envers tous & contre tous, à ne point quitter les armes, que l'ennemi ne fût entiérement chassé de son pays; & à n'entrer dans aucune négociation ou accommodement, sans y comprendre ledit Electeur.

On a beaucoup blâmé le Comte de Tilly d'avoir ainsi poussé à bout cet Electeur. Il semble en effet que ce soit une maxime conforme à la saine politique; *qu'en tems de guerre il vaut mieux avoir des ennemis cachés que l'on connoît, que de les forcer à se déclarer ouvertement: car, tant qu'ils restent cachés, on n'a que peu ou point à craindre de leur part; mais, venant à prendre parti, ils font ce qu'ils peuvent pour nuire.* Les ennemis cachés sont pour l'ordinaire, ou des esprits timides, & alors leur desespoir est à craindre dès qu'on les pousse à bout; ou des esprits ambitieux,

qui cherchent à pêcher en eau trouble, & font toûjours du côté du plus fort: foyez heureux, s'ils ne font pour vous, ils ne feront point contre Vous. Le meilleur eft de fe précautionner contre les uns & les autres, & de les menager de manière qu'ils reftent toûjours dans leur incertitude, & ne fe déclarent pour perfonne. Mais le Comte de Tilly fe croyoit affez fort, après la jonction de Furftemberg, pour écrafer l'Electeur de Saxe, & battre le Roi de Suéde. Le fuccès de Magdebourg lui avoit infpiré une préfomtion impardonnable à un Général de fon âge, & de fon expérience. Cette préfomtion lui fit négliger la précaution de fe mettre entre l'Electeur & le Roi de Suéde, ce qu'il pouvoit aifément, en fe portant fur Torgau, au lieu de fe porter fur Leipzig, ou en attaquant d'abord l'armée Saxonne, comme Pappenheim le lui confeilloit, avant que les Suédois fuffent arrivés; fautes irréparables qu'on ne peut attribuer qu'à la haute opinion, qu'il avoit de fes forces, & de fa fortune. Il regardoit le Roi de Suéde comme un Prince, qui avoit peu d'appui par lui-même, & qui ne pouvoit pas tirer grand fecours de fes alliances. Il ju-

geoit que la perte d'une seule Bataille le chasseroit vîtement de l'Allemagne, & le renverroit en Suéde. Il cherchoit cette Bataille, & le Roi de Suéde ne demandoit pas mieux. Jusques-là, ce Prince avoit fait, pour ainsi dire, la guerre à l'oeil, se tenant sur la défensive, n'agissant qu'avec une extrême circonspection, & modérant les saillies de son courage par les Conseils de la prudence: mais dés qu'il se vit sécondé par de Puissans Alliés, tels que les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, les Ducs de Poméranie & de Mecklenbourg, le Landgrave de Hesse, il commença à agir avec cette heureuse hardiesse, qui fait le caractère des Héros. Dès-lors il se livra aux mouvemens de son courage: nulle entreprise ne lui parut difficile, & il rechercha la Bataille avec autant d'ardeur, qu'il avoit eu soin de l'éviter; impatient d'éprouver sa valeur & ses talens contre un Général aussi cécèbre que le Comte de Tilly, qui se vantoit de n'avoir jamais perdu de Bataille, quoiqu'il en eût plus livré qu'aucun Général de son tems.

Nous entrerons dans tous les détails, que nous croitons pouvoir intéresser le Lecteur dans le récit d'une action la

plus éclatante de la vie de notre Héros; action qui décida du fort de l'Empire, & de bien d'autres Etats de l'Europe, que la Puissance Autrichienne auroit infailliblement engloutis, si la fortune l'eût favorisée dans la plus sanglante Bataille, qui se fut donnée de mémoire d'homme. Toute l'Europe avoit les yeux tournés vers la Saxe. On jugeoit que les vastes plaines de Misme alloient être le théâtre d'une action, où toutes les Puissances Chrétiennes étoient intéressées, mais par des motifs bien différens: l'Empereur n'attendoit que cette décision, pour mettre tous les Etats de l'Empire sous le joug; l'Espagne pour reconquérir la Hollande; la Pologne pour se jetter sur la Prusse; le Roi de Dannemarck pour envahir la Suéde, dans la supposition que Gustave-Adolphe ne pouvoit manquer de succomber. Au contraire les Alliés de ce Prince espéroient tout de son courage & de sa capacité, & se préparoient à de nouveaux efforts contre la Puissance Autrichienne. Le Roi de Suéde étoit en marche pour passer l'Elbe à Wittemberg, & joindre les Saxons, qui campoient entre Torgau

& cette Ville. La jonction se fit le 3. de Septembre à Duben sur la Mulde.

Tilly, étant arrivé, comme nous avons dit, le 2. du même mois à Skeuditsch, avoit établi son camp en deça de la Saale. Le même jour il se porta de sa personne avec une grande suite d'Officiers jusqu'à Eutritz, Village à un demi-mille de Leipzig, & envoya un Trompette pour sommer la Ville.

Le Magistrat députa quelques-uns de son Corps pour lui représenter, que la Ville n'avoit jamais donné aucun déplaisir à Sa Majesté Impériale, & qu'elle avoit lieu de se promettre, que Son Excellence ne commettroit aucune hostilité contr'elle. Tilly leur répondit, qu'il leur enverroit ses intentions par écrit, afin qu'ils en pussent faire part à l'Electeur; &, les ayant renvoyés, il envoya ordre à son armée d'avancer, & de venir camper sur les hauteurs près d'Eutritz, d'où l'on découvre toute la Ville; pour lui il s'avança avec son escorte jusqu'à la porte de Halle, où le Magistrat lui fit porter du pain, du vin & de la viande, pour lui & pour ses principaux Officiers. En se retirant, il envoya un Capitaine dans la Ville, avec

un papier où il demandoit que sans délai on ouvrît les portes aux troupes, qu'il vouloit y mettre en Garnison. Ce qui fut refusé; & la Bourgeoisie, ayant pris les armes avec les Soldats de la Ville, appellés *Defensionners*, on se prépara à la défense, & l'on commença par mettre le feu au Faux ourg devant la porte de Halle.

Tilly (1) fit tout ce qu'il put pour faire éteindre le feu; mais le vent qui souffloit le rendoit trop violent; d'ailleurs, ses gens étoient trop incommodés du canon, & de la mousqueterie de la Ville; de sorte que tout ce beau Fauxbourg fut bientôt reduit en cendres.

Le Dimanche au matin 4me. de Septembre les Impériaux, ayant perfectionné deux Batteries de gros canon, commencèrent à canonner vivement la place, & la nuit du quatre au cinq à y jetter des bombes & des boulets rouges. Le cinq, tout étoit prêt pour donner l'assaut; mais l'incendie continuoit encore avec tant de force, qu'on ne pouvoit approcher. La partie fut renvoyée à la nuit du six au sept. Mais ceux du dedans, après avoir fait grand feu de

(1) Voy. Chroniq. de Leipzig par Schneider, & celle de Vogel Kevenh.

canon & de mousqueterie tout le jour, demandèrent le soir une suspension d'armes, pour pouvoir traiter, ce que le Généralissime accorda: Leipzig n'a jamais eu qu'un simple fossé plein d'eau, un mauvais rempart, quelques bastions revêtus de brique & de pierre de taille, mais petits & mal construits, & quelques Cavaliers de gazon devant les portes. Le fossé à toûjours été peu profond, & facile à combler. Aujourd'hui, il y reste à peine trois bastions à demi-ruinés, & un fossé presque comblé en quelques endroits. *Jean de la Porte*, ou *von der Pforte*, qui commandoit alors dans Leipzig, fut regardé comme ayant fait une bonne défense, & le Généralissime lui accorda de pouvoir sortir avec ses *Défensionners*, au nombre de quatre Compagnies, tambour battant, mêche allumée & drapeaux déployés, avec le bagage & deux piéces de canon.

Jean Vopel Capitaine & Commandant dans le Fort de Pleissenbourg, qui auroit pu faire un peu plus de résistance que la Ville, se rendit dès le sept. Aussi l'Electeur le fit arrêter, & nomma des Commissaires pour lui faire son procès.

Il eſt remarquable (1) que la Capitulation de Leipzig fut dreſſée dans la maiſon d'un foſſoyeur, la ſeule du Fauxbourg qui eût échappé aux flammes, & dans laquelle le Comte de Tilly avoit pris ſon Logement. On prétend auſſi que ce fut dans cette maiſon que fut tenu le Conſeil de guerre, où il fut réſolu d'aller au devant du Roi de Suéde & de l'Electeur, pour leur livrer Bataille; & qu'au ſortir de-là, le Généraliſſime voyant des os & des têtes de morts peints ſur les murs extérieurs de la maiſon (2), il pouſſa un ſoupir, comme ſi cette circonſtance lui avoit paru de mauvais augure. Il y a

(1) M. Bœhm dans ſes notes ſur l'Hiſtoire Angloiſe de Guſtave-Adolphe remarque, que Tilly n'étoit entré dans cette Maiſon, qu'en attendant qu'il pût entrer dans la Ville, & que cette petite circonſtance donna lieu à une brochûre devenue fort rare, ſous ce tître, *Le Foſſoyeur de Leipzig*. Imprimée en 1632. à Leipzig.

(2) M. Harte prétend que cette Maiſon ſe voit encore avec les mêmes figures d'os & de têtes de morts peints à freſque. Il paroît étrange que cet Auteur, qui a fait un aſſez long ſéjour à Leipzig, ait pu avancer pareille choſe. Je puis aſſûrer le Lecteur qu'on ne voit rien de ſemblable, & qu'à peine peut-on préciſément dire en quelle place étoit cette Maiſon. M. Harte auroit pu ſe diſpenſer de rapporter un fatras d'autres préſages auſſi peu fondés que celui-là.

des Historiens qui assûrent que Pappenheim même, tout intrépide qu'il étoit, fut troublé à la vue de ces tristes objets, & que cet homme, qui n'étoit pas même ému au milieu des périls les plus éminens, ne put s'empêcher de trembler à cet aspect, tant étoit grand alors l'Empire des préjugés superstitieux.

Quoiqu'il en soit, Tilly traita assez bien la Ville de Leipzig, la laissa jouïr de ses Priviléges, & n'y mit qu'une Garnison de mille hommes sous le Colonel Wangler: mais il fit tout détruire entre Mersebourg, Zeitz, Naumbourg & Leipzig (1). On compta plus de deux cens Villages brûlés par ses ordres, & abandonnés au pillage. Ses Soldats commîrent des cruautés horribles, jusqu'à serrer les pouces du Chancelier de Zeitz avec le chien d'une arquebuse, pour l'obliger à dire en quel lieu il avoit caché son argent. S'il eut gagné la Bataille, il auroit fait de toute la Saxe un second sac de Magdebourg.

Il y a des Ecrivains qui prétendent, que Tilly, apprenant la jonction des

(1) Chemnitz L. III. p. 202. Kevenh. p. 1531. Puff. Lib. III. §. 26 & 27. Riccius L. IV. p. 251. 257. Gul. Gualdo p. 80. Bougeant T. I. p. 171.

Suédois & des Saxons, étoit d'avis de les attendre derrière Leipzig, de couvrir de cette Ville le front de son armée, & de fortifier les aîles de redoutes ; mais que Pappenheim, qui cherchoit toutes les occasions de se signaler, & qui ne respiroit que les combats, le fit resoudre à marcher en avant, & à ne pas éviter, mais à chercher la Bataille. D'autres le représentent si plein de confiance, qu'il rejetta le Conseil des plus sages têtes de son armée, qui étoient d'avis qu'on se tint sur la défensive, & qu'on prît un poste inattaquable, jusqu'à ce qu'on fût joint par Aldringer, qui étoit en marche avec un renfort de dix à douze mille hommes, & dont l'arrivée ne pouvoit tarder au plus que six jours. On prétend que Tilly répondit à ces sages Conseillers, qu'une telle conduite auroit un air de poltronnerie, dont il ne vouloit pas qu'on le pût soupçonner. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans ces momens Tilly ne pouvoit qu'avoir l'esprit agité de diverses pensées contraires. En repassant sur ses anciens exploits, il ne pouvoit qu'être confiant & présomptueux ; en considérant l'inconstance de la fortune, l'incertitude des succès, il

avoit tout lieu d'apprehender de perdre en un seul jour le fruit de tant de périls & de travaux, dont il étoit sorti si glorieusement.

Quoique Pappenheim pressât le Généralissime d'aller en avant, l'assûrant que la jonction des Suédois avec les Saxons ne s'étoit pas encore faite, & qu'il eût paru d'abord céder à ses importunités, il ne laissa pas de changer de sentiment; ce qui donna lieu dans la suite à Pappenheim de l'accuser d'avoir manqué, par ses irrésolutions, l'occasion de battre les Saxons & les Suédois en détail, ou du moins de détruire l'armée Saxonne, avant que le Roi de Suéde pût s'y opposer.

Le parti, que prit enfin Tilly, fut de ne point s'écarter de Leipzig, & de chercher seulement aux environs un champ de Bataille avantageux, où l'ennemi ne pût l'attaquer, sans courir grand risque d'être défait (1).

Nous avons dit que son armée étoit campée sur les hauteurs d'Eutritz assez près

(1) J'ai été plusieurs fois sur les lieux & ai examiné tout ce terrain avec beaucoup d'attention: ainsi l'on peut se fier à la description que j'en donne.



droit

près de Mœckern. Pour faire face du côté par où le Roi de Suéde devoit venir, il obſerva, en viſitant le terrain, qu'en faiſant un petit mouvement par ſa gauche, juſqu'à Breitenfeld & Lindenthal ſur le grand chemin de Leipzig à Magdebourg, il ſe trouveroit au pied d'une chaîne de collines, qui forment un long rideau depuis Lindenthal juſqu'à la Pleiſſé, & près du Village de Wahren, qui n'eſt qu'à trois quarts de mille de Leipzig (1). Il diſtribua ſon

(1) Je ne puis m'empêcher de remarquer ici avec le ſavant P. Bœhm, que de toutes les bevues, dont l'ouvrage de M. Harte eſt ſemé, celle qu'il fait au ſujet de ce champ de Bataille eſt la plus forte. En effet il dit que, ſuivant le ſentiment de pluſieurs Hiſtoriens, Tilly fut vaincu à la même place, où Charles-Quint avoit défait & pris priſonnier Jean-Frédéric Electeur de Saxe, & Philippe Landgrave de Heſſe. Tout le monde ſait que cet Electeur fut vaincu ſur la bruyère de Lechau près de la petite Ville de Muhlberg, éloignée au moins de quinze à ſeize de nos lieuës de Breitenfeld, qui n'eſt qu'à une grande lieuë de Leipzig. Je ne ſache aucun Ecrivain qui ait avancé une erreur auſſi groſſière; & l'on ſait bien auſſi que Philippe Landgrave de Heſſe ne fut pas fait priſonnier à la journée de Muhlberg, puiſqu'il n'y étoit pas; mais il fut arrêté à Halle ſur la Saale, où il s'étoit rendu volontairement à l'Empereur. Au reſte Muhlberg eſt ſitué ſur la droite de l'Elbe entre Groſſenhayn & Torgau,

artillerie tout le long & sur le sommet de cette chaîne de collines, & au bas il mit son armée en Bataille sur une seule Ligne, à moins qu'on ne veuille regarder son artillerie comme une seconde ligne; & c'est, je crois, la seule fois qu'on a vu l'artillerie placée derrière l'armée; car, quoiqu'elle fût sur des Eminences qui commandoient la plaine, qui est fort large & fort ouverte, & qu'elle tirât par-dessus l'armée, je pense que cette disposition n'en est pas moins défectueuse; vu que, si l'ennemi recule, & que l'armée s'éloigne en le poussant, l'artillerie devient inutile, & nuit plus à l'ami qu'à l'ennemi. Quant à l'arrangement de l'armée sur une seule ligne j'en laisse le jugement à plus habile que moi. Il paroît que Tilly, jugeant ses aîles bien couvertes, sa gauche par le bois de Lindenthal, & sa droite par la Pleisse, où elle étoit appuyée, n'ayant pas bougé du terrain qu'elle avoit occupé, en arrivant près de

sur le grand chemin de cette dernière Ville à Dresde; & n'est pas moins fameux par un camp de plaisir que le feu Roi de Pologne y assembla en 1730. & où il fit briller tout ce que le bon goût & la magnificence ont de plus piquant, que par la défaite de l'infortuné Jean-Fréderic.



Poste de Pappenheim

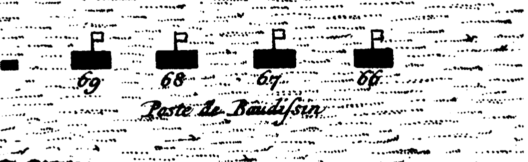
8 7 6 5 4 3 2 1

42 41 40 39 38 37 36 35 34 33 32

Poste du Roi

63 64 65

Poste de Banner





[illegible]

Leipzig, crut qu'il devoit s'étendre le plus qu'il pourroit, pour déborder l'armée de Suéde & de Saxe.

Cependant le Roi de Suéde & l'Electeur de Saxe tenoient un grand Conseil de guerre à Torgau en présence de l'Electeur de Brandebourg, & avec les principaux Officiers Généraux de leurs troupes. Là on délibéra si l'on iroit livrer Bataille au Comte de Tilly. Soit que Gustave-Adolphe (1) ne voulût pas se charger seul de l'événement, soit qu'il voulût seulement sonder les dispositions de son nouvel Allié, il représenta qu'il n'étoit pas prudent de mettre la fortune de tant de peuples, & la Réligion même, au hazard d'une Bataille générale & décisive; que pour lui il risquoit moins que personne, puisqu'en cas de mauvais succès, il lui restoit la ressource, en se retirant dans son Royaume, de mettre entre lui & l'Empereur un fossé que ses Généraux ne passeroient pas si-tôt. *Mais, Messieurs*, ajoûta-t-il (2), *que deviendront tant de pauvres Princes & Etats Protestans, dont le salut dépend du succès de cette guerre? Je vois deux bonnets Electoraux furieu-*

(1) Puffend. L. III. §. 28.
(2) Chemnitz p. 204. Kevenh. p. 1867.

sement ébranlés, & même près de sauter, si nous sommes battus. Il me semble donc que le plus sage parti seroit de tâcher de couper les vivres au Comte de Tilly, & de le forcer par-là à se retirer, & saisir le moment de cette retraite pour lui donner un échec.

L'Electeur de Saxe eut peine à ne pas interrompre ce discours, tant il souhaitoit la Bataille : mais quand le Roi de Suéde eût fini de parler, il représenta à son tour, que son pays étoit trop petit pour fournir à la subsistance de quatre armées; savoir, la sienne, celle du Roi de Suéde, celle de l'Empereur, & celle de la Ligue; que Tilly occupoit la plus fertile contrée de ses Etats, & qu'en temporisant on ruinoit entièrement la Saxe : aulieu qu'avec l'aide-de-Dieu on étoit sûr de l'en chasser entièrement par une Bataille, & qu'ainsi son avis étoit qu'on marchât droit sur Leipzig pour attaquer l'ennemi; qu'au reste si l'on craignoit l'événement, il iroit seul livrer Bataille avec ses propres troupes.

Eh! non, non, Vous n'irez pas seul, Monsieur l'Electeur, repliqua (1) le Roi

(1) Soldat Suédois p. 69.

de Suéde, *nous Vous accompagnerons, & nous ſommes charmés de Vous voir prendre une réſolution ſi digne de Votre rang.* Enſuite, ſe tournant vers ſes Généraux, il leur donna l'ordre d'aller tout diſpoſer pour la marche. *Allons donc*, ajoûta-t-il à haute voix, *allons joyeuſement froter une Couronne Royale, & deux bonnets Electoraux contre la carcaſſe de ce vieux Caporal, & diſputer avec lui, non ſeulement la gloire d'une Bataille, mais auſſi toutes les conquêtes, & toutes les uſurpations de ſes maîtres.*

Enfin les deux armées combinées, ayant paſſé la Mulda à Duben, marchèrent par Welhaune, Lindenhayn, Hohen-Leyna, & ſe trouvèrent le 7me. de Septembre au matin à deux portées de canon des Impériaux: Le Roi ayant la droite avec ſon armée, & l'Electeur de Saxe la gauche.

La marche ſe fit avec beaucoup d'ordre, & ſans beaucoup de difficulté, juſques près de Podelwitz, Village que l'armée Impériale avoit en face. Là il y avoit un mauvais paſſage (1), où

(1) C'eſt Kevenhuller qui dit cela *p.* 1869. Après cela faut-il dire que M. Harte a tort de mettre ce paſſage ſi difficile près du Village de

l'on prétendit que Tilly auroit pu défaire l'armée combinée, s'il s'y étoit porté avec célérité; mais il se contenta de faire mettre le feu au Village, esperant que le vent poufferoit la fumée dans les yeux des troupes combinées, & les incommoderoit beaucoup; mais elles furmontèrent cette difficulté.

Nous allons donner d'après le Comte de Kevenhuller une liste des troupes de chaque armée, & de ceux qui les commandoient, chacun dans le rang qu'il occupa sur le champ de Bataille. Nous ne ferons guère que traduire le même Auteur dans la Rélation de cette grande Action, parce que celle qu'il donne nous paroît la plus claire, la plus impartiale, la plus exacte, & la mieux raisonnée.

Zorscka, puisqu'il n'y a point de Village de ce nom en toute la Saxe. Il y en a bien un qui s'appelle *Zschorta*, & un autre *Zschortau*; mais ils sont trop loin des lieux dont nous parlons ici.



ORDRE

De Bataille de l'Armée Impériale, où l'on peut voir par les numeros le poste qu'occupoit chaque Régiment.

Régimens.	Commandans.
1. Ranconi.	Lieut. Col. Barneval.
2. Merode.	(Lieut. Col. Barneval.)
3. Nouveau-Saxe.	Lt. Col. Hatzfeld.
4. Baumgarten.	Col. Baumgarten.
5. Picolomini.	Major Wermazo.
6. Strozzi.	Col. Strozzi.
7. Holstein.	Duc de Holstein.
8. Chiésa.	. . . . Lasky.
9. Gallas.	Major Nurifs.
10. Saxe.	Lt. Col. Kont.
11. Furstemberg.	(Lt. Col. Kont.)
12. Montecuculi.	Major Schweitzer.
13. Balleron.	Lt. Col. Baltasser.
14. Diedrichstein.	(Lt. Col. Baltasser.)
15. Tilly.	Lt. Col. Comte de Sulz.
16. Coronini.	Col. Coronini.
17. Geifs.	Col. Geifs.
18. Colloredo.	Col. Colloredo.
19. Erwitt.	Col. Erwitt.
20. Savelli.	Major Span.
21. Blanckart.	Col. Blanckart.
22. Haraucourt.	. . . .

Régimens.	Commandans.
23. Pappenheim.	Col. Lieut. . . .
24. Reinacher.	Lt. Col. Baron de Grotte.
25. Comargo.	
26. Wangler.	Col. Lt. Straſſold.
27. Bernſtein.	
28. Schœnbourg.	Col. Cte.de Schœnbourg.
29. Vieux-Saxe.	Col. Lt. Palatzt.
30. Winkersk.	

31. Deux Régimens de Croates commandés par leurs Colonels Saradezky & Forgatſch. Quelques Compagnies de Dragons de Creutzberg.

ORDRE

De Bataille de l'Armée Suédoiſe.

32. Huit Cornettes de Cavalerie Finlandoiſe, commandées par Wunſch.
33. 180 Mouſquetaires du Régiment de Banner.
34. 12. Compagnies de Cavalerie du Régiment de Todt.
35. 180. Mouſquetaires detachés du Régiment de Banner.
36. 8. Compagnies du Régiment de Cavalerie de Weſtergothie, commandées par Soop.

37.

37. 180. Mousquetaires détachés du Régiment de Banner.

38. 8. Compagnies du Régiment de Smaland Cavalerie, commandées par Steinbock ou Stenbock.

39. 180. Mousquetaires détachés du Régiment de Haal.

40. 4. Compagnies de Cavalerie du Régiment d'Ostrogothie, & quatre Drapeaux de Gens de pied, commandés par Axel Lillen.

41. 4. autres Drapeaux de Gens de pied du Régiment d'Oxenstierna.

42. 4. Drapeaux *id.* du Régiment de Hasauer.

43. 12. Drapeaux du Régiment d'Infanterie du Roi, commandés par le Colonel Teufel.

44. 4. Drapeaux du Régiment de Haal, Infanterie.

45. 4. Drapeaux du Régiment d'Infanterie du Colonel Hohendorff.

46. 12. Drapeaux du Régiment d'Infanterie du Colonel Winckel.

47. 2. Compagnies du Régiment de Cavalerie du Feld-Maréchal Gustave-Horn.

48. 5. Compagnies de celui du Colonel Callenbach aussi Cavalerie.

49. 360. Mousquetaires détachés

50. 5. Compagnies du Régiment de Cavalerie de Callenbach.

51. 280. Mousquetaires détachés du Régiment d'Oxenstierna.

52. 3. Compagnies du Régiment de Cavalerie de Baudissin.

53. 300. Mousquetaires détachés du Régiment d'Erichausen.

54. 3. Compagnies de Cavalerie de celui de Baudissin.

55. 260. Mousquetaires détachés du Régiment de Hamilton.

56. 5. Compagnies du Régiment de Cavalerie du Roi, commandées par le Colonel Usslar.

57. 400. Mousquetaires détachés du Régiment de Monro.

58. 5. Compagnies de Cavalerie du Régiment d'Ussler.

59. 350. Mousquetaires de celui de Ramsey, Infanterie.

60. 12. Compagnies du Régiment de Cavalerie du Rhingrave.

61. 4. Compagnies de Cavalerie Courlandoise.

62. 3. Compagnies du Régiment de Cavalerie du Colonel Dumitz.

63. 4. De celui de Spiereuther.

64. 4. Drapeaux du Régiment d'Infanterie du Colonel Wallenstein.

65. 4. De celui de Haal.
66. 4 De celui de Dumitz.
67. 4. De celui du Colonel Dargitz.
68. 4. De celui du Colonel Hepburn.
69. 4. De celui de Mitzephal.
70. 4. De celui de Vitzthum, ou Vice-dom.
71. 4. De celui de Rutzwen.
72. 12. Compagnies du Régiment de Cavalerie de Haal.
73. 4. Du Régiment de Cavalerie de Gourville.
74. 5. De celui de Schaffmann.
75. 5. De celui de Horn.
76. 400. Chevaux Livoniens.
77. 4. Drapeaux du Régiment du Comte de Thurn.
78. 4. du Colonel Wallenstein.
79. 5. De celui de Cochrisky.

On voit par cet ordre de Bataille l'Infanterie entremêlée avec la Cavalerie. C'étoit la maxime constante du Grand Gustave de fortifier ces deux armes l'une par l'autre. D'ailleurs les chevaux Suédois n'étoient pas assez hauts, ni assez forts, pour soutenir seuls le choc des Cuirassiers Impériaux, montés sur de gros & grands chevaux, & couverts de fer devant & derrière.

Armée Saxonne.

80. Quelques Compagnies de Cavalerie du Régiment du Col. Steinau.
81. 8. Compagnies de celui de Bindau aussi Cavalerie.
82. Quelques Compagnies de l'Arrière-Ban de Saxe.
83. La Compagnie Colonelle du Régiment de Cavalerie du Feld-Maréchal Arnimb.
84. 10. Drapeaux du Régiment d'Infanterie du Colonel Schwalbach, Commandant en Chef l'Artillerie.
85. 10. De celui de Loefer.
86. 6. Drapeaux du Régiment d'Infanterie du Corps.
87. 10. De celui de Glizing.
88. 10. De celui de Starschaedel.
89. Quelques Compagnies à Cheval de l'Arrière-Ban.
90. 8. Compagnies de Cavalerie du Régiment du Duc Guillaume de Saxe-Altembourg.
91. 1. Compagnie des Gardes à Cheval de l'Electeur, commandée par le Lieutenant-Colonel Tauben.
92. Seconde Compagnie des mêmes.

Si l'on jette les yeux sur une Carte de la Saxe on verra que *Breitenfeld*, *Lindenthal*, *Klein-Wideritsch*, & *Grofs-Wideritsch*, sont des Villages au Nord de Leipzig, & à l'Occident de Podelwitz & de Séehausen, où le Roi de Suéde & l'Electeur de Saxe se formèrent en Bataille. Cela posé, il faut savoir que toute cette plaine, qui est fort vaste & fort étendue, n'est que de terres labourables, sans en excepter les éminences, qui forment le rideau en avant de ces Villages; ces terres étoient même alors labourées. La sécheresse avoit été grande tout cet été, & les chaleurs continuèrent jusqu'au milieu d'Octobre; le vent soufloit du couchant, par conséquent le Impériaux l'avoient à dos, & les Suédois & Saxons en face, & ne pouvoient qu'être très incommodés de la poussiere & de la fumée. Si l'on jette les yeux sur le plan de la Bataille, tel que nous l'exposons ici au Lecteur, on verra que l'Artillerie Impériale étoit sur les plateaux de toutes ses petites collines, & que toute l'armée de Tilly étoit rangée à mi-côte; l'Infanterie au centre par gros Bataillons; la Cavalerie sur les aîles par gros Escadrons. L'Infanterie de la droite

s'étendoit jusques vis-à-vis du gibet, qui est sur la hauteur, appellée à cause de cela *Galgenberg*; à trois cens pas de-là étoit un ravin, qui separoit l'Infanterie du centre; & ce ravin étoit impraticable; derrière étoit un bois, & sur la gauche les Villages en question.

Le Roi de Suéde avoit rangé son armée sur deux lignes, comme on le voit sur le plan, avec un Corps de reserve, tout près du Village de Podelwitz sous le Colonel Hepburn. La prémière ligne étoit composée au centre de petits Bataillons bien plus faciles à se mouvoir, & à se rallier que ceux de Tilly: la Cavalerie, qui étoit sur les aîles, étoit aussi divisée en Escadrons beaucoup moins gros, que ceux de l'ennemi. Ces Escadrons étoient entremêlés de pelotons de Mousquetaires, détachés de divers Régimens, comme nous l'avons déja remarqué. Chaque ligne avoit son Corps de reserve, & son artillerie. La gauche étoit formée par l'armée Saxonne, aussi rangée sur deux lignes, & séparée de la gauche des Suédois par un assez grand intervalle. On dit que le Roi de Suéde l'avoit voulu ainsi, prévoyant que les Saxons pourroient être mis en desordre, & ne voulant pas en

ce cas qu'ils puſſent mettre la confuſion dans ſon armée. Il eſt pourtant certain que, quoique le Roi de Suéde diſposât tout, il n'avoit fait, à l'égard de l'ordonnance de l'armée Saxonne, qu'aprouver le plan qu'Arnimb en avoit formé & dreſſé. La prémière ligne des Saxons étoit ſur un terrain élevé, au bas duquel étoit la ſeconde ligne; l'Electeur commandoit le centre, & Arnimb la droite; c'eſt du moins ainſi que l'aſſûrent preſque tous les Hiſtoriens Allemands & Suédois, quoique dans le plan le poſte d'Arnimb ſoit placé au centre.

Pour Guſtave il avoit établi ſon poste à la droite de ſon armée, comme le plus dangereux, ayant Pappenheim en tête, qui commandoit la gauche des Impériaux, & que Guſtave regardoit comme un ennemi digne de lui, ne l'appellant que *le Soldat*. La gauche étoit commandée par Guſtave-Horn; & Teuffel étoit au centre (1), ayant

(1) M. Harte dit qu'il eſt remarquable, qu'au centre de l'armée Suédoiſe il y avoit aux numeros 47. 45. 53. deux Bataillons de Pionniers. Il cite à ce propos la Rélation Hiſtorique & Authent. en Anglois p. 128. A quoi il ajoûte que cette circonſtance n'a jamais été remarquée par aucun Hiſtorien avant lui. Quel le miracle!

fous ses ordres quatre Brigades de Piquiers avec leurs Mousquetaires ; savoir, celles de Teufel même, celle d'Axel-Oxenstierna, celle d'Erich-Hauffen & celle de Winckel.

Dans l'armée Impériale, Tilly étoit au centre, Furstemberg commandoit la droite, & Pappenheim la gauche.

Il y a des Historiens qui prétendent que Tilly avoit l'esprit si préoccupé des mauvais présages qu'il avoit eus, qu'ils le dépeignent comme irrésolu, & presque troublé. Ils en donnent pour preuve la tranquillité, avec laquelle il laissa défiler les Saxons & les Suédois, & se ranger à leur aise, sans les interrompre, tout comme s'il eût été question d'un duel : mais surtout on le blâme de ne les avoir pas attaqués au défilé de Podelwitz. La vérité est qu'il craignoit de perdre le poste qu'il occupoit, lequel lui sembloit le plus avantageux qu'il pût jamais trouver, tant par rapport aux hauteurs dont il étoit maître, que parce qu'il avoit l'avantage du vent, qui étoit violent ce jour-là, & faisoit une circonstance décisive, pour celui qui l'avoit à dos.

La plûpart des Historiens, tant Allemands que Suédois, disent, qu'une

colombe vint se placer sur la pique d'un Etendard de l'armée Saxonne, tandis qu'on étoit occupé à ranger les troupes, à mesure qu'elles arrivoient. On prétend qu'elle voltigea quelque tems autour, & disparut un peu avant le combat.

Je ne vois pas qu'elle conséquence on peut tirer de-là. La Colombe est le Symbole de la timidité; auroit-elle voulu préjuger la fuite des Saxons?

Depuis la Bataille de Zama, jamais on n'avoit vu deux plus grandes armées prêtes à se choquer, à s'égorger, pour de plus grands intérêts. Celle de Tilly auroit dû être au moins de cinquante mille hommes, après la jonction de Furstemberg; mais la désertion & les autres pertes avoient été si grandes, que l'armée du Généralissime étoit reduite à dix ou douze mille (1) hommes,

(1) Il parut peu de tems après cette Bataille divers ouvrages rélatifs, tels que *Lettre du Comte de Tilly*; *Lettre d'un Capitaine Impérial*; *Rélation de la Bataille de Leipzig par un Officier de distinction de l'Armée Suédoise* 4°. 1631. que M. Bœhm soupçonne être le Feld-Maréchal Horn. Dans ce dernier écrit l'armée de Tilly n'est estimée que de trente mille hommes de vieilles troupes, ce qui paroît incroyable, puisque Kevenhuller dit positivement, que Furstem-

lorſque le Corps de Furſtemberg la joignit, de ſorte qu'à la journée dont nous parlons, toutes les troupes de l'Empereur, & de la Ligue ne paſſoient guère 34. à 35. mille hommes effectifs.

L'armée du Roi de Suéde étoit de vingt mille hommes, & celle de l'Electeur de quatorze à quinze mille; de ſorte que les deux armées étoient à-peu-près égales, n'y ayant pas deux mille hommes d'un côté plus que de l'autre.

Le Roi, parcourant à cheval les aîles & le centre de ſon armée, tandis qu'elle ſe formoit, ne manqua pas de parler aux Officiers & aux Soldats. Il dit à ſa Cavalerie : *Si vos épées ne peuvent percer les Cavaliers Impériaux, à cauſe du fer dont ils ſont couverts, enfoncez-les dans le poitrail des chevaux* ; & à ſon Infanterie, *mes Enfans ne tirez votre coup, que lorſque vous aurez joint l'enne-*

berg joignit avec vingt-cinq mille hommes Il faut ſuppoſer que le Général Suédois compte les Régimens ſur le pied effectif, & Kevenhuller ſur le pied complet; ce qu'ils n'étoient pas, il s'en faloit bien; car un Régiment d'Infanterie de l'Empereur en ce tems-là étoit de trois mille hommes, & un Régiment de Cavalerie de quinze cens.

mi d'assez près pour lui voir le blanc des yeux. Ce Prince aimoit naturellement à haranguer, & étoit beau parleur, s'exprimant avec facilité en diverses langues.

Braves, Suédois (1), leur dit-il, *compagnons de mes travaux & de mes victoires, nous voici enfin arrivés à cet heureux jour, que nous avons tant desiré vous & moi. Vous allez combattre contre ces mêmes ennemis, que vous avez battus en Prusse & en Poméranie, & que nous sommes venus chercher de si loin, au travers de plus de deux cens lieuës de terre & de mer. Le mot de combat que j'ai choisi* DIEU AVEC NOUS, *nous est d'un augure favorable pour le gain de la Victoire, & après avoir mis le Dieu des armées de notre côté, qui peut douter du succès de la journée? Suivez-moi, mes compagnons, dans une si belle carrière, & ne craignez point le péril inséparable de la Victoire. Ne cherchez à vous mettre à l'abri du premier, qu'à l'ombre de vos Drapeaux; & n'attendez les récompenses de l'autre, que de votre courage & de la libéralité de votre Roi, qui est en même*

(1) Chemnitz Soldat Suédois par le B. de Spanheim *p.* 60. Larrey. Hist. d'Angl. 1631. *p.* 99.

tems votre Général, le témoin de vos actions, & le compagnon de vos dangers.

Après cette courte harangue, ce grand Roi, ôtant son chapeau d'une main, baissant la pointe de son épée de l'autre, & levant les yeux au Ciel, fit à haute voix une fervente prière : *Dieu Tout-Puissant*, dit-il, *qui tiens en tes mains la déroute & la victoire, jette des yeux de compassion sur tes serviteurs, que l'injustice & l'oppression ont forcé de quitter leurs demeures, pour venir dans un Pays éloigné combattre pour la vérité & la liberté de ton Evangile. Donne leur de vaincre leurs ennemis, pour la gloire de Ton Saint Nom. Ainsi-soit-il !*

Toute l'armée fit une semblable prière, & parut ensuite attendre le signal avec une impatience, mêlée d'une confiance & d'une joie, qui sont les gages de la victoire.

A midi, Tilly fit tirer trois coups de Canon, qui fûrent l'ouverture du plus terrible spectacle qu'on puisse imaginer. Le Roi fit risposter par trois autres coups, dont l'un mit en piéces le Colonel Baumgarten des Impériaux. Aussitôt la canonnade commença sur toute la ligne avec un fracas terrible, & dura deux heures. Plusieurs Historiens as-

fûrent, que le feu fut si vif du côté des Suédois, que leurs piéces de bronze en fûrent échauffés au point, qu'on ne pouvoit plus les charger, la poudre prenant feu en y entrant; ce qui obligea le Roi à faire avancer l'artillerie de sa seconde ligne, & ensuite les piéces de cuir bouilli: invention que Gustave avoit infiniment perfectionnée, & dont il tira de grands avantages dans cette journée, comme nous le dirons tout-à-l'heure.

Pendant la canonnade, le Roi fit faire divers mouvemens à sa droite pour gagner le vent, ou du moins pour ne l'avoir que de profil. Il manœuvra si bien, qu'il parvint enfin à son but, & que sa droite, se tournant un peu vers le Nord, évita en grande partie l'incommodité de la fumée & de la poussière. Ce mouvement si fut prompt, & le Roi sut si bien le dérober à l'ennemi, que celui-ci n'en put profiter.

Sur les deux heures, les deux armées s'ébranlèrent, & se chargèrent au milieu des éclats de l'artillerie.

Tilly vint fondre des hauteurs sur les Suédois; mais, se trouvant trop incommodé du feu de leur canon, il se jetta à droite, & tomba sur les Saxons avec

une telle impétuosité, que ces troupes la plûpart de nouvelles levées, & déja ébranlées par Furstenberg, ne pûrent soutenir un si rude choc, & s'enfuîrent à vauderoute avec l'Electeur, *qui piqua des deux jusqu'à Eulenbourg, où il se conforta*, dit un Ecrivain moderne (1), *de la boisson de biere.* Il n'y

(1) Kœhler Professeur à Gœttinge. S'il n'y avoit que les Protestans, qui eussent parlé des excès de ce Prince, on croiroit qu'ils ont exagéré ce vice, pour rendre odieux un Prince, qui ne fit pas tout ce qu'il auroit pu pour l'intérêt du parti; mais les Ecrivains Catholiques ne le dépeignent pas autrement. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Jean-George, son Fils & Successeur, eut les mêmes goûts, & les poussa même plus loin. Le Maréchal de Grammont en parle ainsi dans ses Mémoires. „ Je ne dirai, „ ni grand bien, ni grand mal de l'Electeur „ de Saxe. Ce Prince étoit entièrement gou„ verné, & n'avoit d'autre application que „ celle de boire excessivement tous les jours „ de sa vie: qualités rares, dont il avoit hé„ rité de l'Electeur son Pere. Ses principaux „ Conseillers étoient absolument dépendans de „ l'Empereur: ce n'est pas que quelquefois ils „ n'eussent à patir avec lui, car il les traitoit „ fort mal de paroles, & la plus grande inju„ re qu'il leur disoit, c'étoit de les appeller „ *Calvinistes*, qui à son égard surpassoit celle „ de *Schelmes*: mais après tout, il ne faisoit „ que ce qu'ils vouloient. Il étoit fort zélé „ pour la Réligion Luthérienne: & le jour qu'il „ Communioit, il portoit ce respect au *Sacré*

eut que les gardes de l'Electeur, qui ne fuïrent point, & qui firent leur devoir en brave gens.

Le Roi de Suéde, qui en étoit alors venu aux mains avec Pappenheim, eut bientôt apperçu la fuite des Saxons. Quoique ce Prince eût la vue basse, il avoit le jugement si juste, qu'il pénétroit d'abord la cause des mouvemens qu'il voyoit. Il avoit déja prévu le malheur des Saxons, il devina leur fuite avant que les Aides-de-Camp lui en eussent apporté la nouvelle: &, comme il jugea que le flanc du Maréchal Horn se trouvoit par-là découvert, il détacha d'abord de sa droite le Régiment de West-Gothie, & deux autres de la gauche de la seconde ligne, pour remplir le vuide des Saxons.

Pappenheim étoit venu fondre avec la gauche, dont la principale force consistoit en Cavalerie, sur le Roi de Suéde. Ce fut alors qu'on vît combien l'industrie peut suppléer à la force: la Cavalerie Suédoise, qui, tout seule n'au-

„ ment de ne pas s'ennivrer le matin; mais, aussi en révanche, le soir il réparoit l'omission, „ & buvoit toute la nuit, jusqu'à ce qu'il tombât sous la table, de même que tous les Convives ".

roit jamais pu resister à ce choc, fut si bien secondée par les pelotons de Mousquetaires, entrelassés dans les escadrons, qu'elle soutint parfaitement la charge; & les Mousquetaires, n'ayant tiré qu'à bout portant, toute cette Cavalerie fut si déconcertée de cette prémière décharge qu'elle recula, & fit un à gauche, qui mit en desordre tout le Régiment d'Infanterie du Duc de Holstein, qui étoit à l'extremité de la gauche du centre. Ce fut alors que le Roi, avançant de plus en plus vers le Nord, gagna presque entièrement le Vent & le Soleil.

La Cavalerie Impériale, qui venoit d'être si vertement repoussée, se jetta sur la reserve de la droite de la prémière ligne du Roi à la faveur des mouvemens, que ce Prince faisoit pour gagner le vent. Cette réserve, commandée par Jean-Banner, fit d'abord la plus grande résistance, & donna au Roi le tems d'accourir à son secours.

Ce Prince, qui ne vouloit point s'écarter du flanc de son Infanterie, fit charger cette gauche des Impériaux, par troupes détachées de Cavalerie mêlée de Mousquetaire. En même tems il fit avancer ses canons de cuir bouilli,

qui

qui, tirant de près & fort vîte, firent un effet étonnant. Alors cette gauche, se voyant prise en flanc & en tête, foudroyée d'une artillerie nombreuse, qui tiroit à brûle pourpoint, plia & prit la fuite, malgré tout ce que put faire Pappenheim, pour obliger ses Cuirassiers à se rallier.

Tandis que cela se passoit, les Saxons fuyoient, jettant leurs armes pour échaper à une partie de la Cavalerie de la droite de Tilly qui les poursuivoit, pendant que les gros Bataillons du centre, & le reste de la Cavalerie de la droite, se choquoient avec le Général Horn, & tournoient le canon des Saxons, dont ils tiroient sur le flanc de la gauche des Suédois, tâchant de tourner & prendre à dos ce qui résistoit encore de l'armée Saxonne, & ayant fait dans cette vue avancer les Régimens de Schœnbourg, de Creutzberg & de Baumgarten pour les enveloper. Mais Horn, qui dans ce moment venoit d'être renforcé de deux Régimens de la reserve, ceux de Hepburn & de Vicedom, & de celui de Cavalerie de West-Gothie, que le Roi avoit détaché de la droite, chargea les Impériaux avec beaucoup de vigueur; mais il ne put

jamais les faire reculer d'un pas, & le combat devint très sanglant en cet endroit. La Cavalerie Suédoise fut repoussée à diverses reprises: mais enfin l'Infanterie fit perdre du terrain à celle de Tilly, qui, en marchant au combat, s'étoit formée en quatre Corps ou gros Bataillons, consistant en seize Régimens; masses énormes, qui se virent bientôt assaillies de droite & de gauche, & en front par les petits Bataillons Suédois. On en vint-là à la longueur des piques avec un acharnement incroyable, & parmi des tourbillons de flammes, de fumée & de poussière.

Mais ce qui décida la victoire, c'est que le Roi, après avoir enfoncé, battu & dissipé la gauche des Impériaux, que commandoit Pappenheim, gagna le sommet des éminences vis-à-vis de Breitenfeld, s'empara de vingt-six pièces de gros canon (1), & le tourna sur le centre & sur la droite de Tilly, qui combattoit alors chaudement contre le Feld-Maréchal Horn. En même tems il détacha toute sa Cavalerie, &

(1) Il y en avoit aux Armes de Wallenstein, de Saxe, de Brunswig, de Palatin, de Brandebourg, apparemment ces Canons avoient été enlevés des Arsenaux de ces Princes.

des Pelotons de Mousquetaires, qui, chargeant ces grosses masses d'Infanterie par derrière, tandis que Horn les pressoit de flanc & de front, les jetta dans le desordre & la confusion. Ce qui fut bientôt suivi d'une déroute entière & générale. Les seuls Régimens de Balderon, de Diedriechstein, de Goës, de Blancart & de Chiésa se rallièrent, & gagnèrent la bordure du bois de Linckel, d'où le Roi s'approchoit en personne. Là ils parûrent vouloir réparer l'honneur de leurs Compagnons. Ces Régimens, qu'on pouvoit nommer les vieilles bandes de Tilly, n'étoient pas accoutumés à lâcher le pied; aussi disputèrent-ils encore opiniatrément le terrain. Ce fut-là que le Généralissime fut attaqué par le Lieutenant-Colonel du Régiment du Rhingrave, nommé *Frédéric le Long* (1) à cause de sa taille excessivement haute. Il voulut prendre Tilly mort ou vif; & comme il le connoissoit, il lui offrit bon quartier. Mais Tilly quoique blessé de trois coups de feu, & contusionné de coups de pi-

(1) *Cognomine* LONGURIONIS. Puffend. de Reb. Suec. Liv. III. § 29. Les Allemands l'appelloient *der Lange Fritz*, *le long Frideric*. *Fritz* est le diminutif de *Frideric*.

que, ne voulut jamais se rendre, & se défendit du mieux qu'il put; l'Officier le frappa plusieurs fois de la crosse d'un pistolet, qu'il avoit à la main, & le couvrit de meurtrissures. Il l'auroit sans doute assommé, si le Duc Rudolphe-Maximilien de Saxe-Lawenbourg, survenant dans ce moment, n'avoit cassé la tête au Grand Fridéric d'un coup de pistolet ; ce qui donna le moyen au Comte de Tilly de s'échapper.

Les Régimens, (1) dont nous venons de parler, se défendirent comme des lions, faisant face de tous côtés, & combattant avec une valeur digne d'éloge. On vit des Soldats combattre à genoux, après avoir eu les jambes rompues ou emportées, & ne quitter leur poste qu'avec la vie ; il y en eut très peu qui demandassent quartier ; la plûpart se firent tuer sur la place, & le reste se sauva à la faveur des ténèbres, qui vinrent à propos sauver la vie à beaucoup de braves Gens.

La déroute fut si complete que Tilly, fuyant vers Halle, & de-là à Halberstadt, ne put rassembler dans sa fuite que quinze Drapeaux, qui ne faisoient

(1) *Spanheim, Soldat Suédois p. 72.*

qu'à peine six cens hommes. Il fut joint au même Halberstadt (1) par le Feld-Maréchal Comte de Pappenheim, qui amenoit quarante Cornettes de Cavalerie, faisant à peine quatorze cens hommes.

La Cavalerie Suédoise poursuivit les fuyards, autant qu'une nuit fort obscure pouvoit le permettre : elle en fit un grand carnage, & les paysans du Hartz & d'ailleurs en assommèrent encore davantage. Plusieurs milliers de ces fuyards, après avoir pillé les bagages de leurs propres Officiers, se jettèrent partie dans Leipzig, partie dans Mersebourg, dans Halle & ailleurs. En un mot, toute cette belle armée, qui avoit fait trembler l'Allemagne, & l'Italie, qui s'étoit enrichie du pillage de tant de Provinces, du sac de si Puissantes Villes, & des dépouilles de tant de Princes proscrits, déposés par les Décrets de l'Empereur ; toute cette belle armée, dis-je, fut dissipée, anéantie comme un peu de poussiere que le vent emporte : destinée qu'elle avoit bien mérité, & à laquelle doivent s'attendre tôt ou tard ceux, qui foulent aux pieds

(1) Kevenh. p. 1874.

toutes les loix de l'équité, qui étoufent dans leur cœur cette voix de la justice, ces sentimens d'humanité, qui condamnent tant de procédés violens, injustes & cruels. Ainsi fûrent vangés les mânes de tant d'innocens égorgés à Mantoue, à Magdebourg, & en tant d'autres lieux. Le butin que les Suédois firent, malgré le pillage des Impériaux, fut immense. Non seulement ils eûrent la dépouille des Officiers pris, mais aussi tous les bagages, l'artillerie, & plus de cent drapeaux ou étendars. Sept mille Impériaux restèrent morts sur la place, plus de cinq mille fûrent blessés, ou fait prisonniers. Il y eut environ deux mille Saxons de tués, & la perte des Suédois ne passoit pas sept cens hommes; tant il est vrai que défendre sa vie est le plus sûr moyen de la sauver, & que la mort rencontre plûtôt ceux qui la fuyent, que ceux qui la cherchent.

Tel fut le succès de la journée du septiéme Septembre 1631. journée glorieuse & fort utile aux uns; mais bien humiliante & bien funeste aux autres. La Maison d'Autriche a pu avec raison la mettre au rang des plus malheureuses, puisqu'elle renversa tous ses pro-

jets, intimida la ligue, & enhardit les Protestans.

Gustave, voyant la Bataille gagnée, & que l'ennemi fuyoit de tous côtés, se prosterna devant Dieu au milieu des morts & des blessés, & fit une priere d'actions de grace avec cette ferveur qu'il avoit ordinairement, & qu'un si grand succès ne pouvoit que rendre encore plus vive.

Parmi les Gens de distinction (1) qui périrent dans cette journée, on compte du côté des Impériaux: Othon-Fréderic Baron de Schœnbourg, Grand-Maître de l'Artillerie; le Colonel Baumgarten; le Colonel Blanckart ou Blanquard; Thierry Ottmar Baron d'Erwitte Colonel; le Colonel-Lieutenant Grotta, & beaucoup d'autres Lieutenants-Colonels, Majors, Capitaines d'Infanterie & de Cavalerie, tant Wallons qu'Allemands.

Du côté des Suédois il périt de personnes de marque les Colonels Teufel (2), Haal & Callenbach, le Lieu-

(1) Kevenh. l. c.

(2) Ce nom signifie *Diable*, comme *Todt* signifie *la Mort*. Les Allemands disoient, que le Roi de Suéde ne pouvoit manquer de vain-

tenant-Colonel *Adercass*, & le Colonel *Damitz*, le même qui commandoit dans Stettin pour le Duc de Poméranie, lorsque Gustave-Adolphe somma cette Ville, & qui envoya un Tambour à ce Monarque. Il commandoit ce même Régiment Poméranien, qui faisoit la Garnison de Stettin, lorsque Gustave entra dans cette Ville. Ce Régiment, entrant au service de ce Prince, fut plus connu sous le nom de *Brigade blanche*, que sous celui de Régiment de Damitz. Le Colonel Gourville, fut fait prisonnier par les Impériaux, & emmené dans leur déroute.

Du côté des Saxons, il y eût de morts, ou de blessés mortellement, le Général Bindhauf, Eustache Loeser Colonel, le Vieux Starschedel, le Général-Major Hugold de Starschedel, un Dieskau, Lamminger & beaucoup d'autres, qui mourûrent de leurs blessures.

Beaucoup d'Ecrivains, & le Comte de Kevenhuller même, rapportent que la veille de la Bataille, le Roi rèva

qu'il

cre, puisqu'il avoit dans ses troupes *la Mort* & *le Diable*, plaisanterie assez froide, à mon avis.

qu'il prenoit Tilly par les cheveux, & qu'il ne put le terrasser, qu'après que Tilly l'eut mordu au bras. Les Suédois régardèrent ce songe comme d'un favorable augure. On ne finiroit point, si l'on vouloit rapporter tous les présages, qu'on trouve répandus dans les Histoires de ces tems-là : présages qui, s'ils n'ont pas prédit l'événement, en prouvent du moins l'importance.

Pour Tilly, il ressentit vivement ce revers, qui lui arrivoit sur la fin de ses jours, après avoir joui d'une si brillante réputation, & passé pour le plus grand Capitaine de l'Europe. On prétend que dès-lors son esprit commença à baisser. Il se plaignit beaucoup que Pappenheim par de faux avis, comme si le Roi de Suéde n'eût pas joint les Saxons, l'avoit empêché de prendre un poste, le plus avantageux du monde, entre Mersebourg & Leipzig, par où il se seroit trouvé couvert de front & derrière par deux places, dont il étoit maître. Il savoit que Pappenheim cherchoit à le supplanter dans le commandement, & qu'il ne le ménageoit guère dans ses rélations à l'Electeur de Bavière; & cela donna d'autant plus de vivacité, & d'amertume à ses plaintes.

Avec un peu d'attention à ce que nous venons de rapporter, il sera aisé au Lecteur de juger, si ces plaintes étoient fondées, ou non. On a dit, que le dessein du Généralissime étoit de se tenir sur la défensive; mais que Pappenheim entraîna le Conseil de guerre à résoudre, qu'on iroit au devant du Roi de Suéde, pour lui livrer Bataille. Cependant il est certain qu'on n'alloit pas bien loin: & quiconque à examiné les lieux, comme nous l'avons fait plus d'une fois, trouvera que le mouvement qu'on fit en avant fut fort peu de chose, vu le peu de distance qu'il y a entre le terrain qu'il occupoit le cinq, & celui qu'il vint occuper le six: Ce qui prouve l'irrésolution de ce Général. Si l'on ne fait attention qu'aux causes secondes, on trouvera aisément celles qui lui firent perdre la Bataille. La supériorité de génie du Roi de Suéde; les nouvelles découvertes de ce Prince dans l'art de la guerre; sa présence d'esprit; & son extrême sang-froid dans les circonstances les plus desesperées; la faute que fit Tilly de ne pas charger le Roi de Suéde au mauvais passage, dont nous avons parlé: celle de l'avoir laissé faire ses dispositions, sans même l'in-

commoder de son artillerie si avantageusement placée. Mais la plus grande de toutes fut, qu'après s'être obstiné à ne pas sortir de sa position, qu'il croyoit si avantageuse, après avoir refusé opiniâtrément de quitter un terrain si favorable, un poste qu'il croyoit inattaquable, il s'en écarta néanmoins pour venir fondre sur les Suédois, à qui il avoit paru d'abord vouloir céder l'honneur de l'attaque. Par cette maneuvre, il s'éloigna trop de son artillerie; il épargna aux Suédois les difficultés, qu'ils auroient trouvées à combattre de bas en haut, & donna lieu au Roi de Suéde de gagner le vent, qui porta la poussière & la fumée aux yeux des Impériaux. Voilà les véritables causes du malheur de Tilly, qui, après tout, étoit un grand Capitaine, aussi hardi à entreprendre qu'heureux dans ses entreprises; mais qui, depuis cette fatale journée, ne fit plus rien de digne de sa gloire passée, & d'avantageux à son parti; rien qui n'annonçât l'éclipse totale de sa fortune, & l'ascendant du Roi de Suéde.

Le Comte Schlabata fut le premier de la Cour Impériale, qui reçut la nou-

velle de cette terrible défaite (1): auſſitôt il courut en faire part à l'Empereur, qu'il rencontra revenant de la chaſſe à Oberſperg, où il étoit venu pour prendre ce divertiſſement. Ce Monarque étoit près de ſe mettre à table, lorſque Schlabata lui dit tout bas, qu'il y avoit eu une Bataille en Saxe au deſavantage de ſes troupes. L'Empereur ſut ſi bien contenir ſon chagrin pendant le ſoupé, que perſonne ne ſoupçonna que Schlabata lui eût annoncé rien de fâcheux. L'après ſoupé, il expédia divers Couriers, pour hâter la marche des différens Corps, qui avoient dû renforcer le Comte de Tilly.

Quant au Roi de Suéde, que Tilly avoit tant cru de vaincre, & de forcer à repaſſer la mer (2), rien n'égala ſa

(1) Kevenh. l. c.

(2) *Itaque hoſtem, quem tam ſæpè in manibus habere optaverat, repentè in latere habuit. & prope Lipſiam cladem ætate noſtrâ memorabilem accepit; quæ omnem Catholicorum fortunam ſuperiorum temporum proventu, jam penè oblitam ſui uno momento evertit, ſeròque admonuit, quantò conſultiùs ſit civiles victorias maturatâ pace finire.* C'eſt ainſi que parle *Pappus*, Autheur Catholique, dans ſon *Epitome Rer. Germ.* Par où l'on voit,

gloire que sa modestie. On a vu que la gloire de la journée fut due à sa capacité, à son sang froid, à sa valeur. Quel autre que ce Grand Roi n'auroit pas été déconcerté de voir toute son aîle gauche en fuite & en déroute, tout son centre découvert, & près d'être envelopé; cependant à l'entendre parler dans les Letres qu'il écrivit aux Rois ses Alliés, & aux Etats-Généraux, après Dieu, ce sont ses Généraux & ses Soldats, qui ont tout fait; à peine parle-t-il de lui-même d'une manière indirecte, & seulement pour dire, *nos troupes, nos Généraux* ont fait *telle & telle chose* (1).

Le Roi, ne voyant pas qu'il fut possible cette nuit même de se rendre maître de Leipzig, campa entre cette Ville & le champ de Bataille. Son premier soin fut d'envoyer un Officier à l'Electeur de Saxe, pour lui faire part de ces bonnes nouvelles, le prier de rassembler ses troupes, & de venir l'aider à achever de chasser les ennemis de son Pays. L'Electeur apprenant cet-

que les Catholiques mêmes regardoient cette Victoire comme une des plus grandes, qui eut jamais été remportée.

(1) Puffend. l. c. §. 31.

te grande nouvelle, fut transporté de joie: &, étant venu joindre le Roi dans son camp près de Leipzig, ce Monarque fut au devant de lui, l'embrassa & tâcha de calmer la crainte où il le vit, qu'il ne lui reprochât sa fuite, & la mauvaise maneuvre de ses troupes. Le Roi, voyant qu'il begayoit quelques mots d'apologie, ou du moins d'excuses, l'interrompit en lui disant: *Monsieur l'Electeur, ne parlons point de cela; vous avez assez prouvé dans le conseil tenu à Torgau, que vous aviez du courage, & de la fermeté de reste; & c'est à cela que je dois la gloire, que mes troupes ont acquises dans la journée du sept.*

L'Electeur touché d'un procédé si noble, presqu'autant que du service, que le Roi venoit de lui rendre, protesta qu'il ne l'oublieroit de sa vie, & qu'il employeroit tous ses soins, & tout son crédit, pour le faire élire Roi des Romains. Le Roi le remercia, non comme on rend compliment pour compliment, mais comme d'une proposition qui fait plaisir, & dont l'effet ne paroît pas impossible.

Le lendemain de la Bataille de Breitenfeld, Gustave-Adolphe se présenta devant Leipzig. Wangler, que Tilly y

avoit mis pour y commander, étant sommé de se rendre, demanda du tems pour y penser. Le Roi, ne voulant pas s'arrêter devant une telle bicoque, laissa à l'Electeur de Saxe le soin de la reduire, & marcha (1) avec quinze mille hommes vers Mersebourg. Dans sa marche, il tomba sur un Corps de Fuyards Impériaux, qui s'étoient rassemblés, en tailla deux mille en piéces, & fit trois mille prisonniers, qui la plûpart prirent parti dans ses troupes. Son armée se trouva bientôt de cinq à six mille hommes plus forte qu'avant la Bataille.

Mersebourg se rendit dès la prémière sommation. Le lendemain 10. le Roi marcha à Halle, dont la Garnison Impériale se rendit à discrétion le 11.; & le lendemain celle du Château de Moritzbourg fit de même. On fit prêter serment aux Officiers & aux Soldats, qu'ils ne serviroient de leur vie, ni contre l'Electeur de Saxe, ni contre ses Alliés les Etats Protestans de l'Empire: mais la plûpart des derniers s'enrôlèrent parmi les Suédois. Gratfils & Winckelmann, Officiers de cette Gar-

(1) Kevenh. l. c.

nison, l'un Lieutenant-Colonel, & l'autre Capitaine, tous les deux nés sujets de l'Electeur de Saxe, fûrent d'abord mis au fers, & renvoyés à l'Electeur pour qu'il en fit justice.

Cependant le Comte de Tilly *étoit* arrivé à Halberstadt le troisiéme jour après la Bataille; &, en attendant qu'il fût guéri de ses blessures, il fit afficher partout un ordre aux Soldats, dispersés depuis le sept, de se rendre à leur Régiment. Il menaçoit d'aller faire lever le siége de Leipzig, & avoit ordonné qu'on lui amenât au plûtôt quatre piéces de gros canon de Wolffenbutel; mais les Soldats & le canon fûrent si longtems à venir, que, ne se croyant pas en sûreté, il fit assembler le Magistrat de Halberstadt, & leur ayant déclaré que l'Empereur ne pouvoit plus les protéger, il leur remit les clés de leur Ville, qu'ils n'avoient pas vues depuis six ans, les exhortant néanmoins à rester fidèles à l'Empereur. Après cela il partit, emmenant avec lui Jean-Reinhardt de Metternich, Administrateur de cet Evêché, & tous les Réligieux qui s'y trouvoient. Il prit sa marche par Osterwick, & vint camper à Ahle-

feld à deux mille de Hildesheim, où il séjourna quelque tems, n'étant pas encore bien guéri de ses blessures.

De-là, il vint camper près de l'Abaye de Corway, où il fit jetter un pont sur le Weser, & fut joint par trois Régimens d'Infanterie, & deux de Cavalerie de Cologne, nouvellement levés. Il tira douze piéces de canon de Hameln, & toutes les munitions dont il avoit besoin.

Nous verrons dans le Livre suivant, la suite de ses opérations, & celles du Roi de Suéde, autant que celles-là auront du rapport avec celles-ci.



LIVRE NEUVIEME.

ARGUMENT.

Reproche fait à Gustave-Adolphe. Examen de ce reproche. Séparation de la Diéte de Francfort. Prise d'Erfurth. Arrivée du Roi en cette Ville. Discours de ce Prince aux Jésuites. Kœnigshaffen se soumet, de même que Schweinfurth. Prise de Wurtzbourg, & du Château de Marienberg. Butin qu'on y fait. Nuremberg se met sous la protection du Roi. Tilly se remet en Campagne, & rassemble une grande armée. Paroles de ce Général. Traité avec l'Evêque de Bamberg. Ordonnance du Roi de Suéde en Franconie. Il cite tous les Etats de ce Cercle à comparoître devant lui, pour faire leurs soumissions. Colère de l'Empereur contre la France. Réponse de l'Electeur à la proposition de déclarer la guerre à cette Puissance. Sentimens de l'Archiduc Léopold sur le même sujet. Défaite des Lorrains. Progrès rapides du Roi de Suéde en Franconie. Prise de Hanau par Haubalt. Marche de Gustave vers Francfort. Expulsion totale des Impériaux hors du

Mecklenbourg. L'Electeur de Saxe reprend Leipsig. Invasion des Impériaux en Lusace. Tentative inutile de l'Empereur, pour regagner l'Electeur de Saxe, qui fait une invasion en Bohême. Prise de Prague par ce Prince. Les Saxons se rendent maîtres d'Egra. Action vigoureuse du jeune Duc Bernard de Weymar. Exploits du Landgrave de Hesse. Embaras de l'Empereur. Triomphe du Duc de Fridland. Diversité d'opinions dans le Conseil de l'Empereur, touchant le rétablissement de ce Général. Il refuse d'aller à Vienne, & de servir sous le Roi de Hongrie. Parole remarquable qu'il dit à ce sujet. Il se laisse fléchir par le Prince d'Eggenberg. Lettre de l'Electeur de Bavière à Sa Majesté Impériale. Réflexions sur cette Lettre. L'Administrateur de Magdebourg change de Religion, & pourquoi. Chûte du Collége des Jésuites à Vienne, regardée comme un funeste augure. Arrivée de Gustave devant Francfort. Il veut qu'on lui en ouvre les portes. Remontrances du Magistrat. Réponse du Roi.

DAns la dernière conférence, que le Roi avoit eue avec l'Electeur de Saxe, on étoit convenu, que Gustave porte-

roit ses armes dans la Thuringe, *les* Cercles de Franconie, du Haut-Rhin, & de Bavière; c'est-à-dire, dans les Etats des Princes de la Ligue, & que l'Electeur porteroit les siennes dans les Pays Héréditaires de la Maison d'Autriche.

C'est ici que quelques Ecrivains de ce tems (1) s'accordent à faire à Gustave-Adolphe le même reproche, qu'on fit autrefois à Annibal, lorsqu'au lieu de marcher droit à Rome (2), après la

(1) Piasecius *Chronica Gestorum in Europâ*, ad h. an. *p.* 433. Le Chevalier de Folard a répeté ce reproche dans ses commentaires sur Polybe: *Gustave-Adolphe*, dit-il, *comme un vrai Annibal, ne se rendit pas moins digne du Compliment après la Bataille de Leipzig. En allant droit à Vienne, il eut chassé l'Empereur éfrayé, & consterné de la déroute de son armée presqu'exterminée. Ferdinand n'avoit pas plus de troupes à lui opposer, que les Romains n'en avoient à Rome. Il négligea de le faire. S'il eût couru à cette conquête, il se fût épargné une grande journée, très belle & très glorieuse à la vérité, qui fut celle de Lutzen; mais il y périt, ce qui ne lui seroit point arrivé, s'il eût profité de la précédente.* T. I. *p.* 190. T. IV. *p.* 350.

(2) On sait qu'Asdrubal blâmant cette conduite du Général Carthaginois, lui dit, *Vincere scis*, Annibal, *Victoriâ uti nescis* Quelqu'un a dit de même de Gustave-Adolphe, *Suedum vincere, Victoriâ uti nescivisse.* Puffendorff dis-

Bataille de Cannes, il s'amusa dans la Campanie. Oxenstierna jugea de même de la conduite de son Maître. Ce grand homme n'étoit pas alors auprès du Roi; mais, lorsque ce Prince l'eût mandé quelque tems après, il ne put s'empêcher de lui dire en l'abordant : *Sire, je suis bien aise, de Vous voir ici vainqueur & couvert de gloire; mais j'aimerois encore mieux Vous voir à Vienne.* Il étoit encore dans la même opinion vingt années après, lorsque parlant au Sénat de Suéde; *Si le Roi Gustave* (1), disoit-il, *étoit allé, après la Bataille de Leipzig, tout droit dans les Pays Héréditaires de l'Empereur, sans tourner vers le Rhin, & laissant aux Etats de l'Empire à démêler leurs affaires, Ferdinand II. n'auroit pu éviter de souscrire aux conditions justes & raisonnables, qu'on auroit voulu lui dicter.*

Il semble qu'après le sentiment d'un si grand homme, il n'est plus permis de douter, que Gustave-Adolphe n'ait commis en cette occasion une faute essentielle. En effet, il n'est pas douteux que, si ce Héros après la Bataille de

cute fort judicieusement les raisons pour & contre

(1) Extraits de Palmskœld. ad h. an. p. 588.

Leipzig, eût traversé la Saxe & la Bohême, pour s'approcher de Vienne, l'Empereur n'eût été obligé de chercher quelque part un autre azyle. Rien ne pouvoit arrêter le vainqueur; tout étoit ouvert, & sans défense depuis Prague jusqu'en Hongrie. Vienne même manquoit de défenseurs. Cette Ville eût ouvert ses portes, & la terreur étoit si grande que tout eût plié devant les Suédois. Tout cela est vrai, mais ne prouve nullement que l'Empereur eût d'abord souscrit à toutes les conditions. Il auroit tout abandonné, mais seulement pour un tems. Il eût cédé à l'orage, en attendant que ses Alliés, & ses Généraux l'eussent aidé à se relever: car de croire que ce Prince, le plus fier & le plus opiniâtre de son siécle, se fût cru perdu sans ressource, pour voir les Suédois dans sa Capitale, c'est ce qui n'est point à présumer d'un tel caractère. Ce n'est pas que je prétende, que Gustave-Adolphe n'ait pu commettre une faute; il étoit homme, & par conséquent capable entre deux partis de choisir le moins bon. Mais pour le juger, il faut avoir plus de génie que lui, & c'est de quoi personne au monde ne pourra se vanter. On a re-

proché de grandes fautes à César, parce qu'il est plus aisé de blâmer les grands hommes que de leur ressembler, & qu'ordinairement on ignore les raisons, qu'ils ont eu d'agir comme ils ont fait. A ces réflexions générales, joignons quelques considérations particulières. Gustave étoit sollicité par tous les Princes & Etats, que l'Empereur avoit forcés à rénoncer à la Confédération de Leipzig, à venir à leur secours. Il se flattoit avec raison de réunir tous ces mécontens, & de se mettre à leur tête, pour forcer les Partisans de l'Empereur à se déclarer neutres, & à abandonner les intérêts de ce Monarque; ce qui lui paroissoit bien plus important, que de le chasser de Vienne. En effet, il valoit bien mieux porter un coup assuré droit au cœur qu'à la tête. Gustave, en établissant son autorité dans le centre de l'Allemagne, se rendoit l'arbitre de l'Empereur & de l'Empire. Peut-être même, visoit-il à réaliser les esperances que lui avoit donné l'Electeur de Saxe. Or, il n'y avoit pas de plus sûre voie, pour se faire élire Roi des Romains, que de gagner les Electeurs; ceux-ci par des bienfaits, ceux-là par la crainte de ses armes, & par des pro-

cédés généreux. Ceux de Saxe & de Brandebourg lui devoient leur liberté, & le salut de leurs Etats; & il espe-roit que les autres ne lui feroient pas moins obligés, s'il conservoit les leurs, pouvant les détruire. D'ailleurs l'armée de ce Prince n'étoit pas nombreuse; & il savoit, que Tilly se donnoit tous les mouvemens imaginables, pour en rassembler une nouvelle, afin de pouvoir prendre sa revenche. Gustave ne vouloit pas lui donner le tems de s'opposer à ses desseins. *Je poursuivrai* (1), disoit-il, *ce vieux Caporal jusqu'au bout du monde.*

Enfin, il étoit de l'intérêt du Roi de Suéde, d'empêcher que les Protestans, intimidés ou abusés, ne fissent quelque accommodement avec Ferdinand dans la Diéte, qui se tenoit actuellement à Francfort, où ce Monarque relâchant de la rigueur de son Edit tâchoit de les endormir. La victoire de Leipzig, & la marche du Roi de Suéde vers la Franconie, rompit toutes ses mesures. Les Protestans demandèrent la révocation pure & simple de cet Edit, & le rétablissement des choses sur l'ancien pied,

(1) Soldat Suédois p. 75.

pied, ce qui fit que cette Diéte se sépara avec aussi peu de fruit, que celle de Ratisbonne.

Quoiqu'il en soit de toutes ces raisons, le Roi étoit arrivé à Halle, ainsi que nous l'avons déja dit. Là, il donna ses ordres pour la levée d'un Régiment dans les Evêchés de Magdebourg & d'Halberstadt, & établit le Prince Louïs d'Anhalt pour Gouverneur de Halle, & de tout le Cercle de la Saale. Stallemann en fut fait Chancelier, & le Colonel Schneidewein Lieutenant de Roi. Nous avons assez fait connoître ces deux derniers dans la Rélation du siége de Magdebourg.

Ce fut à Halle, que l'Electeur de Saxe rejoignit Gustave, après avoir reconquis Leipzig, & que ces deux Princes réglèrent en diverses conférences le plan de leurs opérations. Les Ducs de Weymar, & les Princes de la Maison d'Anhalt, assistèrent à ces conférences. Le Roi les caressa beaucoup, les embrassant familièrement, & les appellant ses *Frères*, à la manière des Allemands. Leurs adieux fûrent tendres, & chacun resta charmé des manières franches, & amicales de ce Héros.

Le 17. de Septembre, Gustave par-

tit des environs de Halle, à la tête de toute son armée; &, marchant par Queerfurth, vint camper à Grossen-Sommern, d'où il envoya sommer la Ville d'Erfurth, Capitale de la Thuringe (1), de lui ouvrir ses portes; *Sa Majesté ayant besoin de ce passage, pour aller au secours de ses Alliés, & achever de dissiper, avec l'aide de Dieu, les forces de la Ligue Catholique, & tout ce qui étoit échappé de la défaite de Tilly; qu'ils eussent donc à recevoir une Garnison de quinze cens hommes de ses troupes, & à lui remettre leurs clés, & la garde du fort Cyriaque.* C'est ainsi que ce Mo-

(1) *Cette Ville*, dit M. Harte, *appartenoit alors à l'Electeur de Mayence.* Cela n'est pas exact. L'Electeur de Mayence n'étoit que Diocésain, & n'avoit pour le temporel que quelques Droits peu considérables. La Ville se prétendoit libre & Impériale sous l'avouerie des Princes de Saxe-Weymar. Elle se maintint dans cette prétention durant toute cette guerre. A la paix de Westphalie elle fut déclarée sujette à l'Electeur de Mayence, tant pour le temporel que pour le Spirituel; mais, ayant refusé de se soumettre à cet arrangement, elle fut mise au Ban de l'Empire. Ces contestations durèrent jusqu'à ce qu'enfin l'Electeur de Mayence l'assiégea, par le moyen des troupes Françoises, qui revenoient de Hongrie, qui la prirent; & depuis ce tems elle est demeurée sous la Domination des Electeurs de Mayence.

narque s'exprimoit dans la lettre de sommation. Aussitôt que le Magistrat en eut fait lecture, il envoya des Députés, pour prier ce Prince de dispenser la Ville de recevoir Garnison Suédoise, ou du moins, de lui donner le tems de délibérer sur un objet si important, promettant une promte réponse. Le Roi, feignant d'accorder ce dernier point, ordonna au Duc Guillaume de Saxe-Weymar de prendre un Régiment de Cavalerie, & de suivre les Députés à toute bride, afin d'entrer avec eux dans la Ville.

Le Duc se mit aussitôt en Carosse, escorté de l'avant-garde du Régiment, & allant ventre-à-terre. Arrivé sous la porte, il fit arrêter son Carosse sous quelque prétexte, en attendant que le Régiment de Cavalerie arrivât, & pour empêcher qu'on ne lui fermât l'entrée dans la Ville.

Cette entreprise réussit si bien que la Ville fut prise, avant que les Habitans s'en apperçussent. La Garnison fut obligée à mettre bas les armes, & le Magistrat à livrer les clés.

Le Roi arrivant quelques jours après, le Magistrat le reçut avec de grandes marques de respect.

Ce Prince monta à l'Hôtel de Ville, parla aux Magistrats, les loua d'avoir reçu ses troupes, sans les forcer à répandre du sang, les assûra qu'il maintiendroit la Ville dans sa liberté, & qu'il entendoit que dès ce moment tous les droits & prétentions de l'Electeur de Mayence, comme Membre de la Ligue Catholique, & ennemi déclaré des Libertés Germaniques, fussent nuls, & de nul effet.

Cette Déclaration fit grand plaisir aux Magistrats, & aux Bourgeois.

Enfin, on convint d'une manière de traité ou de capitulation, dont les principaux articles étoient :

1°. Que le Sénat, & la Ville rénonceroient à toute liaison avec l'Electeur de Mayence.

2°. Que la Ville jureroit obéïssance & fidélité à Sa Majesté, & aux Princes de la Maison de Suéde.

3°. Qu'elle recevroit quinze cens hommes en Garnison, qui seroient entretenus par les Comtés de Schwartzebourg, & de Gleichen.

4°. Que la Ville seroit fortifiée, & que la Maison de Saxe en feroit les fraix.

5°. Que ladite Maison de Saxe, tant

Electorale que Ducale, & leurs sujets pourroient en cas de besoin se retirer dans la Ville.

6°. Qu'aulieu du Tribunal de Mayence, l'Electeur de Saxe établiroit une Chancellerie dans ladite Ville d'Erfurth, dont l'entretien seroit pris sur les Biens Ecclésiastiques.

7°. Que le Sénat seroit continué dans sa Régence, & ses prérogatives étendues suivant l'occasion.

8°. Que la Reine de Suéde (1), pourroit établir sa Résidence dans la Ville, & y demeurer autant qu'il seroit jugé nécessaire.

9°. Qu'Elle seroit logée dans l'Hôtel de Stutterheim, qui seroit préparé & meublé convenablement à cet effet.

Après ces arrangemens préliminaires, le Roi se rendit à l'Eglise de St. Pierre, dont le Chapitre vint le saluer en Corps. Le Roi assûra ces Messieurs, que son intention étoit que les Catholiques jouïssent de la même sûreté, liberté & priviléges que les Protestans. Ensuite se tournant vers le Doyen,

(1) Kevenh. *p.* 1879. Chemnitz L. III. *p.* 219. 222. 227. Puffendorff Lib. III. §. 32. Theat. Europ. ad h. an. *p.* 414. 506. Merc. Franc. 2e. part. *p.* 759.

Monsieur le Doyen, lui dit-il, *je vous prie de faire entendre à l'Electeur de Mayence, votre Maître, qu'il m'obligeroit de retirer ses troupes de celles de la Ligue. Je suis venu pour défendre les Electeurs, & non pour les opprimer. Je serois au desespoir qu'on me forçât à des actes d'hostilité.*

Les Jésuites, cédant au tems & à la nécessité, vinrent se jetter aux pieds du vainqueur. Le Roi les releva, & leur dit, avec cette franchise qui lui étoit naturelle; „qu'ils (1) auroient à rendre compte à Dieu des troubles qu'ils „avoient émus, & du sang qui en avoit „été répandu; qu'il savoit de leurs „nouvelles plus qu'ils ne pensoient; „que leurs desseins étoient mauvais, „leurs procédés obliques, leurs maximes dangéreuses; qu'ils feroient bien „de s'en tenir à leurs breviaires & „chapelets, & d'imiter la modération „des autres Ecclésiastiques, sans se „mêler d'affaires d'Etat; qu'il leur „conseilloit de se tenir en repos, & „d'y exhorter leurs compagnons: & „que, moyennant qu'ils se tinssent dans „les bornes de leur devoir, il ne per-

(1) Mss. d'Ark, Sp. 81.

„ mettroit pas qu'il leur fût fait aucun
„ déplaisir (1)".

Gustave rétablit à Erfurth l'Université Protestante dans son état primitif, & donna le Gouvernement de cette Ville au Duc de Saxe-Weymar, qu'il chargea de la direction des fortifications qu'il y vouloit faire, & dont il avoit arrêté le plan (2).

Avant que de se remettre en marche, le Roi envoya deux Ministres aux Etats Protestans du Cercle de Franconie (3), pour les disposer à s'unir avec lui, & à l'aider à soutenir le poids d'une si grande guerre.

Le 26. de Septembre, l'armée par-

(1) C'est peut-être cette bonté de Gustave-Adolphe, qui a fait dire à Ricci, que ce Prince témoigna *par sa conduite envers les Prêtres Catholiques, qu'il n'étoit pas éloigné de la vérité de la croyance de Rome*; mais la preuve qu'il en fut toujours très éloigné, c'est qu'il ne persécuta jamais personne.

(2) On frappa à Erfurth quelques médailles, & grosses piéces de monnoye au coin de Gustave-Adolphe. On en trouve encore dans les Cabinets de quelques curieux, & on en a fait des contes, qui ne méritent guère d'avoir place ici, quoique rapportés par de graves Ecrivains.

(3) Ces deux Envoyés étoient Martin Chemnitz & Marc-Héling.

nit d'Erfurth, & des Villages circonvoisins, où elle avoit cantonné quelques jours; une partie prit sa route par Gotha, dont on s'empara; l'autre partie, conduite par le Roi en personne, vint camper à Arnstadt; & le Roi passa la nuit au Château du Comte de Schwartzbourg. On prétend que ce Comte, dont le Père servant le Dannemark avoit fait beaucoup de mal à la Suéde, s'avisa de vouloir faire son apologie; mais le Roi l'interrompant lui répondit, que son Père avoit fait son devoir, & que pour lui, il ne demanderoit pas mieux que d'avoir des Officiers, qui le servissent avec autant de zèle; qu'ainsi, bien loin d'en savoir mauvais gré à sa postérité, il l'en estimoit davantage. Le jour suivant, l'armée arriva à Ilmenau, & y eut sejour. Ensuite elle mit trois jours à traverser la forêt; &, continuant sa marche sur Wurtzbourg, un parti Suédois enleva le Sr. de Costa Commissaire Impérial, qui commandoit la Garnison de Masfeld, Forteresse du Comté de Henneberg, & en étoit sorti ce jour-là pour aller à la chasse. Masfeld, n'ayant plus de Commandant, se rendit à la prémière sommation, & le Roi fut maître en

même

même tems de tout le Comté de Henneberg.

Pour aller delà à Wurtzbourg, il faloit se rendre maître de la Forteresse de Kœnigshoffen, ou Kœnigshoven, située à l'entrée du Pays de Wurtzbourg, & sur les frontières du Comté de Henneberg.

Cette place étoit alors pourvue d'une bonne Garnison, & il y avoit des magazins très considérables de vivres, d'armes & de munitions de guerre. C'étoit un des principaux dépôts de l'armée de la Ligue. Toute l'armée Suédoise se rejoignit à une lieuë de-là, & le Roi envoya aussitôt sommer le Commandant. En même tems il s'approcha de la place, & la reconnut en personne. Ceux du dedans firent grand feu de leur artillerie sans beaucoup d'effet. Le Roi fit dresser deux batteries; & cependant, il fit dire au Commandant que, s'il ne se rendoit dans vingt-quatre heures, il n'y auroit plus de quartier pour lui & pour sa Garnison, qu'il lui conseilloit donc de faire sortir de la place (1) tous les Habitans de tout sexe & de tout âge, pour ne pas en-

(1) Kevenh. p. 1881.

veloper des innocens dans le malheur, qui seroit infailliblement la suite de son opiniâtreté (1). Comme on parut faire peu d'attention à ces menaces, le feu continua de part & d'autre: mais lorsque la Garnison vit, que les Suédois se disposoient à donner un assaut, elle battit la chamade, & rendit la place, moyennant une capitulation honorable, que le Roi lui accorda. On y trouva, outre les munitions de toute espece, beaucoup de joyaux de prix, des vases d'or & d'argent, des ornemens d'Eglise &c. qu'on y avoit retirés comme dans un lieu de sûreté.

La prise de Kœnigshoven, jetta la terreur dans tous les Etats Catholiques de Franconie. Les Habitans commencèrent à fuir de tous côtés avec leurs meilleurs effets, & l'Evêque de Wurtz-

(1) M. Harte embellit ceci d'un conte aussi ridicule qu'indécent, aussi contraire à la vérité qu'à la modestie Historique. Il faut bien aimer les minucies, pour se croire obligé de rapporter des fadaises si choquantes, & si peu vraisemblables; & lui qui aime tant à citer n'auroit pas dû négliger de nommer son garant. Pour moi je ne trouve ce miserable conte dans aucun Ecrivain de quelque poids; & d'ailleurs, il importe peu à la postérité de savoir, si Gustave-Adolphe a dit *Sacrament*, ou non; & ce n'est pas la peine de tant disserter là-dessus.

bourg même abandonna sa Résidence, quoique Gustave-Adolphe lui fit offrir des conditions avantageuses, & qu'il eût fait publier partout, que personne ne seroit troublé dans sa Réligion.

Gustave établit pour Gouverneur dans Kœnigshoven le Duc Ernest de Saxe-Weymar, frère des Ducs Guillaume & Bernard; &, après avoir donné les ordres nécessaires, pour augmenter les fortifications d'une place si importante, il se remit en marche sur la fin de Septembre, tirant directement vers le Meyn, & dans le dessein de se saisir de Schweinfurth, Ville libre & Impériale, située sur cette rivière, & dans la plus fertile contrée de toute la Franconie.

Il y avoit dans cette Ville une Garnison de troupes de l'Empereur, laquelle ne jugea pas à propos d'attendre les Suédois, & se retira en diligence à Wurtzbourg. Le Roi, qui en fut averti presqu'aussitôt, détacha quelques troupes, qui furent reçues dans Schweinfurth sans résistance. Le lendemain, qui étoit le deuxième d'Octobre, ce Monarque y arriva lui-même avec dix-huit Cornettes de Cavalerie, & y fut reçu des Habitans, presque tous Prote-

ſtans, avec les plus grands témoignages d'affection; ils s'empressèrent même à lui prêter ferment de fidélité.

Le Roi, voulant assûrer à ſon parti cette Ville, qui eſt un paſſage importante ſur le Meyn, en examina avec attention la ſituation & les environs, & jugea qu'on en pourroit faire une bonne forterеſſe. Il en traça auſſitôt le plan de ſa main, & prit tous les arrangemens néceſſaires pour le faire exécuter. Dans la ſuite Schweinfurth devint une des plus fortes places d'Allemagne.

Guſtave laiſſa en Garniſon à Schweinfurth trois Compagnies d'Infanterie, & deux de Dragons; & partit avec le reſte de l'armée, pour s'emparer de Wurtzbourg. Cette Ville peut être regardée comme la Capitale de la Franconie. Elle eſt ſituée ſur le Meyn, dans l'endroit où cette rivière, après avoir coulé horizontalement de l'Orient à l'Occident, depuis l'embouchûre du Pegnitz juſqu'à Schweinfurtz, deſcend vers le Midi, & remonte enſuite vers le Nord. Le nom de Wurtzbourg lui vient de la fertilité de ſon terroir, & de la quantité de ſes Jardins; car Wurtzbourg ſignifie en Allemand *Ville-aux-herbes*, d'où les ſavans l'ont nommée

en Latin *Herbipolis*. La Ville n'étoit point fortifiée; mais le Château, qui est de l'autre côté de la rivière à l'Orient de la Ville, étoit défendu par de bons remparts environnés de fossés pleins, avec des ponts levis. Ce Château communiquoit à la Ville par un pont de six arches, d'une largeur si considérable, que soixante hommes y pouvoient passer de front. Quelques-uns appellent ce Château *Frauenberg*, d'autres *Marienberg*: l'un & l'autre signifient *Mont Notre-Dame*.

Gustave, arrivant en bon ordre devant Wurtzbourg, fit sommer la Garnison; &, sur le refus qu'elle fit de se rendre, il fit pétarder la porte du Fauxbourg, qui étoit barricadée en dedans, & défendue par quelques Bourgeois, qui l'abandonnèrent sans presqu'aucune résistance.

Le Roi, maître du Fauxbourg, fit de nouveau sommer la Ville, que la Garnison Impériale avoit abandonnée, pour se retirer dans le Château. Le Magistrat, libre alors de prendre le parti que la prudence lui dictoit, envoya les clés au Roi & se remit à sa discrétion.

Ce Monarque, touché de cet acte de soumission, leur accorda une honnête

Capitulation, & fit cesser tout acte d'hostilité. Il donna ensuite toute son attention à l'attaque du Château, dont la situation élevée rendoit l'approche difficile.

Le Roi, qui savoit qu'on avoit retiré de grandes richesses dans ce Château, & qu'une infinité de Gens d'Eglise de tout Sexe s'y étoient refugiés, comme dans un azyle assûré, ne vouloit point l'exposer à être emporté d'assaut: pour prévenir la dissipation des richesses, & le danger où seroient exposées tant de personnes innocentes, il fit donc sommer le Capitaine Keller, qui commandoit la Garnison, forte de quinze cens hommes: mais, celui-ci ayant rejetté toute proposition, le Roi ne songea plus qu'à l'attaquer vigoureusement. La difficulté étoit de faire passer la rivière à un Corps de troupes pour investir la place. Le Roi vouloit brusquer l'attaque. Les assiégés faisoient un feu terrible d'artillerie & de mousquets: tout ce qui paroissoit sur le pont étoit aussitôt passé par les armes. Enfin on vint à bout d'amener quelques batteaux, dont on se servit pour transporter à la faveur de la nuit des Soldats à l'autre bord, aussi près qu'il fut possible de la

Forteresse: Comme on n'avoit pas assez de batteaux le passage dura un peu long-tems, & les troupes n'eûrent qu'à peine le loisir de remuer un peu la terre, pour se mettre à couvert contre le feu de la place, qui fut très vif, dès que les assiégés se fûrent apperçus que les Suédois avoient passé l'eau, & se retranchoient. Ils firent même une sortie pour ruiner leur travail; mais ils fûrent si mal reçus, qu'ils ne fûrent plus tentés d'en faire une seconde. Après cela les Suédois poussèrent leurs approches avec tant d'ardeur, que le 8me. d'Octobre ils se trouvèrent au pied de la demi-lune du pont, du Château, & tout de suite y donnèrent un assaut si furieux, dès les quatre heures du matin, qu'ils l'emportèrent malgré la brave résistance des assiégeans; qui n'eûrent que le tems de lever le pont en fuyant dans le Château. Les Suédois ne s'arrêtèrent pas en si beau chemin: Ils escaladèrent le Château de tous côtés; &, quoiqu'ils fussent d'abord repoussés, ils revînrent avec tant de furie, qu'ils entrèrent tuant & massacrant tout ce qu'ils rencontrèrent, & ne faisant quartier à aucun Soldat. *Adam-Henri Keller*. Commandant de la place,

& le Capitaine *Schleitheim* fûrent faits prisonniers. On trouva parmi les morts une vingtaine de Moines, qui, oubliant leur vocation, avoient pris le mousquet dans la pieuse intention de tuer quelque hérétique.

Cette prémière furie du Soldat étant passée, il ne fut plus fait mal à personne. Les Réligieuses, les Femmes & les Bourgeois, qui se trouvoient dans le Château, ne reçûrent aucune insulte.

Telle étoit la discipline des troupes du Grand Gustave, qu'aucun Soldat n'osa s'écarter pour piller, avant que d'en avoir reçu l'ordre.

Enfin, le Roi étant arrivé permit aux prisonniers de se racheter eux, & leurs effets; ensuite il abandonna aux Soldats tout ce qui appartenoit à l'Archevêque; &, quoique le trésor de ce Prélat eût été sauvé & transporté ailleurs, on ne laissa pas de faire un butin immense, tant en argent comptant, qu'en bijoux & vaisselle (1). Le Roi y gagna une

(1) Suivant M. Harte, le Commandant fut fait prisonnier par le célèbre Leonard Torstenson alors Colonel, qui lui sauva la vie, à condition qu'il lui découvriroit une certaine cache dans le roc, où étoit le trésor de l'Evêque: mais le Comte de Kevenhuller dit positive-

quantité prodigieuse de munitions de guerre, & de bouche, plusieurs milliers de pipes de vieux vin du Rhin, trente piéces de gros canons, des sabres, des mousquets, & des piques pour armer sept ou huit mille hommes : les écuries de l'Evêque remplies de chevaux estimés les plus beaux d'Allemagne.

Le Roi renvoya dans la Ville les Bourgeois, leurs Femmes, leurs Enfans, les Réligieuses, & les Moines, leur fit rendre leurs effets, & tâcha par toute sorte de bons traitemens de leur faire oublier la peur qu'ils avoient eue. Ce Monarque jugea à propos de s'approprier la nombreuse Bibliothèque des Jésuites, à l'exemple, & en représailles de ce que Tilly avoit fait de celle de Heydelberg.

Cette Bibliothèque des Jésuites de Wurtzbourg fut envoyée à Upsal. Mais ces Pères sauvèrent les Manuscrits, & les cachèrent si bien, que ce n'est que de nos jours (1), qu'on les a retrouvés sous une voûte assez bien conservés. Toutes ces marches & ces conquêtes fûrent l'affaire d'une douzaine de

ment, que ce trésor avoit été sauvé & mis en sûreté.

(1) Gœtting Anzeige.

jours ; &, après la prise du Château de Wurtzbourg près Calade, toute la Franconie se soumit.

La Ville de Nuremberg envoya des Députés au Roi, & se mit sous sa protection. Ce Monarque lui sut gré de cette démarche ; & nous verrons qu'il risqua tout dans la suite, pour venir à son secours.

Il n'est pas croyable la quantité de vivres, dont les Suédois s'emparèrent dans les Villes & Châteaux où ils pénétrèrent (1). Le Comte de Kevenhuller nous assûre, que le grain & le vin se donnoit à vil prix dans leur armée ; qu'on y vendoit une vache pour un écu, un mouton pour dix sols, & ainsi du reste. Ce qui paroîtra d'autant moins étonnant, que ce pays, naturellement gras & abondant, avoit été épargné par les Impériaux en faveur des Princes de la Ligue, dont les Evêques de Wurtzbourg & de Bamberg n'étoient pas des moins zélés.

Cependant, le Comte de Tilly avoit rassemblé sur le Weser les foibles débris de la Bataille de Leipzig ; & y avoit joint tout ce qu'il avoit pu tirer des

(1) Kevenh. p. 1884.

Garnisons Impériales de la Basse-Saxe, & les renforts qui lui étoient venus de Cologne. Il étoit rentré dans la Hesse; partie par l'Evêché de Paderborn; partie par celui de Hildesheim; tandis que Fugger & Aldringer traversoient ce Landgraviat, pour le venir joindre avec leur armée. Tilly, en arrivant dans la Hesse, y mit tout à feu & à sang, & s'arrêta quelques jours à Fritzlar: là il apprit que douze à quinze mille hommes, levés par le Duc de Lorraine & le Prince de Phalsbourg, s'avançoient aussi pour le joindre. Il leur donna rendez-vous à Fulde, où, étant arrivé le 7me. d'Octobre, tous ces divers Corps joints ensemble formèrent une armée de plus de quarante mille hommes, parmi lesquels on comptoit cent quatre-vingts Cornettes de Cavalerie.

Avec des forces supérieures de près de la moitié à celles du Roi de Suéde; on ne doutoit pas que Tilly n'écrasât ce Monarque. En effet, il brûloit de vanger l'affront immortel, qu'il avoit reçu près de Leipzig; & son ardeur étoit telle que, lorsqu'il reçut des Lettres de l'Electeur de Bavière, qui lui défendoient de rien hazarder, à moins qu'il ne fût moralement sûr du succès,

mais surtout qu'il se gardât bien de risquer un combat décisif, qui entraîneroit la perte des Cercles de Bavière & de Suabe (1), & des Electorats du Rhin, il ne put retenir ses larmes, & s'écria en soupirant : *Ah ! faut-il qu'on me lie les mains, lorsque je suis en état de prendre ma revanche, & de relever l'éclat de mon nom éclipsé ? Malheureux que je suis ! il ne me reste donc plus d'esperance de recouvrer en une Bataille rangée ce que j'ai perdu dans une autre, & il faudra que j'emporte dans le tombeau cette tache, que j'esperois d'éfacer incessamment.*

L'Evêque de Bamberg, plus sage ou moins entêté que celui de Wurtbourg, avoit voulu prévenir l'orage qui s'approchoit de ses terres, & demandé la paix au Roi de Suéde, qui la lui accorda, à condition que le Chapitre de Bamberg lui payeroit d'abord la somme de trois cens mille écus, qu'on lui remettroit les deux principales places du Pays, Forcheim & Cronach, qu'on lui payeroit par mois tout autant qu'on avoit payé à la Ligue, que l'Evêque rappelleroit toutes les troupes qu'il

(1) Kevenh. *ibid.*

pourroit avoir dans l'armée de la Ligue, & renonceroit entièrement à cette union, qu'enfin l'Evêque & le Chapitre resteroient fidéles au Roi, & n'entreprendroient jamais rien de contraire à son service. Mais cet accord fut mal tenu de la part de l'Evêque, qui jugea à propos de s'en dispenser, dès qu'il crut pouvoir le faire impunément.

Gustave-Adolphe se fit prêter hommage & fidélité de tous les Habitans de la Franconie, & ordonna la levée de quelques nouveaux Régimens dans ce Cercle. En même tems, il publia une déclaration, où, après avoir exposé les motifs qui l'avoient obligé à chercher par la voie des armes la sûreté de sa Couronne, & le rétablissement des Princes ses alliés, & des Etats opprimés d'Allemagne, il se plaint de certains Membres de la Ligue Catholique, qui, au lieu de séconder ses intentions, pour le rétablissement de la liberté de l'Empire, & de lui laisser démêler ses intérêts avec l'Empereur, nonobstant qu'ils eussent protesté de n'y vouloir prendre aucune part, avoient formé à la Bataille de Leipzig un même corps, & soutenu les mêmes intérêts avec l'armée Impériale; que, les Evêques de

lorsque Léon Brûlart & le P. Joseph vînrent négocier la Paix à la dernière Diéte de Ratisbonne entre l'Empereur & leur Maître, il n'étoit question que des affaires d'Italie. Plusieurs Ministres & Conseillers de l'Empereur vouloient qu'on liât les mains à la France, par rapport à l'Allemagne, & qu'on stipulât clairement, que la France ne pourroit se mêler des affaires de l'Empire, ni directement, ni indirectement, & ne donneroit aucun secours, de quelque nature qu'il fût, aux ennemis de Sa Majesté Impériale. Ces Conseillers insistant fortement sur ces conditions, & en ayant fait sentir la nécessité, on en fit la proposition aux Ambassadeurs François, qui aussitôt s'excusèrent de traiter sur ces articles, n'ayant dans leurs instructions rien qui y eût rapport. Ils se récrièrent en même tems, qu'on voulût empêcher leur Maître de faire telle alliance, qu'il jugeroit nécessaire à la sûreté de sa Couronne, tandis qu'il ne prétendoit pas gêner l'Empereur à cet égard; que la France n'avoit rien à démêler avec l'Empire, & ne prétendoit point s'ingérer dans ce Gouvernement, persuadé que Sa Majesté

Majesté Impériale n'entreprendroit rien que de conforme aux Loix, & aux Constitutions Germaniques.

Les Ambassadeurs étant restés fermes sur cette réponse, & l'Empereur ayant besoin des troupes qu'il avoit en Italie, il falut bien se contenter de la promesse verbale, que la France ne se mêleroit point du Gouvernement de l'Empire. Il est donc inutile d'attribuer à un défaut de politique, ce qui ne fut que l'effet d'une urgente nécessité.

Les Electeurs, ayant déliberé sur le cas en question, firent à l'Empereur une longue réponse, en date du 30. Septembre, dans laquelle ils commencent par reconnoître que la France, en faisant une alliance, & un traité de subside avec le Roi de Suéde déclaré ennemi de l'Empire, a agi contre le Traité de Ratisbonne, & nommément contre l'article premier, ainsi que contre les promesses positives qu'elle avoit fait faire par ses Ambassadeurs à Ratisbonne; & que, par conséquent, Sa Majesté Impériale se trouvoit autorisée par toute sorte de Loix à tirer vengeance d'une violation de traité.

Après ce préambule, ils representent à Ferdinand l'état d'épuisement, où se

trouve toute l'Allemagne, plusieurs Etats revoltés contre leur Chef, la terrible défaite de l'armée Impériale près de Leipzig, les progrès du Roi de Suéde, & le peu de sûreté qu'il y a du côté des Turcs, qui probablement se préparent à fondre sur la Hongrie, d'où ils concluent que rien ne seroit plus imprudent, que de s'attirer encore sur les bras un ennemi comme la France, dans un tems où l'on avoit bien de la peine à faire tête au Roi de Suéde: que leur avis étoit, qu'il faloit dissimuler avec les François, puisqu'il valoit mieux souffrir leur mauvaise volonté, que de les forcer à faire tout le mal qu'ils pouvoient.

Enfin, ils justifient en quelque sorte la Cour de France, en blâmant le parti qu'on avoit pris de faire lever des troupes en Lorraine, au nom & sous les Drapeaux du Duc, ce qui avoit donné de l'ombrage à la France, & l'avoit obligée à faire avancer une armée sur les frontières de Lorraine; démarche qui ne pouvoit avoir que des suites fâcheuses, & très embarassantes pour l'Empire.

Tout cela bien considéré les Electeurs sont d'avis que, non seulement

il faut bien se garder de prendre le parti de l'offensive avec la France; mais même éviter tout ce qui pourroit lui fournir un prétexte, de se saisir de la Lorraine, & d'envahir les Pays Héréditaires voisins de ce Duché : que tout ce qu'ils croyoient qu'on dût faire à cette occasion étoit, que Sa Majesté écrivît au Saint Père pour l'engager à faire tous ses efforts, pour détourner le Roi Très-Chrétien de son alliance avec les Hérétiques, & en particulier avec le Roi de Suéde, Hérétique & fauteur d'Hérétiques. Tel étoit en gros l'avis des quatre Electeurs Catholiques.

Ferdinand II. avant que de prendre son parti, voulut aussi savoir le sentiment de l'Archiduc Léopold son frère. Les réponses de ce Prince ne donnent pas grande opinion de son génie. Il condamne le parti de la dissimulation, & soutient qu'il faut tout de suite porter la guerre en France. Cela étoit plus aisé à dire qu'à faire. Pour soutenir ce beau systême, il se jette dans des rodomonteries plus convenables à un Capitan qu'à une personne de son rang. Mais tout cela ne servit de rien, & la nécessité força l'Empereur à prendre le parti que lui conseilloient les Electeurs

& s'il ne s'en trouva pas bien, ce ne fut pas faute d'avoir bonne envie d'en prendre un autre. Ferdinand sentoit trop les embaras que lui donnoit le Roi de Suéde, pour ne pas voir que cet ennemi lui suffisoit, sans en aller exciter d'autres. Son orgueil commençoit à ne plus tant l'aveugler. D'ailleurs, il voyoit les Etats Protestans en armes, & près d'éclater de toutes parts contre lui, & il commençoit à se défier de l'Electeur de Bavière. Une avanture assez commune lui avoit fait découvrir une négociation importante entre la France & cet Electeur. Comme celui-ci étoit l'âme de la Ligue Catholique, la Cour de France étoit persuadée qu'en le détachant des intérêts de l'Autriche, elle en détacheroit tous les autres Electeurs & Etats Catholiques de l'Empire; & dans cette idée elle avoit conçu le projet de négocier cette affaire, dès le tems même qu'elle traitoit de la paix avec l'Empereur à Ratisbonne, & avoit envoyé ordre à Charnacé, de se rendre auprès de l'Electeur de Bavière, & de le sonder sur le projet d'une alliance défensive avec la France. Le Bavarois, qui craignoit autant l'ambition de Ferdinand II. que la vengean-

ce de Gustave-Adolphe n'étoit pas fâché de s'appuyer d'une puissance comme la France.

Charnacé ayant fait part au Cardinal de Richelieu des dispositions de ce Prince, on lui dépêcha un Gentilhomme avec les instructions nécessaires & trois projets de traité. Ce Gentilhomme avoit à peine passé le Rhin, qu'il tomba malade, & se fit porter à Brisach. Là le Commandant Autrichien le fit arrêter, & saisir tous ses papiers. Sur ces entrefaites, il arriva à Brisach deux des principaux Ministres de l'Archiduc Léopold, auxquels le Commandant raconta ce qu'il venoit de faire. Ces Messieurs se firent remettre les dépêches de ce Gentilhomme, & les portèrent en original à l'Archiduc, qui tout de suite en donna part à l'Empereur son frère, qui écrivit là-dessus une lettre fort pathétique à l'Electeur de Bavière. Celui-ci ne nia point, dans sa réponse à l'Empereur, ses liaisons avec la France; mais il lui soutint, qu'il n'avoit eu aucune intention de manquer à la fidélité, & à la reconnoissance qu'il devoit à Sa Majesté Impériale; qu'au contraire, il avoit cherché par-là à détourner la France de ses mauvaises intentions; qu'il

n'avoit rien su de ces projets de traité, & que, s'il en eût été instruit, il n'auroit pas manqué d'en faire part à Sa Majesté Impériale: qu'enfin, il défioit qu'on pût lui prouver, qu'il fût entré dans aucune alliance contraire à ses devoirs envers le Chef de l'Empire.

Tout cela n'empêcha pas que le Traité entre l'Electeur & la France ne fût dressé, conclu, & signé à la satisfaction des deux parties.

Les Suédois ont fait, & font encore beaucoup de bruit de ce traité, comme s'il eût été contraire à celui, que le même Charnacé avoit conclu six mois auparavant avec le Roi de Suéde, & prétendent que Gustave-Adolphe, qui en fut informé de bonne heure, en fut fort indigné. Il ne paroît pas que ce Héros témoignât cette prétendue indignation, puisqu'il renouvella bientôt après son alliance avec la France. En effet, le traité de cette Couronne avec le Bavarois n'avoit rien de contraire à ses engagemens avec le Roi de Suéde. Ce n'est pas ici le lieu de le prouver. Ceux qui voudront se donner la peine de les confronter s'apperçevront aisément de cette vérité. Je me contenterai d'observer en passant, que les deux points sur

lesquels on se recrie le plus ne prouvent nullement cette contrarieté.

La France s'engage à secourir l'Electeur d'un certain nombre de gens de Guerre contre quiconque l'attaqueroit en haine de la neutralité qu'il promet d'embrasser. Il est dit dans le traité avec le Roi de Suéde, qu'on laissera jouïr de la neutralité ceux des Etats Catholiques qui la désireront. Voilà pour le premier point.

Le second regarde la promesse, que la France donne à l'Electeur de Bavière, de le maintenir dans sa nouvelle dignité Electorale. Les Suédois prétendent que cet article étoit contraire au but que Gustave se proposoit; savoir, le rétablissement de l'Electeur Palatin. Supposons pour un instant, que ce rétablissement ait autant tenu au cœur de ce Héros qu'on le prétend, je ne vois pas que cet article y mette opposition, & la suite a fait voir, qu'il peut y avoir huit, & même neuf Electeurs, au lieu de sept.

Quoiqu'il en soit, le Roi de Suéde attentif aux mouvemens de Tilly, & jugeant que ce Généralissime intimidé par sa défaite, ou retenu par des ordres secrets, se borneroit désormais à la dé-

fensive, résolut de le défaire en détail.

Tilly avoit mis ses troupes dans les places de Franconie, où les Suédois n'avoient point encore pénétré. Elles occupoient Wertheim, Rothembourg sur le Tauber, plusieurs Bourgs & Villages autour de Nuremberg, & il avoit envoyé prier le Comte de Hanau d'admettre dans sa Résidence encore quatre compagnies d'Impériaux, qui, jointes aux trois qui y étoient déja, suffiroient pour la défendre; mais le Comte rejetta cette proposition: surquoi Tilly passa le Meyn à Seligenstadt, lieu devenu plus fameux de nos jours par la Bataille de Dettingen, & marcha vers le Berg-Strasse: chemin faisant, il s'empara par stratagême de la petite Ville & du Château de Bobenhausen, appartenant au Comte de Hanaw-Bussweiler, & l'abandonna au pillage. Ses Soldats y commîrent toutes les violences, qu'ils avoient coûtume d'exercer.

D'un autre côté, Charles IV. Duc de Lorraine commandoit en personne le corps de troupes, qu'il avoit levé pour le service de l'Empereur, & cantonnoit en divers lieux de la Franco-

nie (1). Ces troupes étoient belles & lestes, mais la plûpart nouveaux Soldats, peu aguerris, commandés par des Officiers sans expérience. Charles est plus fameux dans l'Histoire par son inconstance, que par ses exploits, quoiqu'il fût brave, & qu'il entendît bien le métier de la guerre. On sait que ce Prince passa sa vie à former des projets, & à ne les exécuter qu'à demi; que, dépouillé de ses Etats par la France, il ne subsista qu'à la faveur de ses troupes, qu'il donnoit au plus offrant. Ses avantures & ses disgraces sont trop connues, pour qu'il ne soit pas superflu de s'y arrêter.

Dans l'occasion dont nous parlons ici, il avoit levé cette armée pour le service de l'Empereur, malgré les plaintes de la France. Ce n'est pas qu'il ignorât, que cette Couronne pouvoit lui faire éprouver son ressentiment sur cette levée de boucliers, avec d'autant plus

(1) Les Historiens ne sont pas d'accord sur le nombre de ces troupes: les uns ne les font monter qu'à douze mille, les autres à quinze mille. Le Marquis de Beauvau dit dans ses Mémoires, qu'*elles étoient composés de treize à quatorze mille hommes de pied, & de trois mille cinq cens chevaux aussi lestes & bien armés, qu'il y en eut alors nulle part.* pag. 17.

de facilité que, pour courir au secours de l'Empereur, il abandonnoit la défense de ses Etats; mais on l'avoit tellement ébloui de l'esperance d'un Bonnet Electoral, qu'il ne songeoit qu'à bien mériter du Chef de l'Empire, pour parvenir à cette dignité (1), sans se mettre en peine de ce que deviendroit son Duché de Lorraine, ouvert aux armes des François. La Cour de Vienne songeoit alors à depouiller l'Electeur de Brandebourg, peut-être même celui de Saxe, & le Duc de Lorraine dévoroit déja la dépouille de l'un ou de l'autre : mais, tout cela réüssit mal. Le Prince de Phalsbourg son parent, sur qui il comptoit beaucoup, mourut presqu'en arrivant en Allemagne, & le Roi de Suéde prit à tâche de détruire l'armée Lorraine. Plusieurs Historiens rapportent gravement, que la plûpart des Officiers de cette armée (2), n'étant jamais sorti de leur pays, & n'ayant vu que les clochers de Nanci, demandoient bonnement *quel homme c'étoit que ce Landgrave de Hesse; s'il étoit de bonne maison*, & autres semblables questions assez ordinaires à la

(1) Puffend. Comm. de Reb. Suec. L. III. § 34.
(2) Span. 108. MS. d'Art.

jeunesse ignorante & présomtueuse. Ils ajoûtoient à tout cela beaucoup de rodomontades; qu'ils feroient sentir aux Suédois la pointe de l'épée Lorraine; qu'ils vouloient passer sur le ventre à l'armée de Gustave, & renvoyer ce Roi de neige dans les glaces du Nord: discours de têtes folles, dont il ne se trouve que trop dans toutes les armées. Mais bientôt ils changèrent bien de langage: Le Roi détacha Baudissin avec quelque Cavalerie, pour entâmer les quartiers des Lorrains. Cet Officier marcha avec tant de diligence & de secret, qu'il surprit un de leurs quartiers entre Mergenthal & Bischoffsheim, & y fit beaucoup de prisonniers & de butin: le Roi, arrivant lui-même sur ces entrefaites, répandit la terreur jusques dans les quartiers les plus éloignés, dissipa quelques Régimens, & revint à Wurtzbourg avec plus de six cens prisonniers.

Ce début dégoûta fort les troupes Lorraines, la désertion se mit parmi elles, & elles sûrent bientôt réduites à un très petit nombre. Le Duc, suivant son inconstance naturelle, s'en retourna dans ses Etats avec la même facilité qu'il en étoit sorti, hué & banni de tous

les Allemands. On rapporte que, passant par un Bourg près du Rhin, un paysan eut l'audace de donner un grand coup de bâton sur la croupe de son cheval, en lui disant; *allons, mon Prince, diligentez, diligentez, il faut courir plus vîte que Vous ne faites, quand on fuit devant le Grand Roi de Suède.* Le Roi s'empara de Wertheim & de Rotenbourg sur le Tauber, après avoir forcé les quartiers du Colonel Picolomini. Ensuite il porta ses vues sur Hanau & sur Francfort. La *Diète de Composition*, qui se tenoit dans cette dernière Ville, effrayée de la rapidité de ces conquêtes, se sépara comme nous avons dit ailleurs. Les Catholiques fûrent les prémiers à s'en retourner chez eux, & les Protestans, n'ayant rien pu obtenir de l'infléxible Ferdinand, en firent de même. Tilly, qui avoit esperé de faire lever le siége de Wurtzbourg, étoit réduit à couvrir de son mieux la Bavière & les Electorats du Rhin. Tout plioit devant Gustave (1), & il sembloit, que pour conquérir toute l'Allemagne, il ne lui falût que le tems de la parcourir. On pouvoit dire de lui,

(1) Boug. L. III. p. 1884.

qu'il sembloit moins marcher en ennemi, qu'en Souverain qui va se faire reconnoître par ses sujets, & recevoir leurs hommages. En effet, nous le verrons bientôt entrer dans le Cercle du Haut-Rhin, soumettre tout jusqu'à l'embouchûre du Meyn, passer le Rhin, & pousser ses conquêtes jusques vers la Moselle, en aussi peu de tems qu'il en faudroit à un voyageur pour parcourir toutes ces contrées.

Le 1er. de Novembre (1), le Roi fit un détachement de six Compagnies de Cavalerie, & de quelques centaines de Dragons coisis, sous le commandement du Colonel Haubalt (2), avec

(1) Kevenh. *p.* 1890.

(2) C'est ainsi que le Comte de Kevenhuller appelle cet Officier. M. Harte qui a fait une si longue note, sur le nom de *Dewbatel*, avec cette observation, que ce nom lui a plus donné de peine que tout le reste de son ouvrage, paroît douter si *Dewbatel*, *Tubadel*, *Deval*, *Tubal*, *Hubalt* & *Howbald*, sont les noms de la même personne, ou non. Pour Haubalt, c'est un nom purement Allemand, qui n'est pas même rare en Allemagne. Je n'ose trop appuyer sur l'autorité du Comte de Kevenhuller, qui n'est rien moins qu'exact sur l'orthographe des noms, même de ceux de sa nation.

Voici ce que M. Arkenholtz m'a fait l'honneur de me répondre sur cette difficulté : „ Pour „ ce qui regarde le Colonel Suédois, qui prit

ordre d'aller reconnoître jusqu'à Hanau. Haubalt partit de Wurtzbourg, & fit

„ Hamen en 1631. Il est tout autre que celui „ que M. Harte appelle *Dewbatle*. Il en con„ vient lui-même T. I. *p.* 167. Non seulement „ notre Colonel porte constamment le nom de „ *Haubald*, dans le Soldat Suédois de Span„ heim *p.* 143. &c. mais Puffendorff & Chem„ nitz ajoûtent son nom de bâteme de Chri„ stofle.

„ Cela doit l'emporter, me semble, sur les „ conjectures de M. Harte, qui attribue ladite „ expédition à son Dewbatle, qu'il revoque „ ensuite en doute T. II. *p.* 257. . . . . „ Vous savez, Monsieur, que les Allemands „ confondent facilement le T. le D. le B. le P. „ C'est ce qui paroît dans le nom estropié de „ *Dewattel*, *Darbatel*, *Deval*. *Tubold* & appa„ remment aussi le *Taupadel*, dont parle M. „ Bœhm dans une de ses notes, lequel est „ sans doute le même que Chemnitz nomme „ *Mac-Duwall* *p.* 413. & 519. & c'est là-dessus „ que je me suis expliqué dans une des remar„ ques que je vous ai envoyée. J'ai cité en „ preuve le Nobiliaire de Suéde par M. de Stiern„ man T. I. No. 241. an. 1638. où il fait men„ tion d'un Maurice Duwal, agrégé au corps „ des Nobles, & Fils de Robert Mak-Dou„ gal. . . . . Stiernman parle aussi „ d'un Gustave Duwal, Gouverneur des *Da„ liens*, comme issu de la même Famille. Son „ Père Jacques Robertson Général au service „ de Suéde, mort en 1634. est le même que „ le Dewbatle de M. Harte, lequel, comme „ le dit Stiernman *p.* 112. de simple Soldat „ parvint au grade de Général ". . . . .

tant de diligence, qu'il arriva en vingt-quatre heures devant cette Ville, & à la faveur des ténèbres, entre cinq & six heures du matin, il s'avança sans être apperçu jusqu'au fossé de la Vile derrière le Château. Ses Dragons traversèrent le fossé, montèrent sur le rempart, tuèrent le sentinelle, & ouvrîrent la porte de la vieille Ville, où le Colonel entra avec le reste de ses troupes. Tout ce qui se trouva d'Impériaux dans les rues fut massacré, de même que quelques Bourgeois armés, que les Suédois prîrent pour des Impériaux.

Haubalt fit d'abord fermer les portes entre la vieille & la nouvelle Ville, pour couper toute communication entre ces deux parties, & empêcher la Garnison de la Ville-neuve de venir au secours de ceux de la vieille Ville; ensuite il fit publier, que tous les Soldats Impériaux eussent à se rendre sans ar-

Celui qui prit Breslau, & qui fit la campagne de Silésie avec Arnimb, comme nous le verrons ci-après, ne peut-être que Haubalt, puisque Dewbatel, ou Dewbatle étoit dans ce tems-là en Franconie auprès du Roi, & y fut employé à diverses expéditions, dont nous parlons assez au long.

mes sur le rempart, moyennant quoi ils auroient la vie sauve; & que les Bourgeois se tinssent renfermés dans leur maison; ce qui ayant été exécuté, il rétablit l'ordre & la tranquillité.

Pendant ce tems-là l'Officier, qui commandoit dans la Ville neuve, tâchoit de tranquilliser les Bourgeois, qui crioient que les Suédois étoient dans la Ville, & qu'il faloit se rendre; il vouloit leur persuader que c'étoit un secours qu'on lui envoyoit d'Aschaffenbourg, & qu'il étoit impossible que les Suédois pussent arriver en si peu de tems de Wurtzbourg, & de Carlstadt à Hanau.

Haubalt fit sommer cet Officier; &, sur le refus qu'il fit de se rendre, il fit amener le canon, qui étoit sur le rempart de la vieille Ville, & le fit pointer sur la Ville neuve. L'Officier avoit envoyé son domestique à Steinheim demander du secours; mais, se voyant pressé & menacé d'être traité sans quartier lui & sa Garnison, il capitula, à condition pourtant que le Comte (1)

(1) L'Historien Anglois l'appelle *Philippe-Louis*; mais c'est une erreur, Philippe Louis II. du nom, Comte de Hanau, étoit mort dès l'année 1612. *Philippe-Maurice* son Fils lui suc-

de Hanau consentiroit à la capitulation. Les Suédois amenèrent le Comte sur le rempart, d'où il cria à l'Officier, qu'étant son prisonnier dans sa Résidence, il n'avoit rien à lui prescrire, & qu'il n'avoit qu'à faire ses affaires comme il l'entendroit.

L'Officier, qui n'étoit qu'un simple Capitaine, demanda alors les honneurs de la guerre. Mais Haubalt ne voulut le recevoir que prisonnier de guerre, & permit seulement, que la Garnison sortît avec ses petites armes & ses bagages. Comme ils défiloient le Colonel Suédois, cria aux Soldats, que ceux qui voudroient prendre parti sous les Drapeaux de son Maître seroient libres de le faire, & cette parole fut suivie de la défection de tous. Les Officiers restèrent prisonniers sur leur parole, ainsi que plusieurs blessés de la Bataille de Leipzig, qui étoient venus à Hanau pour se faire guérir de leurs blessures. Haubalt leur permit à tous de se retirer où ils jugeroient à propos, donnant

céda, & c'est celui, dont il est ici question. Il étoit Frère de la célébre *Amelie* de Hanau, qui géra si bien la tutelle de ses Enfans, après la mort de Guillaume V. Landgrave de Hesse son Epoux.

ainſi des marques de grandeur d'âme, après en avoir donné de ſa célérité, & de ſon adreſſe à conduire une entrepriſe, dont Guſtave même n'avoit pas eſperé un ſi grand & ſi promt ſuccès.

Dès que le Colonel Suédois ſe vit maître paiſible de la Ville de Hanau il écrivit aux Etats de Weteravie & du Weſterwald, les exhortant à fournir inceſſamment les grains & les fourages, à quoi ils étoient taxés & à ne rien livrer aux ennemis de Sa-Majeſté Suédoiſe. Il enjoignit aux Catholiques des lieux circonvoiſins de payer les contributions qu'il leur demandoit, ſous peine d'exécution; du reſte, il fit obſerver la plus ſevère diſcipline; ſe montrant en tout digne Officier du Grand Guſtave.

Ce Monarque, ayant appris ce qui venoit de ſe paſſer à Hanau, laiſſa ſous le commandement du Feld-Maréchal Horn un Corps ſuffiſant pour garder les principaux poſtes de la Franconie, & avec le reſte de ſon armée, faiſant environ dix-ſept à dix-huit mille hommes, il ſe mit en marche vers Hanau & Francfort, cotoyant les deux bords du Meyn. Tout ce qu'il y avoit encore d'Impériaux ſur la droite de ce fleuve, dans la vallée de Kintzig, & ſur la

gauche à Aschaffenbourg, se retira avec précipitation.

Huit cens Impériaux, qui composoient la Garnison de Steinheim, fûrent forcés à rendre la place, & passèrent presque tous au service du Roi, Wilzenbpurg, Aschaffenbourg & Selingestadt eûrent le même sort que Steinheim, & fûrent soumis aux armes victorieuses de Gustave, presque sans résistance. Ce Prince vint camper à la vue de Hanau. Il entra dans la Ville, & se rendit chez le Comte, qui le reçut comme un Libérateur qui l'avoit arraché lui & son Pays des mains de ses tyrans. Le Roi soupa avec le Comte, s'entretint cordialement avec lui, & après l'avoir assûré, qu'il n'oublieroit point le procédé qu'il avoit tenu contre les Impériaux, & l'accueil qu'il avoit fait aux Suédois, il le quitta, & retourna à son camp, suivant toûjours sa maxime, qu'un Général n'étoit jamais mieux qu'au milieu de ses troupes. Pour reconnoître l'affection du Comte de Hanau, il donna à sa Mère Catherine Fille de Guillaume I. Prince d'Orange, la Ville de Stanheim, dont il venoit de chasser les Impériaux.

Si les armes de Gustave prospéroient au midi de l'Allemagne, elles ne prospéroient pas moins dans le Nord. Il ne restoit d'ennemis dans cette partie que les Garnisons de Rostock, de Wismar & de Dœmitz, les seules places qui restassent encore aux Impériaux dans le Duché de Mecklenbourg, & d'où Gustave avoit donné ordre qu'on les chassât incessamment, pour que les Ducs rentrassent pleinement en possession de tout ce qui leur appartenoit.

Achatius Tott, qui commandoit dans cette partie, ayant reçu un renfort composé d'une partie des huit mille hommes, que la Reine de Suéde avoit amenés en Allemagne, se porta devant Rostock avec le Duc Jean-Albrecht de Mecklenbourg, & la place fnt investie & assiégée dans les formes.

Nous avons vu ailleurs, comment les Impériaux s'étoient emparés de Rostock par Stratagême. Hatzfeld, à qui on en avoit confié le commandement, ayant été assassiné par un Gentilhomme Westphalien, le Général Firmond fut nommé à sa place. Celui-ci commença par faire desarmer les Bourgeois, leur défendant sur peine de la vie de se trou-

ver plus de deux ou trois ensemble, & de mettre la tête aux fenêtres, lorsqu'ils entendroient battre l'allarme.

Des dispositions, qui annonçoient si clairement une défense des plus opiniâtres, déplaisoient fort aux Bourgeois, dont les Priviléges avoient toûjours été respectés des Ducs leurs Souverains. Ils se flattoient cependant, que les Suédois ménageroient la Ville qui n'en pouvoit mais. En effet, Todt & le Duc Jean-Albrecht avoient poussé le siége avec tant d'ardeur, que déja le mineur étoit attaché, lorsqu'on reçut la nouvelle de la glorieuse victoire, que le Roi de Suéde avoit remportée à Breitenfeld près de Leipzig. Todt, qui savoit que le Commandant ne se défendoit avec tant d'obstination, que parce qu'il étoit dans la ferme croyance que le Comte de Tilly battroit le Roi de Suéde, & viendroit au secours de Rostock, lui fit donner avis de ce grand événement, l'exhortant en même tems de penser à sa sûreté, n'étant plus possible au Comte de Tilly, ni à qui que ce fut au monde, de le sauver lui & sa Garnison, par une autre voie que par une Capitulation qu'on lui offroit, aussi bonne qu'il pouvoit prétendre de gens

qui étoient en pouvoir de le forcer à se rendre à discretion.

Il crut d'abord qu'on lui imposoit, & ne pouvoit se persuader que le Comte de Tilly eût perdu la Bataille. Cependant il demanda qu'avant de se résoudre on lui permît, non pas d'écrire au Comte de Tilly, vu qu'il auroit falu trop de tems aux lettres pour aller & venir, mais d'envoyer un homme affidé dans la plus proche Garnison Impériale, pour s'informer de la vérité d'un fait si important, assûrant qu'aussitôt après il prendroit le parti que la prudence lui dicteroit.

Cette demande étoit trop raisonnable pour qu'on la lui refusât. Mais sa précaution faillit à lui coûter cher; car au retour de son courier, le bruit s'étant répandu dans la Ville, que l'armée Impériale avoit été entiérement défaite, sa Garnison fut sur le point de se révolter, & il n'eût rien de mieux à faire que de Capituler. On lui accorda les conditions suivantes.

1°. Que le Commandant sortiroit avec toute sa Garnison Tambour battant, mêche allumée, balle en bouche, enseignes déployées, avec trois piéces de canon à son choix, pourvu qu'elles ne

fussent, ni aux armes de Suéde, ni aux armes de Mecklenbourg, ou de la Ville, les munitions nécessaires, & tous les bagages.

2°. Que la Garnison seroit escortée jusqu'à Wolffenbutel, ou si Wolffenbutel étoit bloqué, elle le seroit jusqu'au Weser, & qu'il seroit laissé un Capitaine & un Lieutenant dans la Ville, pour sûreté du retour de l'escorte.

3°. Qu'on auroit soin de fournir les vivres & les fourages nécessaires sur toute la route.

4°. Que l'escorte ne s'écarteroit, ni à droite, ni à gauche, afin que le Général & ses Gens ne reçussent aucune insulte, ni dommage, au cas qu'ils fussent rencontrés par des Suédois, ou par des Saxons.

5°. Que les Officiers Impériaux, n'ayant actuellemeut aucun chevaux de bât, ni de trait, il leur seroit fourni quarante chariots bien attelés pour le transport de leurs équipages, des malades, & des munitions accordées; & que ces chariots iroient jusqu'au lieu où iroit l'escorte; qu'on prêteroit aussi des chevaux pour les trois piéces de canon accordées, lesquels seroient aussi renvoyés avec les chariots.

6°. Que les prisonniers seroient échangés, & les déserteurs rendus reciproquement.

7°. Que tout entretient avec le Soldat de part & d'autre seroit défendu, & qu'on ne chercheroit point à débaucher personne.

8°. Que tous les démêlés, qu'il y auroit eu entre les Soldats Impériaux, & les habitans de la Ville, seroient mis en oubli; mais que, si quelqu'un avoit des plaintes à faire, elles seroient examinées & jugées selon les régles du Droit, & sans délai.

9°. Que tous les ouvrages de Fortification seroient laissés en leur entier, les mines indiquées, & les munitions livrées fidélement: que la Ville & la Bourgeoisie seroient exemtes de tout tribut, vexation, pillage, & autres molestations semblables, sous quelque nom & prétexte que ce pût être.

10°. Que le Chancelier, & les Conseillers d'Etat & de justice, établis dans la Ville par le Duc de Friedland, seroient libres, & pourroient se retirer hors du pays, sans qu'on pût les retarder, ou retenir, pour quelque cause que ce fût.

11°. Que les armes des Bourgeois seroient

seroient rendues, excepté celles dont la Garnison avoit eu besoin pour son usage.

12°. Que la Garnison ne feroit aucune insulte au Magistrat, Bourgeois, & aux Membres de l'Université.

13°. Que le Général auroit soin d'empêcher, que personne de ses Gens ne mît le feu à aucun quartier de la Ville, & que, si ce malheur arrivoit, il donneroit ses ordres pour le faire éteindre, & y feroit travailler ses Soldats; s'engageant au surplus à faire toutes les diligences & les recherches nécessaires, pour parvenir à la découverte de l'auteur d'un tel desastre, & d'en faire une punition exemplaire.

En vertu de cet accord le Général Firmond Gouverneur de Rostock sortit de la Ville le 16. d'Octobre 1631. à la tête de deux mille deux cens hommes d'Infanterie, deux Compagnies de Cavalerie, & quarante cinq Croates. Le tout fut escorté par cent cinquante Suédois jusqu'au Weser, où Firmond attendit les ordres du Comte de Tilly. Mais, avant qu'il eût réponse de ce Général, le Comte Wolff de Mansfeld, qui commandoit pour l'Empereur dans les Evêchés de Magdebourg & de Hal-

berſtadt, lui envoya ordre de ſe joindre à onze Cornettes de Cavalerie fort foibles, que commandoit le Colonel Pœnigshauſen, de ſe rendre devant Halberſtadt, & d'en chaſſer la Garniſon Suédoiſe qui y étoit; ajoûtant, *qu'il pourroit ſe ſervir à cet effet des trois piéces de canon qu'il amenoit de Rostock.* Ce qui fut exécuté; mais Firmond n'ayant pas d'autre poudre, ni boulets, que ce qu'il avoit obtenu dans la Capitulation, fut obligé de lever le ſiége de Halberſtadt, après avoir fait un trou à la muraille, dont la Ville eſt entourée, avec des tours de diſtance en diſtance.

Wolff Comte de Mansfeld Gouverneur de Magdebourg étoit alors bloqué dans cette Ville par le Général Banner, qui avoit raſſemblé dans les Marches de Brandebourg un Corps de huit mille hommes. Il envoya ordre à Firmond d'abandonner l'entrepriſe de Halberſtadt, & de ſe porter à Wanſleben avec ſon monde & la Cavalerie de Pœnigshauſen, & de lui amener un convoi de vivres dans Magdebourg.

Firmond s'avança juſqu'à Wanſleben, & y prit poſte; la Cavalerie de Pœnigshauſen fut logée dans un Village

tout proche. Le Général Impérial étoit ocuupé à rassembler des vivres de tout côté, lorsque Banner vint tomber comme un éclair sur la Cavalerie de Pœnigshausen, la tailla en piéces, la dissipa, & vint tout de suite investir le Général Baron de Firmond dans Wansleben. Celui-ci, n'ayant ni l'esperance d'être secouru, ni les choses nécessaires pour se défendre dans un si mauvais poste, demanda à capituler. Banner lui accorda pour tout accord la permission pour lui de se retirer où bon lui sembleroit, & pour ses Gens, qu'ils seroient conduits avec leurs bagages, mais sans armes sur le Weser; avec cette observation, que ceux qui voudroient prendre parti dans les troupes Suédoises pourroient le faire sans en être, ni empêchés, ni sollicités. Les Soldats, voyant qu'ils ne pouvoient obtenir d'autres conditions, se révoltèrent contre leurs Officiers, déchirèrent un Drapeau, se saisirent des autres, & les livrèrent au nombre de quatorze au Général Suédois.

Banner ne s'en tint pas-là, il marcha tout de suite contre Kalbe qu'il emporta, & vint mettre le siége devant Mansfeld, où il savoit que les Impé-

riaux avoient un grand magazin de vivres & de munitions. Comme la place étoit aſſez bonne, les Impériaux y firent plus de réſiſtance ; d'autant plus qu'au commencement le Général Suédois n'avoit que des Dragons & de la Cavalerie avec lui : mais quand l'Infanterie fut arrivée, & que la tranchée fut ouverte dans les formes, les Impériaux perdîrent courage. Ils étoient en petit nombre, & ſe ſoumirent aux conditions ſuivantes.

1°. Que la Ville & Château de Mansfeld ſeroient livrés aux Suédois, pour être de nouveau la Réſidence des Comtes de ce nom de la Ligue Proteſtante.

2°. Que les papiers & le ſceau de ces Seigneurs ſeroient rendus, ſans aucune altération.

3°. Que les effets appartenant au Comte Wolff de Mansfeld Catholique, & actuellement Général au ſervice de l'Empereur, ſeroient & demeureroient à la diſcrétion du Lieutenant de Sa Majeſté Suédoiſe.

4°. Que les deux Capitaines Impériaux, qui commandoient dans la place, ſeroient eſcortés avec leurs femmes en lieu de ſûreté, & qu'on leur

fourniroit les voitures & les chevaux néceſſaires pour y être tranſportés.

5°. Que la même choſe feroit accordée à leurs Lieutenans.

6°. Que les Bas-Officiers & Soldats ſortiroient avec armes & bagages, permis à ceux qui voudroient prendre parti parmi les Suédois de le faire: que les autres ne pourroient ſervir contre le Roi de Suéde & ſes alliés; ſavoir, les Catholiques de ſix mois, & les Proteſtans de toute leur vie.

7°. Que les priſonniers, qui ſeroient dans la place, ſeroient remis en liberté.

8°. Que l'artillerie, les munitions, les vivres, & les proviſions de vin & de bierre ſeroient exactement livrées, ſans qu'on en pût détourner, cacher, ou gâter quoique ce fût: que, pour cet effet, il en ſeroit livré un état exact.

9°. Que tout ce qui avoit été donné par les Capitaines Impériaux à la Comteſſe de Mansfeld des effets de la maiſon lui ſeroit laiſſé par les Suédois.

Cet accord fut ſigné vers la fin de Décembre; &, par la priſe de toutes ces places, la Garniſon de Magdebourg ſe trouva fort reſſerrée.

Après la conquête de Roſtock, les troupes Suédoiſes & celles de Mecklenbourg ſe remîrent en mouvement pour inveſtir Wiſmar. Le Colonel Gramb, à qui le Duc de Fridland avoit donné le Commandement de cette place, ſe prépára à ſe bien défendre, & fit enlever tous les beſtiaux, & tous les grains qu'il pût trouver dans les Villages, le long de la Mer; &, comme il avoit une Garniſon forte de près de quatre mille hommes, dès qu'il ſe vit inveſti, il fit une grande ſortie, où il eut d'abord quelque avantage; mais, après un aſſez long combat, il fut repouſſé avec perte. Enfin, ne voyant aucun moyen de conſerver la place, & manquant de bien des choſes, il offrit au Duc Adolphe-Frédéric de Mecklenbourg de ſe rendre à certaines conditions, dont les principales étoient.

1°. Qu'il lui feroit permis d'envoyer un Capitaine au Feld-Maréchal Tieffenbach, ou Teufenbach, pour l'informer de l'état des choſes, & de l'impoſſibilité où il ſe trouvoit de tenir plus longtems.

2°. Qu'il feroit donné au dit Capitaine un paſſeport au nom du Roi de Suéde, & de la part du Duc, avec

un trompete qui l'accompagneroit partout.

3°. Que ledit Capitaine auroit au moins trois ſemaines de tems pour ſon voyage, & même juſqu'à un mois entier, ſans qu'on pût chicaner pour deux ou trois jours de plus ou de moins.

4°. Qu'en attendant, lui Colonel Gramb dreſſèroit les points de la capitulation, & les diſcuteroit avec le Duc.

5°. Qu'il y auroit une ſuſpenſion d'armes, tant par mer, que par terre, juſqu'au retour du Capitaine.

6°. Que pendant cette trève chacun reſteroit où il étoit, les aſſiégés derrière leurs murs, & les aſſiégeans dans leurs approches, ſans avancer, ni reculer.

7°. Que le Colonel Gramb rendroit la forteresse de Wiſmar, avec tous ſes forts & redoutes, auſſitôt après le retour du Capitaine, quelque réponſe qu'il apportât.

8°. Que, ſi ledit Colonel jugeoit à propos de rendre le fort de la Baleine pendant la trève, cette circonſtance ne changeroit rien aux conditions précédentes, & ne ſeroit point regardée comme contraire à l'armiſtice, qui ſub-

ſiſteroit toûjours juſqu'au retour du Capitaine député.

En attendant le retour de cet Officier, on traita de la redition de la place, & il fut convenu entre le Colonel Impérial, le Duc de Mecklenbourg, & Todt, que Wiſmar ſeroit évacué vers la fin de Décembre de cette année 1631. Mais il tint mal cet accord, & différa cette évacuation juſques vers le milieu de Janvier de l'année ſuivante. Dans ſa marche du Mecklenbourg en Siléſie, il fit arquebuſer un Lieutenant de l'eſcorte Suédoiſe, ſous prétexte qu'il avoit voulu lui débaucher ſes Soldats. Ce procédé violent, joint aux délais qu'il avoit affectés à rendre la place, & à quelques autres contraventions, irrita tellement le Général Suédois, qu'il ſe mit à ſes trouſſes avec ſa Cavalerie, le ſurprit, lui tailla en piéces cinq cens hommes, & fit le reſte priſonnier, au nombre de plus de deux mille hommes, qui prîrent tous parti dans les Suédois. Gramb & un Commiſſaire Impérial fûrent pris, & ce dernier fut maſſacré, quoiqu'il offrît 40000. écus pour racheter ſa vie. Gramb fut conduit à Griphswalde, & jetté dans un cachot, en at-

tendant qu'il fit satisfaction de l'irrégularité de sa conduite.

Les Suédois trouvèrent à Wismar de grands amas de poudre, de plomb, d'artillerie, & de bois que le Duc de Fridland y avoit faits, pour y construire & équiper une escadre qui le rendît Maître de la Mer-Baltique.

Après la capitulation de Wismar, les Suédois, sans s'étonner de la rigueur de la saison, fûrent investir Dœmitz sous le Colonel Lohausen.

Le siége fut poussé avec vigueur. Straube qui y commandoit se défendit d'abord assez bien; mais, refléchissant sur l'impossibilité d'être secouru, il capitula, & sortit avec tous les honneurs de la guerre. On lui donna une escorte pour le conduire lui & sa Garnison à Minden sur le Weser; mais une partie de cette Garnison déserta, & s'enrôla parmi les Suédois; le reste, au lieu d'aller à Minden, & ayant pris la route de Wolffenbutel contre l'article cinquième de la capitulation, fut taillé en piéces par un parti du Corps de Banner, qui les surprit à Wickense, Village du Duché de Brunswick.

Par la conquête de Dœmitz & de Wismar, tout le Duché de Mecklen-

bourg se trouva nettoïé d'ennemis. Les Suédois mîrent Garnison dans Wismar, & s'approprièrent le port & les fortifications. Le Roi de Dannemark s'en formalisa, & en fit faire des plaintes au Roi de Suéde qui lui répondit, que le port de Wismar lui étoit nécessaire, pour empêcher les Espagnols de pénétrer dans la Mer Baltique ; ce que les Ducs de Mecklenbourg ne pouvoient faire faute de marine.

Le succès des armes Suédoises dans le Mecklenbourg releva le courage abattu des Etats de la Basse-Saxe. Ils recommencèrent à lever la tête & à s'armer ; & ce fût une nouvelle diversion pour les Impériaux.

Les affaires de l'Empereur alloient encore plus mal dans la Haute-Saxe & la Bohême. Nous avons vu comment, après la Bataille de Breitenfeld, Gustave avoit laissé à l'Electeur de Saxe le soin de reprendre Leipzig, & de porter la guerre dans les Etats Héréditaires de la Maison d'Autriche. Le 12. de Septembre, cinq jours après la Bataille de Breitenfeld, la Garnison de Leipzig capitula. Les principales conditions fûrent : que cette Garnison sortiroit avec armes & bagages, sans ca-

non, sans battre tambour, ni sonner trompette, & les Drapeaux ployés: qu'elle ne serviroit jamais plus contre l'Electeur, ni ses Alliés, directement, ni indirectement, sous quelque forme & prétexte que ce pût être; & qu'elle seroit conduite par une escorte Saxonne jusqu'au lieu de sa destination.

Le 13. du même mois, cette Garnison forte de plus de trois mille hommes; y compris quelques débris de la Bataille qui s'étoient jettés dans la place, sortit de Leipzig conformément à la capitulation. Le Colonel Wangler marchoit à la tête, & salua l'Electeur en défilant devant lui. Plusieurs Officiers Impériaux de distinction, qui s'étoient réfugiés dans Leipzig après la déroute de Breitenfeld, ne pûrent être compris dans la capitulation, & restèrent prisonniers: tel fut le sort du Colonel Coronini, & du Commissaire général Walmeroth, outre beaucoup de Capitaines de Cavalerie & d'Infanterie.

Une partie de la Garnison Impériale déserta en sortant de Leipzig, & s'engagea dans les troupes Saxonnes.

L'Electeur, après avoir mis une bonne Garnison dans Leipzig, & fait cé-

lébrer dans tout ſon Pays un jour de priéres & d'actions de graces, ſe mit en marche avec ſon armée, & prit la route de Torgau.

Sur ces entrefaites, le Feld-Maréchal Rudolphe de Tieffenbach, ayant raſſemblé une dixaine de mille hommes en Siléſie, entra comme un torrent dans le Marquiſat de Luſâce, portant le fer & le feu juſqu'en Miſnie, & preſque aux portes de Dreſde. Mais l'Empereur, eſperant de ramener l'Electeur de Saxe dans ſon parti, crut que les voies de la douceur feroient plus propres à produire cet effet, que toutes ces violences, & envoya un ordre après à Tieffenbach d'évacuer la Luſace, & de ne commettre aucune hoſtilité en Saxe. Ce n'eſt pas que dans ſon Conſeil il n'y eut des Miniſtres qui lui conſeilloient le contraire, prétendant que, puiſqu'on avoit tant fait que de rompre avec l'Electeur, il faloit le forcer par la voie des armes à une paix particulière: mais d'autres penſoient que, la violence ayant mal réüſſi, il faloit employer des moyens plus doux (1), pour regagner un

(1) Kevenh. p. 1918. Chemnitz L. III. p. 263. Fuffendorff L. III. §. 50. Ricci L. IV. p. 284.

Prince avec qui il importoit fort à l'Empereur de n'avoir rien à démêler, dans un tems où Sa Majesté Impériale avoit tant d'autres ennemis sur les bras. Ce dernier avis parut le plus sage, & Ferdinand s'y conforma. Le Roi d'Espagne intervint dans cette affaire; &, voulant renouer la bonne intelligence qui avoit toûjours subsisté entre les Maisons de Saxe & d'Autriche, il offrit sa médiation, & envoya un Ambassadeur à l'Electeur. Ce Ministre employa toute sa rhétorique pour lui persuader, que l'Empereur avoit toûjours pour lui la plus tendre affection, & qu'il étoit bien fâché de ce qui s'étoit passé; que c'étoit sans son ordre & à son insçu, que le Comte de Tilly avoit fait cette malheureuse invasion en Saxe; que c'étoit une chose faite, à quoi il ne faloit plus songer; que Sa Majesté Impériale étoit prête à lui donner des marques de son amitié; &, que le Roi d'Espagne se flattoit, que Sa Sérénité Electorale se prêteroit volontiers à une réconciliation, dont il vouloit bien être le médiateur, & qu'il avoit extrêmement à cœur; que l'Empereur lui donneroit toute la satisfaction, que lui Electeur pouvoit raisonnablement prétendre, &

qu'il étoit prêt à se concerter avec lui, sur les moyens de calmer les défiances des Protestans, de rétablir la paix générale dans l'Empire, & de renvoyer l'Etranger chez lui.

Toutes ces belles paroles ne produisirent pas pour cette fois grand effet sur l'esprit de l'Electeur. Il se contenta de faire beaucoup de politesses à l'Ambassadeur, & de répondre modestement à son discours; se plaignant que l'Empereur eût si mal récompensé les services que ses ancêtres, & lui en particulier, avoient rendus à la Maison d'Autriche; qu'il sembloit ne s'être sacrifié pour Sa Majesté Impériale, que pour en recevoir les plus sensibles déplaisirs; qu'il n'étoit pas si ignorant dans les affaires de ce monde, pour croire que Tilly eût envahi la Saxe sans ordre & commission expresse de l'Empereur; que tout ce qu'il pouvoit faire par égard pour ce Monarque étoit de supposer, qu'il ne lui avoit pas précisément prescrit d'exercer tant de cruautés, & de barbaries sur de pauvres innocens, qui n'avoient rien fait qui pût leur attirer de si rudes traitemens; que, si la fortune eut été favorable aux armes de l'Empereur à la Bataille de Leipzig,

loin de désavouer Tilly, on l'auroit comblé d'éloges & de récompenses ; que lui Electeur de Saxe, savoit très bien qu'après la ruine des autres Protestans sa perte étoit résolue ; que, pour le rendre criminel, on avoit cru qu'il suffisoit qu'il fût Protestant, qu'il possedât des biens Ecclésiastiques, & qu'il eût osé convoquer les Etats Evangéliques, pour aviser avec eux, aux moyens de se défendre contre une injuste oppression ; que la Cour de Vienne vouloit ôter aux Etats de l'Empire ce que le Droit naturel accorde à tous les hommes, de repousser la force par la force ; que ses ennemis mêmes étoient contraints d'avouer, qu'il avoit été forcé à se jetter entre les bras du Roi de Suéde, & à chercher dans l'alliance & la magnanimité de ce Prince ce que son innocence, ni le souvenir de tant de services rendus à l'Empereur, n'avoient pu lui procurer : qu'il sentoit trop toute la grandeur des obligations qu'il avoit au Roi de Suéde, à qui, après Dieu, il devoit la conservation de ses Etats, ses dignités, l'air-même qu'il respiroit : que ce Prince l'avoit assisté au péril de sa propre vie, & avec tant de succès, que c'étoit le vouloir rendre coupable du

crime qu'il déteſtoit en autrui, & d'une lâcheté capable de flétrir ſa mémoire, que de lui conſeiller de ſe détacher d'une amitié ſi légitime & ſi avantageuſe : qu'il étoit néanmoins fort obligé au Roi d'Eſpagne du ſoin qu'il vouloit bien prendre en ſa faveur ; mais, qu'il ne voyoit aucune ſûreté dans un traité particulier avec l'Empereur, & que rien ne feroit plus inutile que de l'en ſolliciter d'avantage.

Une réponſe ſi préciſe fit comprendre au Miniſtre d'Eſpagne que ſa négociation n'auroit aucun ſuccès ; il s'en retourna faire ſon rapport, & l'Electeur continua ſa marche en Luſace ; d'où, après avoir pourvu à la ſûreté de cette Province, il partit le 25. d'Octobre, & marcha avec toute ſon armée en Bohême.

L'Empereur avoit cruellement appeſanti ſa main ſur ce Royaume. Tant de ſang répandu pour la *Gloire de Dieu*, tant d'illuſtres têtes abbatues, tant de malheureux bannis, dépouillés de leurs biens, ſéparés de leurs familles, n'avoient point encore aſſouvi ſa vengeance, & la cupidité de ſes Miniſtres. Les Jéſuites parcouroient actuellement les extrémités du Pays, avec des Com-

miſſaires & des Soldats, & faiſoient arquebuſer (1) ſans pitié tout ce qui réfuſoit de ſe convertir. Ils avoient fait depuis peu une de ces pieuſes courſes dans la vallée de *Joachims-Thal*, ſur les frontières de Saxe, où la Scène avoit été enſanglantée au point, que la plûpart des Habitans fûrent obligés d'abandonner leur demeure, pour éviter la mort. Une perſécution ſi longue & ſi opiniâtre avoit mis les Habitans du Pays dans des diſpoſitions favorables pour les ennemis de l'Empereur, & il eſt aſſez étrange que le zèle de ce Monarque ne cedât pas aux maximes d'une ſaine politique, qui enſeigne de ne pas jetter les peuples dans le deſeſpoir, lorſqu'on a un ennemi victorieux dans le ſein de ſes Etats.

Quoiqu'il en ſoit, l'Electeur de Saxe, continuant ſa marche vers la Bohême, prit la Ville de Schlackenau, que l'Empereur avoit donnée au Comte Wolff de Mánsfeld, pour le dédommager de ce qu'il avoit perdu du patrimoine de ſes ancêtres. Les Saxons pillèrent cette Ville, & marchèrent vers Tetſchen,

(1) C'eſt le Comte de Kevenhuller qui rend cette juſtice au zèle de ces Colonnes de l'Egliſe. Tom. XI. *p.* 1945.

petite Ville avec un bon Château sur l'Elbe, appartenant alors à un Gentilhomme nommé *de Bilau.* Il y avoit une Garnison d'Impériaux, bien pourvue des choses nécessaires pour faire une bonne défense, cependant elle se rendit dès la prémière sommation. De-là l'armée Saxonne vint camper à Aussig, qui est sur le grand chemin de Prague à Dresde, à six mille de cette dernière Ville.

Les Saxons trouvèrent dans Aussig une prodigieuse quantité de vin, de bierre, de vivres & de fourages. Cent Cavaliers Impériaux, qui étoient dans la Ville, s'en étoient enfuis à leur approche, & s'étoient retirés à Tœplitz, lieu fameux par ses bains, & qui alors appartenoit au Comte Guillaume de Kinsky de la Réligion Protestante; circonstance remarquable, parce que ce fut ce qui sauva la Ville du Pillage. Il y avoit alors près de Tœplitz un Fort bâti sur la Montagne, que les Bohêmes appellent en leur Langage Starahora. Le Fort étoit gardé par quatre cens Soldats, qui, ayant appris des cent Cavaliers, que les Saxons avoient descendu les hauteurs d'Aussig, passé les Montagnes & les défilés, s'enfuïrent aussi &

se retirèrent à Laithomeritz ou Leithmeritz (1), Ville considérable sur l'Elbe avec un beau pont (2) sur ce fleuve. Les Saxons les y suivîrent de près, de sorte que les Impériaux n'y firent pas long séjour, & s'enfuîrent encore. Leithmeritz, Ville Catholique & le siége d'un Evêché, comprit aisément à quoi elle devoit s'attendre de la part d'une armée Protestante, après tant de cruautés & de barbaries exercées sur les Protestans. Le Juge Impérial, les Chanoines, les Prêtres, en un mot tous les Ecclésiastiques, & tous les Bourgeois Catholiques un peu aisés s'enfuîrent à Prague. Les Saxons se contentèrent de piller la Ville, où ils firent un butin immense. A cela près ils n'usèrent pas d'autres représailles.

La terreur se répandit bientôt dans toute la Bohême : les Protestans venoïent au devant des Saxons, & leur apportoient des vivres ; mais tout ce qui étoit Prêtre, Moine, & Habitant Catholique, s'enfuyoit, qui d'un côté,

(1) Ce lieu n'a jamais été tenable; cependant M. d'Armentières s'y défendit six jours en 1743. Il y fut fait prisonnier avec tout le Régiment de la Fère.

(2) Brûlé par les Prussiens en 1757.

qui de l'autre. Reitinitz, petite Ville appartenant au Prince de Lobkowitz, fut occupée par les Saxons le 29. d'Octobre, & pillée de fond en comble.

L'Empereur, informé de ce qui se passoit, envoya ordre au Maréchal de Tieffenbach de marcher de ce côté-là, & de se jetter dans Prague, pour défendre cette Capitale; mais avant que cet ordre arrivât en Silésie, où se Général s'étoit retiré, après l'ordre qu'il avoit reçu de cesser les hostilités contre l'Electeur de Saxe, les Saxons étoient déja bien près de Prague: ainsi l'on peut dire que l'Empereur ne sut, ni être bien ami, ni bien ennemi, de cet Electeur, & que tous ces procédés marquèrent, tantôt une ambition démesurée, tantôt une foiblesse excessive, selon qu'il étoit heureux ou malheureux; ce qui est le vrai moyen d'avoir beaucoup d'ennemis, & jamais aucun véritable ami. Les Saxons continuant à marcher vers Prague sans que rien les arrêtât, une infinité de personnes de tout rang & de tout âge abandonnèrent cette Capitale, & s'enfuîrent, les uns à Budweis, les autres à Znaïm, les autres à Brinn en Moravie, & quelques-uns même à Vienne. Tous les Ecclé-

siastiques, aux Capucins près, se sauvèrent à la hâte. C'étoit une pitié de voir une infinité de personnes, les uns en voiture, les autres à cheval, les autres à pied, fuyant à qui mieux mieux, & emportant leurs effets les plus prétieux; mais surtout les Officiers Royaux, qui craignoient de perdre les richesses qu'ils avoient acquises par la proscription de tant de Protestans, & qu'on ne vengeât sur eux le sang de malheureux innocens. Il y en eut pourtant un, nommé Hegner, des plus méchans de cette clique, qui, ayant été rencontré dans sa fuite par un parti Saxon, fut tué à coups de pistolet dans sa chaise, où l'on trouva une somme considérable en or. Sa Femme & ses Enfans fûrent emmenés, sans qu'on leur fit d'autre mal.

Le Duc de Fridland étoit alors dans son Palais à Prague avec son Epouse, sa Fille, & le Comte Maximilien de Wallenstein son frère.

Voyant que l'ennemi approchoit, & que la Ville n'avoit pas assez de monde pour se défendre, il jugea à propos de se retirer dans ses terres, & chargea le Comte son frère de conduire la Duchesse sa Fille, & ses plus prétieux effets à Vienne. Le Comte, s'étant mis

en chemin dans le même carosse avec sa Belle-Sœur & sa Niéce, & une escorte de quelques Cavaliers bien armés, fut attaqué à peu de distance de Prague par une troupe de Paysans & de Fuyards, qui esperoient de faire un bon butin en se saisissant du carosse, & d'échaper à la justice à la faveur de tant de troubles & de confusion. Mais le Comte, s'étant fait donner un cheval, se mit à la tête de sa petite escorte, & chargea ces voleurs avec tant de vigueur, qu'il les enfonça, en tua plusieurs sur la place, & dissipa le reste; de sorte que tout arriva à bon port à Vienne.

Il semble que le Duc de Fridland n'auroit pas dû faire à l'Electeur de Saxe l'affront de quitter Prague, puisqu'il est certain qu'il n'avoit rien à craindre de ce Prince, naturellement bon & généreux, qui au surplus n'avoit aucune plainte contre lui. Sans compter que celui qui commandoit l'armée Saxonne en Chef sous l'Electeur étoit ce même Arnimb, qui lui étoit encore tout dévoué, & en qui l'Electeur avoit une confiance aveugle.

Don Bathasar Comte de Maradas étoit dans Prague, lorsque l'armée Saxonne parut devant cette Capitale. C'é-

toit un vieux Officier d'une famille distinguée du Royaume de Valence. Il étoit entré jeune dans l'ordre de Malthe, dont il étoit alors grand Conservateur & Commandeur. Il avoit servi long-tems dans les armées de l'Empereur; &, ayant passé presque par tous les dégrés de la milice, il avoit commandé un Corps à part dans les derniers troubles de Bohême, avoit été fait Général, Conseiller Aulique de Guerre, Chambellan, Capitaine des Archers de la Garde, & Colonel d'un Régiment de mille chevaux, payé par le Roi d'Espagne.

Ce Général n'avoit alors aucun Commandement dans Prague. Tous les Membres de la Régence de la Ville & du Royaume s'étoient sauvés à Budweiss, emportant avec eux la Couronne avec tous les joyaux qui y appartenoient, & tous les autres ornemens Royaux.

Maradas assembla quelque monde, & voulut d'abord défendre Prague; mais, avant que de faire aucune disposition, il jugea à propos de consulter le Duc de Fridland, & lui envoya un Officier pour lui demander ses ordres. Le Duc répondit, que, n'étant révêtu d'aucune autorité, il ne pouvoit rien lui prescri-

te, ni lui conseiller; que c'étoit à lui à voir ce qu'il avoit à faire. Sur cette réponse Maradas n'osa prendre sur lui l'événement, & sortit de Prague avec son monde, le Colonel Wangler, & le Comte de Michna, dans le dessein d'aller joindre les Régens à Budweiss; mais il s'arrêta à mi-chemin, & se posta à Tabor.

Cependant les Saxons approchoient sans qu'on tirât un seul coup de canon de la Ville. Arnimb soupçonna quelque Stratagême; il ne pouvoit pas comprendre qu'on ne défendît point une Ville comme Prague, qui pour ce tems étoit une Forteresse respectable. Il savoit que Tieffenbach étoit en marche; & que, pour peu qu'on fit de résistance, il auroit tout le tems d'arriver, & de se jetter dans la Ville, ce qui l'auroit infailliblement sauvée; l'armée Saxonne n'ayant pas à beaucoup près tout ce qu'il faloit pour un long siége, & n'étant nullement assez nombreuse, pour fournir à une circonvallation, telle qu'il auroit falu faire pour enfermer une Ville aussi grande que Prague, surtout s'il y avoit eu dix mille hommes dans ses murs. Ces considérations empêchoient Arnimb d'ajoûter foi au témoignage

moignage d'une infinité de curieux, qui étoient sortis de la Ville pour voir l'armée Saxonne, & qui l'assûroient qu'il n'y avoit pas un Soldat dans la Ville; que toute la Régence s'en étoit allée à Budweiss avec le Gouverneur; jusqu'à ce qu'enfin, il découvrit parmi les curieux le Majordôme du Duc de Fridland; &, comme il le connoissoit, il l'appella, le questionna fort, & sur son rapport il se tourna vers les Colonels qui étoient autour de lui: *Messieurs*, leur dit-il, *nous allons être maîtres de Prague, sans qu'il nous en coûte une once de poudre.* En même tems il dépêcha un Trompette pour sommer la Ville. Tous les Historiens assûrent qu'il n'y avoit pas un homme de guerre dans Prague; mais il est certain qu'un Capitaine du Régiment de Crouenbourg Cavalerie (1), nommé Keller de Schleitheim, s'étoit jetté dans le Château de Wischrad, & vouloit s'y défendre; mais, voyant les Bourgeois peu portés à le seconder, & plus disposés à recevoir les Saxons, il congédia ses Gens, qui d'ailleurs étoient en trop petit nombre pour faire seuls une résistance raisonnable.

(1) Bœhm qui cite les remarques sur le Florus Allemand de Wassenberg, p. 267.

La Bourgeoisie s'étant Assemblée sur la sommation du Général Saxon, il fut résolu qu'on lui enverroit des Députés, pour conclure une Capitulation qui tranquillisât les Habitans de cette grande Ville. Arnimb accorda au nom de son Maître les points que voici.

1°. Tous les Soldats Saxons, en entrant dans la Ville, s'y comporteront paisiblement, & ne maltraiteront personne, ni en ses biens, ni en son Corps.

2°. Les trois Villes de Prague; savoir le *petit-côté*, *la nouvelle* & *la vieille Ville*, ne seront point incommodées de logemens de Soldats; aucun Couvent, ni Eglise ne seront pillés; les Prêtres & Réligieux pourront y rester & vaquer à leurs fonctions, sans être molestés en aucune façon.

3°. On ne pillera aucune Eglise, ni Monastère.

4°. La Noblesse & les personnes de la Magistrature seront exemts de logement de Soldats. Ils ne pourront être molestés sous prétexte de rançon; &, si le cas arrivoit, ils seront protégés par le Feld-Maréchal Arnimb, ou par celui qui aura le commandement en Chef dans la Ville.

5°. Les trois Villes de Prague dési-

rant donner à l'Empereur des marques de leur fidélité, il sera permis à chacun de se retirer où bon lui semblera, sans qu'on puisse exiger aucune rançon.

Cet article, quoiqu'accordé par le Feld-Maréchal, aura besoin d'être ratifié par Sa Sérénité Electorale.

6°. La réparation des logemens sera laissée à la discretion du Magistrat de la Bourgeoisie, comme étant mieux au fait de l'état des maisons logeables.

7°. Les Juifs, qui se trouvent en grand nombre dans la Ville, seront protégés & défendus contre toutes violences.

Enfin, les trois Villes de Prague se remettent sous la protection de Mgr l'Electeur; promettant d'observer fidélement les conditions du susdit accord, & de ne se mêler en aucune façon dans les différends, qu'il y a entre l'Empereur & Sa Sérénité Electorale.

Les Saxons entrèrent dans Prague, dans les premiers jours de Novembre (1). Ils y mirent une Garnison de

(1) Suivant M. Harte, Prague a été prise trois fois le même jour. Il auroit parlé plus juste s'il avoit dit le même mois. Après la Bataille du Weissemberg elle se rendit aux Impériaux le 8. de Novembre 1620. Aux Saxons

quatre mille hommes. L'Electeur y fit son entrée en vainqueur, mais en vainqueur généreux & humain; caressant tout le monde, rassûrant les uns, & protégeant les autres. Il déclara d'abord que son intention étoit, que chacun vécut tranquille dans sa Réligion. De toutes les Eglises qu'on avoit ôtées aux Protestans, il leur en rendit quatre. Il chassa les Jésuites dont il se défioit, & donna leur Couvent aux Pères de St. François de Paule.

Le Feld-Maréchal Arnimb se souvint alors des obligations qu'il avoit au Duc de Fridland, & donna des marques de sa reconnoissance à cet illustre bienfaiteur. Il défendit sur peine de la vie de toucher à quoique ce fût, qui pourroit appartenir à ce Seigneur, & fit poser une forte garde autour de son Palais, afin que rien ne pût en être détourné.

Une circonstance singulière de la prise de Prague, c'est que le vieux Comte de Thurn se trouvoit dans l'armée de l'Electeur de Saxe, & entra dans la Ville avec la Garnison. L'illustre Auteur

le 11. du même mois 1631. & les François secoudés des Saxons la prirent d'assaut la nuit du 25. au 26. de Novembre de l'année 1741.

des Annales de Ferdinand dit, que ce célèbre banni frémit de douleur & de rage, en voyant sur le pont les têtes des braves & malheureux défenseurs de la liberté de sa Patrie. Il les fit enlever aussitôt & inhumer décemment. Le Comte de Thurn rentra dans ses biens. Il trouva dans son Hôtel, dont l'Empereur avoit disposé en faveur du Comte de Michna, beaucoup de beaux meubles & de vaisselle. Il remercia l'Intendant, que ce Comte y avoit laissé, du bon ordre où il avoit mis les choses dans sa maison. *Mais*, ajoûta-t-il, *si je tenois le Comte de Michna votre maître, j'enverrois sa tête à la place de celles de ces honnêtes Gens, qui ont été les martyrs de la Patrie & de la Réligion* (1).

Plusieurs autres bannis rentrèrent aussi en possession de leurs Biens Patrimoniaux, quoique les uns eussent été don-

(1) Le Dr. H. dit, que le Comte de Thurn entrant dans Prague y publia une Patente du Roi de Suéde, par laquelle ce Monarque prenoit la Ville & ses Habitans sous sa protection Royale. Cela n'est ni vrai, ni vraisemblable. Gustave connoissoit trop bien les droits de vainqueur, pour vouloir empiéter sur ceux de l'Electeur de Saxe, qui certainement ne l'auroit pas souffert. Au fond, Prague étoit sa conquête, & personne que lui n'étoit en droit d'y parler en maître.

nés, les autres vendus, les autres usurpés. Les plus sages, prévoyant que cette révolution subite pourroit bien n'être pas de durée, revendirent tous ces biens meubles & immeubles du mieux qu'ils pûrent, & en tirèrent des sommes qui leur vînrent fort à propos dans la suite.

L'Electeur respecta tout ce qui appartenoit à l'Empereur; il fit mettre le sceau aux portes de son appartement & de son cabinet de curiosités: mais il envoya à Dresde toute l'artillerie aux armes de la Maison d'Autriche. Il ne voulut pas même loger dans le Château, mais il se logea dans l'Hôtel du Prince de Lichtenstein, situé dans cette partie de la Ville qu'on nomme le *petit-côté*, & que la Moldau sépare de la *vieille Ville*. Après quelque séjour dans Prague, l'Electeur s'en retourna à Dresde, avec la satisfaction d'avoir conquis une très grande Ville, & presqu'un Royaume entier sans siége, ni combat, & sans verser une goute de sang.

Cependant le Comte de Tilly avoit détaché un petit Corps de troupes au secours de la Bohême; & Tieffenbach, arrivant en même tems de la Silesie avec le Colonel Gœtz, s'étoit joint à

ce détachement, & avoit pris poste à Limbourg en Bohême. Arnimb rassembla alors ses Saxons, & marcha aux Impériaux dans la résolution de les combattre. Il nomma pour commander dans Prague le Colonel Laurent de Hoffkirch. Les Bourgeois eûrent tout lieu de se louer de la sage administration de cet Officier, mais les Moines n'en fûrent pas tout-à-fait si contens. En effet, il y avoit à Brandeiss, petite Ville dans le voisinage de Prague, une image célèbre de Notre-Dame, qui faisoit, dit-on, beaucoup de Miracles. Hoffkirch fit enlever cette Statue, & se la fit apporter dans un sac. Ensuite il la fit mettre sur une chaise devant sa maison, se divertissant à voir les Dévots se mettre à genoux dans la ruë, pour faire leurs priéres à cette image, & admirant jusqu'où l'homme pousse la bizarrerie de son goût, pour les objets de son culte.

Dans la suite cette Statue fut venduë bien cher à la Princesse de Poplin, qui en fit présent à l'Impératrice, laquelle la conserva comme une rélique d'autant plus prétieuse, qu'elle avoit échappé aux hérétiques.

Cependant Arnimb, étant arrivé à la

vue des Impériaux près de Limbourg, les trouva bien retranchés. Le Général Saxon résolut de les attaquer, avant qu'ils eussent reçu des plus gros renforts. Il fit assembler les principaux Officiers, & les chargea de représenter à leurs Soldats, qu'ils eussent à se comporter en braves gens; qu'il ne s'agissoit pas seulement de leurs biens & de leurs vies; mais du salut de leur Patrie, & de toute l'Eglise Chrétienne: qu'ils se souvinssent du serment, qu'ils avoient fait à leur Prince de le servir fidélement, & de répandre pour lui jusqu'à la dernière goute de leur sang: qu'en fuyant ils violoient ce serment, & exposoient la cause de Dieu & de la Patrie: qu'enfin, il étoit résolu de faire tourner le canon contre le premier Bataillon, ou Escadron, qui plieroit.

Soit que ces exhortations (1) fissent effet, soit que les Saxons voulussent réparer leur honneur, ils attaquèrent vigoureusement les Impériaux, qui se défendirent de même; mais enfin, cédant à la supériorité du nombre, ils se jettèrent dans la petite Ville de Limbourg, abandonnant leurs retranchemens.

(1) Kevenh. l. c. p. 1924.

mens. Arnimb fit jetter tant de bombes & de grenades ſur cette petite Ville, que les Impériaux l'abandonnèrent, & repaſſèrent l'Elbe, mettanr le feu au pont en ſe retirant, pour arrêter les Saxons qui reſtèrent maîtres du Champ de Bataille; mais ce fut tout l'avantage qu'ils eûrent, & qui leur coûta même aſſez cher, ayant perdu pluſieurs de leurs meilleurs Officiers, & un aſſez bon nombre de leurs plus braves Soldats. Arnimb, content d'avoir fait repaſſer le fleuve aux Impériaux, s'en retourna à Prague.

Le troiſiéme de Décembre, les Saxons s'emparèrent d'Egra par la connivence des Bourgeois qui les introduiſirent dans la Ville, tandis que le Magiſtrat aſſemblé avoit donné ordre à la Bourgeoiſie de prendre les armes, ce qu'elle refuſa de faire, aimant mieux recevoir les Saxons, qui entrèrent au nombre de 900, & fûrent logés chez les Bourgeois. Ils commencèrent d'abord à piller un Monaſtère de Fille; mais par les ſoins du Commandant le déſordre fut arrêté. A Prague, ils pillèrent auſſi quelque peu les Juifs; à cela près il régna une profonde tranquillité dans cette grande Ville, par les ſoins

du Colonel Hoffkirch, & d'un Comte de Solms, qui y commandoit sous lui; mais au dehors la petite guerre continua; les Croates faisant des courses jusqu'aux portes de Prague, & inquiétant incessamment les troupes Saxonnes qui étoient en quartier d'hiver dans les environs de cette Ville.

Tel étoit l'état des choses en Bohême, tandis que de son côté le Landgrave de Hesse faisoit des progrès considérables, depuis que Tilly, Fugger, Aldringer, & le Comte de Merode s'étoient enfoncés dans la Franconie.

Le jeune Prince Bernard de Weymar secondoit admirablement les entreprises du Landgrave avec quelques troupes, qu'il avoit levées en Thuringe. Il suivit le corps de Fugger, tomba brusquement sur l'arrière-garde, tailla en piéces quatre compagnies de Croates, & se retira avec un butin, qu'il fit distribuer à ses Soldats sans se réserver rien pour lui, donnant en toute occasion d'aussi grandes marques de desintéressement que de valeur, de vigilance, & de capacité.

Le Comte de Fugger avoit laissé dans Vach trois compagnies d'Infanterie, & une de Cavalerie, pour couvrir le Pays

de Fulde contre les courses des Hessois & des Weymariens. *Vach*, ou *Vacha* est une petite Ville du Comté de Henneberg, que la guerre présente a rendu fameuse. Le Landgrave forma le dessein d'en chasser les Impériaux, & marcha avec tant de secret & de diligence qu'il les surprit, escalada la Ville, & fit passer la Garnison au fil de l'épée, à la reserve de cent quatorze hommes, qui obtinrent quartier, & parmi lesquels on comptoit le Colonel Rittritz, & plusieurs autres Officiers. Parmi le butin les Hessois trouvèrent le grand Etendard de l'Abbé de Fulde, qui fut envoyé à Cassel avec une piéce de canon, qui étoit toute l'artillerie qu'avoit la Garnison.

Peu de tems après, le Landgrave enleva près de Corbach dans le Comté de Waldeck un grand convoi de grains destiné pour l'armée de Tilly. Ensuite, il se mit en marche avec huit mille hommes de pied, dix Escadrons, & quatorze piéces de canon, pour aller attaquer Münden à deux lieuës au dessous de Cassel, où Tilly avoit laissé une Garnison de six cens hommes.

Münden est situé au confluent de la Fulda & de la Verra, & tire son nom

de sa situation; car *Münden* signifie *Embouchûre.* Cette Ville n'a jamais eu d'autres fortifications qu'une muraille épaisse qui l'entoure, avec un fossé. La prise n'en fut pas difficile; &, après quelques volées de canon, la Garnison capitula, & obtint les honneurs de la guerre. De-là le Landgrave marcha vers Hoexter, & s'en empara avec tant de facilité, qu'il en coûta la tête au Commandant de Minden (1), accusé de n'avoir pas fait son devoir pour sécourir la place.

Le Pays de Fulda, l'Evêché de Paderborn, & en général tous les Etats de Westphalie envoyèrent des Députés à Cassel, pour s'accommoder avec le Landgrave touchant les contributions & les quartiers d'hiver, afin de préve-

(1) Est une Ville médiocre sur le Weser, Capitale d'une Principauté dans le Cercle de Westphalie. Cette Ville souffrit beaucoup dans la guerre de 30. ans, & n'a guère moins souffert dans celle qui dure encore aujourd'hui. Le Maréchal de Contades l'a rendue célèbre par sa défaite. Quelques-uns confondent *Minden* avec *Munden*; mais ces deux noms n'ont rien de commun, & ont une origine bien différente. Les deux Villes sont même à plus de douze lieuës de distance l'une de l'autre, & appartiennent, l'une au Roi de Prusse, l'autre à l'Electeur de Hannovre.

nir de plus grands inconvéniens. Le Landgrave leur témoigna, qu'il étoit charmé qu'ils eussent pris cette résolution; qu'il n'avoit pas dessein de lâcher la bride à ses Soldats, à moins qu'il n'y fut contraint par l'entêtement, & la méchanceté de ses ennemis; qu'il n'imiteroit point les cruautés que les Soldats de Tilly, d'Aldringer & de Fugger avoient Commises dans la Hesse, où ils n'avoient fait que piller, massacrer, brûler & violer jeunes & vieilles: que, quoique cette conduite barbare & tout-à-fait inouïe dans l'Empire, l'authorisât à traiter de même les Etats Catholiques, il étoit néanmoins résolu de contenir ses troupes dans les bornes de la discipline, pourvu qu'on les reçût bien dans les lieux, où il jugeroit à propos de les faire entrer en Garnison, ou en quartier, & qu'on leur donnât ce qui étoit d'usage, avec les contributions dont on conviendroit, & qui seroient payées à ses Commissaires.

Après cet exposé, le Lecteur pourra aisément se former une idée juste de la révolution subite des affaires en Allemagne, & des suites qu'eûrent les victoires du Grand Gustave. Tout annonçoit la Chûte totale de l'orgueilleux

Ferdinand. Les deux tiers de l'Allemagne ne reconnoissoient plus son autorité. Les Saxons étoient maîtres de la Bohême; toutes les côtes de la Mer Baltique étoient libres : il ne pouvoit plus lever ces immenses subsides, qu'il avoit tirés des Etats Protestans. Toutes ses nombreuses armées se réduisoient à cinquante mille hommes, assez empêchés à défendre les Electorats du Rhin, & à couvrir les Cercles de Bavière & d'Autriche. La Hongrie étoit menacée. Déja les Turcs y faisoient des courses & des ravages, qui, quoique desavoués par la Porte Ottomanne, n'en étoient pas moins les avantcoureurs d'un orage qu'il faloit conjurer. La terreur s'étoit répandue jusqu'à Vienne, & tout le monde y étoit occupé à réparer & à augmenter les fortifications: mais ce qui inquiétoit le plus c'étoit les mouvemens des Peuples de la Haute & Basse-Autriche, & des Paysans du Pays sur l'Ems, qui paroissoient prêts à se révolter, & demandoient hautement la liberté de conscience, le retablissement de leurs Temples & de leurs Pasteurs. A tous ces maux Ferdinand opposoit des Neuvaines, des Pélerinages, & des Processions. Il tenoit de fréquens

conſeils, où l'on déliberoit ſans prendre aucune réſolution, parcequ'on ne trouvoit aucune voie praticable pour ſortir de ce cahos.

Wallenſtein, retiré dans ſes terres en Moravie, voyoit avec plaiſir l'embaras de ſes ennemis, & trouvoit que la fortune le vangeoit aſſez de leur haine. Ses amis avoient ſoin de publier, que tout cela ne ſeroit pas arrivé, ſi l'on n'avoit ôté le Commandement au ſeul homme capable de ſoutenir le Trône ébranlé du Chef de l'Empire; que Dieu puniſſoit l'injuſtice que l'on avoit commiſe à ſon égard, & que le meilleur parti qu'on pût prendre étoit de la réparer promtement.

L'Empereur n'étoit pas lui-même éloigné de ces ſentimens au ſujet de Wallenſtein, & il avouoit qu'en l'obligeant à dépoſer ce Général on lui avoit *coupé le bras droit*.

Si dans ces circonſtances le Duc de Fridland eut voulu faire la moindre démarche pour être rétabli, il n'eſt pas douteux qu'il ne l'eût été; mais il étoit trop fier, pour s'abaiſſer juſques-là, & il comptoit trop ſur les prédictions de ſon aſtrologue, pour douter qu'il ne fût rétabli; il vouloit que l'Empereur le recherchât, le ſollicitât, & lui fit par-

là une satisfaction publique de l'outrage qu'il prétendoit en avoir reçu, & de son ingratitude. Il ne vouloit pas même paroître à Vienne, de peur qu'on ne le soupçonnât de n'y aller que pour offrir ses services; ou selon d'autres, de peur, qu'on ne le traitât pas en Prince Souverain, & qu'on lui refusât les honneurs qu'il prétendoit en cette qualité, dont il ne se tenoit point pour dépouillé.

Dans un Conseil solemnel, tenu en présence de l'Empereur, sur l'état critique des affaires, sur la perte de tant de Provinces, la défection de tant de Princes, le soulèvement de tant de Peuples, les progrès de tant d'ennemis, & les dangers dont on étoit encore menacés, un des principaux Ministres fit un discours où il tâcha de prouver, que tous ces malheurs n'étoient pas arrivés faute de forces suffisantes, mais faute d'un Chef capable de les bien diriger, & proposa de donner le suprême Commandement au Roi de Hongrie (1), ou de rappeller Wallenstein, & de le rétablir dans l'autorité dont on l'avoit dépouillé. Tout le Conseil convint du principe & de la cause à quoi ce Ministre attribuoit tous les malheurs dont

(1) Kevenh. l. c. p. 1948. & suiv.

il s'agiſſoit ; mais on ſe partagea ſur le choix du Chef. Ceux qui ſe déclarèrent pour le Roi de Hongrie alléguoient pour raiſon ; que ce Prince, étant le Fils aîné, l'Héritier naturel & préſomptif de Sa Majeſté Impériale, déja Couronné & inſtallé Roi de Hongrie & de Bohême, ſe trouvoit plus intéreſſé que perſonne à défendre les Etats & Pays Héréditaires, & à recouvrer ce qu'on avoit perdu ; que la choſe le touchoit de ſi près, qu'il étoit à préſumer qu'il y ſacrifieroit ſes biens & ſa vie ; que le Duc de Fridland étoit haï généralement dans l'Empire ; qu'au contraire le Roi de Hongrie y ſeroit infiniment agréable, parce qu'il y ſeroit regardé comme un Electeur à cauſe du Royaume de Bohême ; que le Duc de Fridland demanderoit des ſommes immenſes, dont la moitié ſuffiroit au Roi de Hongrie pour rappeller les Soldats rebutés, faire de nouvelles levées, former des amas de vivres & de munitions, & ſubvenir à tous les autres attirails de guerre : que les Soldats aimeroient bien mieux ſervir ſous le Fils aîné de leur Monarque, que ſous un de ſes Officiers, ſurtout lorſqu'ils connoîtroient plus particuliérement *le tréſor de vertus renfermé dans ce jeune Prin-*

ce : qu'en rappellant Wallenstein on mécontenteroit les Electeurs, qui s'étoient donné tant de peine & de mouvemens pour le faire déposer ; qu'ils ne pourroient qu'être allarmés de voir tout d'un coup remonter à un si haut dégré de puissance un homme, dont la vengeance étoit à craindre ; que ce seroit aigrir ceux qui commençoient à se refroidir, & refroidir ceux qui se sentoient encore le même zèle pour les intérêts de Sa Sacrée Majesté Impériale : qu'à la vérité on pouvoit alléguer quelques difficultés contre l'expérience du Roi de Hongrie, laquelle ne pouvoit pas être encore fort grande ; mais qu'il étoit aisé de remédier à cet inconvénient, en lui donnant des Lieutenans-Généraux capables de le diriger, & les choisissant parmi ceux qui avoient le plus contribué aux succès du Duc de Fridland ; que le Comte de Schlick par exemple étoit très propre à remplir cet objet ; qu'il n'y avoit qu'à le faire venir de ses terres où il s'étoit retiré ; qu'on ne pouvoit se fier au Duc de Fridland, après l'affront qu'on lui avoit fait à la dernière Diéte de Ratisbonne ; que, naturellement superbe, violent & vindicatif, il ne laisseroit pas échapper l'occasion de s'en vanger ; que, quoiqu'il eut

paru souscrire patiemment à l'arrêt de sa déposition, on n'ignoroit pourtant pas à quel point il s'étoit emporté devant les siens, disant; *qu'il se dévouoit à tous les Dieux Infernaux, s'il servoit jamais l'Empereur*; qu'il seroit contre la bonne politique de confier un si grand pouvoir à un homme, qu'on avoit blessé si mortellement, & dont la plaie étoit encore si fraîche & si recente; un homme d'ailleurs, dont les plus outrés Partisans étoient obligés d'avouer que l'orgueil, l'ambition & la vengeance étoient les passions dominantes: Eh, quel succès pouvoit-on attendre de celui qui avoit juré, qu'il aimeroit mieux être englouti dans les enfers, que de servir jamais Sa Majesté Impériale? Ne seroit-ce pas s'attirer la colère céleste, que de préférer à un Prince pieux, Religieux, plein de toute sorte de vertus, Successeur présomtif de Sa Majesté, & par-là même hors de tout soupçon, un homme qui s'est dévoué aux *Puissances Infernales*? Qu'il étoit de notoriété publique, que depuis sa retraite le Duc de Fridland avoit prêté l'oreille aux propositions des Hollandois & du Roi de Suéde; que ce n'étoit pas pour rien, qu'Arnimb avoit tant ménagé tout ce qui lui appartenoit; qu'actuellement ils

étoient encore en correſpondance de lettres; & qu'enfin il étoit difficile de croire, qu'il voulût ſe réſoudre à traiter comme ennemis ceux qu'il traitoit actuellement comme amis.

Les Miniſtres, qui propoſoient Wallenſtein, proteſtoient de leur côté qu'ils n'avoient en vue que le véritable intérêt de l'Etat. Ils paſſoient condamnation ſur quelques défauts du Duc de Fridland; mais ils rélevoient ſon deſintéreſſement, ſa libéralité envers les gens de guerre, ſon attachement aux intérêts & à la gloire de Sa Majeſté Impériale, ſon eſprit de reſſource, ſa prévoyance, ſa capacité: ils inſiſtoient fort ſur l'inexpérience du Roi de Hongrie: ils ſe moquoient du prétendu dévouement du Duc de Fridland aux Puiſſances Infernales, diſant; que ce vœu n'étoit pas de nature à n'en pouvoir être relevé par le Pape, ou par ſon Nonce. Enfin ils ajoûtoient, qu'il étoit vrai que le Duc de Fridland avoit écouté des propoſitions de la part des Hollandois & du Roi de Suéde, non dans la vue de nuire à Sa Majeſté Impériale, mais de procurer une paix néceſſaire, & à laquelle on ne pouvoit trop tôt ſe prêter, dès que la gloire & l'intérêt de l'Empereur s'y trouveroient également

ménagés. Ils ajoûtèrent encore diverſes obſervations, qui auroient pu faire naître des ſcrupules & des ſoupçons dans l'eſprit de l'Empereur contre ſon Fils, ſi ce Monarque n'avoit pris le parti de feindre de n'y pas faire attention.

Après qu'on eut longtems diſputé pour & contre, l'Empereur prit un milieu qu'il crut propre à accorder ces diverſes opinions. Il ne déclara pourtant pas d'abord ſes ſentimens; mais, ayant congédié le Conſeil en diſant aux Miniſtres, que, puiſqu'ils ne pouvoient s'accorder, il aviſeroit à ce qu'il y auroit à faire, il fit venir le Comte Maximilien de Wallenſtein, & lui ordonna de partir inceſſamment, d'aller trouver le Duc de Fridland, & de l'engager par toute ſorte de moyens de venir à la Cour.

Le Comte exécuta ponctuellement la Commiſſion dont l'Empereur le chargeoit; mais quelque inſtance qu'il fit, il ne put perſuader à ſon frère d'aller à Vienne.

Le Duc de Fridland avoit trop d'eſpions, d'amis & de créatures, pour ignorer ce qui ſe paſſoit. Il étoit exactement informé de tout ce qu'on avoit délibéré dans le Conſeil ſur ſon ſujet. Il ignoroit les ſentimens de l'Empereur,

parce que ce Monarque n'en n'avoit rien témoigné; mais il les devinoit à peu près. „ Tout ce que je puis faire", dit-il au Comte son frère, „ c'est de „ me rendre à Znaïm en Moravie, & „ d'attendre là tout ce qu'il plaira à Sa „ Majesté d'ordonner".

Il se rendit en effet à Znaïm; &, le Comte étant retourné à Vienne pour faire rapport à l'Empereur, ce Monarque le renvoya auprès du Duc avec ordre de lui dire, que Sa Majesté Impériale vouloit lui rendre le commandement de ses armées, & que le Roi de Hongrie apprît de lui le métier de la guerre.

Soit que le Duc de Fridland pénétrât le plan de l'Empereur, soit qu'il en fût instruit par ceux à qui ce Monarque n'avoit pu se dispenser d'en faire part, pour le digérer & le mettre en ordre, il répondit à son frère; qu'il savoit que Sa Majesté Impériale songeoit à donner le suprême Commandement de ses armées au Roi de Hongrie, & à l'engager, lui Duc de Fridland, à servir sous ce Prince en qualité de Sous-Lieutenant, de manière que le Roi de Hongrie auroit toute la gloire des succès, & lui seulement la peine de concevoir & d'exécuter; qu'il étoit inutile

de lui proposer rien de semblable, parce que très assurément il ne s'y prêteroit jamais, *&* *qu'il ne serviroit point en second sous Dieu-même, s'il descendoit du Ciel pour commander ici bas une armée.*

Une réponse si fière fit comprendre à Ferdinand, que le milieu qu'il avoit pris n'étoit pas praticable avec un esprit si altier. Cependant il sentoit de plus en plus le besoin qu'il avoit de cet homme. C'est pourquoi il voulut faire une nouvelle tentative, & chargea le Prince d'Eggenberg de cette négociation. Il savoit que ce Prince étoit extrêmement agréable au Duc de Fridland, & qu'il avoit pour lui une tendre amitié. Ce fut ce qui le détermina à ce choix. En effet, d'Eggenberg réussit mieux que le frère même du Duc; il fit tant par ses priéres & ses instances, qu'enfin le Duc de Fridland lui dit, avec une sorte de douceur mêlée d'indignation: „ Quoique l'Empereur ne „ me traite pas avec les ménagemens „ convenables, qu'il me propose des „ choses contre mon honneur: quoi„ que par conséquent je me croie très „ dispensé de me mêler de ses affai„ res, cependant je veux bien en vo„ tre considération faire quelque cho-

„ ſe pour ſon ſervice, à compter de
„ ce jour juſqu'au mois de Mars pro-
„ chain incluſivement; ce qui fait l'eſ-
„ pace de trois mois: mais je veux tra-
„ vailler ſous aucun titre, ni de Gé-
„ néral, ni de quoi que ce ſoit: qui
„ plus eſt je ne veux donner, ni Ba-
„ taille, ni combat, faire ni ſiége, ni
„ aucune entrepriſe quelconque; mais
„ je m'offre ſeulement à lever des
„ troupes, à les former, à les raſſem-
„ bler, & à les mettre en ordre. Je ne
„ prétends pour cela, ni gratification,
„ ni récompenſe.

„ Vous m'offrez cent mille écus de
„ la part de l'Empereur; qu'on les em-
„ ploie à recompenſer les Officiers qui
„ feront de belles & bonnes recrues.
„ Quant au Commandement; qu'on
„ faſſe choix d'un autre ſujet, à moins
„ qu'on n'aime mieux faire la paix; ce
„ qui ſeroit le plus ſûr, & peut-être le
„ plus ſage.

Il falut bien pour cette fois que l'Empereur ſe contentât de ces offres. Mais, pour fournir aux fraix de cette nouvelle armée que le Duc de Fridland offroit de lever, il faloit des fonds conſidérables, & il y avoit long-tems que les cofres de l'Empereur étoient épuiſés.

fés. On eut donc recours à des moyens extraordinaires. Le Roi d'Efpagne avoit déja offert trois cens mille ducats. Le Roi de Hongrie offroit trois cens mille Richsdalers. Tous les biens Eccléfiaftiques fûrent exceffivement taxés : toutes les terres, toutes les maifons, tous les Etats fûrent chargés d'impôts. On mit une Capitation générale, dont les Domeftiques, les Servantes-mêmes & les Valets des Laboureurs ne fûrent pas exemts. La Siléfie fut taxée à l'entretien de 28. Régimens, quoiqu'il n'y en eût pas la moitié (1).

Ce fut alors qu'on vit ce que peut un feul homme, quand il s'agit de donner le branle à la multitude. Dès que le bruit fe fut répandu que le Duc de Fridland alloit reprendre le Commandement des armées, il accourut des recrues de tous côtés. Plus de trois cens Officiers, attachés à fa fortune & devoués à fes commandemens, fe préfentèrent au Confeil Aulique de Guerre, & demandèrent des commiffions. On ne voyoit que recrues & recruteurs,

(1) Le Comte de Kevenhuller entre dans un grand détail fur toutes ces taxes, & l'on peut dire qu'elles font exorbitantes. Voy. Kev. l. c. p. 1953.

dont les peuples murmuroient beaucoup, parce que dans leurs marches ces nouveaux Soldats commettoient bien des desordres ; mais c'est de quoi le Duc de Fridland se mettoit peu en peine. Tieffenbach eut ordre de lui remettre ses troupes, qui fûrent bientôt grossies par toutes ces nouvelles levées. Le Duc de Fridland étoit toûjours à Znaïm, où il avoit comme établi son quartier général, & le rendez-vous de toutes les forces qu'il assembloit.

Ce fut à peu près dans ce tems-là, que l'Electeur de Bavière écrivit une Lettre à l'Empereur, au sujet du Duc de Fridland, de laquelle nous donnerons ici un extrait à cause de quelques particularités qu'elle contient.

„ D'abord il s'excuse de n'avoir pas „ assisté plus éficacement Sa Majesté „ Impériale dans les Cercles de Fran-„ conie & du Haut-Rhin, sur ce que „ la chose n'avoit pas été cette fois „ en son pouvoir; qu'il n'avoit pas suf-„ fi pour résister au Roi de Suéde ; „ que l'Infante lui avoit écrit de Bru-„ xelles, de bien se garder de rien ha-„ zarder contre le Roi de Suéde, sans „ avoir des forces suffisantes, qu'il va-„ loit mieux temporiser que de se lais-

„ ser ruïner avec les autres, avant que „ les forces Catholiques fussent rassemblées, à quoi elle promettoit de contribuer d'un puissant secours ; que „ son pays étoit situé de manière, qu'il „ ne lui eût pas été possible de résister „ à de si grandes forces ; que d'ailleurs „ la France paroissoit résolue d'envoyer une grande armée en Allemagne, pour secourir les Etats Catholiques contre le Roi de Suéde ; qu'Elle n'attendoit pour cela que le pleinpouvoir & l'approbation du St. Siége ; que le Roi Très-Chrétien lui „ avoit donné avis de tout cela, & „ l'avoit assûré en même tems, que tous „ ses préparatifs ne regardoient point „ la Maison d'Autriche.

„ Ensuite il ajoûte ; qu'il avoit esperé que *l'homme*, qui, aux instances „ du Collége Electoral, avoit été déposé de son Généralat en 1630. n'y „ seroit point rétabli qu'au sçu, & du „ consentement du même Collége ; que „ cependant il apprenoit le contraire, „ en quoi il se trouvoit sensiblement „ lèsé ; mais que, dans des circonstances si critiques, il ne prétendoit pas „ y mettre opposition : qu'il demandoit „ seulement en grace que, s'il arrivoit

„ que le susdit Général commandât de-
„ nouveau dans l'Empire, le Duché
„ de Bavière fût ménagé dans les mar-
„ ches & les quartiers d'hiver.

„ Que, comme il paroissoit probable
„ qu'il alloit y avoir quelque révolu-
„ tion dans le Haut & le Bas-Palatinat,
„ que le Roi de Suéde, après tant de vi-
„ ctoires, pousseroit ses progrès & s'em-
„ pareroit de ces pays, il supplioit très
„ humblement Sa Majesté Impériale de
„ vouloir en ce cas-là lui restituer l'Ar-
„ chiduché de la Haute-Autriche sur
„ l'Ems, qu'Elle lui avoit hypotéqué.

„ Qu'en révanche il offroit d'assister
„ de tout son pouvoir Sa Majesté Im-
„ périale, & d'empêcher qu'il n'arri-
„ vât rien de fâcheux à son Archidu-
„ ché d'Autriche, ayant déja fait oc-
„ cuper tous les passages & défilés
„ par ses milices, afin que l'ennemi
„ ne puisse pénétrer dans le pays sur
„ l'Ems, à la conservation duquel il
„ doit s'intéresser particulièrement ".

On voit par cette Lettre 1°. que l'Electeur ne cherche qu'à justifier les ordres secrets donnés au Comte de Tilly de ne rien hazarder. 2°. Que ce Prince en impose à l'Empereur quand il lui dit, que la France est sur le point d'en-

d'envoyer une armée en Allemagne contre le Roi de Suéde, & qu'elle n'attend que *la permission du St. Père*, ce qui est assez ridicule. La vérité est que la Ligue Catholique, se voyant écrasée sous le poids des armes de Gustave-Adolphe, implora les secours de la France, & que l'Electeur de Bavière en particulier se crut en droit de reclamer ce secours, en vertu de son traité avec cette Couronne; mais la France déclara sans détour, qu'elle n'entendoit protéger que ceux, qui embrasseroient la neutralité sans aucune reserve, à quoi l'Electeur de Bavière ne voulut jamais se conformer; ce qui attira sur ses Etats les malheurs, dont nous parlerons ci-après. 3°. Il paroît par la même Lettre que l'Empereur, pour avoir la Bohême, avoit engagé la partie de la Haute-Autriche, appellée *pays sur l'Ems*, à l'Electeur de Bavière, dont les troupes & les finances lui étoient nécessaires, pour reconquérir ce Royaume, & en chasser l'Electeur Palatin; qu'ensuite Ferdinand avoit payé le Duc de Bavière aux dépens de son competiteur, & lui avoit donné le Haut & le Bas-Palatinat; présent assûrément beaucoup plus considérable que le pays de l'Ems; & qui, ne

coûtant rien à Ferdinand qu'une violation des Loix de l'Empire, le mettoit fort à son aise, & accommodoit parfaitement les Bavarois.

A peu près dans ce tems-là Chrétien Guillaume, ci-devant Administrateur de Magdebourg, fut amené à Vienne sous bonne & sûre garde, & de-là à Neustadt, où, commençant à s'ennuyer de sa prison, & à craindre l'humeur vindicative & sévère de Ferdinand, il demanda à s'instruire de la doctrine Catholique, sachant bien qu'aussitôt *on lui* enverroit des Jésuites, & que, par le crédit de ses Pères, il sortiroit de l'état fâcheux où il se trouvoit. Ce Prince raisonna juste, & son abjuration fut l'époque de sa délivrance, & des graces qu'il reçut de l'Empereur charmé que cet Ordre, qu'il aimoit tant, pût ajoûter au nombreux Cathalogue des hérétiques, qu'il prétend avoir ramenés au sein de l'Eglise, un Prince d'une Maison si distinguée, & qui plus est un Archevêque Luthérien. Chrétien-Guillaume après ce changement jugea à propos de le justifier par une défense de la nouvelle Doctrine qu'il venoit d'embrasser : mais, comme il étoit peu instruit de ces matières, il y a apparence qu'il

ne fit que prêter son nom à celui qui lui prêta sa plume.

Cependant le Roi de Suéde étoit arrivé à la vue de Francfort avec son armée. La Cour de Vienne étoit troublée. Elle demandoit partout du secours; & crioit par tout qu'il y alloit de la Réligion Catholique; que s'en étoit fait, si on n'arrêtoit de bonne heure ce torrent. Rome même (1) trembla à la nouvelle de la marche de ce nouvel Alaric, qui s'approchoit des Alpes & des sources du Rhin. Des torrens de flamme, que le Vesuve vint à vomir sur ces entrefaites, augmentèrent encore l'éfroi des Italiens, accoutumés à regarder ces phénomènes de la nature comme les avantcoureurs de quelque grand malheur; mais ce qui parut de très mauvais augure, dans un siécle où l'on tiroit des présages des accidens les plus simples, ce fut que, vers le milieu de Décembre, un de ces vents impétueux, qui ne souflent que trop souvent à Vienne, abattit deux belles tours du nouveau Collége des Jésuites, que l'Empereur leur avoit fait bâtir ensuite de ses victoires, comme un trophée élevé des dépouilles de ses ennemis, & un

(1) Puff. L. III. §. 52. Gall. Guald. p. 104.

monument des faveurs celestes, attirées sur ses armes par les priéres de St. Ignace de Loyola, & de ses Enfans (1).

Les Protestans ne manquèrent pas de faire leurs refléxions sur la chûte de ce pompeux Edifice, qui paroissoit avoir été bâti pour l'éternité, & qu'un coup de vent renversoit, avant que le tems l'eût ébranlé, ni plus, ni moins que si ce vent eût été ce soufle de la bouche de l'Eternel, dont parle l'Ecriture. Tels étoient les raisonnemens de ces Hérétiques, que le Lecteur saura bien prendre pour ce qu'ils valent.

Le Roi de Suéde, ayant établi son Quartier-général à Offenbach, envoya sommer la Ville de Francfort, & fit dire aux Magistrats; qu'ils eussent à lui ouvrir les portes de leur Ville, sans l'obliger à les faire rompre à coups de canon; qu'il avoit besoin de la place dans les circonstances présentes; & qu'il osoit les assûrer qu'ils ne perdroient rien à ce changement.

Le Magistrat envoya des Députés à

(1) C'est du moins ce qu'expriment ces mots de l'Inscription gravée sur la façade de ce Bâtiment:
In Trophæum Deo Victori Opt. Max. In memoriam *B. Virginis Mariæ*, *SS. Ignatii & Francisci Xaverii* Ferd. II. Imp. M. DC. XXVII.

ce conquérant, pour le prier de dispenser la Ville de recevoir des troupes Suédoises, & de considérer le Serment qu'ils avoient fait à l'Empereur, les risques qu'ils couroient, & les pertes qu'ils alloient faire, s'ils se déclaroient pour Sa Majesté Suédoise; soit par rapport à leurs Foires, où se faisoit le principal négoce d'Allemagne en Lettres de Change; soit à cause de beaucoup d'autres Priviléges, dont ils avoient joui jusques-là.

Le Roi permit aux Députés de lui baiser la main à la fin de leur harangue. Après quoi il leur répondit d'un ton ferme, „qu'il trouvoit fort étran-
„ ge qu'ils ne parlassent que de leurs
„ Foires, & qu'ils témoignassent plus
„ d'attachement à de petits intérêts,
„ qu'aux grands avantages de leur con-
„ science & de leur liberté (1), pré-
„ férant leur profit particulier au salut
„ public : que ce n'étoit pas unique-

(1) La rélation de l'entretien du Roi de Suéde avec les Députés de Francfort a été retrouvée dans un regître de cette Ville, & communiquée au Résident de Suéde le Sr. Hielmborg, qui l'envoya à la Chancellerie Royale de Stockholm le 25. Février 1713. Il faut cependant que Spanheim en eut eu déja communication, puisqu'il en donna un extrait dans son Soldat Suédois. p. 148. MSS. d'Ark.

„ ment pour l'amour de leur Ville,
„ qu'il avoit abandonné son Royaume
„ & entrepris une tâche si difficile :
„ qu'il avoit trouvé la clé des places
„ appartenant aux Electeurs & aux
„ Princes, depuis l'Isle de Rugen jus-
„ qu'à l'embouchûre du Meyn, qu'il
„ sauroit bien trouver celle de leur
„ Ville, au cas qu'ils présumassent de
„ lui fermer le passage : qu'il n'étoit pas
„ d'humeur de s'arrêter en si beau che-
„ min, pour quelque considération que
„ ce fût : qu'il poursuivroit sa pointe,
„ quoiqu'il pût arriver : qu'il n'étoit
„ pas venu-là pour lui-même, & qu'il
„ ne cherchoit que leur liberté & l'in-
„ térêt public ".

Les Députés, se voyant pressés de la forte, demandèrent qu'il leur fût du moins permis de conférer avec l'Electeur de Mayence ; mais le Roi leur repliqua d'un air fier : „ qu'il n'y avoit
„ d'autre Electeur de Mayence, &
„ Duc de Franconie que lui : qu'il étoit
„ Maître d'Aschaffenbourg, qu'il leur
„ donneroit sur tout cela une entière
„ absolution, qui vaudroit mieux que
„ celle de l'Electeur : qu'à l'égard de
„ la Bavière, il avoit auprès de lui
„ quelques gros canons Bavarois, qu'il
„ vouloit bien leur faire entendre sur

„ le champ, s'ils en étoient curieux ;
„ mais qu'ils ne s'épouvantaſſent pas,
„ s'ils avoient le ton un peu bruſque,
„ & s'ils grondoient un peu bien fort ;
„ que cela ne pouvoit être autrement :
„ que toutefois il ne venoit point com-
„ me ennemi ; mais qu il ne pouvoit
„ pas ſe paſſer de leur Ville, & qu'il
„ valoit mieux, qu'il l'eût que ſes en-
„ nemis, qui ne manqueroient pas de
„ s'en aſſûrer : que ſon Père ne lui avoit
„ pas appris à gouverner ainſi ; qu'il
„ lui faloit *quelque reméde pour le mal du*
„ *voiſinage* (1) : que l'Allemagne étoit
„ un corps bien malade, lequel on ne
„ pouvoit guérir que par des remédes
„ un peu forts : que ſi les Franfourtois
„ en ſouffroient quelqu'incommodité,
„ il faloit qu'ils euſſent patience, qu'ils
„ conſidéraſſent qu'il en avoit eu ſa
„ part ; qu'il n'étoit pas venu pour ſe
„ divertir : que s'il avoit eu ce deſſein,
„ il ſeroit reſté en Suéde, & ſe ſeroit
„ donné du bon tems : qu'il couchoit
„ ſur la dure au milieu de ſes Soldats,
„ quoiqu'il eût *une jeune & belle Fem-*
„ *me, dont il n'avoit pas approché depuis*

(1) *Oportet aliquid mihi propter vicinum malum.*

„ *bien du tems* (1) : qu'il remarquoit „ fort bien que ceux de Francfort ne „ vouloient que lui prêter les doigts, „ mais qu'il lui faloit la main tout entière „ pour s'y attacher : qu'il n'étoit pas la „ dupe de leurs maneuvres, quoiqu'il „ ne connût point encore celles de „ leurs braves Soldats : qu'il ne prenoit „ pour bonnes, que les assûrances qu'il „ se donnoit à lui-même, & ne se fioit „ à d'autre parole qu'à celle de Dieu, „ dont il étoit le Serviteur le plus in- „ digne ; & ne trouveroit aucune gar- „ de assûrée que celle d'en haut, & de „ sa propre prévoyance ".

Les Députés, voyant qu'ils ne gagneroient rien à insister davantage, prièrent le Roi de leur permettre de se retirer, pour aller faire leur rapport. Le Roi en les congédiant les pria de lui envoyer des Charpentiers, pour faire jetter un pont sur la rivière, afin de pouvoir faire passer son artillerie & ses troupes. Ils promîrent de satisfaire Sa Majesté sur ce point, & se rétirèrent.

(1) Celui qui mit alors ce discours par écrit, remarque que ce fûrent les propres paroles du Roi, & que ce grand Prince ne put s'empêcher de soûrire en les prononçant.

Fin du Troisième Tome.

